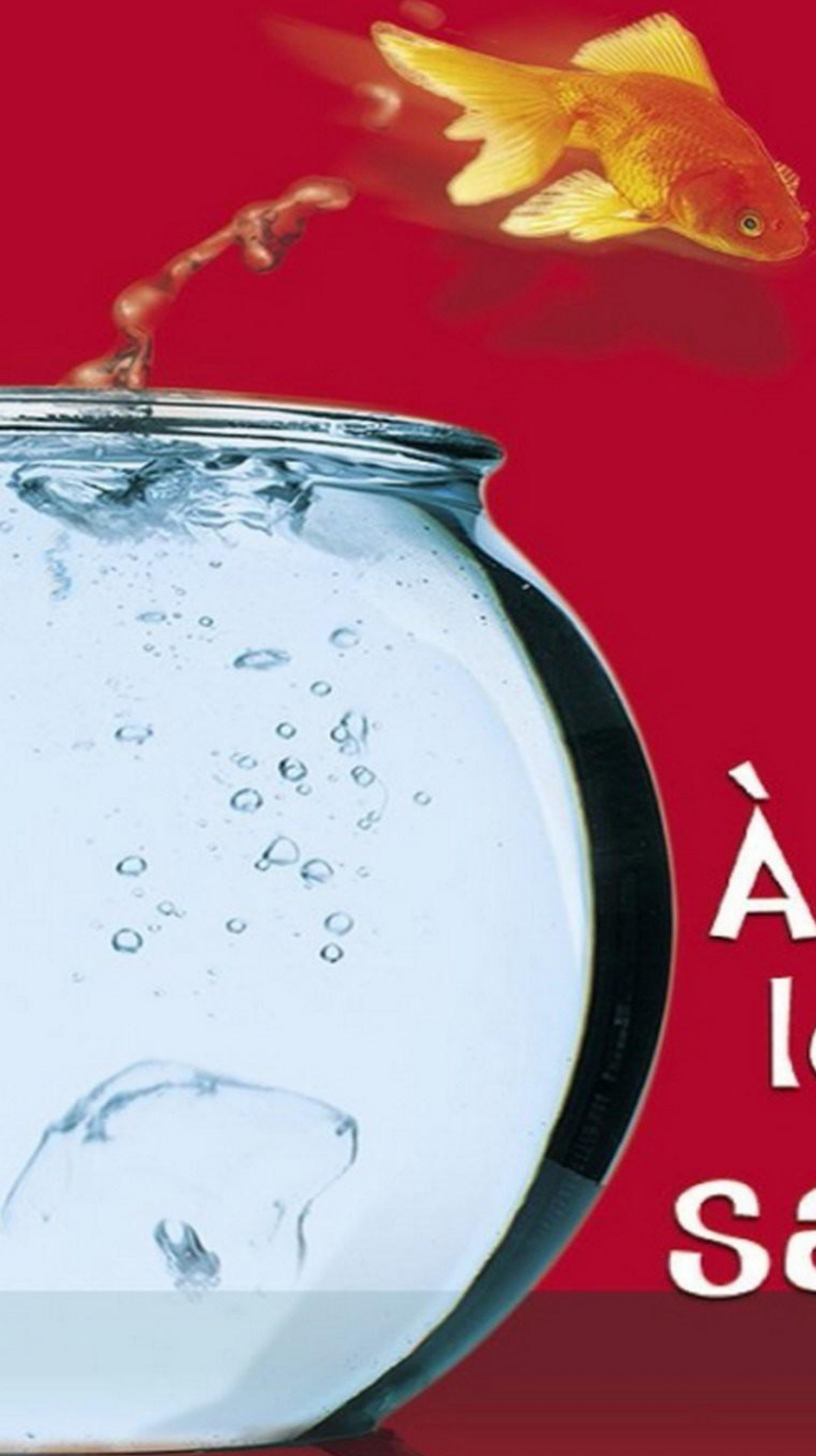


WENDY MARKHAM



RED  
DRESS  
I N K®



À quand  
le grand  
saut ?

SEPTEMBRE

1

J'adore les mariages ! Comme tout le monde, non ? Eh bien non, justement pas.— Nom d'un chien, Tracey, je n'arrive pas à croire qu'on soit en train de gâcher notre dernier samedi de l'été comme ça !

Ça, c'est Jack, mon petit ami officiel, qui râle. A travers le pare-brise de notre voiture de location, il contemple d'un air accablé les embouteillages monstres de retour de vacances sur l'autoroute du New Jersey. Le soleil de midi est implacable et la chaleur, accompagnée de gaz d'échappement, monte par vagues de l'asphalte brûlant.

Dieu bénisse la climatisation ! Je règle la soufflerie du passager sur «

maximum » et le dirige vers mon nombril, pour ne pas abîmer mon magnifique brushing.

Il m'a fallu une heure et demie et l'aide d'une demi- bombe de laque pour arranger mes cheveux longs et raides en une coiffure ultratendance de top model. Qui risque sans doute de s'affaisser à l'instant même où je sortirai de la voiture, mais au moins, Jack aura eu le temps de l'apprécier.

Il m'a même fait un petit compliment sur mes cheveux et ma petite robe moulante rouge, avant de se remettre à ronchonner au sujet du mariage.

Je sais. Ça ne devrait pas me chiffonner qu'il n'ait pas remarqué que, justement, je porte une robe rouge semblable à celle que je portais le soir de notre rencontre.

Non, ça ne devrait pas, mais ça me contrarie quand même. Et je n'y peux rien. La première année, il ne manquait jamais de remarquer ce genre de petit détail. Est-il devenu moins romantique ces derniers mois ? Ou bien suis-je devenue trop sensible ? Je ne devrais pas passer mes journées à analyser le moindre de ses commentaires — ou à remarquer ceux qu'il ne fait plus.

Je ne devrais pas, mais je ne peux m'en empêcher.

Et ça n'a rien à voir avec l'amour. Au contraire, nous sommes devenus encore plus complices et nos vies sont intimement liées. Ses amis sont mes amis ; sa mère et Rachel, sa sœur préférée, nous appellent parfois juste pour me parler. Mes amis sont ses amis ; ma mère et ma sœur... enfin bref, la ressemblance s'arrête là. Ce que je veux dire, c'est que notre couple est solide.

Nous rions tout le temps ; nous connaissons les secrets les plus intimes de l'autre ; nous faisons souvent l'amour et c'est toujours génial. Même moi, je ne me plains pas, c'est vous dire !

Alors, où est le problème ?

Eh bien, je veux *plus* ! Je mérite *plus*. Je me suis enfin débarrassée de ce sentiment d'infériorité et d'insécurité qui m'empoisonnait la vie, à cause de Will, mon ex-petit ami, qui m'a purement et

simplement larguée il y a juste deux étés.

Je n'ai même pas osé demander à Jack quelles étaient ses intentions. Peut-

être ai-je peur de sa réponse. Mais récemment, je me suis aperçue que je me demandais souvent si Jack allait finir par se décider à officialiser notre relation.

D'accord, je me pose la question tout le temps.

Et comme il ne fait rien, j'ai tendance à chercher secrètement des indices qui prouveraient qu'il a l'idée inverse en tête. Ou qu'il n'est plus vraiment motivé.

Bon, d'accord : peut-être que le fantôme de la Tracey moche, bête et rongée par le doute est revenu me hanter. Mais je devrais vraiment arrêter de me chercher des poux dans la tête — même si ce n'est que mentalement. Avant de devenir une mégère aigrie.

Une mégère aigrie ? me direz-vous. Qu'est-ce que c'est ?

Oh, vous savez bien... Une de ces filles que personne ne veut épouser. Celles qui finissent par devenir de vieilles filles tristes, avec des rides aux coins de la bouche à force de faire la tête au monde entier.

Inconscient des visions d'horreur qui tourbillonnent sous ma divine coiffure, Jack tend les bras pour les poser sur le volant et pousse un soupir exaspéré lorsqu'il doit de nouveau ralentir.

— On aurait dû répondre non, Tracey. C'est absolument ridicule.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Mike est un de tes meilleurs amis. En plus, c'est mon chef.

— Bientôt ton *ex-chef*.

C'est vrai. Mike a été viré il y a quelques semaines. Enfin presque. Le redoutable Adrian Smedly, directeur de notre agence de publicité, en a transmis l'ordre à la supérieure de Mike, Carol, la responsable de gestion. Mais celle-ci n'a pas eu le courage — enfin, dans son cas, le cœur — d'être directe et de mettre à la porte un futur marié. Elle l'a convoqué dans son bureau et lui a fait plus ou moins comprendre qu'il avait intérêt à se mettre à la recherche d'un nouvel emploi le plus vite possible.

Le problème avec Mike, c'est qu'il est toujours d'un optimisme béat et candide, comme un bon toutou. Il avance dans la vie en arborant un air amical, sans même se rendre compte qu'il porte des chemises informes et que ses cheveux sont toujours en bataille. Si Mike était un chien, ce serait un labrador.

Si bien que, lorsque Carol lui a brièvement expliqué qu'il n'avait pas d'avenir chez Blair Barnett Publicité, Mike n'a pas bronché. En fait, pour autant que je sache, il n'a pas commencé à vider son bureau, ni même à rédiger son nouveau C.V. Je suis bien placée pour le savoir : il est pratiquement analphabète.

Depuis presque trois ans que je travaille chez Blair Barnett, ma tâche principale consiste à relire et corriger le courrier de Mike, aussi bien professionnel que personnel. J'ai rafistolé ses rapports, ses dossiers et même ce prétendu discours spontané qu'il a prononcé à la soirée de ses fiançailles. Donc, s'il était en train de refaire son C.V., je serais la première au courant, parce que je serais en train de le rédiger.

Sans compter que je devrais plutôt être en train de rédiger des slogans publicitaires. Du moins, si tout s'était passé comme prévu.

L'an dernier, j'ai bien été promue de mon poste initial, à la compta, mais pas pour me retrouver au très convoité Département Artistique, comme on me l'avait promis. Non, on m'a généreusement octroyé le titre de coordinatrice financière du budget grande consommation de la marque McMurray-White ; ce qui veut dire que je gagne quelques milliers de dollars de plus par an pour rester dans mon box minuscule et effectuer officiellement des tâches administratives, pendant qu'officieusement, j'aide mon incompetent de chef à faire son travail.

Oh, je peux aussi avoir tous les échantillons gratuits que je veux et je possède donc un stock impressionnant de déodorants Blossom et de laxatifs Abate.

Il paraît que je suis toujours en tête de liste pour le prochain poste de rédactrice junior au Département Artistique.

Le problème, c'est qu'à cause du contexte économique actuel, Blair Barnett s'est débarrassé de pas mal de rédactrices juniors et de coordinatrices financières depuis les dix-huit derniers mois. Jack, qui a un poste au service Média de l'agence, me rappelle souvent que nous avons tous les deux de la chance d'avoir encore un emploi.

Mais j'ai vingt-cinq ans. Ce n'est pas un emploi que je veux, c'est une carrière. Une fois Mike parti, ce qui ne devrait tarder, qui va appuyer ma promotion ? Certainement pas cette mauviette de Carol.

— En dehors du fait que Mike soit mon chef, tu as quand même habité avec lui pendant des années, je fais remarquer à Jack, en balayant mes inquiétudes sur la politique de changement de l'agence. Tu ne peux pas ne pas assister à son mariage.

— Pourquoi pas ? Je devrais même m'opposer à ce mariage.

— T'opposer ?

Amusée, j'imagine Jack installer un piquet de grève devant l'église et parader avec des banderoles.

— Pour quel motif ?

— Parce que je déteste la mariée.

— Oh, ça... C'est original.

Jack appelle Dianne « l'axe du mal féminin » depuis l'époque où Mike et lui étaient colocataires et

que Dianne n'était encore que l'envahissante petite amie de ce dernier.

Et je dois dire qu'il n'exagère pas.

Au début, je l'aimais bien, quand elle n'était qu'une voix à l'autre bout du téléphone et que je répondais aux appels sur la ligne du bureau de Mike. J'ai vite changé d'avis quand j'ai dû partager avec elle le statut de petite amie dans le minuscule appartement de Mike et Jack, à Brooklyn.

*Quelques raisons pour lesquelles je déteste Dianne :*

- 1) C'est une sale snob.
- 2) Elle parle à Mike comme à un bébé, quand elle ne lui geint pas dans les oreilles.
- 3) Elle a une fois traité Jack de sale con dans son dos et également en face de lui, si j'ai bien compris.

Oh ! et aussi :

- 4) Elle se marie.

Bon, d'accord, je suis jalouse.

Mais vous ne trouvez pas ça injuste que ce soit elle qui se marie et pas moi ?

Eh bien, moi aussi.

Détail amusant : sans moi, Dianne ne se rendrait pas devant l'autel aujourd'hui.

Ni un autre jour, d'ailleurs. Enfin quoi, qui voudrait de l'axe du mal féminin pour épouse ?

Mike, j'imagine.

Sauf que je ne suis pas sûre qu'il le veuille vraiment. On peut dire qu'il se marie par défaut.

Lorsque Jack et moi avons emménagé ensemble, il y a un an et demi, Mike s'est retrouvé sans colocataire. Il a plus ou moins cherché quelqu'un d'autre pendant un temps, avant d'annoncer à Dianne qu'ils devraient peut-être vivre ensemble.

Pas question, a répondu celle-ci. Pas sans une bague de fiançailles au doigt et une date de mariage marquée d'une croix sur son agenda.

Mike nous a alors juré, à Jack et à moi, qu'il était hors de question qu'il épouse Dianne, pas maintenant et peut être même jamais. Il avait prétendument cherché un studio abordable pendant une semaine ou deux, sans grand résultat.

Lorsque nous l'avons revu la fois suivante, il était passé du côté obscur de la force et cherchait une bague ornée d'un diamant.

Enfin, disons plutôt qu'il se lançait dans un crédit sur cinq ans, avec des intérêts exorbitants, pour payer le caillou que Dianne avait déjà choisi.

Quel lâche !

— Elle arrive, cette sortie, ou pas ? demande Jack, en levant le pied du frein.

Notre minuscule voiture avance de quelques mètres à peine, avant de s'arrêter de nouveau. Jack pousse un juron bien senti. Ce n'est pas le premier — ni le pire

— depuis que nous avons quitté Manhattan ce matin.

La journée avait mal commencé à l'agence de location de voitures, sur la Première Avenue, près de notre appartement de l'Upper East Side.

Notre appartement.

C'est drôle, mais même après dix-sept mois de vie commune, on ressent toujours ce petit frisson en pensant aux petits détails quotidiens qui rappellent la vie en couple. Enfin, moi, ça me le fait toujours.

Bref, nous avons réservé une berline, mais pour une raison que l'employée de l'agence n'a pas su nous expliquer — soit parce qu'elle ne comprenait pas ce que nous lui disions, soit parce qu'elle n'avait tout simplement pas d'explication logique à nous proposer — nous nous sommes retrouvés coincés avec une voiture de la taille d'une boîte de sardines, à prendre ou à laisser.

Au moins, elle ne sent pas le poisson, comme la voiture que Jack et moi avons louée pour nous rendre en Alabama au mariage de mon amie Kate, en pleine canicule.

Bon, il est vrai que le diffuseur de parfum, ce truc en forme de citron qui pend du rétroviseur, ne vaut pas forcément mieux. Cela me rappelle un peu ces désodorisants pour salle de bains qui n'éliminent pas vraiment les odeurs, mais se contentent de les enrober d'un arôme fruité.

Jack et moi utilisons un bon vieux spray Lysol pour notre salle de bains.

Notre salle de bains.

Vous voyez ? Le petit frisson.

Une fois ledit frisson passé, je consulte le contenu de l'enveloppe ivoire posée sur mes genoux. Une invitation ornée d'un en-tête annonçant : *Vieillissons*

*ensemble... le meilleur reste à venir...* une invitation et un petit plan détaillé de ce coin d'enfer.

Autrement dit, du New Jersey.

— Je crois que nous sommes à huit kilomètres de la sortie, dis-je à Jack.

— Ça va prendre au moins une heure encore...

Puis, il ajoute, plein d'espoir :

— Peut-être allons-nous rater la cérémonie.

Mais non. Nous finissons par nous retrouver sur une route bordée de magasins, avec quinze minutes d'avance. Sauf si nous sommes perdus. Ce qui est peut-être le cas, en y réfléchissant bien. Je crois que j'ai raté un tournant il y a un kilomètre ou deux, pendant que j'essayais de déplacer mon pied engourdi, coincé entre mon sac à main et la boîte à gants.

Jack est de plus en plus de mauvaise humeur et moi, j'ai envie de faire pipi.

Nous scrutons tous les deux les abords de la route, comme si nous espérions voir se dresser un pittoresque clocher blanc dans le décor bétonné de cette zone commerciale.

— C'est quoi le nom de l'église, déjà ? me demande Jack, qui doit penser que le lieu de culte est caché dans l'ombre d'un centre de loisirs Chuck E. Cheese et que nous l'avons manqué.

Sans vérifier sur l'invitation, je lance :

— Notre-Dame-de-la-Misère-Perpétuelle.

Jack rigole.

— Vraiment ? Je croyais que c'était Notre-Dame-de- la-Damnation-Eternelle.

Je glousse à mon tour.

— Notre-Dame-des-Peines-à-Venir, je propose à mon tour, avant que la gentille fille catholique qui sommeille en moi n'ajoute : nous ne devrions sans doute pas plaisanter sur ce sujet.

— Bien sûr que si. Si Mike est assez idiot pour se marier, tant pis pour lui. Ça nous donne tous les droits.

Voilà, c'est reparti.

C'est juste que...

Jack n'a pas dit : Si Mike est assez idiot pour se marier avec Dianne.

Il a dit : Si Mike est assez idiot pour se marier.

Point.

D'où ma question : Jack estime-t-il que seuls les idiots se passent la bague au doigt ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demande-t-il, en me regardant du coin de l'œil.

— J'ai envie de faire pipi.

— Tu es sûre ?

Je gigote et bataille pour croiser les jambes dans la minuscule robe rouge qu'il a admirée tout à l'heure. Sans se rappeler celle que je portais à cette soirée magique où nous sommes rencontrés, lors de la célébration de Noël de la boîte, il y a juste vingt mois, figurez-vous.

— Si je suis sûre d'avoir envie de faire pipi ? Oui, ça va, j'en suis sûre.

Je suis énervée.

— Non, je voulais dire : c'est tout ce qui ne va pas ?

Non, j'ai envie de faire pipi, je n'ai pas la place de croiser les jambes dans cette voiture et je suis condamnée à être une vieille fille aigrie, à cause de lui.

Ma mère et ma sœur avaient raison. Je n'aurais jamais dû emménager avec Jack si rapidement.

Note personnelle : la prochaine fois que tu es cordialement invitée à vivre avec quelqu'un, pense à exiger une bague et une date de mariage avant de signer le bail.

Dianne a beau être une garce, elle n'en est pas moins fin stratège. Et pendant que je suis coincée dans une Kia parfumée aux agrumes, sans bague ni même le moindre espoir d'en porter jamais une, elle se prélassait dans une limousine interminable, un diadème sur la tête, un verre de Champagne à la main et un livre de prières dans l'autre, prête à « vivre heureuse jusqu'à la fin de ses jours »

avec l'homme qu'elle aime.

Ou, plus probablement, elle tient son éternel portable contre sa coiffe ornée d'illusions, tout en houspillant une pauvre fleuriste qui a osé mettre un lys blanc de trop dans le bouquet de la mariée.

N'empêche, ce qui compte — au moins, à mes yeux, et sans aucun doute aux siens — c'est que c'est *elle* qui se marie aujourd'hui.

— Hé ! Ça serait pas ça ? s'écrie soudain Jack en désignant — je vous le donne en mille — un clocher surplombant non pas un Chuck E. Cheese, mais un grand magasin T.J. Maxx.

C'est bien là. Le parvis de Notre-Dame-de-la-Misère- Perpétuelle est paré de bouquets et de couronnes de fleurs ; de longues limousines noires sont stationnées sur le côté et d'élégants New-Yorkais attendent au pied du tapis de satin blanc qui se déroule jusque dans l'église.

Ah, les mariages... Le rêve !

Vieillissons ensemble... le meilleur reste à venir...

Comme c'est romantique de faire le serment, devant tous ses proches, de rester avec la même



personne pendant le restant de ses jours !

Un merveilleux frisson de joie s'empare de moi, jusqu'à ce que je me souviene que ce n'est pas la moi la mariée, aujourd'hui. D'ailleurs, je ne serai peut-être jamais la mariée, si je reste avec Jack.

Sachant que la solution serait de rompre avec Jack et qu'il se trouve que je suis folle amoureuse de lui, mon frisson d'excitation se transforme rapidement en quelque chose qui ressemble fort à une migraine.

— Ça va être l'horreur, marmonne Jack, en se dirigeant vers le parking bondé à côté de l'église.

Je ne sais pas exactement s'il fait allusion à la difficulté qu'il va avoir à trouver une place ou au mariage lui-même, mais dans les deux cas, je suis entièrement d'accord avec lui.

2

— Et maintenant, mesdames et messieurs, je vous demande d'accueillir les jeunes mariés, M. et Mlle Michael Middleford !

Nous nous levons tous (Jack, mes trois collègues de travail, leurs conjoints et moi) pour applaudir, tandis que l'orchestre se lance dans une reprise endiablée de *Fly Me To The Moon*, de Frank Sinatra. Notre table se trouve à l'autre bout de la pièce, dans un coin réservé aux collègues de travail et aux parents éloignés et vieillissants. Une armée de déambulateurs, de cannes, et même une chaise roulante sont alignées le long de la table voisine, où personne ne s'est levé pour applaudir, sans doute parce qu'ils sont tous à moitié aveugles ou sourds.

Mike et Dianne font leur entrée, mains jointes, resplendissants en smoking noir et robe blanche. Mike est beau comme un dieu et Dianne...

— On dirait un cafard, fait remarquer Yvonne, le nez dans son verre de Martini.

— Un cafard ? s'écrie Brenda. Yvonne ! C'est la mariée ! Comment peux-tu dire ça ?

— — Et si c'est la vérité ? lance Latisha.

— — Oh, c'est la vérité, confirme Yvonne, en faisant bouffer son brushing rose bonbon. Elle a beau minauder avec son diadème et son voile, elle a toujours son petit air pincé et les yeux plus brillants que les perles de sa robe. Un cafard, je te dis.

— Je suis entièrement d'accord avec toi, tante Yvonne.

Naturellement, cette dernière pique vient de Jack, qui en est à son troisième verre de scotch et n'a pas ingéré le moindre petit four pour éponger tout ça pendant le vin d'honneur. Il paraît que ça lui a coupé l'appétit de devoir embrasser la mariée après la cérémonie.

Yvonne acquiesce, préférant pour une fois ne pas relever le « tante Yvonne

». D'ailleurs, Jack répète avec insistance qu'il ne s'agit que d'un sobriquet affectueux, sans se soucier qu'Yvonne déteste les surnoms et se montre rarement affectueuse avec qui que ce soit. Pas même avec son mari, Thor.

Ce qui ne veut pas dire quelle ne nous aime pas de tout son cœur. C'est juste que l'affection, ce n'est pas son truc. C'est une New-Yorkaise pure souche qui évite en général soigneusement les petits enfants, les chatons emmêlés dans une pelote de laine et les effusions de groupe.

— Mon Dieu, j'espère que vous ne m'avez pas critiquée comme ça à mon mariage, soupire Brenda en secouant ses boucles noires. J'avais aussi l'air d'un cafard ?

— Bien sûr que non, Brenda, dis-je pour la rassurer, en évitant de croiser le regard d'Yvonne ou de Latisha.

Elles ne peuvent pas avoir oublié que nous nous étions sournoisement demandé si Brenda, avec sa bouillonnante robe blanche à paillettes et son voile de tulle et de brillants, perché au sommet d'une coiffure vertigineuse, allait réussir à passer la porte de la suite nuptiale.

— Je vois ça d'ici, répond Brenda d'un air entendu.

Elle se rappelle sans doute nos spéculations narquoises sur la réduction troisième âge qu'Yvonne aurait pu obtenir auprès du traiteur pour son mariage blanc avec Thor, son correspondant Scandinave bien plus jeune quelle.

— Chérie, quel mal pourrait-on dire de toi ? demande Paulie, en la serrant contre lui. Tu es à croquer.

Je ne peux m'empêcher de sourire en entendant Paulie : ils sont adorables tous les deux. Brenda est loin d'être à croquer, ces temps-ci, avec ses cernes permanents et ses quinze kilos de trop. Pourtant, après deux ans de mariage et un bébé qui fait des coliques, Paulie est toujours fou d'elle.

— Je ne sais pas si j'oserai vous inviter à mon mariage, dis-je sans réfléchir.

Vous auriez trop de choses à dire sur moi.

— Tracey, jamais nous ne ferions une chose pareille ! proteste Brenda, avant de pousser Jack du coude et de lui demander : Alors, à quand le mariage, vous deux ?

Merveilleux. Je n'ose même pas le regarder.

— Je pensais qu'à la prochaine Saint-Glinglin, ce serait bien, répond Jack, sans se démonter.

— Très drôle, dis-je, tandis que les hommes ricanent et que les femmes me couvent de regards compatissants.

Je m'empare de mon verre de gin tonic, mais celui-ci est vide. Je m'apprête à faire signe à un serveur qui passe, quand je me rappelle soudain que quelqu'un va devoir conduire pour rentrer. A en juger

par l'alcoolémie de Jack, je présume qu'il présume que ce ne sera pas lui.

— Et maintenant, mesdames et messieurs, levons notre verre pour le témoin, le frère de Mike, Tom Middleford, qui va porter un toast aux mariés.

— Il a intérêt à faire court, murmure Latisha, tandis que nous levons tous sagement nos flûtes de Champagne. Je suis prête pour l'entrecôte et la mousseline de pommes de terre nouvelles.

Moi aussi, je suis prête pour l'entrecôte.

Domage que j'aie été obligée de prendre le saumon poché et les légumes à la vapeur.

Oui, je vis dans la peur constante de reprendre tous ces kilos que j'ai perdus, il y a un peu plus d'un an. Jusqu'à présent, ce n'est pas arrivé, Dieu merci. Mais ça pourrait revenir. A l'instant même où je baisserai ma garde, je me retrouverai à lutter pour fermer mes vieux jeans larges que je garde en haut de mon placard en souvenir.

En soupirant, je sirote mon verre d'eau glacée (je ne pensais pas que celle-ci aurait exactement le même goût que l'eau du robinet dans un endroit aussi chic) et reporte mon attention sur le discours.

Malheureusement, Tom, le frère de Mike, est aussi éloquent à l'oral que Mike l'est à l'écrit. Ce qui veut dire que son discours est complètement incohérent. Pas parce qu'il est ivre. En tout cas, il n'en a pas l'air. Il paraît plutôt effaré. Effaré que son grand frère chéri vienne juste de s'unir pour l'éternité avec un cafard coiffé d'un diadème.

A moins que je n'interprète un peu trop son expression et ses divagations émotionnelles. Ce n'est pas parce que je n'ai encore rencontré personne qui apprécie Dianne qu'une telle personne n'existe pas. Le témoin est peut-être en train de s'étouffer de joie et non de chagrin.

Bien sûr.

Quand Tom achève enfin son discours sur un lugubre « à la santé des mariés

», je suis complètement déprimée.

— Qui vient fumer une cigarette avec moi ? demande Yvonne, en sortant un paquet de Marlboro et un briquet fantaisie de sa pochette.

Toutes les femmes se lèvent immédiatement, y compris Latisha, qui ne fume pas. Les hommes — Thor, le mari d'Yvonne, Paulie, le mari de Brenda, Derek, le mari de Latisha et Jack, mon non-mari — préfèrent rester autour de la table ornée de fleurs et de bougies.

Nous traversons toutes les quatre tranquillement la piste de danse pour gagner le couloir, où un minuscule réduit a gracieusement été mis à disposition des personnes sans volonté, qui regardent le cancer droit dans les yeux et sont donc toujours accro à la nicotine. Des tourbillons de fumée nocive s'échappent quand nous ouvrons la porte, mais nous nous entassons toutes dans la pièce pour en griller une.

Enfin, Latisha se contente de brasser l'air d'une main ornée depuis peu de l'alliance qu'elle affirmait autrefois ne jamais vouloir.

— Tracey, demande-t-elle, je rêve ou bien ce n'est pas son truc, le mariage, à Jack ?

— Oh, tu dois rêver, dis-je avec entrain. En fait, il a une bague de fiançailles dans la poche de sa veste et il attend juste le bon moment pour se mettre à genoux.

Tout le monde rit.

J'essaye de rire aussi, mais le bruit qui sort de ma bouche ressemble plutôt à un couinement, comme si je m'étais fait écraser l'orteil par un bus.

— Ça va ? me demande Brenda, tandis que Latisha me tapote le bras et que le regard d'Yvonne se teinte de cet éclat mortel qu'elle réserve au chef de service qui lui demande de vérifier les rappels de paiement à 16 h 55, un vendredi après-midi.

— Oui, dis-je en soufflant la fumée de ma menthol filtre. Ça va.

Ma réponse est accueillie par un silence incrédule et j'ajoute :

— Enfin, si on veut.

— Tu es sûre ? demande Brenda.

— Son petit ami refuse de l'épouser, rétorque Yvonne. Comment crois-tu qu'elle se sente ?

Apparemment, je n'ai pas le choix. Si mes amies n'étaient pas là pour valider mon irritation envers Jack, je parviendrais peut-être à me convaincre que son attitude est typiquement masculine et que je devrais me contenter de le supporter un peu plus longtemps.

Après tout, la phobie de l'engagement de Jack n'est pas aussi grave que celle de Will, mon ex, avec qui je suis sortie pendant des années sans qu'il n'ait même jamais envisagé une simple cohabitation.

Jack, lui, m'a demandé d'emménager avec lui peu après notre rencontre.

Cela dit...

Vous ne trouvez pas ça un peu louche ?

Je suis bien d'accord. Depuis quelque temps, seulement. La première année de notre relation, j'étais heureuse et insouciante.

Mais à cette époque bénie, je présumais que fiançailles, mariage et couches-

culottes seraient la suite logique de notre relation. C'est comme ça que cela fonctionne pour toutes les personnes que je connais, même si Latisha a inversé l'ordre entre couches-culottes et mariage et que

L'apparition de couches-culottes dans l'avenir immédiat d'Yvonne me paraît plus qu'improbable.

En attendant, maintenant que Jack et moi sommes coincés à la case « vie commune », je ne peux m'empêcher de me demander quelles étaient ses intentions, au départ.

Était-il simplement pressé de s'éloigner de la jovialité permanente de Mike ?

Des éternels geignements de Dianne ? De Brooklyn ?

De toute évidence, il n'aurait jamais pu se permettre une colocation dans Manhattan, parce que la moitié d'un loyer pour un trois pièces en plein cœur de New York est bien au-dessus de ses moyens.

Nous pouvons déjà à peine nous permettre de louer à deux un deux pièces dans New York. Alors, si nous n'habitons pas ensemble, il serait toujours en banlieue et moi toujours dans mon misérable studio du centre.

Ou alors, j'aurais peut-être abandonné New York pour rentrer dans ma ville natale, au nord de l'Etat. C'est ce que toute ma famille espère me voir faire un jour ou l'autre. Les habitants de Brookside savent que personne ne quitte sa ville sans le regretter amèrement un jour... ou sans payer un prix élevé.

Je me souviens encore du fils du voisin qui a délibérément tourné le dos à son foyer, sa famille et renoncé à son héritage.

En d'autres termes, il a déménagé à Cleveland. Lorsqu'il a eu cet horrible accident de chasse-neige, mes parents ont simplement dit que ça lui pendait au nez.

Je ne plaisante pas.

Je suis la première de ma famille à déménager à plus de quelques blocs de chez mes parents. Ils ne me pardonneront jamais de m'être installée à plus de six cents kilomètres de chez eux et je suis certaine qu'ils pensent qu'à moi aussi, «

ça me pend au nez ». Cela expliquerait sans doute pourquoi ma mère est toujours en train de se faire du mouron pour moi.

On ne pardonne pas facilement dans la famille Spadolini. Mes parents n'ont toujours pas digéré la remarque que j'ai osé faire sur les saucisses de l'oncle Cosmo qui comportent trop de fenouil à mon goût, ni le fait d'avoir raté la première communion de la cousine Joanie, ni d'avoir oublié d'appeler ma grand-mère pour son anniversaire.

Je lui ai envoyé des fleurs.

Mais je n'ai pas appelé.

Dans ma famille, il faut téléphoner.

Vous pouvez bien envoyer trois douzaines de roses, faire importer des chocolats Perugina Baci et envoyer des places d'orchestre pour un concert de Connie Francis, si vous ne téléphonez pas, vous êtes maudite.

Alors, oui, je suis maudite.

Surtout que, maintenant, je vis dans le péché.

Dans ma famille, vivre dans le péché est presque aussi grave que de tuer quelqu'un.

A vrai dire, c'est sans doute pire, car mes parents sont fiers de leurs racines siciliennes et ils aiment rappeler à qui veut l'entendre que nos aïeux ne laissaient personne leur marcher sur les pieds.

Mon père adore raconter une anecdote savoureuse sur Fat Naso, le *compare* de son propre père, et sur ce qui serait arrivé à Scully, le voisin qui aurait insulté la mère de Fat Naso dans des termes qui ne pouvaient être répétés à la table familiale.

Peu importe que la mère de Fat Naso soit elle-même à l'origine du surnom affectueux de son fils, à cause de ses problèmes de poids et de son nez crochu.

Dans le temps, en Sicile, il était permis d'insulter quelqu'un, à condition d'être sa mère. En revanche, il était impensable de laisser quelqu'un insulter la personne qui vous avait mis au monde.

Pa n'a jamais révélé ce que Fat Naso avait fait, mais je sais qu'il n'était pas resté de marbre à une telle insulte et que personne n'a jamais revu Scully. Pa est très fier de cette histoire.

En revanche, il n'est certainement pas fier de moi, sa fille, la *puttana*.

Bon, il ne m'a jamais véritablement traitée de *puttana*, mais je sais que, pour lui, comme pour le reste de la famille, une femme qui ne se cache pas de coucher avec un homme sans être mariée est une... Bref.

Le problème, c'est que je ne suis pas d'accord. C'est grave, docteur ?

Je pose la question à mes amies.

— Toi ? s'offusque Latisha. Une putain ? Arrête ton cirque.

— Une putain, c'est une femme qui fait ça pour de l'argent, m'informe Yvonne, au cas où je ne connaîtrais pas la définition du mot.

Mais Brenda, qui a grandi dans une famille italo-américaine et catholique comme la mienne, me comprend.

— Mes parents m'auraient tuée si j'avais habité avec Paulie avant le mariage. Ils m'auraient traité de *puttana* ou pire.

— Qu'est-ce qui peut être pire que *puttana* ?

Brenda hausse les épaules et je reprends :

— Je me demande si ça en vaut vraiment la peine.

— Quoi ? demande Yvonne, en me soufflant un rond de fumée à la figure.

C'est marrant, mais ma propre fumée (celle que j'inhale directement dans mes poumons) ne me dérange pas. Par contre, celle des autres...

Note personnelle : pense à acheter des patchs en rentrant. Il est temps d'arrêter.

Ce n'est pas la première fois que j'y pense. Jack me tanne pour que j'arrête de fumer depuis un moment. Il m'a même promis un week-end de rêve dans un centre spa très chic près de Providence, si j'arrive à tenir un mois entier sans fumer.

Pour l'instant, j'ai réussi à tenir une matinée complète. Plusieurs fois.

C'est le coup de barre après le repas qui me pose problème : je n'arrive pas à le franchir sans l'aide d'une cigarette. Mais je jure d'y arriver, tôt ou tard. Je veux le faire pour Jack. Je ferais n'importe quoi pour lui.

— Je me demande si vivre avec Jack vaut toutes les misères que me font mes parents. Peut-être que si je ne vivais pas avec lui, j'aurais déjà la bague au doigt.

Qu'est-ce que vous en dites ?

Sans la moindre hésitation, elles acquiescent toutes avec ferveur.

Super.

J'aurais vraiment dû tenir bon, comme Dianne. Quoi qu'il en soit, c'est trop tard, maintenant.

— Qu'est-ce que je dois faire, selon vous ? Et ne me dites pas de rompre avec Will parce que je sais que j'en suis incapable.

— Will ? répète Latisha, d'un air ahuri.

— Quoi ?

— Tu viens de dire « Will », Tracey, fait remarquer Brenda. Au lieu de « Jack

».

— Certainement pas.

— Oh si, tu l'as dit, intervient Yvonne. Je parie que c'est freudien. Tu es dans la même galère avec

Jack que tu étais avec Will il y a quelques années.

— Mais non !

Je proteste, mais je me rends bien compte qu'elle a peut-être raison.

— Jack n'est pas comme Will. Jack m'aime et il veut vivre avec moi. Jack...

— ... ne veut pas t'épouser, interrompt Yvonne. Je n'ai pas raison ?

— Non. C'est juste qu'il n'est pas prêt. Ça arrive tout le temps avec les hommes.

Personne ne dit rien.

Tour à tour, je regarde Brenda (qui a commencé à sortir avec le dévoué Paulie au lycée), puis Latisha (qui a rejeté les demandes en mariage répétées et assidues de Derek pendant plus d'un an), puis enfin Yvonne (qui pensait faire un simple mariage blanc pour que son correspondant obtienne une carte de séjour et s'est laissée entraîner dans le tourbillon de l'amour par l'étonnant Thor).

Après tout, qu'en savent-elles ? Leurs couples sont des exceptions.

— Tu sais ce qu'on dit, Tracey, me confie Brenda. Si tu aimes quelqu'un, laisse-le libre. S'il revient vers toi, son cœur t'appartient. S'il ne revient pas, il ne t'aimera jamais. Essaie avec Will... heu... avec Jack, je veux dire.

— Non, ce n'est pas ça, corrige Yvonne, en écrasant sa cigarette. S'il ne revient pas, c'est qu'il ne t'a jamais aimée.

— Qu'est-ce que vous avez toutes avec vos lapsus sur Will ? demande sournoisement Latisha. Est-ce que Brenda serait inconsciemment amoureuse de lui, elle aussi ? Brenda, désires-tu Will en secret ?

— Oui, et je désire aussi secrètement Will Truman de *Will and Gr a ce*.

Vous ai-je déjà dit que toutes mes amies étaient convaincues que Will était un homo refoulé et que je n'étais qu'une de ces folles qui courent après les gays ? Non ? Eh bien, c'est fait. Apparemment, elles croient encore dur comme fer au refoulement de Will.

— Ecoute, Tracey. Ce qu'on veut dire, c'est que tu devrais peut-être laisser le champ libre à Jack et voir ce qui se passe.

Brenda a peut-être raison. Seigneur, ça promet.

— Allez viens, lance joyeusement Latisha. Je suis sûre qu'ils vont servir le dîner.

Après un passage obligatoire aux toilettes, où je vérifie que je suis toujours sexy et irrésistible dans ma robe rouge (alors pourquoi Jack ne veut-il pas m'épouser ?) nous rentrons toutes en rang serré dans la salle, où l'orchestre joue



*Always and Forever.* Je me souviens que c'est la chanson sur laquelle Mike et Dianne sont censés avoir dansé ensemble pour la première fois. Pourtant, la piste de danse est déserte, aucune trace des mariés dans la salle et les invités semblent vaguement mal à l'aise. Je me glisse sur ma chaise en demandant à Jack :

— Où sont passés les mariés ?

— Oh, ils sont partis..., répond-il, en sirotant tranquillement son scotch.

— Partis ?

— Oui, c'est bête que tu aies raté ça. Ils ont commencé à danser et puis ils ont eu une dispute. Tu aurais dû voir ça, Tracey !

Il a presque l'air ravi.

— Elle l'a menacé du poing et tout ! Juste là, sur la piste de danse, devant tous les invités ! Après, elle est sortie en trombe et il a couru après elle. Quel lâche...

— Ne le traite pas de lâche !

Bon, je sais, je l'ai moi-même traité de lâche, il y a quelques heures à peine.

Ce n'est pas un lâche. Il est juste... amoureux.

Oh, arrête Tracey, me dis-je.

— Oh, arrête, Tracey, soupire Jack, en levant les yeux au ciel, avant de vider son verre d'un trait.

Je jette un coup d'œil à la table pour m'assurer que personne n'écoute notre conversation. Ils sont tous absorbés par la débâcle conjugale des mariés, inconscients du drame non conjugal qui se trame juste sous leur nez.

— Si toi et moi étions mariés et que je m'étais enfuie après une dispute, j'espère bien que tu courrais après moi, m'entends-je dire.

Jack feint la confusion. Ou peut-être que, perdu dans les vapeurs de son scotch, il est vraiment confus.

— Hein ? Je ne vois pas le rapport avec nous.

— Il est pourtant clair. Je te parle de mariage, Jack. Et de l'avenir de notre relation.

Heu... Je suis sûre de mon coup, là ?

Bon sang, oui ! Et il était grand temps que je mette le sujet sur le tapis.

— Je te parle de ton refus de te marier.

— Qui a dit que je ne voulais pas me marier ?

— Toi-même.

— C'est faux.

Une lueur d'espoir s'allume à l'horizon.

— Alors, tu veux te marier ?

— Tout de suite ?

— Non, bien sûr que non. Juste... un jour.

— Bien sûr, répond-il vaguement. Un jour.

— Quand ?

— Je ne sais pas. Dans quelques années, peut-être.

Adieu l'espoir...

— Dans quelques années ? Peut-être ?

Au secours !

— Il n'y a pas le feu.

En silence, je contemple la salade composée qui s'est matérialisée à ma place pendant ma pause-cigarette. Il a fallu que je lance Jack sur ce sujet précis à cet instant précis.

Mais, maintenant que j'ai commencé, impossible de faire marche arrière. Je me creuse la tête pour lui répondre.

Je pense que Jack fait de même, jusqu'à ce qu'il demande :

— Tu veux ta tomate ?

Et sans même attendre de réponse, il plante sa fourchette dans mon assiette.

Quel culot ! Non seulement, c'est la pire esquive jamais inventée, mais en plus, tout le monde sait que le meilleur dans une salade, c'est la tomate et que les restaurants et les traiteurs en sont avares, pour une raison inconnue.

Cela dit, tout le monde ne le sait peut-être pas. Ou s'en fiche.

Mais pas moi ! C'est comme si les tomates étaient une denrée rare et chère qu'il ne faut pas gaspiller. Quand je fais une salade, je coupe une ou deux tomates en tout petits dés pour pouvoir en savourer à

chaque bouchée. Mais personne ne semble partager ma passion. La plupart des gens n'aiment peut-être pas les tomates et pensent qu'elles ne servent qu'à ajouter un peu de couleur.

Tout le monde s'en fiche, c'est écoeurant.

Mais pas moi. Le fait que Jack soit capable de manger sans vergogne la seule et unique tomate de mon assiette prouve bien quel genre d'homme il est. Les dents serrées, je parviens à articuler :

— Je croyais que tu n'avais pas faim..

— C'est revenu. Je peux manger ton concombre ?

Ledit concombre emprunte le même chemin que la tomate.

— Vas-y, prend tout.

Je repousse brutalement l'assiette dans sa direction.

— Tu n'en veux pas ?

— Ça m'a coupé l'appétit.

Il rit, sans se poser la moindre question, le monstre.

— Vraiment, Tracey ? Tu as embrassé la mariée, toi aussi ?

« Non, je viens juste de comprendre que mon tour ne viendra jamais si je reste avec toi. »

Je le pense mais ne dis rien.

A quoi bon ?

Tout est là. Maintenant, je n'arrive pas à me sortir de la tête que si j'aime quelqu'un, je dois le laisser libre. S'il revient vers moi, il m'appartient. Sinon, c'est qu'il ne m'aimera jamais... ou qu'il ne m'a jamais aimée. Peu importe.

***Au revoir, Jack,*** me dis-je tristement, en le regardant engloutir le reste de ma salade, comme si le monde pouvait bien s'écrouler.

3

Vous allez me traiter d'hypocrite, mais à la lumière radieuse de ce dimanche matin, la crise majeure que nous avons essuyée pendant le mariage de Mike ne me paraît plus aussi dramatique.

Pour commencer, Jack était sans doute trop ivre pour comprendre qu'il s'agissait d'une crise majeure, ce qui m'aide beaucoup à me débarrasser de toute cette tension post-confliktuelle. En fait, je dois avouer que c'était dur de lui en vouloir encore, après qu'il a demandé à l'orchestre de me dédier une

reprise de

### ***Brown-Eyed Girl.***

Je crois qu'il n'avait pas compris que j'avais décidé de lui rendre sa liberté, parce qu'il m'a invitée à danser. J'ai bien été obligée d'accepter...

Je crois que j'aurais pu dire non. Mais lorsqu'un orchestre vous dédie une chanson qui parle d'une fille aux yeux marron et que c'est votre cas, eh bien, vous n'avez plus qu'à vous déhancher sur la piste de danse.

Enfin, c'est ce que j'avais l'intention de faire. Mais, pour une raison mystérieuse, Jack paraissait convaincu que cette chanson était un slow.

Si vous avez déjà tenté d'en vouloir à quelqu'un qui vous invite à danser un slow sur ***Brown-Eyed Girl*** à un mariage (Comment ça ? Ça ne vous est jamais arrivé ?), alors vous comprendrez que j'ai plus ou moins fini par lui pardonner, le pauvre bougre. Au moins pour la soirée. Qui s'est plutôt bien terminée, d'ailleurs.

L'orchestre était fantastique, la nourriture correcte—une fois mon appétit revenu — et Mike et Dianne ont fini par réapparaître, apparemment réconciliés.

Même si je crois que Dianne a pris un plaisir pervers à le barbouiller de crème en lui faisant goûter le gâteau.

Je me suis d'abord dit que je ne ferais jamais une chose pareille à mon mari le jour de notre mariage, puis je me suis rappelée que je ne me marierais sans doute jamais.

Pas avec Jack, en tout cas. Sauf si je suis prête à attendre ***quelques années...***

Mais bon, je ne pouvais pas gâcher ma soirée avec cette idée. Enfin si, j'aurais pu. Et je crois que c'est ce que j'ai fait, au final.

Jack a dormi pendant tout le trajet du retour, pendant que j'écoutais en boucle les infos du jour sur 1010 WINS, la seule station de radio que j'arrivais à capter sur le malheureux autoradio, en m'efforçant de ne pas trop lui en vouloir.

A Jack, pas à l'autoradio.

Et nous voilà dimanche matin et sa majesté le prince charmant ronfle toujours comme un ange dans la pièce d'à côté.

D'habitude, j'adore notre petit appartement, surtout le matin quand la pièce est inondée de soleil et que je ne dois pas retourner au bureau avant quarante-huit heures.

Mais aujourd'hui, l'endroit me semble un peu trop... Ikea. Probablement parce c'est là que nous avons acheté tous nos meubles. Jack aime vraiment ce style Scandinave, carré et fonctionnel. Moi, je suis

plutôt du genre rustique chic.

Comme l'appartement est strictement fonctionnel, sans la moindre trace de style rustique, encore moins de sophistication, je dois bien reconnaître que les préférences de Jack l'ont emporté. J'étais tellement heureuse de partager plus que l'addition d'un dîner au restaurant que je n'ai pas beaucoup protesté. Un an plus tard, j'ai parfois l'impression que je devrais me faire rebaptiser Helga et apprendre à faire des *pepperkakers* pour continuer à me fondre dans le décor.

Lorsque nous avons emménagé, l'appartement m'a semblé spacieux, comparé à mon ancien studio... du moins, les cinq premières minutes. Aujourd'hui, il me rend complètement claustrophobe. Sans doute parce que je peux traverser le salon en trois grandes enjambées, la chambre en deux et que je peux toucher du bout des doigts tous les murs de la cuisine en me tenant au milieu de la pièce.

En plus, c'est le bazar partout.

Il y a des piles de trucs partout. Pas juste des affaires à lui. Il y en a aussi à moi, mais son bazar m'agace plus.

Comme les douze romans qu'il est en train de lire et la pile de magazines qu'il reçoit gratuitement par son boulot et qu'il a bien l'intention de lire, dès qu'il aura fini les douze romans.

Ensuite, il y a ses vestes accrochées au dossier de chaque chaise. Bon, d'accord, nous n'en avons que deux, mais elles sont toutes les deux encombrées.

Et je ne vous parle même pas des chaussures, des C.D., des D.V.D. et des trucs que Jack sort de ses poches chaque fois qu'il rentre.

Je ne suis pas aussi maniaque que ces dames de *C'est du Propre*, ni que Will, mais au moins, je suis plus ordonnée que Jack, dont le bazar commence à me taper sur les nerfs. Ce serait tellement tentant de tout jeter. Mais ne vous inquiétez pas, je ne ferai jamais une chose pareille. Un jour, Will a jeté un magazine que j'étais en train de lire, pendant que j'étais allée aux toilettes. Je suis sérieuse : le temps que j'aie à la salle de bains, que je baisse mon pantalon, m'assoie, fasse pipi, me rhabille et me lave les mains, il avait non seulement jeté le magazine à la poubelle, mais aussi porté le sac jusqu'au vide-ordures dans le couloir. Il m'a juré qu'il ne l'avait pas fait exprès et m'a même fait une scène parce que je ne le croyais pas.

Il n'a sans doute pas fait non plus exprès de coucher avec Esme Spencer, juste avant de me quitter.

Bref, je suis donc à présent blottie sur le canapé, une seconde tasse de café à la main, en train de lire les pages locales du *New York Times*, tout en réfléchissant à mon absence d'avenir avec Jack, sa passion du bazar et sa phobie du mariage, lorsque le téléphone sonne.

C'est sans doute mon ami Buckley O'Hanlon. Il nous avait vaguement proposé de les rejoindre, lui et sa petite amie Sonja, pour faire du roller à Central Park, cet après-midi. J'avais trouvé ça sympa lorsqu'il en avait parlé l'autre jour.

Plus tellement, maintenant.

D'abord, je suis épuisée d'avoir tant dansé et Jack aura bien évidemment la gueule de bois. Ensuite, je n'ai jamais fait de roller de ma vie. A en juger par mes prouesses en patins à glace, je devrais peut-être démarrer le roller dans un château gonflable, plutôt que dans les allées d'un parc parsemées de gravier, d'humains en vadrouille et d'autres dangers similaires.

Cela dit, nous devrions peut-être y aller quand même. Après tout, Buckley et Sonja sont les seuls véritables amis qu'il nous reste à New York. Les couples non mariés sont devenus une espèce en voie de disparition.

En décrochant le téléphone, je me demande déjà si mes chevilles fragiles de Spadolini se sont endurcies avec le temps et si le magasin de location mentionné par Buckley propose également des kits de protection complets qui ne donnent pas un air de bibendum.

— Allô?

— Tracey ? dit une voix qui n'est pas celle de Buckley. C'est moi, Wilma.

— Oh, bonjour, madame Candell, dis-je à la merveilleuse femme qui (hélas) ne sera jamais ma belle-mère.

Appelez-moi Wilma, me répète Mme Candell pour la neuf centième fois depuis que je l'ai rencontrée.

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne peux pas. Peut-être parce que son prénom me fait aussitôt penser à Wilma Pierrafeu, le personnage de dessin animé avec son chignon rouge, sa robe préhistorique, son rang de perles en pierre et ses yeux minuscules.

La mère de Jack ne ressemble pourtant en rien à Wilma Pierrafeu : c'est une brune élégante et pétillante avec un penchant pour les habits griffés et les conversations sans fin. Elle est l'opposé de Wilma Pierrafeu et également l'opposé de ma propre mère.

Vous ne verrez jamais Mme Candell dans une robe préhistorique, avec un caleçon en stretch, les cheveux grisonnants et une ombre de moustache noire peu attrayante sur la lèvre supérieure.

Bon d'accord, c'est méchant. Ma mère a peut-être de la moustache, mais elle aussi des qualités. Elle fait le meilleur minestrone que j'aie jamais goûté et elle...

voyons...

Bref, elle a d'autres qualités. Mais parfois, j'aimerais bien qu'elle soit plus décontractée et qu'il soit aussi facile de parler avec elle qu'avec la mère de Jack.

— Comment s'est passé le mariage ? demande Mme Candell.

Je m'émerveille de sa capacité à toujours se rappeler exactement ce que nous avons de prévu chaque week-end.

— On s'est bien amusés.

Je lui raconte les grands moments de la cérémonie et de la réception, en omettant la dispute des mariés sur la piste de danse, ainsi que les tortures atroces que m'a infligées son monstre de fils.

Elle me demande quelle était la couleur des robes des demoiselles d'honneur, le parfum du gâteau et la destination de leur lune de miel.

Je sais ! Je vous avais dit qu'elle était géniale !

Puis, elle glisse mystérieusement :

— Eh bien, j'imagine que ce sera votre tour, la prochaine fois.

Pardon ?

Dites-moi que je rêve.

Qu'est-ce qu'elle a bien pu vouloir dire ?

Je reste silencieuse un moment, le cerveau en ébullition. Est-il possible que la mère de Jack sache quelque chose que j'ignore ?

Je ne devrais pas poser la question, mais c'est plus fort que moi. C'est mon avenir — ou absence d'avenir — avec son fils qui est en jeu.

— Madame Candell ?

— Wilma.

Oh non.

— Ah oui. Heu... Wilma ?

— Mmm ?

— Qu'avez-vous voulu dire ? Quand vous avez dit que ce serait mon tour la prochaine fois ?

Je clarifie les choses, au cas où ce serait elle qui ait transmis à Jack cette sale habitude de feindre la confusion et d'esquiver les questions délicates.

— Ce sera votre tour, répète-t-elle. A vous et à Jack.

— Notre tour de... ?

— Votre tour de vous marier.

Notre tour... Une fois que la petite dernière de Tom Cruise sera casée ?

Bon, soit cette femme fantasme complètement, soit elle est impliquée dans une vaste conspiration familiale.

— Je ne crois pas, dis-je avec prudence, pour tâter le terrain. Je veux dire, je doute vraiment que Jack ait envie de m'épouser.

— Tracey ! Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Jack vous aime comme un fou.

Si ça ne me fait pas chaud au cœur, je ne vois pas ce qui le fera.

Enfin, si. Une demande officielle de Jack serait vraiment l'idéal pour dégeler mon pauvre cœur. J'essaye de dissimuler mon excitation grandissante.

— A vrai dire, que Jack m'aime ou non, je ne crois pas qu'il veuille se marier.

— Vous avez tort.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout.

Sa voix respire la confiance.

Je réfléchis.

Non, il y a vraiment quelque chose dans sa voix. J'espère quelle ne se paie pas ma tête.

— Mad... Wilma, je ne suis pas sûre de bien comprendre.

Essaie-t-elle seulement de me dire quelque chose ?

— Tracey, ne vous inquiétez pas pour Jack. Il veut se marier. Il me tuerait s'il savait que je vous disais ça, mais...

Je retiens mon souffle.

— ... mais il a bel et bien l'intention de se marier.

J'attends la suite sans oser respirer, ni faire le moindre mouvement, ni quoi que ce soit qui pourrait gâcher cet instant.

— A vrai dire, poursuit-elle d'une voix de conspiratrice, lorsqu'il est venu dîner la semaine dernière, il m'a demandé d'ouvrir le coffre pour lui.

Mon visage a viré au bleu à force de chercher à comprendre ce quelle peut bien pouvoir dire. Je suis sûre qu'elle va continuer. Il faut qu'elle continue.

Mais elle en reste là, si bien que je suis finalement obligée de reprendre ma respiration pour lui



demander directement :

— Je ne suis toujours pas sûre de comprendre.

Silence. Puis :

— Vous n'êtes pas au courant ?

Apparemment non. Mais maintenant, je meurs d'envie de savoir.

— Quoi ?

— Pour la pierre ?

La pierre ? Quelle pierre ?

Je me creuse la tête.

La pierre... la pierre... la pierre philosophale ? La pierre qui roule ? La pierre à fusil ? La pierre à feu ?

Bon sang, mais de quoi parle-t-elle ?

— Non, je ne suis pas au courant pour... heu... *la* pierre.

— Oh.

Apparemment, elle vient d'en dire trop. Ce qui serait véritablement excitant si je parvenais à savoir ce qu'elle est censée avoir révélé. Mais voilà, je n'en ai pas la moindre idée et mon esprit bouillonne à la recherche de la solution.

— Je croyais que vous en aviez parlé tous les deux.

— De la pierre ?

— Oui.

— Ecoutez, Wilma... Le problème, c'est que je ne vous suis pas du tout.

A son tour, elle prend une grande inspiration.

— Tracey, lorsque le père de Jack et moi nous sommes séparés l'an dernier, j'ai fait enlever le diamant de ma bague de fiançailles. Je ne l'avais jamais vraiment aimée, cette bague, même si c'est moi qui l'avais choisie...

Oh...

Oh, waouh !

Un *diamant*. La pierre. La seule pierre qui compte vraiment.

Un diamant !

Vous y croyez ? Vous avez entendu comme moi ? C'est une bombe atomique.

— ... et j'ai dit à Emily et à Rachel que la première qui se marierait pourrait l'avoir.

Emily est la plus jeune sœur de Jack. Rachel est celle qui vient juste après lui.

Ils ont deux sœurs plus âgées, Jeannie et Kathleen, qui sont déjà mariées.

— Mais les deux filles m'ont affirmé quelles voudraient choisir leur propre bague de fiançailles, poursuit Mme Candell.

Alors, j'ai décidé que ce diamant serait pour Jack quand il en aurait besoin. Et...

il en a besoin.

Pincez-moi, je rêve ! Mme Candell, seconde du nom.

Tracey Candell.

Ça me va comme un gant, non ?

Ou comme une bague au doigt...

— Vous plaisantez...

— Non... Je lui ai donné le diamant avant qu'il ne parte. Mais vous ne devez pas lui dire que vous le savez, Tracey.

— Non, je vous le jure.

Mes mains tremblent. Mon cœur bat la chamade.

— Vraiment, j'avais pensé que vous en aviez parlé. J'imagine que mon fils est plus romantique que son père...

Elle a un petit rire nerveux. Je sais que le mariage des Candell n'a jamais été un conte de fées et Jack m'a dit que leur séparation avait toujours été une question de temps. Un mois après qu'Emily a emménagé à Manhattan, son diplôme en poche, ils se sont séparés. Le divorce sera prononcé au printemps prochain et tout le monde semble soulagé que ce soit presque fini.

Pourtant, je me demande parfois si l'échec parental n'y est pas pour beaucoup dans la réticence de Jack à s'engager.

Mais pour l'instant, tout ce qui m'importe c'est de savoir comment est taillé le diamant de Wilma,

*quand* Jack a l'intention de me l'offrir et *comment* j'ai pu ignorer les signes indiquant qu'il mijotait un tel coup. Parce qu'il a dû y avoir des signes. Il y en a toujours.

Vous croyez que son commentaire sur les idiots qui se marient était un signe ?

Non, moi non plus.

En tout cas, poursuit Wilma, si jamais Jack apprend que j'ai vendu la mèche...

— Je vous jure que je ne lui dirai rien.

— A qui tu ne diras rien ?

Je sursaute en entendant une voix derrière moi et je me retourne. Jack s'est levé : boxer, bouche pâteuse et cheveux en bataille...

Oui. Le voilà. L'homme que j'aime. Et qui m'aime.

L'homme qui a apparemment caché un diamant dans ce minuscule appartement et qui essaye de brouiller les pistes en affirmant avec conviction que seuls les idiots se marient.

— C'est qui ? demande Jack.

— Ta mère, dis-je, en le regardant avec adoration et en me demandant comment j'ai seulement pu imaginer de le laisser filer.

Je n'ai pas besoin de lui rendre sa liberté pour comprendre qu'il est fait pour moi. Il l'a toujours été. Il le sera toujours.

— Ma mère ? demande-t-il, surpris. Tu partages des secrets avec ma mère ?

— Des secrets ?

— Tu viens juste de dire que tu ne me dirais rien.

— Pas à toi, dis-je, tandis que Wilma me supplie de ne rien dire. Nous parlions de quelqu'un d'autre.

— Qui ? demande-t-il d'un air soupçonneux.

— Il doit rester du café, si tu veux, dis-je pour gagner du temps.

Jack me regarde d'un air ahuri.

— De qui parlais-tu avec ma mère, Tracey ?

— Sinon, je peux en refaire...

— Allez, Tracey ! De qui parliez-vous ?

— De ton père.

A en juger par le gémissement étouffé de Wilma, je comprends que ce n'était pas la meilleure réponse possible. Trop tard...

— Ta mère a fait un commentaire pas très sympa sur ton père et ne veut pas que je lui répète.

Je m'attends à ce qu'il demande de quoi il s'agit, mais il se contente de lever les yeux au ciel.

— C'est tout ? Et depuis quand fais-tu la causette avec mon père, de toute façon ?

C'est vrai. Je ne l'ai vu que deux fois.

— Je veux bien encore un peu de café, moi aussi, dis- je gaiement pour détourner l'attention, en désignant le comptoir de notre kitchenette.

*Notre kitchenette.* Exactement. La nôtre. Pour toujours.

— Je raccroche dans un instant. A moins que tu aies envie de parler à ta mère ?

Pas si elle est de nouveau sur le sentier de la guerre contre mon père.

Jack traîne les pieds jusqu'à la cafetière, en bâillant et en s'étirant. Je me sens toute joyeuse et étourdie. Je vais me marier. Je vais me marier.

Dès que Jack m'aura fait sa demande.

Ce qui ne devrait pas tarder, je pense. Non ? Ça doit être pour ce soir. Ou demain, au plus tard.

C'est pour demain, me dis-je pour me rassurer tout en échangeant quelques mots polis et gênés avec sa mère. Jack nous écoute, maintenant, sans doute prêt à sauter sur le premier qui osera écorcher le nom de son père.

Avant la fin du week-end, Jack fera sa demande, j'accepterai et ensuite, ce sera pleins gaz jusqu'au mariage.

J'ai hâte d'y être.

Je me demande si c'est trop tard pour organiser quelque chose pour trois cents personnes en octobre ?

# Partie 2

## HALLOWEEN

4

Dans les épisodes précédents de *La Vie secrète des célibataires*, Wilma Candell a malencontreusement — ou non — révélé que son fils Jack était en possession d'un diamant et qu'il avait l'intention de se fiancer d'un jour à l'autre.

Sans doute avec moi.

C'était il y a presque six semaines.

En entendant Jack tourner sa clé dans la serrure, je me dépêche de cacher le numéro d'octobre du magazine *Idées Mariage* — acheté une heure après que la mère de Jack a vendu la mèche et à présent passablement écorné — dans le

*People* de cette semaine, que je place ensuite au milieu d'une pile de journaux gratuits que Jack ne lit jamais.

Mesdames et messieurs, le marié !

Si je suis aussi ironique, c'est que quarante jours et quarante nuits se sont écoulés depuis que sa mère m'a annoncé l'imminence de nos fiançailles.

Pour être honnête, je suis même d'humeur franchement maussade.

Que voulez-vous que fasse une jeune fille, lorsque l'homme qu'elle aime garde ses projets de fiançailles et ses diamants pour lui tout seul ?

Une seule chose : attendre.

Attendre et prévoir en secret tous les détails du mariage, pour que, lorsque la divine question sera enfin posée (avec son cortège de Champagne et de photos souvenirs émouvantes), la jeune fille ne soit pas prise de court pour le choix de la salle de réception, du traiteur et de la destination de son voyage de noces.

— Chérie ? Je suis rentré ! plaisante Jack en posant son manteau sur le dossier de la chaise la plus proche.

Je le regarde déposer ses clés, son portefeuille, ses lunettes de soleil, sa carte de métro, un parapluie, un peigne, un mouchoir, une poignée de monnaie et un paquet de Mentos sur la table.

Je vous jure que parfois, il a plus de bazar dans ses poches que dans mon sac à main, qui est pourtant

plus grand que notre appartement.

Il se penche par-dessus le dossier du canapé pour m'embrasser et je lui demande

:— Comment s'est passée ta réunion ?

— Très bien. Elle a adoré ma proposition.

Il parle d'une cliente, bien sûr.

J'aimerais tant qu'il soit en train de parler de moi et de ses projets de mariage mais, à défaut de pouvoir aborder le sujet de front, je suis obligée de me montrer patiente. N'oublions pas qu'il en est resté à l'épisode du fameux « peut-

être... dans quelques années ».

Sans l'intervention de Wilma, je serais sans doute à la recherche d'un emploi à Brookside à l'instant même. Dieu merci, la capacité à garder un secret de Wilma est inversement proportionnelle à celle de son fils.

— Tiens, je t'ai acheté quelque chose, annonce Jack.

Un fol espoir s'empare de moi.

Il me tend un sac en plastique qui pourrait bien contenir une petite boîte et mon excitation bat tous les records.

Je sais ce que vous pensez. Personne ne fait sa demande en mariage en cachant l'écrin de la bague dans un sac en plastique.

Mais voici ce que *moi* je pense : Jack n'est pas le gars le plus romantique du monde. Il serait capable de m'offrir...

— Un Chia Pet ?

Incrédule, je sors du sac une affreuse figurine.

— J'ai pensé à toi en le voyant.

— Vraiment ?

C'est un gnome. Un gnome hideux sur la tête duquel va pousser une mousse verte, si je l'arrose avec soin tous les jours.

Pendant un moment, je ne peux rien faire d'autre que de le contempler en silence.

Puis, sachant que je vais peut-être le regretter, je demande :

— Pourquoi ça t'a fait penser à moi ?

— Parce que l'autre jour, tu te plaignais que tout allait devenir gris et lugubre, maintenant que l'été était fini.

Je vois à son expression qu'il ne s'était pas rendu compte de l'énormité de son explication avant d'avoir ouvert sa grande bouche de romantique raté.

Je cherche quelque chose de gentil à dire pour le sortir de son embarras, mais je ne trouve rien de mieux que :

— Hum, merci.

— J'ai juste pensé que ça serait chouette de voir un peu de verdure pousser.

— Oui, c'est vrai.

Un gnome avec des cheveux verts. C'est... chouette.

— Désolé, s'excuse-il. C'était une idée stupide, en fait.

— Non ! C'est vraiment gentil de ta part...

Le pauvre... Je fais semblant d'admirer mon gnome puis, quand je pense lui avoir accordé assez d'attention, je le pose sur la table.

— Je n'ai envie que d'une chose, soupire Jack en s'asseyant à côté de moi pour enlever ses chaussures. C'est de me mettre en survêtement, de commander des pizzas et de regarder les Mets se faire laminer dans le match de ce soir.

— Oups...

— Quoi ? demande-t-il d'un air soupçonneux. Ne me dis pas que la télé a disjoncté.

— Non... mais tu y es presque.

— Comment ça ? La réception n'est pas bonne ?

— Non, Raphaël vient jouer au Trivial Poursuite et manger de la paella. Il sera là dans un quart d'heure.

Jack a la politesse de ne pas gémir à l'annonce de cette nouvelle, mais je sais que ce n'est pas l'envie qui lui en manque.

— Je ne vois pas le rapport avec la télé, demande-t-il soudain.

— Tu sais... Elle n'a pas plus disjoncté que Raphaël...

J'essaie de plaisanter, mais Jack n'a pas l'air de trouver ça drôle.

Ce n'est pas qu'il n'aime pas mon ami Raphaël, parce que tout le monde aime Raphaël. Enfin, presque.

Un conservateur convaincu et homophobe n'apprécierait sans doute pas son côté paillard, amateur de blagues en tout genre et *fashionista*. Mais dans le petit monde où je vis, tout le monde, y compris Jack, apprécie Raphaël.

Ce qui ne veut pas dire que Jack préfère manger de la paella en jouant au Trivial Pursuite plutôt que de regarder le match avec une bonne pizza.

— Tu détestes les Mets, en plus.

— C'est vrai. C'est bien pour ça que je veux les voir crever.

— Désolée... Tu peux toujours regarder le match, tu sais. On ne fera pas trop de bruit.

Jack ricane.

— Tracey, Raphaël fait toujours trop de bruit, même quand il dort.

Il a raison. Nous avons partagé une chambre avec lui à la maison de Kate et Billy en juillet et la nuit a été émaillée de ronflements assourdissants et de petits cris angoissés — ou libidineux. J'aurais sans doute dû avertir Jack que Raphaël parlait dans son sommeil. Et qu'il dormait tout nu.

— Ne te plains pas, il ne dort pas à la maison ce soir.

— Quelle chance... Bon, je vais enfiler un survêtement.

— Tu es sûr ?

— Où est le problème ?

— C'est juste qu'un survêtement, ça fait trop...

— Trop quoi ? Trop confortable ? Trop hétéro ? Trop... ?

— Trop sac. Allez, Jack, on a un invité. Et tu sais comment est Raphaël. Il va être superclasse.

— Donc, tu veux que j'aille chercher mon boa et un pantalon moulant pour que lui et moi, nous soyons pareils ?

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Non, mais mets au moins un jean, d'accord ?

— Est-ce qu'un sweat-shirt te conviendra ?



— Seulement si ce n'est pas celui avec la capuche, la fermeture Eclair cassée et la tache de Javel devant.

A voir sa tête, c'est à celui-là qu'il pensait.

— Il ne te plaît pas ? Ça fait trop sac ?

— Ça fait racaille ou alors terroriste.

Jack râle.

— Ne sois pas fâché, Jack, s'il te plaît. Veux-tu inviter quelqu'un aussi ?

J'ai pris la voix que je réserve aux bébés boudeurs, pensant que le petit Jack veut peut-être lui aussi inviter un copain de jeu à la maison.

— Comme qui ?

— Mitch, par exemple.

Mitch est un collègue de bureau qui a récemment emménagé dans Manhattan et ne connaît pas encore grand monde. Je n'arrête pas de me dire qu'il faudrait que je le branche avec une de mes copines, parce que ça serait vraiment dommage de gâcher un beau célibataire comme ça dans cette ville.

— Je ne peux pas inviter Mitch, répond Jack, qui ne semble pas partager mon avis sur le gâchis de beaux célibataires.

— Pourquoi pas ? Il est probablement tout seul chez lui.

— Ça vaut mieux que de se faire harceler par une folle persuadée que tous les célibataires de New York sont des homos refoulés.

— Une folle ? C'est vraiment méchant de dire ça, Jack.

— C'est également comme ça que Raphaël s'est lui-même décrit dans la dernière petite annonce qu'il a passée.

C'est vrai. Il a fait ça. Et c'était un très beau compliment, à ses yeux.

Il a reçu une tonne de réponses, d'ailleurs.

— Tu te rappelles ce qui s'est passé lorsque tu as invité Raphaël le soir où Jeff était de passage à New York ?

Jeff est un vieux copain d'université de Jack. Feignant une crise subite d'Alzheimer, je demande :

— Non, raconte-moi.

— Pour commencer, Raphaël lui a fait un strip-tease.

— Ah oui, c'est vrai. Bon... J'imagine que tu ne veux inviter personne ce soir, alors.

— Ça ira, merci. Tu peux même t'estimer heureuse que je reste ici ce soir.

Pardon ? Je rêve où il se la joue mâle dominateur ?

— Je vais me changer, annonce-t-il en déposant un petit baiser mouillé sur le bout de mon nez, ce qui me fait rendre les armes sur-le-champ.

Comment en vouloir à un gars d'être un peu grognon dans de telles circonstances ? En fait, combien de petits amis officiels iraient jusqu'à se raser, enfiler un joli polo et un jean propre pour une folle ?

Parce que c'est exactement ce que fait Jack.

Il émerge de la salle de bains dans une brume de déodorisant juste lorsque la sonnette retentit. Je renifle.

— C'est du Lysol ?

— Non, une autre marque. Il n'y avait plus de Lysol au supermarché.

— On va avoir le droit à des commentaires de la part de..., fais-je remarquer.

Raphaël est encore plus attentif aux odeurs (bonnes ou mauvaises) qu'à la mode.

J'ouvre la porte.

D'abord, je devrais vous dire qu'avec son joli minois, Raphaël est le portrait craché de Ricky Martin. Ou l'inverse plutôt. Raphaël répète sans arrêt qu'il est lui-même encore aussi chaud que la braise, alors que Ricky est plus *has been*

qu'un pull en tweed rose.

Je devrais aussi signaler que, ce soir, Raphaël est vêtu de rouge des pieds à la tête. Une veste en cuir rouge, un T-shirt rouge moulant, un jean moulant rouge et...

— Des demi-guêtres en cuir verni rouge ?

Ay, caramba.

— Oui ! s'écrie joyeusement Raphaël en tendant la jambe comme une ballerine.

Tracey, tu ne les trouves pas a-do-rables ?

— Mmm... Peut-être qu'avec le temps... Mais où es-tu allé chercher ça ?

— Je ne sais plus si je les ai achetées à la sauvette sur la Bowery ou chez JCPenney's, quand j'étais en voyage d'affaires dans le Missouri, l'an dernier. J'ai oublié.

— Je parierais sur la Bowery, grogne Jack en passant un bras autour de mes épaules.

— Mmm, je crois plutôt que c'était chez Penney's, tranche Raphaël, en se dirigeant vers la cuisine, les bras chargés de paquets.

Je me glisse hors des bras de Jack pour le suivre.

— Qu'est-ce que tu as apporté ?

— Tout ce qu'il faut pour la paella, y compris le rhum.

— Il y a du rhum dans la paella ?

— Mais non, Tracey. Le rhum, c'est pour nous. Je vais faire des *mojit*os.

Il se frappe soudain la tête.

— Oh non ! J'ai oublié quelque chose au magasin d'épices. Je le savais...

— Qu'est-ce que c'est ? Nous en avons peut-être...

J'ouvre le minuscule placard où nous rangeons le sel, la cannelle et l'ail séché.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que nous avons d'autre là-dedans, car la cuisine est devenue principalement le domaine de Jack. Non pas que je ne sache pas ou que je n'aime pas cuisiner mais, depuis qu'il a préparé le dîner pour notre premier vrai rendez-vous, c'est devenu une sorte de tradition.

— J'ai besoin de safran. Tu en as ?

Je jette un œil à Jack, qui resté près de la porte, car trois adultes ne peuvent tenir en même temps dans la cuisine, sauf si l'un d eux est rachitique.

— Pas de safran, l'informe Jack.

— Jack!

Vous ai-je déjà dit que le style conversationnel de Raphaël est généreusement ponctué de points d'exclamation et qu'il adore répéter le nom de gens à chaque phrase ?

— Jack ! s'écrie Raphaël. Tu ne veux pas vérifier ? Peut-être qu'il t'en reste une pincée quelque part.

— Non, je n'ai pas acheté une pincée de safran depuis... voyons, voyons...

depuis que je suis né. Tu ne peux pas t'en passer pour ta recette ?

— Je pourrais, mais... ça serait un peu comme faire une sauce *marinara* sans les tomates séchées, explique Raphaël d'un ton dramatique.

Un ange passe.

Que faire, que faire... ?

— Tu crois qu'ils en auraient à l'épicerie coréenne au bout de la rue ?

— Sans doute.

— Bon, d'accord, je vais aller en chercher, dit Jack.

Je gratifie Jack d'un regard débordant d'amour et de reconnaissance. Celui que je réserve en général pour amadouer ma famille. Ou un amant réticent.

— Jack ! piaille Raphaël, au comble de la joie. *Oh mon Dieu ça serait vraiment génial !* Mais... tu es sûr que ça ne te dérange pas ?

— Pas de problème, assure Jack, en s'emparant de ses clés. Il ne reste plus beaucoup de bière, de toute façon.

— Mais Jack, proteste Raphaël. Je fais des *mojitos* !

— Te sentiras-tu insulté si je reste fidèle à la Budweiser ?

— Pas du tout. Te sentiras-tu insulté si je te dis que je n'aime pas vraiment l'eau de Cologne que tu mets ? Elle est un peu fruitée... Ce n'est pas terrible.

— Oui, je me sentirai un peu insulté, répond Jack en enfilant son manteau, sachant que je ne mets pas d'eau de Cologne.

— Oups, désolé. C'est un nouveau manteau ?

Raphaël se jette sur Jack comme un ours qui a vu du miel.

— Non, je l'ai acheté l'hiver dernier.

— Il vient de chez JCPenney's, Jack ?

Jack prend un air offensé.

— De chez Barneys, Raphaël.

— Tu plaisantes ! Tu sais quoi ? Ça serait vraiment super dans un beau rouge tomate. Ou alors bleu

marine, avec des épaulettes.

Raphaël s'est emparé du col et le caresse du bout des doigts.

— Hum, bon, je reviens tout de suite avec le safran, bafouille Jack pour échapper à l'emprise de Raphaël.

— *They call it mellowyellow...* da-dou-da..., chante Raphaël.

Il commence à vider les paquets de provisions et, à l'instant même où Jack referme la porte, il interrompt sa chansonnette et s'écrie :

— Tracey ! J'ai cru qu'il ne partirait jamais !

— Raphaël ! Tu veux dire que tu n'as pas vraiment oublié le safran ?

— Si. Enfin, non. Je ne l'ai pas vraiment oublié. Disons que j'étais un peu...

comment dire... à court d'argent.

— Et tes cartes de crédit ? Elles sont encore bloquées ? Je croyais que tu devais freiner un peu tes dépenses.

— J'ai fait des folies, hier. Quelque chose d'énorme et d'absolument délicieux...

Et non, il n'y avait pas un homme au bout, alors n'y pense même pas.

Il doit sans doute faire référence à la société d '*escort boys* dont il était prêt à s'offrir les services, un soir de printemps où il se sentait seul. Tout ça pour une annonce vantant les mérites de Louis l'Interminable. Je préfère en rester au shopping et je lui demande consciencieusement :

— Alors, ces petites folies ? Et combien t'ont coûté les courses, au fait ?

— Deux cents dollars.

— Pour du poisson et du riz ?

Raphaël acquiesce, avant d'ajouter :

— Le safran coûtait quarante dollars les trente grammes.

— Tu plaisantes ? Où ça ? Chez ton dealer ?

— Tu me fais rire, Tracey, répond-il d'un air sinistre, en déballant les courses sur le plan de travail. Non, c'était au marché aux épices.

— Pourquoi est-ce que ça coûte si cher ?

— Parce que, vois-tu, Tracey...

Il a les yeux grands ouverts et prend une voix mystérieuse :

— C'est comme de l'or en poudre.

— Vraiment ?

— Va savoir...

Il me tend un filet rempli de palourdes vivantes et une boîte en carton rouge et blanc contenant des crevettes.

— Tout ça t'a coûté deux cents dollars ?

— Presque.

Raphaël semble soudain captivé par le joint de carrelage entre le plan de travail et le mur au-dessus de l'évier.

— O.K., crache le morceau. Qu'as-tu acheté d'autre avant de venir ici ? Et je ne parle pas de nourriture.

D'un air coupable, il fouille dans sa poche et en sort une écharpe de soie.

— Je l'ai vue dans la vitrine de cette petite boutique près de ma station de métro et il fallait absolument que je l'achète. Elle va bien avec mes yeux, tu ne trouves pas, Tracey ?

— Tes yeux ne sont pas écossais.

— Ecoute, je sais ce que tu penses...

— Que tu as d'énormes...

— *Cojones* ? demande-t-il malicieusement. C'est ce qu'on me dit souvent, je sais.

— Heu... Raphaël ? Pourrait-on, s'il te plaît, laisser tes *cojones* en dehors de tout ça ?

— Tracey, Jack se fiche d'aller chercher le safran. Et puis, un peu d'air lui fera du bien.

Avant que je puisse lui demander ce qu'il entend par là, ou même admettre qu'il n'a sans doute pas tort, il poursuit :

— Et puis je voulais qu'on puisse parler tranquillement entre filles.

— A propos de quoi ?

— A propos de... Assieds-toi, ça vaudra mieux.

Il se rend compte que la cuisine consiste en un évier, une gazinière, un frigo et quelques centimètres carrés de plan de travail.

— Laisse tomber, conclut Raphaël. Tu peux bien entendre la nouvelle debout.

Je m'appuie contre le frigo, les bras croisés.

— De quoi s'agit-il ?

— Que penserais-tu d'une demande en mariage le Jour des Amis ? Ça ne fait pas trop ringard ?

— Sais-tu des choses que j'ignore ? dis-je en bondissant sur Raphaël.

— Quoi ?

— Jack t a-t-il dit quelque chose ?

— Jack ? demande-t-il d'un air perplexe.

— Oui, Jack. Le grand brun avec une veste de cuir noir.

— Oh ! lui..., soupire Raphaël, avec un geste méprisant de la main. Non, il ne s'agit pas du petit secret de Wilma et de Jack.

— Oh.

Déçue, je m'empare de la bouteille de rhum.

— Alors, qui va se fiancer en octobre ?

— A ton avis ?

Je me creuse la tête.

— Honnêtement, Raphaël, je n'en ai pas la moindre idée. Qui ?

— Moi ! s'écrie-t-il.

— Toi ? Avec qui ?

— Tracey ! Tu n'as pas déjà oublié, quand même ?

Il semblerait que si.

— Tu veux bien me rafraîchir la mémoire ? Tu as encore un nouveau petit ami ?

— Allô ? Mais oui !

— Petrov ?

— Ça fait longtemps que nous avons rompu !

— Adam ?

— C'était avant Petrov.

— Alors qui ?

Raphaël prend un air exaspéré.

— Donatello, voyons ! Tracey, tu l'as déjà rencontré.

Je ne crois pas, non.

Mais c'est Raphaël tout craché. Il est toujours persuadé que je connais, parfois intimement, toutes les personnes dont il parle, même si je sais pertinemment que je ne les connais ni d'Eve, ni d'Adam.

— Donatello, répète-t-il. Ne me dis pas que ce nom ne te rappelle rien.

— Le seul Donatello que je connaisse habite dans le coffre à jouets de mon neveu. Ce n'est pas le nom d'une des Tortues Ninja ?

— Tracey ! Donatello est un être humain majeur et vacciné, absolument normal et absolument délicieux.

Oui, *normal* et *délicieux* vont de pair dans le monde de Raphaël.

Je crois que j'ai besoin d'un remontant.

Je prends deux verres dans le placard, tandis que Raphaël poursuit :

— Tu l'as rencontré le mois dernier lorsque je t'ai invitée à déjeuner chez Bacio, sur le compte de la boîte. Tu ne t'en souviens pas ?

Je me creuse les méninges.

Tout ce dont je me souviens, c'est de Raphaël me reprochant de ne pas passer assez de temps avec lui ces derniers temps...

Oh, et aussi de cette divine part de cheese-cake à la citrouille que nous avons partagée pour le dessert. Je n'avais pas pu résister, une fois que le serveur nous avait apporté le plateau des desserts et fait une description sans fin de...

— Attends une seconde, tu parles du serveur ?

— Oui ! Tracey, je savais que tu t'en souviendrais.



— Comment pourrais-je l'oublier ? Tu l'as dragué de façon éhontée dès le début et la description qu'il a faite de ce gâteau...

Je frissonne d'horreur en repensant à la description plus qu'osée du serveur, qui n'arrêtait pas de vanter l'onctuosité de la crème et de son fondant lorsqu'elle entrait en contact avec le palais. Et moi qui pensais qu'il s'adressait à moi et qu'il parlait du dessert !

— C'était... très réaliste.

— N'est-ce pas ? demande Raphaël d'un air rêveur.

J'ai besoin d'un verre. D'un verre et d'une cigarette.

Je m'empare d'un paquet de Salem neuf dans le placard

et je le tape contre ma paume.

— Donc, tu es en train de me dire que tu veux demander en mariage le serveur du Bacio à la fin du mois ?

— Absolument, Tracey. A moins que tu ne penses que ça fait cliché.

— Non, pas du tout.

Je me verse deux doigts de rhum dans un verre à cocktail en me demandant comment préparer un *mojito*, puis je décide que cela n'a pas vraiment d'importance.

— Je pensais organiser la cérémonie pour la Saint-Valentin, poursuit Raphaël, insouciant de me voir ainsi sombrer dans l'alcool. Et bien sûr, je voudrais que tu sois ma demoiselle d'honneur.

Touchée par l'attention, je lève les yeux de la cigarette que je suis en train d'allumer pour vérifier qu'il ne plaisante pas.

A en croire la larme qui brille au coin de ses yeux, il doit être sérieux.

— Ça me ferait très plaisir, lui dis-je sincèrement. Merci, ce serait un honneur.

— Et ce serait un honneur pour moi de te rendre la pareille un jour, Tracey, répond-il en me tapotant gentiment le bras, comme s'il rassurait une vieille tante célibataire.

— Jack a déjà la bague, Raphaël...

J'exhale deux traînées de fumée jumelles par le nez en m'efforçant de ne pas penser au Chia Pet.

— Bien sûr.

— Je ne plaisante pas ! Il a le diamant et il attend sans doute simplement...

enfin, tu sais...

— Le bon moment ?

— Oui, et puis aussi... heu...

— Que le joaillier termine de sertir la pierre ?

— Exactement.

— En parlant de pierre, Tracey, que penses-tu de ça ? Raphaël sort une boîte recouverte de velours de sa poche et l'ouvre devant moi.

— C'est ma petite folie d'hier.

Bouche bée, je regarde la bague de fiançailles ornée d'un diamant marquise.

— Elle est magnifique, Raphaël, mais...

Je cherche désespérément un moyen de lui dire avec tact.

— ... Je veux dire, ce n'est pas une bague de femme ?

— Tracey ! Non !

— Je dois dire que... je pense que si.

— Le bijoutier m'a assuré que c'était unisex. Et je suis bien d'accord. Je l'adore et Donatello va l'adorer aussi. C'est tout ce qui compte.

Bien. Je parie que je vais le retrouver en train de faire les soldes au rayon robe de mariée chez Kleinfeld.

— Alors, qu'en penses-tu, Tracey ? Je vais me marier ! Je compte faire une demande grandiose et organiser une réception de mariage encore plus grandiose

! **Toi aussi, Brutus** ? Je me sens presque trahie.

Mais je le serre dans mes bras pour le féliciter, en essayant de ne pas paraître nerveuse quand il se met à parler de gâteau, de fleurs et d'orchestre.

Après tout, ma vie entière ne se résume pas à savoir quand Jack va me demander en mariage — s'il le fait un jour. Il est hors de question que je devienne une des ces soi-disant carriéristes dont le but inavoué dans la vie est d'avoir une bague de fiançailles au doigt et une date de mariage sur son agenda.

Ces femmes me font pitié.

Je ne fais pas pitié. Je suis...

Disons, que j'ai beaucoup de choses plus intéressantes dans ma vie.

J'ai des amis merveilleux, une famille qui s'entend à peu près et un jour, je serais promue au Département Artistique de ma boîte.

Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de me demander, en tirant sur ma cigarette, ce que peut bien attendre Jack.

A-t-il des doutes ?

Est-il moins amoureux qu'au début ?

Ou alors, il attend le Jour des Amis, lui aussi.

Ça doit être ça. Il faut que ça soit ça.

5

— Le Jour des Amis ? demande Jack. Jamais entendu parler.

Nous sommes vendredi soir et nous rentrons du travail. Si tout se passe comme prévu, dans un an, nous serons en train de répéter la cérémonie pour le mariage.

Pour l'instant, nous sommes plutôt coincés dans une foule qui attend le métro à la station Grand Central.

— Mais si ! dis-je comme s'il venait de m'affirmer qu'il ne s'était jamais demandé ce que ça ferait de coucher avec la fille en Bikini sur la couverture d'un magazine de mode.

— Le Jour des Amis, dis-tu ? Non, je ne crois pas. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le jour où tu montres à ceux que tu aimes qu'ils comptent pour toi.

Je récite ce que j'ai appris tout à l'heure sur Internet, en prévision de cette conversation.

— Tu leur montres comment ?

— Tu sais... une carte... des bonbons...

Une bague de fiançailles ornée d'un gros diamant...

Mais PAS un Chia Pet...

— Ça sort d'où ? C'est au moins Hallmark ou Brach's qui a inventé ça.

— Brach's ?

Tant qu'à citer un confiseur, il aurait au moins pu penser à Godiva.

— Oui, tu sais... le gars qui fait les bonbons.

— Je connais Brach's, merci.

Je hurle pour couvrir le vacarme de l'express qui entre dans la station sur le quai en face. Je dois avouer que cette conversation ne prend pas la direction prévue.

J'étais censée demander de façon anodine à Jack comment nous allions marquer le coup pour le Jour des Amis, demain, et il devait feindre l'ignorance, tandis que dans son regard se serait allumée une lueur secrète.

L'ignorance est bien là, mais elle semble bel et bien authentique et il n'y a pas plus de lueur secrète dans ses yeux que de métro pour notre direction.

J'attends que l'autre métro soit sorti de la station et que le niveau sonore revienne à la normale. Il n'y a plus que le ronronnement des trains, le crissement des pneus dans le lointain, les annonces publiques crachotantes et inintelligibles à l'étage et, pour le plus grand plaisir de nos oreilles, la voix d'une chanteuse armée d'un système de karaoké portatif sur le point de rendre l'âme et celle de son comparse à l'allure louche qui agite une boîte remplie de pièces.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait pour le Jour des Amis ?

Je vois bien que Jack aurait préféré une question fermée du genre : *Est-ce qu'on*

*fait quelque chose pour le Jour des Amis ?* Ce qui lui aurait sans doute permis de répondre non. Mais ce n'est pas ce que je lui ai demandé et il se contente de marmonner quelque chose que je ne comprends pas.

S'il croit s'en sortir comme ça...

— Tu as des idées ?

— Nous pourrions regarder Game One ?

— Game One ?

— Les World Series de football, c'est demain soir.

— Ah oui, c'est vrai. J'avais oublié.

J'avais surtout oublié que je m'adressais à l'homme qui a failli faire capoter notre relation en hésitant entre un match des Giants et un dîner avec moi.

Il a opté pour moi à la dernière minute.

Il a même cuisiné pour moi, ce soir-là. Avant de cuisiner pour moi tous les jours.

Et pourtant, le revoilà qui recommence à faire la même bêtise, comme s'il n'avait pas compris la première fois.

— Comment as-tu pu oublier les World Series ? me demande Jack incrédule.

Et toi, comment as-tu pu oublier de me demander en mariage, alors que ta mère t'a mâché le travail ?

— Je ne sais pas, dis-je simplement. Mais on a un enregistreur D.V.D., maintenant. Tu ne crois pas qu'on pourrait faire quelque chose d'un peu plus romantique que regarder le match en direct, avec toutes les pubs ?

Il a le culot d'avoir l'air inquiet.

D'accord, j'abandonne.

— Romantique... comme quoi ? cherche-t-il à savoir.

Bon, j'arrête de le cuisiner.

— Ce n'est pas grave, dis-je avec un soupir.

Après tout, je lui dois bien ça pour s'être montré aussi charitable avec Raphaël, le soir de la paella. Il a fait trois parties de Trivial Poursuite et ne s'est même pas plaint quand Raphaël trichait pour éviter les cases Sports et Loisirs et tomber sur Divertissements à la place.

Bref, il paraît évident que Jack n'a pas l'intention de me demander en mariage le Jour des Amis, malgré mes efforts pour l'éclairer.

Je vais devoir ranger l'histoire que je voulais un jour raconter à nos futurs enfants, sur nos fiançailles en octobre, mon mois préféré. Je crois que je vais devoir me contenter d'une demande pour être demoiselle d'honneur à un mariage gay.

Je me penche pour tenter d'apercevoir une lumière au bout du tunnel.

Et ce n'est pas une métaphore.

Je guette véritablement les phares du métro de la ligne six.

fout ce que je veux, c'est rentrer à la maison et enlever ces bas et ces talons de cinq centimètres. Ce n'est pas grand-chose, mais en ce qui me concerne, c'est cinq centimètres de trop.

— Hé, je sais ! s'écrie soudain Jack. Et si nous sortions dîner quelque part, ce soir ? Tu sais... pour le Jour des Amis.

— Ce soir ? Tu veux dire... ressortir après ?

Alors ça, mes amis, c'est une idée révolutionnaire. Quand nous avons emménagé ensemble, nous sortions tout le temps, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Mais, depuis quelque temps, nous sommes devenus des adeptes du cocooning. La plupart du temps, quand nous rentrons à la maison, c'est pour y rester. Depuis que nous avons l'enregistreur D.V.D., même les visites de dernière minute au vidéoclub sont des vestiges du passé. Je sais.

*////////////////////*

— Je me disais qu'on aurait pu s'arrêter quelque part, sur le chemin du retour, propose-t-il, avec l'air d'un homme prêt à passer par un drive-in pour commander une énorme pizza.

— Je ne sais pas... Je suis un peu fatiguée et je n'ai pas vraiment envie de passer le reste de la soirée comme ça...

Je jette un œil à mon trench-coat, mon tailleur en crêpe et mes escarpins que j'ai enfilés en prévision d'une présentation client, avec le futile espoir que quelqu'un repère la cadre supérieure qui sommeille en moi.

— Nous pouvons d'abord aller à la maison pour que tu te changes, propose Jack. J'ai bien envie d'enfiler un jean, moi aussi.

Un jean ?

Qui a parlé de jean ?

Il n'était pas question d'un dîner romantique ?

Apparemment, pas pour tout le monde. Jack a de toute évidence en tête un restaurant qui accepte les gens en jean et dont la spécialité du chef est la «

géante thon et olive ».

Je bâille. C'est un bâillement feint au début, mais je me retrouve à bâiller pour de bon avant d'avoir fini.

Je ne sais pas... je suis vraiment crevée. La semaine a été dure.

Il me fixe d'un air étrange. Le quai est maintenant tellement bondé que son visage est à quelques centimètres

peine du mien et qu'il me regarde droit dans les yeux, l'air légèrement contrarié.

— Ça va, Tracey ?

— Comment ça ?

— C'est juste que tu as l'air un peu... tendue.

Je jette un coup d'œil à la horde d'automates de bureau, impatients de regagner leurs dortoirs chic et bercés par la Karaoké Girl qui beugle à présent un slow dégoulinant.

— Tout le monde a l'air un peu... tendu. Il n'y a pas eu de métro depuis presque dix minutes.

— Non, je ne parle pas du métro. Je parle de... je ne sais pas. Tu me sembles un peu stressée, ces derniers temps, c'est tout. A la maison, aussi.

— Vraiment ?

— Oui.

Je lui souris pour lui prouver qu'en dépit des apparences, je vois la vie en rose.

— Ça doit être le travail, lui dis-je, parce que a) c'est en partie vrai, et b) quand on travaille dans la publicité, on peut presque tout mettre sur le dos du travail sans que cela ne semble louche. C'est mon excuse préférée après les syndromes prémenstruels.

Comme s'il venait d'avoir une révélation, Jack me prend dans ses bras et me serre contre lui, son front contre le mien.

— Je sais ce qu'il te faut...

Moi aussi.

Mais la station Grand Central à l'heure de pointe n'est pas l'endroit idéal pour tomber à genoux. Avec ce monde, si le train arrive, Jack pourrait être emporté et tomber sur les rails, annihilant ainsi nos enfants à venir et la charmante histoire de nos fiançailles automnales.

— Qu'est-ce qu'il me faut, Jack ?

Avec un peu de chance, nous ne pensons pas à la même chose.

— Une soirée tranquille à la maison. Nous pourrions regarder le D.V.D. de *Charlie et la Chocolaterie* que je viens d'acheter.

*Charlie et la chocolaterie* ? C'est ça qu'il me faut ? Il a fumé ou quoi ?

Bon, c'est vrai, j'ai adoré le livre et les films, même la vieille version.

Mais quand même...

*Charlie et la chocolaterie* ?

— Je concocterai ma recette de poulet que tu aimes tant, poursuit-il. Puis, je te ferai un massage. Et

hop ! Adieu le stress !

— Oh ! fais-je avec un grand sourire hypocrite. C'est super.

Attention, comprenez-moi bien : en temps normal, je ne dirais pas non à un massage après une dure semaine de travail. Et, ayant sauté le repas de midi, je dois avouer que je salive d'avance rien qu'à l'idée de sa recette de poulet. Il le cuisine avec des tomates, des poivrons et des olives, sur un lit de pâtes complètes, par égard pour ma ligne.

Mais quand je compare les différentes options — une bague de fiançailles contre *Charlie et la chocolaterie* + massage + poulet— devinez laquelle me paraît la plus nulle ?

— Et du *strudel* pour le dessert, ajoute Jack.

— Ah, tu sais parler aux femmes, toi.

C'est fou comme la simple mention d'un gâteau peut rendre l'avenir radieux.

*Arrête d'être obsédée par cette histoire de bague*, me dis- je, tandis qu'un métro que personne n'espérait plus entre enfin dans la station. *Ce n'est pas sain.*

Mais je n'arrive pas à m'en empêcher.

Surtout quand, dans l'agitation soudaine de la foule qui s'avance pour se placer exactement à l'endroit où les portes vont s'ouvrir, j'aperçois une immense affiche publicitaire représentant un couple de mariés souriants avec, en dessous, la phrase suivante : *Ceux qui se marient vivent plus longtemps.*

C'est un signe ou quoi ?

Bon, d'accord, intellectuellement, je sais que cette affiche fait partie d'une campagne polémique lancée par un groupe de défense de l'abstinence.

Mais émotionnellement, je choisis de croire que c'est le signe que je vais recevoir une bague de fiançailles dans un avenir proche.

Mais... quand ?

Et pourquoi a-t-il fallu que sa mère me dise que ça n'allait pas tarder ?

Comment suis-je censée me concentrer sur quoi que ce soit d'autre si, chaque matin, je me réveille en me disant que c'est peut-être le grand jour ?

Je commence à me demander s'il ne vaudrait pas mieux que je ne sois pas au courant pour le diamant. S'il ne vaudrait pas mieux que j'en sois au même stade que le soir du mariage de Mike et Dianne, quand j'étais persuadée que, pour Jack, le mariage était pour les idiots. A l'époque, au moins, je n'attendais rien.



Cela dit... peut-être pense-t-il toujours la même chose. Peut-être a-t-il juste accepté le diamant pour faire plaisir à sa mère. Peut-être n'a-t-il aucune intention de me le donner durant ce millénaire. Qui sait ? Peut-être même l'a-t-il déjà vendu pour acheter trente grammes de safran et un pack de bière.

Le métro est bondé, bien évidemment.

Une lutte acharnée s'engage alors : la masse des gens qui poussent pour descendre contre la masse des gens qui poussent pour monter.

Eh oui, nous faisons partie des lutteurs.

Parce qu'à New York, vous faites tous les jours des choses que vous ne penseriez même pas à faire dans une autre ville. Pas moi, en tout cas.

A Brookside, il ne me viendrait pas à l'esprit de me frayer un chemin à grands coups de coudes et d'épaules à travers la travée de l'église de Notre-Dame-Chérie pour m'emparer d'un prie-dieu au premier rang, bousculant au passage les petites vieilles outrées.

Il faut bien se plier aux coutumes locales.

Bref, vous voyez le tableau. Au bout de trois ans, je suis devenue une New-Yorkaise endurcie et je bouscule, maudis et rembarre les gens comme une fille du cru, mais seulement quand c'est absolument nécessaire.

Et seulement quand il s'agit d'inconnus.

Dès qu'il s'agit de gens que je connais, je peux être étrangement complaisante dans ce domaine. Si seulement j'avais eu le courage de bousculer, maudire et rembarre mon ex, Will McCraw, avant qu'il ait la chance de me briser le cœur.

Tandis que nous nous entassons dans la rame, je prends garde à bien me coller contre Jack, afin d'éviter tout contact inopportun avec l'inconnu serré contre moi.

— Ça va ? me demande Jack.

— Ça va.

Je respire par petites bouffées, afin de ne pas inhaler les effluves de sueur d'un voisin qui a levé le bras pour se tenir.

— Il faudra s'arrêter au supermarché en chemin pour que je prenne tout ce qu'il faut pour le poulet.

— D'accord.

Je crois que je vais vomir. Est-ce que ce type sait qu'il est en train d'empester toute la rame ? Ou bien est-ce qu'il s'en fiche ?

— Ça n'a pas l'air de t'emballer terriblement.

— Si!

En voyant son air blessé, je lui répète plus doucement, me sentant un peu coupable.

Le métro fait une embardée, puis s'arrête.

Une autre embardée et il s'arrête encore.

Il avance encore juste assez pour sortir de la station et entrer dans le tunnel noir, puis le moteur s'arrête dans un sifflement. La lumière vacille, puis s'éteint à son tour.

Une clameur de protestation s'élève dans la rame et les gens jurent dans toutes les langues possibles.

— Ça va toujours ? demande Jack dans le noir, sa voix rassurante près de mon oreille.

Il s'empare de ma main et la serre doucement.

J'inspire une grande bouffée d'air aux relents de sueur.

— Oui.

Il y a deux ans, après le départ de Will, je faisais régulièrement des crises d'angoisse. A l'époque, j'aurais déjà été en train de vomir ou de m'évanouir, ou les deux en même temps.

Mais les crises d'angoisse ont disparu à peu près au moment où Jack a fait son entrée, avec l'aide des petites pilules roses prescrites par le Dr Trixie Schwartzbaum. Grâce à un merveilleux effet secondaire, cela m'a coupé l'appétit et je me suis débarrassée du reste des kilos que je devais perdre.

J'ai finalement arrêté les pilules l'hiver dernier, sans refaire la moindre crise d'angoisse, ni reprendre le moindre kilo, même si le Dr Schwartzbaum m'avait avertie que cela pouvait se produire.

Les crises de panique, je veux dire.

L'appétit aussi, j'imagine. Mais ça, je peux le combattre avec mes bonnes vieilles armes : la soupe au chou, les petits légumes et mes allers-retours au pas de charge jusqu'à Tribeca pendant ma pause de midi.

Combattre les crises d'angoisse se révèle un peu plus compliqué. Parfois, je me demande ce qui pourrait bien en déclencher une nouvelle.

Etre coincée sous terre dans un métro bondé pourrait très bien faire l'affaire.

Je m'efforce de ne pas penser à ce vieux film sur une prise d'otage dans le métro que j'avais vu avec mon grand-père. *Les Pirates du métro*, c'était le titre.

Je serre fort la main de Jack. Il serre aussi.

Vous voyez, c'est exactement ça. Je sais toujours qu'il m'aime, au point que sa simple présence suffit à me rassurer. Pas juste dans cette crise de métro (je sais, mais pour moi, c'en est une), mais dans la vie en général. C'est pour ça que je veux savoir (je dois savoir !) que nous serons toujours ensemble.

Parce que je n'arrive pas à imaginer que ma vie puisse paraître un jour normale sans lui.

Il doit sans doute ressentir la même chose.

Il est sans doute prêt à faire le grand saut, vous ne croyez pas ?

Le haut-parleur interrompt mes spéculations, crachotant une annonce qui semble urgente.

Les seuls mots que je parviens à distinguer clairement sont « pamplemousse »

et « explosif ».

A moins que je n'aie rien compris.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Va savoir..dit Jack, mêlant sa voix aux grognements incohérents des autres usagers mécontents.

Bon, d'accord, je n'ai peut-être pas entendu « pamplemousse », mais je suis presque sûre d'avoir entendu le mot « explosif ».

Je m'efforce de chasser de mon esprit des images d'attaques terroristes et d'attentats suicides.

Mais bon, vous savez comment ça fonctionne : maintenant, impossible de penser à autre chose.

En un clin d'œil, je suis convaincue qu'il ne s'agit pas d'un simple incident technique, mais bel et bien d'un complot d'Al-Qaida.

Nous allons tous mourir, ici et maintenant. Et quand ça arrivera, nous ne pourrons même pas nous affaisser sur le sol, parce que nous sommes serrés les uns contre les autres, comme des piques à cocktail dans leur étui en plastique.

J'essaye de m'appuyer sur mon autre jambe, mais j'ai du mal à bouger.

Super. Maintenant, je vais mourir debout avec ce que j'espère être la pointe du parapluie de quelqu'un qui me laboure la jambe.

J'essaye de reprendre ma position initiale, mais la place est déjà prise. Je ne peux plus bouger.

Pour aggraver les choses, de l'endroit où je suis, même à la faible lueur des veilleuses, j'ai une vue superbe sur une autre affiche clamant que ceux qui se marient vivent plus longtemps.

Merde !

Vous croyez vraiment que tous les gens mariés présents dans cette rame vont être protégés du danger par un halo doré descendant du ciel, tandis que nous autres, les ratés, allons mourir dans d'atroces souffrances ? Non, mais... Bref, ce stupide slogan ne m'aide pas vraiment. Pas du tout.

Ceux qui se marient vivent plus longtemps.

Ils auraient carrément pu mettre : *Les célibataires meurent jeunes.*

J'ai un poids sur la poitrine et une sueur froide perle à mon front. C'est officiel : je fais une crise d'angoisse.

Note personnelle : appeler le Dr Trixie Schwartzenbaum en urgence.

Je suis coincée. Oh, mon Dieu, je n'arrive même plus respirer. Il n'y a pas d'air ici.

Mais si, il y en a. Arrête ça. Il y a plein d'air.

Inspiration.

Expiration.

Tu vois ? Plein de bon air vicié et puant à respirer.

— Allez ! crie dans le noir une voix en colère.

— Quelle connerie ! s'écrie quelqu'un d'autre.

Un troisième passager lance quelques interjections colorées, pour faire bonne mesure.

Puis une femme intervient :

— Arrêtez, ça n'arrange rien.

— Ta gueule !

En un clin d'oeil, la foule de travailleurs civilisés se transforme en une meute grondante de colère. Ils n'en viennent pas aux mains, mais c'est sans doute par manque de place.

— J'étouffe, dis-je à Jack.

— Mais non, répond calmement Jack.

— Je te dis que si.

Au bord de l'hystérie, j'envisage sérieusement de pousser tous ces gens pour aller briser une vitre.

Deux choses m'arrêtent. La première, c'est qu'il y a trop de monde pour prendre de l'élan et pousser qui que ce soit. La seconde, c'est que je n'ai rien pour casser la vitre dans mon sac à main.

J'imagine que je pourrais toujours m'emparer du parapluie qui me laboure toujours la jambe. S'il s'agit bien d'un parapluie.

Sinon...

En fait, je n'ai vraiment pas envie de m'emparer du pénis de qui que ce soit dans une situation pareille.

Cela dit, s'il s'avère que c'est un revolver et non pas un pénis, je pourrais toujours me frayer un passage à coups de feu.

Cela dit, encore, s'il s'agit bien d'un revolver, son propriétaire pourrait bien me tirer dessus.

Le problème, c'est que s'il s'agit d'un revolver, il est tout à fait possible que son propriétaire pique une crise d'une seconde à l'autre et se mette à tirer. Ça arrive tout le temps.

Oh, mon Dieu. Je n'arrive plus du tout à respirer !

— Jack, dis-je dans un murmure hystérique. J'ai peur.

— Pourquoi ? Tout va bien. Il n'y a pas de problème.

Le problème, justement, c'est que c'est facile pour lui de dire ça : il n'est pas au courant pour le taré avec le revolver.

— J'ai vraiment peur, Jack.

— De quoi ?

— Tu sais...

Consciente que la cinquantaine de personnes qui nous entoure pourraient bien nous écouter, je chuchote :

— De la mort.

— Du calme. Tu ne vas pas mourir.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Parce que... Mais pourquoi penses-tu que tu vas mourir ? demande-t-il si fort qu'on doit l'entendre jusqu'à Brooklyn.

Super. Si le type avec son revolver/parapluie/pénis n'avait pas encore pensé à ouvrir le feu, Jack

vient sans doute de lui en donner l'idée.

— Ce n'est pas vrai. Je ne pense pas que je vais mourir !

— Mais tu viens de dire...

— Je plaisantais.

Avant que j'aie le temps de placer un petit rire approprié, les lumières se rallument et le moteur se remet à ronronner.

Le métro se met en route comme si rien de tout cela ne s'était produit.

Le problème est réglé, juste comme ça.

Crise d'angoisse évitée.

Cette fois-ci, du moins.

— Tu vois, me dit Jack. Je t'avais bien dit que tu survivrais.

— Nous ne sommes pas encore à la maison, lui fais-je remarquer. J'aurais survécu quand nous serons en sécurité chez nous.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Peut-être...

J'essaye de hausser les épaules, mais je m'aperçois que ces dernières sont relevées depuis que je suis montée dans le train, à cause de l'affluence.

— J'ai vraiment envie de rentrer à la maison.

Jack me regarde une seconde avant de dire :

— Tu es vraiment stressée, quand même.

— Oui, vraiment.

Et c'est à cause de toi.

D'accord, j'admets qu'il n'y était pour rien dans la panne du métro.

Mais je ne peux m'empêcher de penser que les incidents mineurs (et majeurs) de la vie seraient bien plus faciles à gérer si nous étions fiancés.

Puis je m'aperçois avec un frisson d'horreur pure que je suis véritablement devenue une de ces obsédées du mariage.

Je suis comme Kate, lorsqu'elle voulait à tout prix épouser Billy. Tout ce qu'elle voulait faire, c'était se perdre en spéculations sur leur avenir conjugal. Raphaël et moi pensions quelle était notre pire cauchemar, à l'époque. Nous ne savions pas qu'elle serait encore pire avec une bague de fiançailles au doigt et un mariage dans les règles de l'art à organiser dans son Sud natal.

Et maintenant, je suis devenue mon propre cauchemar.

Comment en suis-je arrivée là ?

Tandis que le métro se dirige en cahotant vers notre quartier, je me répète avec conviction que cela n'est pas (encore) arrivé et que cela n'arrivera pas. Il est hors de question que je concentre toute mon énergie sur des fiançailles qui peuvent arriver d'un moment à l'autre. Ou pas.

Si Jack veut m'épouser, tant mieux.

Sinon...

Eh bien, je ne dirais pas que je m'en fiche. Mais ce n'est pas non plus la fin du monde.

Note personnelle : il est temps d'arrêter de ne penser qu'au mariage.

Cette obsession va me donner des rides. Il faut que je me débarrasse de mon stock secret de magazines de mariage et que j'arrête de demander à tout le monde (sauf à Jack) pourquoi il ne m'a pas encore fait sa demande.

Mais je n'ai pas non plus l'intention de le demander directement à Jack.

J'ai plus que de patience que ça... Enfin, plus de patience que pour Will, que j'ai attendu un été entier.

En vain, faut-il le préciser.

6

Quand on parle du loup, devinez qui m'appelle au travail le lundi matin, juste après cet horrible week-end où Jack ne m'a pas demandée en mariage ?

Oui, Will McCraw ! L'homme (c'est beaucoup dire) qui est parti prendre l'air un été et n'est jamais revenu. Enfin, pas vers moi. Il est bel et bien revenu à New York en septembre, mais il avait ramené un petit souvenir avec lui : une blonde répondant au doux nom d'Esme Spencer, avec qui il avait soi-disant plus de points communs qu'avec moi. En gros, elle aussi était une folle des planches à l'ego démesuré.

Et j'emploie le mot « folle » au sens premier du terme, même si je suis apparemment la seule sur la côte Est à croire encore à l'hétérosexualité de Will.

Je suis bien placée pour le dire, non ? J'ai couché avec lui pendant trois ans et je peux témoigner que tous les acteurs narcissiques, beaux gosses qui portent des fringues de marques et utilisent de l'eau de

Cologne ne sont pas gays.

Cela dit, si Will était secrètement gay, ce serait plus facile de supporter son manque d'intérêt pour moi. Même s'il y a longtemps que je ne me languis plus d'amour pour lui. Mais comme j'avais assez peu d'amour-propre à l'époque, j'ai eu un peu de mal à me remettre de ce coup bas.

Tout ça pour dire que je suis sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que, en plus d'être une folle des planches à l'ego démesuré et un infidèle salopard, Will McCraw est un fichu métrosexuel.

Et selon ledit fichu métrosexuel, Tracey Spadolini est une petite bourgeoise étriquée.

Tu voulais quelqu'un qui t'aime, t'épouse et s'installe avec toi.

C'est ce que Will m'a balancé à la figure en me quittant, persuadé que c'était l'insulte ultime. En fait, c'est vrai que j'ai besoin de me sentir en sécurité dans mon cocon, mais aujourd'hui, je n'en ai plus honte.

Moi, j'avais plutôt lancé des phrases du genre : « Tu me gardes juste parce que je suis folle de toi. »

Ce qui était également vrai, même si j'ai mis du temps à le dire.

Comment ai-je pu ne pas m'en rendre compte dès le début ? Ça me dépasse.

J'étais si mal dans ma peau, si obsédée par mes kilos en trop et mes airs de provinciale que je n'en revenais pas d'avoir un petit ami branché.

Quand je pense que j'ai guetté la moindre miette d'attention qu'il daignait m'accorder comme s'il s'agissait d'une nourriture rare et précieuse.

Ça me rend malade rien que d'y penser.

Will a largué Esme, comme l'avaient prédit tous mes amis, à peu près au moment où j'ai rencontré Jack.

Heureusement, je n'ai jamais été le moins du monde tentée de me réconcilier avec Will.

Bon, en fait si, mais juste une fois. Le soir où Jack a failli préférer un match des Giants à un dîner avec moi. Et moi, j'ai failli faire une énorme bêtise.

Mais Jack n'a pas choisi le match, je n'ai pas fait de grosse bêtise. Aujourd'hui, nous vivons heureux comme dans les contes de fées (plus ou moins)... et Will continue à rêver de grandeur... tout seul.

Il m'appelle souvent pour me tenir au courant des progrès de sa carrière.

Ce matin, en réponse à mon faussement jovial : « Will ! Ça fait un bail !

Comment vas-tu ? », il embraye directement avec : « Tracey, tu ne devineras jamais ce qui m'arrive !



»

Will n'est pas du genre à se soucier de son interlocuteur dans une conversation et je ne prends donc pas la peine de chercher à deviner. En fait, je continue tranquillement ce que je faisais quand le téléphone a sonné, c'est-à-dire lire mes courriels.

— J'ai décroché une audition.

C'est parti...

— Et ce n'est pas pour le théâtre, cette fois-ci, ajoute-t-il rapidement. C'est pour un film.

Il fait bien de préciser. J'aurais pu croire que c'était pour une pub pour des laxatifs.

— C'est super, Will.

Il a donc abandonné le théâtre pour tenter de devenir le prochain Johnny Depp.

Il peut toujours rêver.

Je cherche mon paquet de cigarettes, avant de me rappeler que je ne peux pas fumer ici. Zut. J'attrape quand même le paquet, bien décidée à descendre directement dans la rue dès que j'aurai fini d'écouter sortir des perles du genre :

— Crois-moi, Tracey... Ce rôle est fait pour moi.

— Je te crois.

Il y a donc un casting ouvert aux métrosexuels, folles de théâtre à l'ego démesuré, salauds et infidèles ? Tu parles d'un casting.

— Je vais les éblouir.

— C'est géant ! dis-je avec un enthousiasme démesuré.

— Je sais ! s'exclame-t-il, trop absorbé par cet épisode révolutionnaire de sa propre vie pour se rendre compte de la moindre trace de démesure dans ma voix. Si je n'ai pas ce rôle, je ne comprends pas.

— Moi non plus.

Je parcours des yeux un courriel en chaîne, en espérant vaguement y apprendre que si je le renvoie à cinq cents personnes dans la prochaine minute, je pourrais réduire l'ego de Will à la taille de son...

— C'est un premier rôle romantique. C'est mon rayon.

C'est ça, dans tes rêves.

— La seule chose qui pourrait vraiment me poser problème serait s'il y avait du chant.

— Tu ne veux pas chanter ?

— Non, mais j'ai vraiment les compétences d'acteur pour porter ce rôle, tu vois ?

Naturellement, il attend que je confirme son génie absolu.

— Oui, je sais, dis-je, avec un manque d'enthousiasme évident.

— Fifi m'a assuré jeudi dernier encore que j'étais au sommet de ma forme d'acteur.

Il parle de son amie Fifi la Bouche, chorégraphe parisienne excentrique. Elle doit avoir quatre-vingts ans et peut toujours se permettre de porter un justaucorps. Je le sais parce que c'est ce qu'elle portait chaque fois que je l'ai vue. Elle ne porte que ça : au restaurant, dans les magasins, pour se promener.

Simplement un justaucorps et un trench-coat par-dessus, comme si on pouvait lui demander à n'importe quel moment de pondre un enchaînement jazzy pour un corps de ballet.

— C'est super.

J'ai du mal à croire que j'ai un jour été une fervente admiratrice de *La Vie de Will*, avec Will, réalisé par Will et produit par Will. Apparemment, c'est encore à mon tour de parler :

— C'est pour quel film ?

Pause dramatique.

— En fait, c'est vraiment confidentiel, je n'ai pas le droit d'en parler.

D'accord, je parie cent dollars qu'il passe une audition pour le rôle de Livreur-de-pizza ou Spectateur-dans-la-foule-n° 4, dans un de ces téléfilms du style *Ma vie est un drame*, ou quelque chose dans ce goût-là.

— Eh bien, bonne chance, alors. J'espère que tu vas le décrocher, ce rôle.

Je continue à effacer méthodiquement mes spams, sans même prendre la peine d'étouffer les clics de ma souris.

— Je le sens bien, m'assure Will.

Comme d'habitude, il sent toujours bien tout ce qu'il a fait, que ce soit passé, présent ou à venir. Que ce soit devant une caméra, sur scène, au lit et même dans la salle de bains, Will a l'impression de briller en toutes circonstances.

A une époque, j'y ai presque cru moi-même.

Merci, merci, merci mon Dieu, il m'a larguée.

S'il ne l'avait pas fait, aurais-je jamais eu le bon sens de le faire moi-même ?

Ou bien serais-je toujours sa petite amie ?

Ou, Dieu m'en préserve, sa *femme* ?

Une chose est sûre : je préfère carrément ne pas être fiancée avec Jack plutôt que d'être mariée à Will.

Le plus drôle, c'est qu'il y a quelques années, notre avenir était tout tracé dans ma tête. Je ne me rendais même pas compte que Will, lui, n'avait qu'un seul but dans la vie : trouver le moyen le plus rapide de se retrouver en haut de l'affiche dans une pièce sur Broadway.

Quand il a quitté New York, sans prendre la peine de m'appeler ni de m'écrire, avant de me tromper, puis de me larguer, je n'avais alors pas idée du service qu'il me rendait.

Comme quoi...

Je ne sais pas pour vous, mais moi, ça ma permis de comprendre que je n'étais pas toujours très fine psychologue.

Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, bien sûr.

J'ai définitivement dépassé le stade Will, tout comme je l'avais fait pour le Père Noël, les colliers de bonbons et les soirées pyjama.

Pendant que Will s'étend sur sa dernière audition, son film top secret, avec des stars immenses et un metteur en scène célèbre, mais dont il ne peut pas parler, je continue à faire du ménage dans ma messagerie.

Jusqu'à ce que je tombe sur le dernier mail, de mon ami Buckley, qui vient juste de m'arriver.

— ... et ils ont dit que j'avais juste le physique pour ça et que...

Avec Will, tout ce que j'ai à faire, c'est d'approuver de temps en temps pour qu'il continue sur sa lancée. Comme ça, je peux me concentrer pleinement sur le message de Buckley.

« *Salut ma belle* », écrit Buckley.

Nous sommes vraiment très proches.

Enfin, pas tant que ça non plus.

Même si j'avoue que, de temps en temps, je me demande si Buckley et moi aurions pu avoir une chance ensemble, si le timing avait été différent.

Il m'a plu dès le moment où nous nous sommes rencontrés... et c'était réciproque. Il m'a tout de suite invitée au cinéma et j'en ai conclu qu'il devait être gay.

Il faut dire que j'étais sur le point de perdre Will, j'avais quelques kilos en trop et je n'avais pas confiance en moi. J'étais persuadée qu'aucun type aussi mignon et normal que Buckley ne pouvait avoir envie de sortir avec moi.

Le temps que je comprenne, il était avec Sonja. S'il ne l'avait pas rencontrée et que je n'avais pas rencontré Jack, je serais peut-être en train de vivre avec Buckley et de me demander pourquoi nous ne sommes pas fiancés.

C'est drôle comment les choses se passent, parfois. Ou ne se passent pas.

Buckley et moi avons bien tenté un truc, une fois.

C'était après Will, après notre premier rendez-vous, mais avant que je sois amoureuse de Jack. Oh, et en plein dans son histoire avec Sonja, même si elle n'est pas au courant. Ils avaient décidé de « faire une pause » à l'époque.

Buckley et moi étions tombés dans les bras l'un de l'autre pour pleurer sur notre sort, après quelques bières de trop autour d'un billard.

J'avais d'ailleurs enfin trouvé la réponse à cette question qui toutes nous brûle les lèvres : Qu'est-ce que ça fait de sortir avec un type supermignon avec qui on s'entend bien ?

Réponse : du bien.

J'ai aussi rapidement découvert, tout comme lui, que nous étions meilleurs amis qu'amants.

Même si nous n'avons pas été jusque-là. Ça n'a pas dépassé le stade de quelques baisers passionnés (torrides, même).

Puis Buckley est retourné avec Sonja et a emménagé avec elle, et j'ai fait de même avec Jack. Et nous voilà tous les quatre, fiers de vivre dans le péché, les derniers représentants d'une espèce en voie de disparition.

— ... alors je suis allé me changer et j'ai enfilé un jean et ce pull de cachemire qui va si bien avec mes yeux, selon tout le monde...

Donc, Buckley et moi sommes destinés à rester des amis proches qui sortent ensemble avec leur conjoint respectif, lisent les mêmes livres et rêvent de devenir rédacteurs. Enfin, moi, j'en rêve, en tout cas. Buckley est déjà concepteur-rédacteur, le veinard. Il travaille en indépendant dans toute la ville et chaque fois qu'il travaille près de Blair Barnett, nous déjeunons ensemble.

C'est d'ailleurs la raison de son mail aujourd'hui :

« Salut ma belle, tu es dispo pour un déjeuner- sushi à 13 heures ? C'est moi qui invite. Rendez- vous

au coin de la 48e et de la Seconde. »

Oui ! Un déjeuner avec Buckley ! C'est exactement ce dont j'avais besoin pour me remettre de cette horrible soirée passée à regarder le premier match des World Series..

Les Yankees ont commencé à perdre dès le début; du coup, l'euphorie de Jack a rapidement disparu. Quand Raphaël m'a appelée à ce qu'il pensait être la

« mi-temps » pour m'informer que lui et Donatello étaient officiellement fiancés, les Yankees avaient quatorze points de retard et Jack était au bord du gouffre.

Et moi aussi, après avoir raccroché. Pourtant, j'étais contente pour les heureux futurs mariés. Je le suis toujours, d'ailleurs.

Mais la réaction de Jack n'a pas été très encourageante.

J'ai attendu la pub pour lui annoncer la bonne nouvelle.

— Tu plaisantes ? a demandé Jack.

— Pas du tout.

— C'est dingue...

— Pourquoi ? Simplement parce que ce n'est pas légal ?

— Entre autres, oui.

— Parce que c'est Raphaël ?

— Entre autres, aussi, mais...

Parce qu'il faut être dingue pour se marier ?

C'est donc ça ? J'ai attendu qu'il le dise, mais avant qu'il en ait l'occasion (si c'était vraiment son intention), le match a repris et les Yankees ont essuyé une défaite spectaculaire. Fin de la conversation. De toutes les conversations.

L'équipe s'est de nouveau pris une déculottée hier soir et Jack accusait encore le coup quand je l'ai quitté près de l'ascenseur tout à l'heure.

Je n'ai jamais eu autant hâte d'être lundi.

« Salut Buckley ! C'est O.K. pour les sushis. A tout à l'heure. »

Je ne l'ai pas vu depuis quelques semaines. Il travaillait à l'autre bout de la ville sur un gros projet depuis septembre. Mais ça doit être fini, à présent, puisqu'il est de retour dans le centre.

— ... et là, j'ai tout donné...

Je crois que Will est en train de résumer sa dernière soirée de cabaret.

— Et puis quelqu'un a demandé : « Seul devant ces tables vides ? »

A moins que ce ne soit sa dernière soirée de service en restauration.

— Tu sais, dans *Les Misérables*...

Oh. Le cabaret. J'aurais dû m'en douter. Will aime faire croire qu'il est acteur à plein temps. Il avoue rarement que la réplique qu'il répète le plus dans sa carrière c'est : « Vous prendrez le poulet ou le steak ? »

Tout en jouant avec mon paquet de cigarettes, je me demande si Buckley va pouvoir m'éclairer de ses lumières masculines sur ma situation avec Jack.

Cela dit, étant lui-même allergique à l'autel, Buckley pourrait bien ne pas se montrer si lucide. Ni compatissant. Après tout, ça fait deux ans qu'il esquive les ultimatums répétés de sa petite amie.

Chaque fois qu'un des ultimatums de Sonja arrive à expiration sans que Buckley ait fait sa demande en mariage, je me surprends toujours à espérer qu'elle mette ses menaces à exécution et qu'elle déménage. Mais elle ne le fait jamais. Ils continuent à vivre comme avant jusqu'à la dispute hystérique suivante qui débouche inévitablement sur un nouvel ultimatum hystérique.

Ça me rappelle un peu le style d'éducation monoparentale de ma sœur Mary Beth, future divorcée. Sauf qu'au lieu d'un adulte allergique au mariage, Mary Beth lutte contre un gamin de presque cinq ans qui mouille toujours ses culottes.

Si vous voulez mon avis, Mary Beth et Sonja perdent toutes les deux leur temps avec leurs ultimatums. Et pas simplement parce qu'elles ne vont jamais jusqu'au bout, soit en déménageant, pour Sonja, soit en confisquant la Play Station de Nino, pour Mary Beth.

— ... et je lui ai dit que je pouvais bien sûr le faire et plus encore, poursuit inlassablement Will. Et tu sais ce qu'ils m'ont répondu ?

Les problèmes de propreté de mon neveu sont clairement une réaction psychologique au divorce de ses parents. La réticence de Buckley vis-à-vis du mariage est clairement une réponse psychologique à la mort prématurée et tragique de son père.

Parfois je crois que je pourrais en apprendre de belles au Dr Trixie Schwartzbaum.

— Tracey ?

Oui, de toute évidence, Nino et Buckley ont des problèmes de contrôle.

Que leur dirait le Dr Trixie Schwartzbaum ?

Je n'en ai pas la moindre idée, mais le très respecté Dr Tracey Spadolini conseillera aux deux patients de faire leur petite affaire ou de libérer la place.

Will interrompt ma brillante analyse psychologique avec un soupir exaspéré.

— Tracey ! As-tu au moins écouté ce que je t'ai dit ?

Ton monologue sur ce qui fait de toi une immense et merveilleuse star ? Crois-moi, Will, je le connais par cœur.

C'est ce que je devrais répondre.

Mais je ne le fais pas.

A la place, je dis :

— Tu sais quoi ? Je dois raccrocher. Mon... heu... mon chef m'appelle.

Une pause.

Suivie d'un bref « Oh ».

Will est de toute évidence vexé que je doive travailler quand je suis au travail.

C'est fou quand on y pense.

— Bon, eh bien, rappelle-moi quand tu as le temps et je terminerai mon récit.

— C'est ça, d'accord.

Pourquoi est-ce que je ne lui dis pas tout simplement d'aller se faire voir ? C'est ça que vous vous demandez ?

Oui, moi aussi je me pose la question.

D'une façon un peu tordue, je crois que, quelque part, j'aime toujours ces coups de fil de Will. C'est comme si... Je ne sais pas... comme si ça me donnait de la puissance.

Oui, c'est ça. De la puissance. C'est ce que je ressens en conservant ce lien. Ce qui ne me demande aucun effort, je tiens à le préciser. Ce n'est jamais moi qui appelle. C'est toujours lui et il le fait assez souvent : deux ou trois fois par mois, au moins.

Chaque fois que nous nous parlons, cela me rappelle à quel point c'est un raté et à quel point Jack est différent, et je vois le chemin parcouru depuis cet été passé à attendre Will en geignant.

Aujourd'hui, cependant, je ne peux m'empêcher de penser, en raccrochant, que j'ai encore un long chemin à parcourir.

Oui, je suis dans une relation aujourd'hui..., mais je voudrais bien partager un peu plus avec Jack qu'un verre à dents et une facture d'électricité à la fin du mois.

Oui, j'ai un emploi stable..., mais je voulais devenir rédactrice, pas la secrétaire indispensable d'un type qui s'est fait virer il y a quelques mois et qui vient pourtant au travail tous les jours.

Oui, j'ai mis fin à une dépendance destructrice à la nourriture et réussi à maintenir un poids de forme pendant deux ans, mais je suis toujours aussi accro aux cigarettes.

Je repose le paquet sur mon bureau et le contemple, me demandant si je serais vraiment capable de...

— Tracey ? Tu as une minute ?

Mike passe la tête dans mon box, comme un génie apparu au milieu d'un nuage de fumée blanche pour justifier le mensonge que j'ai servi à Will.

— Bien sûr. Comment ça va, Mike ?

Et qu'est-ce que tu fabriques encore ici ?

Lorsqu'il est rentré de sa lune de miel, Carol lui a très gentiment rappelé qu'il devait se mettre à la recherche d'un nouvel emploi. Pensez ce que vous voulez, mais je crois qu'il n'a toujours pas compris le message.

Je crois que Carol devrait être plus claire ; elle n'aurait que deux mots à dire : «

Dehors, maintenant. »

Mais tant qu'elle ne l'aura pas fait, je pense que Mike va continuer à venir tous les jours avec son petit costume- cravate pour faire semblant de travailler.

Que pourrait-il faire d'autre ? Ses rapports avec les clients de McMurray-White ont été rompus, sa carte de crédit professionnelle a été annulée, il n'est plus convié aux réunions et les seuls coups de fil qu'il reçoit proviennent de son robot de femme.

— Tu veux bien relire quelque chose pour moi ? demande-t-il aimablement, parce c'est vraiment le chef le plus gentil de la terre.

C'est sans doute pour ça qu'il n'a pas survécu dans cette boîte.

Ça et le fait qu'il ferait presque passer Paris Hilton pour une intellectuelle.

— Bien sûr, Mike.

Je m'attends à ce qu'il me tende son C.V. en me disant qu'il était plus que temps qu'il s'en occupe. Et moi, je suis prête à l'aider.



Ce n'est pas son C.V. qu'il me tend, mais le brouillon d'un mémo bidon.

— Merci, chef, lance-t-il, plein d'optimisme. Ce n'est pas urgent. Demain, ça ira très bien.

Demain ?

Il ne réalise donc pas que dès que Carol rentrera de son voyage à Cabo San Lucas — son retour est prévu pour aujourd'hui —, elle va le virer sans le moindre ménagement ?

Du moins, c'est ce que sa secrétaire a confié à Brenda la semaine dernière.

Avec un peu de chance, je serai partie déjeuner avec Buckley quand Carol le convoquera pour le mettre à la porte.

Pauvre petit. Regardez-le gagner du temps près de mon bureau.

On dirait presque qu'il a envie de bavarder.

Je dissimule ma pitié derrière un grand sourire étonné, auquel il répond avec chaleur.

Jusqu'à ce que je finisse par demander :

— Alors... la vie conjugale ?

Et là, le sourire chaleureux s'effondre.

Je crois même qu'il fait une petite grimace avant de répondre :

— La vie conjugale ? C'est super.

Il est aussi convaincant que Will en défenseur au football américain.

— As-tu déjà reçu les photos du mariage ?

— Non, mais je les apporterai dès que je les aurai.

Alors, il ne nous reste plus qu'à croiser les doigts et espérer que ce sera dans la matinée, non ?

— J'ai hâte de les voir. Jack et moi nous sommes vraiment bien amusés...

... Jack s'est noyé dans l'alcool pour éviter de faire lace à une petite amie folle de rage prise d'une crise du mariage.

— Alors, quand est-ce que vous sautez le pas, tous les deux ? demande Mike.

— Il va falloir que tu poses la question à Jack, dis-je d'un ton léger.

Du moins, j'essaye, car ma réponse ressemble plus à un grognement de S.S.

Contre toute attente, Mike ne réagit pas.

— Je lui demanderai... dès que je le verrai. Je ne le croise plus souvent ces derniers temps.

— Ah ? Il est assez occupé en ce moment. Toi aussi, j'imagine.

— Non, ça va. C'est plutôt calme par ici.

Evidemment, espèce d'idiot : tu as été viré il y a plus d'un mois.

— Oh, je ne parlais pas du bureau. Je voulais dire chez toi...

Je lui lance un petit clin d'œil coquin du genre : *alors, heureux ?*

Oh mon Dieu. Arrêtez-moi, quelqu'un !

— Je ne suis pas débordé de ce côté là non plus.

Je te comprends bien, tu sais...

Il pousse un gros soupir.

Le chagrin personnifié.

J'ai vraiment de la peine pour lui : marié à la diabolique Dianne et sur le point d'être au chômage.

Il est... eh bien, il est un peu comme... Moi.

Pas aujourd'hui.

Il est comme moi autrefois, à l'époque de mes jours sombres, quand je m'embourbais dans ma relation stérile avec Will.

A vrai dire, maintenant que j'y pense, le parallèle est flagrant.

Surtout lorsque vous comparez le fait que Will n'ait pas eu le courage de rompre avec moi avant de partir pour l'été, au fait que Carol n'ait pas le courage de virer Mike purement et simplement.

Mais elle ne le fera pas, parce que Mike est... eh bien, il fait pitié. Et Will ne voulait pas me quitter parce que je...

Je faisais vraiment si pitié que ça ?

Dites-moi la vérité.

Oh, mon Dieu.

C'était le cas, c'est ça ?

Mais plus maintenant.

Non... la plupart du temps, en tout cas.

Regardez ce que j'ai réussi à accomplir, cet été-là. Regardez tout ce poids que j'ai perdu et toute la confiance en moi que j'ai gagnée.

Sur mon physique, en tout cas.

Et le reste ? Toutes ces choses que je pourrais améliorer dans ma vie si je trouvais seulement le courage ?

D'accord.

Ça suffit.

A partir de cette minute même, je vais bannir toute hésitation et mauvaise foi et je vais commencer par...

Je m'empare brusquement de mon paquet de Salem et je le jette dans la corbeille.

— Hé, chef! s'exclame Mike. Qu'est-ce que qui te prend ?

— Je viens juste de décider d'arrêter.

Je me sens déjà mieux. Attendez que Jack l'apprenne.

A moi le petit week-end spa à Providence !

— Tu arrêtes de fumer ? demande Mike, visiblement perdu.

— Voui.

— Tu veux dire, là, comme ça ? demande-t-il, toujours aussi étonné.

— Juste comme ça.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Non, c'est juste en te voyant.

Mais je me contente de répondre :

— Parce qu'il était temps que je le fasse.

— Hé bien ça... En tout cas, bravo ! Et bonne chance.

— Merci.

Je jette un regard désespéré à ma corbeille, en me disant que je vais en avoir bien besoin.

7

A peine assis à notre table aux Sushis de Lucy (notre troisième restaurant préféré après El Rio Grande et Harglo's) Buckley me demande :

— Alors, quoi de neuf ?

Je n'ai même pas le temps de déplier ma serviette ni d'ouvrir mon menu.

Il se penche vers moi, impatient d'écouter ma réponse. On dirait qu'il a dans les mains un billet de loto avec déjà quatre numéros gagnants.

Quelles nouvelles ? Que veut-il que je lui réponde ? Apparemment, il attend une grande nouvelle. Mais quoi ?

Que je viens d'arrêter de fumer ?

Il est peut-être voyant. Le seul à avoir assisté à ce tournant crucial dans ma vie, c'est Mike et il a disparu dans le bureau de Carol tout de suite après...

Personne ne l'a revu depuis, ce qui me pousse à croire que Carol a profité de son petit séjour à Cabo pour se reconstituer un stock de courage.

J'ai bien appelé le répondeur de Jack pour lui annoncer la fin de ma longue histoire d'amour avec les cigarettes. Au cas où je serais tentée de laisser tomber avant la tombée de la nuit. Jack serait tout le temps sur mon dos si jamais je n'allais pas jusqu'au bout.

Mais Jack n'a pas pu parler à Buckley : il est en réunion avec un client depuis 10

heures. Donc, Buckley n'est pas au courant pour la cigarette.

Hum. Il se passe vraiment quelque chose. Ses yeux marron-vert pétillent d'excitation. On dirait presque...

Il sait quelque chose.

C'est ça ! C'est sûr, il a parlé à Jack de nos fiançailles ; pas aujourd'hui, mais récemment.

Peut-être Jack lui a-t-il parlé de ses projets de me donner la bague le Jour des Amis.

Mais alors, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Peut-être a-t-il changé d'idée quand j'ai mis le sujet sur le tapis dans le métro, parce qu'il voulait que ce soit une surprise totale.

— Quel genre de nouvelle ? dis-je d'un air innocent.

— Qui ? Moi ?

Surprise, je réponds :

— Non, moi.

C'est bien de moi qu'on parle, non ?

Apparemment, non.

Buckley a l'air de ne plus rien y comprendre.

Oh, ça y est. J'ai compris. Enfin, je crois.

Il semblerait bien que nous soyons en train de parler de lui, en réalité. C'est lui qui a des nouvelles à annoncer.

J'en conclus que c'est ça, en regardant un serveur japonais — très mignon — remplir nos verres d'eau, puis nos lasses de thé japonaises — très mignonnes, elles aussi. Ce n'était pas de l'impatience sincère que j'ai cru lire dans les yeux de Buckley. En tout cas, pas vis-à-vis de mes nouvelles inexistantes.

C'était de l'enthousiasme en prévision des nouvelles qu'il va m'annoncer, dès que j'aurais confirmé qu'il n'y a rien de nouveau dans ma vie. Parce que, contrairement à Will, Buckley se sent obligé de s'intéresser un minimum ses semblables.

J'exagère : la plupart du temps, l'intérêt de Buckley est sincère.

Mais aujourd'hui, il est clair qu'il attend simplement que je lui pose la même question.

C'est ce que je veux faire, mais avant même d'avoir pu finir ma gorgée d'eau, il se lance :

— Tracey, j'ai une grande nouvelle.

Vous voyez ? Qu'est-ce que je viens de dire ?

Pourquoi est-ce que je perds mon temps dans une agence de pub, alors que je pourrais faire de la concurrence au Dr Trixie Schwartzenbaum et à Madame Soleil ?

Voyons... que peut-il bien vouloir m'annoncer ?

Je regarde mon verre comme s'il s'agissait d'une boule de cristal, étudiant mon guide astral à la façon de Madame Soleil.

Oh ! J'ai trouvé ! Je parie qu'il a fini par décrocher ce contrat à *L'hebdo du Sport...*

Ou bien il vient juste d'acheter des tickets pour un match des Giants.

A moins que...

— Sonja et moi allons nous marier !

Boum.

Bon, d'accord, je ne me suis pas vraiment écroulée par terre. C'est le bruit de mon verre d'eau qui s'écrase brutalement sur la nappe.

Mais je crois que je vais tomber foudroyée d'un instant à l'autre.

Je crois que je vais rester encore un peu chez Blair

Barnett, parce que je ne vauX pas un clou comme voyante.

A moins, bien sûr, que Buckley se fiche de moi.

— Tu te fiches de moi ?

— Non, je suis sérieux.

— Tu vas vraiment te marier ?

Il me fait un grand sourire.

Buckley va se marier.

Il va se marier... et ça le rend heureux ?

Je crois que j'ai dû glisser par inadvertance dans un univers parallèle en consultant mon guide astral. Si ça continue, je vais retourner au bureau et apprendre que Mike a reçu une promotion.

— Tu ne me félicites pas ? demande un Buckley rayonnant.

— Si ! Oh-mon-Dieu-si !

Je bondis de ma chaise pour le serrer dans mes bras.

— Félicitations ! Je-suis-tellement-heureuse-pour-toi-c'est-merveilleux-je-n'arrive-pas-à-y-croire !

Buckley a l'air de me croire et me serre aussi dans ses bras.

— Merci. Je suis vraiment heureux aussi.

Je suis sous le choc et je recule un peu pour le regarder.

Oui. Il est vraiment heureux. Vraiment, vraiment, vraiment heureux.

— C'est une très bonne nouvelle !

J'en rajoute encore un peu, dès fois qu'il pense que je suis un tout petit peu jalouse ou quelque chose comme ça.

Parce que ce n'est absolument pas le cas.

Je suis véritablement heureuse pour mon ami Buckley. Superheureuse.

Il se trouve aussi que je suis un peu triste pour moi. C'est plus fort que moi.

Mais je ne veux pas gâcher le plaisir de Buckley. Non, m'sieur, non m'dame. Je vais sagement retourner m'asseoir et... commander une bouteille de Champagne.

Est-ce qu'ils ont du Champagne au moins dans les restaurants japonais ?

Sans doute.

Alors, je vais commander une bonne bouteille de champagne japonais.

Pour boire à la santé de l'avenir radieux de mon ami Buckley avec Sonja.

Après quoi, j'ai bien l'intention de me prendre une cuite.

Tandis que je regagne ma chaise, je m'aperçois que les autres clients nous regardent. Je crois que j'ai dû en faire un peu trop.

Circulez, les gars, il n'y a rien à voir.

A part la dernière célibataire de plus de vingt-cinq ans de toute la ville de New York.

Bon, d'accord, peut-être que j'exagère un peu, mais ce n'est pas de ma faute.

Vous n'avez pas l'impression que, tout à coup, tout le monde décide de passer la bague au doigt de sa petite amie ou son amant gay ?

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

J'ai l'impression d'être Lily Rush de *Cold Case* en train d'interroger un suspect.

Oups. J'ai vraiment besoin de champagne. Je cherche des yeux le serveur japonais (très mignon). Il est en tête à tête avec une serveuse japonaise (très mignonne). Il est sans doute en train de la demander en mariage, me dis-je avec accablement, en leur faisant signe de la main.

— Eh bien, commence Buckley, tandis que les serveurs japonais très mignons m'ignorent et que la moitié du restaurant me regarde. Ça fait un moment que Sonja veut vraiment qu'on se marie...

Non, tu crois ?

— ... et je me suis rendu compte que si je ne me décide pas à franchir ce cap, je risque de la perdre.

— Donc ses ultimatums ont fini par fonctionner.

— Peut-être bien.

Peut-être ?

Il ne croit quand même pas qu'il s'est décidé tout seul, comme ça, comme un grand ?

Cela dit...

Que dit le proverbe déjà ?

On peut mener un cheval à la rivière, mais on ne peut pas le forcer à boire ?

Quelque chose comme ça.

Mon Dieu, j'aurais bien besoin d'un verre, moi.

Et d'une cigarette.

Domage que ce restaurant, comme partout à New York, soit entièrement non fumeur.

Et domage que je sois une non fumeuse récemment sortie de sa coquille.

Rien à faire.

Dieu m'est témoin, je m'en grille une dès que je me retrouve dans la rue. Tant pis pour le spa à Providence. Comment voulez-vous que je gère tout ce bonheur conjugal sans la moindre trace de nicotine dans mon organisme ?

— Je me suis projeté dans l'avenir, explique Buckley, et je n'arrivais pas à imaginer la vie sans Sonja.

Il aurait dû me le demander. Je lui aurais expliqué qu'il n'y aurait plus eu d'ultimatum hystérique, ni d'horloge pour égrainer les minutes, ni de menaces.

Que se passera-t-il quand Sonja décidera qu'elle est prête à avoir un enfant ?

Va-t-elle le menacer de le quitter si elle n'a pas un polichinelle dans le tiroir dans les dix jours qui suivent ? Va-t-elle le suivre partout avec une fiole dans une main, un magazine porno dans l'autre, pour qu'il produise du sperme, du sperme et encore du sperme ?

— Je me suis demandé ce que j'attendais, poursuit Buckley. Et je n'ai pas vraiment trouvé de réponse. Sonja me demandait sans cesse pourquoi je refusais de faire ce pas vers elle. Est-ce que je croyais



que quelqu'un de meilleur allait entrer dans ma vie ? Quelqu'un qui prendrait mieux soin de moi que Sonja ?

Quelqu'un avec qui j'aurais plus de choses en commun ? Encore eût-il fallu que cette personne existât, si ce n'était pas Sonja.

Je me mords la lèvre pour ne pas lui faire remarquer que lui et moi sommes les seules personnes que je connaisse à employer des phrases de ce genre, avec des subjonctifs.

La plupart des gens auraient dit : « Il aurait déjà fallu qu'elle existe. » Mais ces gens-là ne sont pas des rédacteurs, ni des aspirants rédacteurs.

Mais je ne veux pas que Buckley pense que quelqu'un a une raison de s'opposer à l'union de cet homme et de cette femme.

Je ne parle donc pas maintenant et me tais à jamais, tout en pensant secrètement qu'il existe d'autres personnes, que je ne nommerai pas, avec qui Buckley a plus de choses en commun qu'avec Sonja, c'est tout.

— Sonja m'a demandé de prendre du recul pour regarder ma vie... Et elle avait raison. C'est ce que j'ai fait et c'est là que j'ai compris que le moment était venu de...

— Faire un pas en avant ?

Aucune ironie de ma part, je le jure.

Mais prendre du recul, faire un pas en avant, sauter le pas... je ne peux m'empêcher de remarquer que Sonja fait plus de chorégraphie que Fifi la Bouche, ces derniers temps.

— C'est ça. Et c'est ce que j'ai fait.

— C'est bien, dis-je à Buckley, d'un ton d'institutrice, comme s'il avait trouvé la réponse tout seul.

Je me sens alors obligée de lui demander :

— Alors, quand l'as-tu demandée en mariage ? Ce week-end ?

— Oui, à la mi-temps du match, hier soir.

— Tu as demandé Sonja en mariage au milieu d'un match des World Series ?

— Ça m'a pris d'un coup. Tu sais que Sonja n'est pas une grande fan des Yankees...

Oui, je sais. Elle vient de Boston et a été engendrée par une longue lignée d'adorateurs de Satan... je veux dire, de fanatiques des Red Sox. Sa famille possède même une loge privée au stade de Fenway et a organisé une réception pour trois cents personnes après les World Series de 2004. Buckley avait refusé d'y assister, ce qui avait failli provoquer une nouvelle rupture.

Et le voilà maintenant, prêt à s'unir à l'ennemi sur un coup de tête, au beau milieu d'un match des Yankees, en plus.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai failli ajouter « dans ta tête », mais j'ai réussi à le ravalé à la dernière minute.

— Je ne sais pas. C'était complètement fou. Les Yankees étaient train de se faire massacrer. Complètement annihiler.

— Je sais.

— Quand Jeter a raté cette balle montante au cinquième tour de batte, ça m'a foudroyé. Là, je me suis tourné vers Sonja et elle était en larmes. Vraiment en larmes.

— Elle s'était fait mal ?

Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

— Non, elle pleurait à cause du match. Pour moi.

— Elle faisait semblant ?

— Non, c'était de vraies larmes. Elle soutenait les Yankees de tout son cœur, parce qu'elle sait ce que ça représente pour moi.

— Oh!

Je lui fais croire que je suis convaincue, mais je parierais que Sonja s'est cogné exprès le gros orteil pendant qu'il avait le dos tourné.

Comprenez-moi bien : j'aime beaucoup Sonja. Elle a toujours été très gentille avec moi, ce qui prouve qu'elle ne se doute pas du tout que j'ai plusieurs fois louché sur son petit ami depuis que nous nous sommes rencontrés.

J'essaye d'imaginer Buckley en smoking, menant une autre femme que moi devant l'autel pour lui jurer de l'aimer jusqu'à ce que la mort les sépare et je me demande si je ne serais pas encore un tout petit peu amoureuse de lui, après tout.

Est-ce pour ça que je suis si jalouse de Sonja ?

Peut-être souhaiterais-je être à sa place.

— Alors, je vous écoute.

Sauvée par le serveur japonais très mignon, qui n'est d'ailleurs pas si mignon que ça, vu de près. Comme tout le monde, d'ailleurs.

Sauf Buckley.

Et Jack, mais lui ne va pas se marier avec une autre femme. Il ne va même pas se marier avec moi.

C'est bien ça le problème.

Le genre de problème que seul l'alcool peut dissoudre.

Je mets mon questionnement interne sur pause pour demander du Champagne au serveur japonais.

— Vous voulez du saké ? demande-t-il de façon déconcertante.

J'ai parlé de saké, moi ?

— Non, je voudrais une bouteille de Champagne.

— Pas de Champagne, martèle le serveur avec véhémence.

Veut-il dire qu'ils ne servent pas de Champagne dans ce restaurant ou simplement que je n'ai pas le droit d'en avoir ?

Avant que je puisse poursuivre, Buckley intervient :

— Ce n'est pas grave, Tracey. J'ai déjà bu une demi- bouteille de Moët & Chandon avec Sonja hier soir et ça m'a donné mal au crâne.

Ça y est, c'est parti. Sonja par-ci, Sonja par-là. Il n'y en a plus que pour elle, maintenant qu'il est fiancé. C'est écoeurant, à la fin !

— En plus, j'ai beaucoup de travail cet après-midi. Je vais m'en tenir au thé.

Il fait ce qu'il veut, mais moi je me commande un double bourbon. Sec.

Et le *shashimi deluxe* avec du riz blanc, pas du bon riz complet, un assortiment de sushis au saumon bien gras, une assiette *d'edamane*, la soupe *miso* et la salade avec la sauce au gingembre.

— Tu as très faim, on dirait, commente laconiquement Buckley, quand le serveur part avec nos commandes.

Je suis déprimée, plutôt.

Sui-je vraiment amoureuse de Buckley ?

Je repense à notre histoire.

Puis, je repense à Jack et à notre histoire à tous les deux.

Jack qui n'a pas l'air de croire qu'il peut m'aimer, me chérir et m'honorer jusqu'à ce que la mort nous

sépare.

Pourtant...

Jack qui a accepté de perdre une heure et quarante dollars à écumer l'Upper East Side à la recherche de safran, quand il aurait pu rester collé devant le match d'ouverture, indifférent à ma présence et à celle de Raphaël.

Si ça, ce n'est pas de l'amour...

Chaque chose en son temps, avec Jack. Il faut que tu arrêtes de t'inquiéter de ce que les autres pensent et de ce que Jack et toi ne faites pas. Il faut que tu apprennes à contrôler les choses qui sont à ta portée aujourd'hui...

Comme la cigarette.

Je suis prête à arrêter.

Vraiment. En fait...

J'ai déjà arrêté.

Une heure de passée. Encore soixante-dix années et des poussières à tenir. Ça va être long...

Hé ! Je peux peut-être m'en servir comme argument ! Je pourrais proposer à Jack d'arrêter de fumer avant de partir chez mes parents à Brookside pour Thanksgiving (je ne peux pas fumer chez mes parents, de toute façon) s'il accepte de me demander en mariage avant. Non. Ce serait un ultimatum. Ce n'est pas mon genre. Je ne m'appelle pas Sonja, moi !

Si Jack ne parvient pas à se décider tout seul, alors je préfère qu'il ne me demande pas du tout en mariage. D'accord, pas vraiment. Je me fiche de savoir d'où lui vient l'idée... Ce que je veux, c'est que Jack me demande en mariage.

Un point c'est tout.

8

C'est la veille de Halloween. Dehors, la tempête fait rage, mais je m'en fiche.

Je suis confortablement installée sur le canapé avec Jack, pour regarder le nouvel épisode du dernier hybride de *Koh-Lanta/Loft Story/L'Ile de la Tentation/La Ferme* que nous avons enregistré hier soir.

Savez-vous à quel point c'est difficile de ne pas apprendre accidentellement quel participant a été expulsé cette semaine avant d'avoir l'occasion de le regarder ? Je vous jure que c'est plus stressant que la compta chez Blair Barnett.

En parlant de ça, ce matin, j'ai été obligée de fuir en me bouchant les oreilles à la machine à café, quand j'ai entendu deux collègues dire : « Je n'arrive pas croire ce qui s'est passé hier soir sur... » Quoi qu'il en soit, ça doit être fantastique. Par sécurité, j'ai sauté la page des programmes télé du *Post* de ce matin ; je n'ai pas non plus osé ouvrir ma page d'accueil AOL, de peur que tout me soit révélé, photos à l'appui, comme cela m'était arrivé quand j'avais malencontreusement raté un épisode de *Greg le millionnaire*, à l'époque où tout le monde le regardait.

Bref, mon petit plan a fonctionné. Jack et moi n'avons toujours pas la moindre idée de qui se fait éjecter, ni du drame qui s'ensuit, et nous n'en sommes plus qu'à quinze minutes de la fin. Je ne tiens plus en place, m'efforçant de ne pas engloutir le sac géant de M&M's que j'ai acheté tout à l'heure.

Je l'ai repéré au drugstore, sur un présentoir de bonbons pour Halloween, pendant que j'achetais le paquet de Nicorette que le médecin m'a prescrit.

Comment voulez-vous résister quand ils vous le mettent sous le nez comme ça ?

Bon, d'accord, j'avoue que le paquet de M&M's n'était pas exactement sur le comptoir du magasin. Mais juste à côté.

Bon, j'avoue : pas juste à côté.

D'accord, d'accord ! J'ai dû faire tout le magasin avant de le trouver.

Vous êtes contents ? Pfff. On ne peut plus se faire plaisir sans que la terre entière nous fasse culpabiliser ou quoi ?

Avant, j'étais plutôt du genre salé. Mon truc, c'était les chips et les gâteaux apéritif. Mais depuis quelque temps, les bonbons semblent me supplier de les manger partout où je vais. Des chamallows, des oursons en gélatine, des Dragibus, j'en passe et des meilleurs... n'importe quoi pourvu que je puisse mâchonner en essayant de me convaincre que c'est meilleur que la cigarette. Ce qui revient au même que d'essayer de se convaincre qu'un concert de la chorale paroissiale vaut mieux qu'un concert de U2 au Madison Square Garden.

Permettez-moi de vous dire qu'il n'y a rien de meilleur que la cigarette. Pas même le sexe — quoiqu'une nuit de folies avec mon petit ami imaginaire Bono pourrait bien s'en approcher. Ni même le fait de retrouver l'odorat, qui avait disparu sans que je le remarque, jusqu'ici. Et certainement pas les bonbons.

C'est vrai que les bonbons ne tuent pas. Pas que je sache, en tout cas. Ça pourrait venir.

Quand ma grand-mère a commencé à fumer, personne ne pensait que les cigarettes étaient dangereuses non plus. Si ça se trouve, le ministère de la Santé va peut-être un jour ordonner de faire placer un logo avec une tête de mort sur les paquets de bonbons.

Qu'est-ce que ça prouve, me demanderez-vous ?

Je n'en ai pas la moindre idée, à part qu'arrêter de fumer me rend mauvaise.

Même si c'était mon idée, au départ.

Maintenant, c'est plus celle de Jack. Sans lui, j'aurais au moins triché ou peut-être même déjà repris.

Donc, je devrais lui être reconnaissante de m'aider à me défaire d'une habitude aussi nocive.

Mais là, j'ai vraiment envie de l'étrangler.

Surtout quand il se racle la gorge pour la huitième fois depuis le début de la soirée.

— J'ai la gorge irritée, m'informe-t-il pour la huitième fois de la soirée, trop occupé à passer les pubs en avance rapide pour surprendre le regard glacial que je lui lance.

Je finis par détourner les yeux et mon regard se pose sur le Chia Pet qui trône sur une table. Les graines que j'ai semées sur son crâne dégoûtant, en suivant la notice avec la pire volonté du monde, n'ont pas encore donné les petites pousses vertes promises sur l'emballage. Chaque fois que je vois cet ignoble gnome malformé, j'ai envie de le passer par la fenêtre.

Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis un peu sur les nerfs. Si seulement je pouvais fumer une cigarette, tout irait beaucoup mieux. Mais c'est impossible, donc je suis tendue et de mauvais poil. Cette maudite toux de Jack et la tension générée par l'émission n'arrangent rien.

Ni l'infâme Nicorette que je mâche tout en m'empiffrant de M&M's. En fait, la Nicorette a meilleur goût quand je la mâche avec des M&M's, même si sa texture devient de plus en plus gluante et grumeleuse au fur et à mesure.

Je persiste à croire que c'est toujours beaucoup plus intéressant de fumer, malgré la mort lente et douloureuse, le cancer mortel du poumon et tout le tralala. Mais Jack, à qui j'ai promis d'arrêter, est assis à côté de moi comme un agent de la Gestapo et ça fait déjà plus d'une semaine que je tiens. Tout ce qu'il faut, c'est que je tienne jusqu'à demain matin. Ensuite, si je veux toujours vraiment une cigarette, je pourrais toujours en fumer une en douce.

J'enfourne encore une poignée de M&M's. En début de soirée, j'avais attaqué le saladier dans le plus pur respect de la tradition : je choisis une couleur (les verts, par exemple) et je mange tous les verts d'abord, un par un, en laissant bien fondre la pellicule de sucre, puis le chocolat. C'est seulement quand la cacahuète est bien propre que je m'autorise à la croquer.

Enfin, c'est comme ça que moi je les mange, en tout cas.

Mais ce soir, je n'arrête pas de les croquer tout de suite. En plus, je les mange trois par trois. C'est plus fort que moi. Il faut que je garde ma bouche occupée, pour être sûre de ne pas fumer. Ou de ne pas dire quelque chose que je regretterais ensuite, parce que le manque de nicotine me rend nerveuse et que tout me tape sur les nerfs.

Même Jack.

Surtout ce pauvre Jack, parce que je l'ai à portée de main.

Croyez-vous qu'il se doute que s'il se racle la gorge encore une seule fois, je vais l'étouffer avec un coussin jusqu'à ce qu'il cesse de se débattre ?

Note personnelle : la vie sans cigarettes, c'est nul. Penser à ne plus jamais arrêter.

Jack est un peu lent avec la télécommande et, le temps qu'il appuie sur «

lecture » après les pubs, il rate quelques secondes de l'émission. Le présentateur, dents étincelantes et voix où se mêlent, comme il se doit, à la fois, suspens et drame, en est déjà au milieu de sa phrase et les participants ont déjà commencé l'équivalent du Conseil tribal ou de la Cérémonie de la Rose de ce programme.

— Tu peux remettre en arrière ? dis-je d'un ton agacé.

S'il me laissait seulement m'occuper de la télécommande, ce genre d'accident n'arriverait pas. Mais non, il pense que c'est SA télécommande et ça m'énerve.

— Quoi ?

— Tu peux remettre en arrière ?

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons raté ce qu'a dit Ed.

— Nous n'avons rien raté du tout ou alors deux mots, répond-il, en noyant tout ce qui est en train de se dire à cet instant.

— Remets en arrière.

J'hésite, puis j'ajoute, à contrecœur :

—S'il te plaît...

Il a l'air de vouloir protester de nouveau (mon Dieu, priez pour nous !), puis semble changer d'avis et pointe la télécommande vers le lecteur D.V.D. pour revenir en arrière.

Seulement, ça ne suffit pas et nous reprenons toujours la phrase d'Ed en cours de route.

— Jack!

Le téléphone sonne, coupant court à mon exaspération.

Il s'empresse d'appuyer sur « pause » et l'image se fige sur l'écran. Il me regarde avant de demander :

— Je répons ?

Est-il en train de me demander la permission ou bien veut-il savoir si j'ai l'intention de décrocher

moi-même ? A moins qu'il ne veuille laisser le répondeur se mettre en marche ? Qu'est-ce qu'il fabrique ? Qu'attend-il de moi exactement ?

Mon Dieu, je suis tellement stressée !

— Je m'en fiche. Fais ce que tu veux !

Il décroche.

C'est sa mère, ma bien-aimée Wilma qui a peut-être pris ses désirs pour des réalités. Elle a peut-être tellement hâte de m'avoir pour belle-fille qu'elle s'est persuadée que ça allait arriver. La pauvre.

Au moins, elle est folle de moi.

Ou peut-être folle, tout simplement.

En entendant Jack répéter sans fin des « oui » et des « non » laconiques, je me demande pourquoi il n'y a qu'elle qui participe à la conversation. Est-ce parce que je suis à côté ? Est-il plus bavard quand je ne suis pas là ?

J'en doute. Je veux dire qu'il n'est pas non plus très bavard avec moi au téléphone. Je parie que nos conversations ressemblent beaucoup à celle-ci, de son côté. Oui, non, non oui. Strictement pratique, surtout depuis que nous habitons ensemble et nous voyons tout le temps.

— Non, pas encore, dit-il, tandis que je me replonge dans mon saladier de bonbons.

Elle vient sans doute de lui demander si des petits visiteurs déguisés étaient venus frapper à notre porte pour Halloween.

— Mais je vais le faire, continue Jack.

Silence.

Après avoir examiné ma poignée de bonbons, j'élimine d'office un mutant rachitique. Je ne mange que les M&M s standard, au ventre bien rebondi.

— Je ne sais pas quand, maman. Bientôt... Dès que l'occasion se présentera.

Silence.

Je mange mes bonbons avec ennui. J'ai envie de regarder la fin de l'émission pour voir qui se fait expulser.

Je parie que c'est Didi, l'horripilante barmaid de Wichita. Ou bien Heidi Jane, la mère célibataire de Los Angeles. J'espère que ça sera elle. J'ai de la peine pour ses pauvres petits enfants, abandonnés avec quelque tante éloignée pendant que maman et ses énormes seins cent pour cent silicone est partie chercher la célébrité dans une émission de télé-réalité. C'est fou, quand même.



— Je sais, je vais le faire. Je te le promets... Non, elle est juste à côté de moi...

Oui.

Là, je suis obligée de me retenir pour ne pas bondir du canapé et l'étrangler en exigeant de savoir de quoi il parle.

Parce que, de toute évidence, ça me concerne. Je le sais A cause de son ton, la façon dont il baisse la voix quand il dit : « Non, elle est juste à côté de moi », en insistant bien sur le « juste ».

Bon, d'accord, c'est excitant.

Mon enregistreur D.V.D. interne se met immédiatement en marche pour me repasser ce qu'il vient de dire.

Non, pas encore... mais je vais le faire... Je ne sais pas quand. Bientôt... Dès que l'occasion se présentera... Je sais, je vais le faire. Je te le promets... Non, elle est juste à côté de moi... Oui.

C'est obligé : il parle de nos fiançailles !

Je ne vois pas de quoi il pourrait s'agir d'autre.

Surtout quand il ajoute, avec agacement et résignation :

— Oui, je vais lui demander ce soir, d'accord ?... Oui, je suis sérieux... Parce que je n'ai pas envie que tu continues à me harceler avec ça... Oui, je te préviendrai tout de suite... Je sais... Promis. D'accord ? Au revoir.

Il raccroche.

Je lui fais mon plus beau sourire. Si j'étais un personnage de dessin animé, il y aurait une petite étoile étincelante sur mes dents de devant.

— Alors ?

— C'était ma mère.

Il repose le téléphone et s'empare de nouveau de la télécommande.

— Comment va-t-elle ?

— Ça va.

Il revient en arrière, image par image, dans un effort évident de ne pas rater la moindre parole d'Ed.

Bizarre.

Ne vient-il pas à l'instant de promettre à sa mère qu'il me demanderait en mariage ce soir même ?

Si ! Je le sais !

Ce ne serait pas plutôt à lui de décider tout seul comme un grand quand et où il fera sa demande ? Plutôt que d'accepter de le faire sur-le-champ, parce que sa maman vient de le lui ordonner.

Cela dit, qui suis-je pour faire des manières avec la logique des événements qui va conduire à l'apparition d'une bague à mon doigt ?

—Voilà, dit Jack, en appuyant de nouveau sur « lecture ».

Il remet l'émission.

J'imagine qu'il va attendre la fin, pour que je ne sois plus distraite.

Bon, d'accord, ça me va.

J'ai dit tout à l'heure que ça m'énerverait vraiment qu'il y ait une attaque terroriste avant que je réussisse à savoir qui a causé un tel scandale en se faisant exclure.

Mais ça ne m'embêterait pas du tout d'être fiancée avant par contre. J'aurais dû clarifier la question avec Jack.

Trop tard, maintenant.

Il fait comme si tout était normal et regarde la télé comme si le monde pouvait bien s'écrouler. Ce bon vieux Jack, toujours détendu et serein.

Je n'écoute plus un mot de ce que raconte Ed, le présentateur.

Quand je pense que je vais me fiancer, dans un vieux survêtement rose avec une tache d'eau de Javel sur la hanche et la bouche pleine de Nicorette grumeleuse... Ça va me hanter.

Didi, la barmaid de Wichita, se fait exclure.

Bon, d'accord, tout ça pour ça.

Moi, je m'en rends à peine compte. J'essaye de me rappeler si la bouteille de Champagne que j'ai mise au frigo « juste au cas où » le mois dernier est du brut ou du demi-sec, parce qu'après tous ces bonbons, je ne suis pas sûre de bien supporter le demi-sec.

— C'était bien, dis-je en m'étirant. Tu éteins ?

— La télé ? demande-t-il, l'air choqué. Tu ne veux pas voir l'annonce de la semaine prochaine ?

Je veux toujours voir l'annonce. Il va se douter de quelque chose si je réponds non.

— Si, dis-je d'une voix un peu trop aiguë. Bien sûr que si.

Nous regardons la suite. La semaine prochaine, l'épisode a l'air de tourner autour de Heidi Jane et de ses seins énormes, qui vivent une série d'aventures pleines de « rebondissements » dans un décor exotique, tandis que les autres participants grognent et complotent pour se débarrasser d'elle derrière son dos.

— C'est une rediffusion ? demande Jack.

— Non, c'est nouveau.

— Je plaisantais.

— Oh.

Je ris un peu jaune.

— Alors, comment va ta mère ?

— Bien... Tu viens de me le demander, tu te rappelles ?

— Oh ! Oui, c'est vrai. Désolée.

Demande-moi en mariage, bon sang !

J'essaye de me calmer, et de réprimer l'envie qui me prend de mettre mes mains autour de son cou et de le secouer.

Dans un grand élan d'amour, bien entendu.

— Ecoute...

Jack s'agite sur le canapé.

— Il faut que je te parle de quelque chose.

— Oui ?

Je parviens à rester calme, tout en me demandant s'il va se mettre à genoux pour me faire sa demande.

C'est le grand moment !

Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

C'est tellement excitant ! Je ne sais pas comment vous faites pour rester en place

!Soudain... Hé ! Une minute ! Pourquoi ne va-t-il pas dans la chambre ou ailleurs d'abord, pour prendre la bague ? L'a-t-il cachée quelque part près du canapé ?

Je scrute rapidement les alentours, à la recherche d'une petite boîte à bijou que j'aurais eue sous le

nez depuis le début.

Serait-elle dans la soucoupe du philodendron ?

Non.

La pile désordonnée de magazines et de journaux ?

Le saladier presque vide de bonbons que je tiens dans les mains ?

Non plus.

Je vous jure que j'ai l'impression de jouer à *Où est Charlie?*, le livre préféré de mon neveu Nino.

Où est Charlie ?

Où est la bague de fiançailles ornée d'un diamant brillant de mille feux ?

— Pour commencer, je dois te dire que c'est une idée de ma mère et non la mienne.

C'est le préambule le moins romantique de l'histoire des fiançailles.

— Non pas que je n'aie pas envie que tu acceptes, mais... Je n'étais pas certain de ta réaction et je ne veux pas que tu te sentes obligée. Je voulais attendre un peu avant de le demander, mais ma mère est vraiment impatiente...

Elle voulait te le demander elle-même, mais je lui ai dit que je le ferai.

Je suis muette d'incompréhension.

Elle voulait me le demander elle-même ?

Un petit problème œdipien, ça vous tente ?

Seigneur !

Comment ai-je fait pour ne pas remarquer à quel point sa relation avec sa mère était malsaine jusqu'ici ?

— Tracey, est-ce que tu envisagerais...

Sa demande est noyée dans le flot d'angoisse et de stupéfaction qui envahit mon cerveau.

Ce n'est pas lui qui a eu l'idée, c'est sa mère ! Regarde-le ! Il n'a pas l'air amoureux ! Il a plutôt l'air d'avoir mangé des crevettes pas trop fraîches au déjeuner !

— Quoi ?

Il répète sa demande...

Qui n'est pas du tout une demande !

Il ne me demande pas en mariage !

Alléluia !

Enfin, presque.

Je veux qu'il me demande en mariage, mais... pas comme ça.

Ouf! Ce n'est finalement pas le grand moment dont je rêvais !

En fait, Jack me propose tout simplement de passer Thanksgiving avec sa famille à Westchester.

Le problème, c'est que je n'ai jamais passé Thanksgiving ailleurs qu'à Brookside.

Dans une famille où je risque d'être excommuniée pour avoir oublié l'anniversaire d'une octogénaire, vous pouvez imaginer la peine encourue si je saute un jour férié «le cette importance.

Je ne me suis même jamais posé la question...

Jusqu'à aujourd'hui.

Mais ai-je vraiment le choix ? Mes parents seraient atterrés, mes frères et sœurs râleraient. Et ma grand-mère... Eh bien, disons que si elle ne m'avait pas encore rayée de son testament pour avoir osé déménager, je peux cette fois dire adieu pour de bon à son service de porcelaine et à une part de son livret.

Cela dit... Je suis une grande fille, maintenant.

J'ai ma propre vie. A New York.

Une vie avec Jack.

Ne serait-il pas plus naturel de passer Thanksgiving avec lui plutôt qu'avec ma famille, puisque c'est avec lui que je vis maintenant au quotidien ?

Je peux voir les choses de deux façons.

La première, c'est que, Jack étant la personne avec qui je vis au quotidien, ça veut dire que je le vois tous les jours. Dans ce cas, je devrais passer les fêtes, comme Thanksgiving, avec ma famille, que je vois rarement.

La seconde, c'est que Jack étant la personne avec qui je vis au quotidien, je ne vois pas pourquoi je devrais le quitter pour les fêtes.

— J'ai acheté mon billet d'avion en juillet quand JetBlue a fait cette promo, dis-je en essayant de calmer le tumulte de mes pensées.

— Ils sont bien, chez JetBlue. Ils te feront un avoir si tu n'utilises pas ton billet.

C'est vrai. Mais quand même...

— Mes parents vont en faire un drame.

— Je sais. C'est pour ça que je ne te l'aurais jamais demandé. Mais cela ferait vraiment plaisir à ma mère, surtout que c'est elle qui cuisine cette année. Elle voudrait que ce soit vraiment spécial.

L'an dernier, Thanksgiving n'avait pas posé de problème : Jack l'avait passé avec son père qui venait juste de se séparer. Ses sœurs étaient parties dans leur belle-famille respective ou avec leur petit ami et Wilma était partie en croisière avec une amie sur le point de divorcer, comme elle. Jack et son père étaient allés au restaurant et moi, j'étais rentrée à Brookside. Nous n'avions même pas envisagé autre chose.

Cette année, j'avais proposé à Jack de venir avec moi, mais il avait répondu qu'il ne pouvait pas, parce que sa mère fêtait Thanksgiving dans son nouvel appartement et qu'il lui avait promis de venir. Je n'avais même pas pensé à lui proposer de rester ici, avec lui... peut-être parce que je n'avais pas été invitée.

Jusqu'à maintenant.

— Je ne sais pas...

— Tu n'es pas obligée de dire oui, dit Jack en me serrant la main.

Il est adorable. Si gentil, attentif et inquiet parce qu'il a rencontré ma famille et qu'il sait à quel point ils peuvent être étouffants. Je l'aime tellement.

— Hé ! Allez, c'est d'accord.

— C'est d'accord ?

— Oui, j'adorerais passer Thanksgiving avec toi.

— Vraiment ?

Il me fait un grand sourire.

— Je suis tellement content. Et ma mère aussi va être ravie.

— Je suis contente aussi ! dis-je, tandis qu'il me serre dans ses bras.

Nous sommes contents, nous sommes pleins d'entrain, nous débordons d'amour et je sens comme une

boule de chaleur duveteuse qui me réchauffe de l'intérieur.

J'en pleurerais presque.

C'est vrai, j'ai toujours cette impression de chaleur duveteuse dans les meilleurs moments de ma vie. C'est follement agréable.

Note personnelle : la moisissure aussi est chaude et duveteuse.

D'ailleurs, en parlant de ça...

— Où est le téléphone ? Il faut que j'appelle ma mère pour lui dire.

Pourquoi la moisissure me fait-elle penser à ma mère ? me demanderez-vous.

Je n'en ai pas la moindre idée.

Les napperons en crochet, les oignons et l'ail saisis dans l'huile d'olive, les porte-monnaie en vinyle, le parfum Jean Naté... toutes ces choses me rappellent ma mère.

Mais la moisissure ?

Je ne vois pas vraiment le rapport.

— Tu veux que j'attende que tu aies appelé ta mère avant d'appeler la mienne pour confirmer, demande-t-il en me tendant le combiné.

— Pourquoi ?

— Juste au cas où... Tu sais...

— Juste au cas où ma maman dirait non. Tracey n'a pas le droit d'aller au goûter de Thanksgiving dans la maison du petit Jackie ?

— Eh bien... oui, avoue-t-il avec un grand sourire.

— Je suis une grande fille. Je l'appelle pour lui dire, d'accord ? Pas pour lui demander la permission.

— D'accord. Vas-y.

Il veut que j'appelle ma mère juste devant lui ?

Bon, d'accord, je n'ai rien à cacher.

Je compose le numéro.

Peut-être n'est-elle pas à la maison. On peut toujours rêver.

Je pourrais l'annoncer à mon père qui comprend toujours un mot sur deux parce que son ouïe baisse et parce qu'il paraît que je marmonne comme un commissaire-priseur.

Oui, c'est ça, j'en parle à mon père qui n'entendra pas et comme ça, ils ne se rendront compte de mon absence que quelques jours avant Thanksgiving. Ce qui me permettrait de repousser l'inévitable explosion maternelle pendant presque un mois. Et cela me laisse le temps de reprendre joyeusement la cigarette ou de m'habituer à la vie sans cigarettes.

Il n'y a qu'un seul problème.

Ma mère fait partie de ces personnes qui sont toujours à la maison. En général, occupée à cuisiner pour quinze. Je ne crois pas avoir jamais appelé sans tomber sur elle, jamais.

Non pas qu'elle vive comme une recluse, mais elle n'a pas non plus une vie sociale très remplie. Pas en dehors de la maison, en tout cas. Chez nous, c'est une diva domestique.

Le seul jour où elle sort plus d'une heure, c'est le dimanche, pour aller à la messe, puis chez divers membres de la famille pour divers repas ou collations.

Pas la peine d'appeler ce jour-là.

Je sais aussi que ce n'est pas la peine d'essayer le mercredi matin, parce qu'elle sort faire les courses et qu'elle va ensuite chez le coiffeur. Elle a ce genre de coiffure impossible à faire soi-même avec un shampoing et un brushing et elle a un rendez-vous hebdomadaire fixé à vie le mercredi chez Magique Coiffure.

D'ailleurs, les employés du salon auraient pu lui proposer avec tact de s'occuper aussi de sa moustache, tant qu'ils y étaient, mais j'imagine qu'ils ne proposent que des shampoings, coupes, brushing et pas des épilations visage à la cire chaude.

Bref, je m'attends à ce que ma mère soit à la maison quand j'appelle par ce soir venteux de Halloween, et je ne suis pas déçue.

Ou plutôt, je suis déçue... parce qu'elle est là.

Ça aurait été tellement plus simple sans elle.

— Mamma ! dis-je, comme si j'étais agréablement surprise d'entendre sa voix. Comment ça va ? Quoi de neuf ?

En réponse, elle se mouche avec force, sans doute dans un mouchoir qu'elle a coincé dans la manche de son sweat- shirt, avant de juger bon de me préciser :

— Ton père b'a refile son fichu rhube.

— Papa est malade ?



— Boi aussi.

Elle tousse, au cas où j'aurais des doutes.

— C'est dommage.

Quelle poisse ! Déjà, en bonne santé, elle ne prendrait pas bien la nouvelle que je vais lui annoncer, mais si elle découvre avec un rhume carabiné que son «

bébé » ne rentre pas au nid pour le troisième jour férié le plus important de l'année, après la St-Joseph et Noël... Eh bien, rien qu'à imaginer sa réaction, j'en ai des sueurs froides.

Vous savez quoi ? Je n'ai pas très envie de lui gâcher sa soirée, en plus.

Elle tousse de nouveau.

— Bon, je vais raccrocher, alors...

Jack me regarde comme si j'étais devenue folle.

A travers ses sinus débordants, ma mère s'écrie, comme si j'étais folle :

— Quoi ? Tu vas raccrocher ? Tu viens juste de b'appeler !

— Je sais, mais... tu ne devrais pas te reposer un peu ?

— Boi?

— Pardon ? Boire quoi ?

— Je de bois rien. Qu'est-ce que tu racontes ?

Je ne sais plus qui est bouché, ici.

— Je disais qu'il fallait te reposer.

J'ai l'impression de m'adresser à une sourde. Ou à une parfaite idiote.

Bon, d'accord, c'était méchant.

Ce n'est pas sa faute si elle n'entend plus rien ou si elle a pris tant de cachets contre le rhume que ça l'a laissée mentalement déficiente jusqu'à la fin de ses jours ou, du moins, de cette conversation.

Je ne suis juste pas en mesure de gérer un conflit mère- fille en ce moment. Pour ça, j'aurais besoin de cigarettes, bien sûr. Une simple cigarette ferait disparaître en fumée toute cette frustration accumulée. Je le sais.

— Don ! s'écrie mystérieusement ma mère, qui a l'air aussi impatiente que moi.

Don ? De quoi parle-t-elle ? Halloween ? Donner des bonbons aux enfants ? La charité chrétienne ?  
Je ne crois pas.

— Maman, je suis désolée, mais j'ai du mal à t'entendre. Tu ne pourrais pas parler plus fort ?

— J'ai dit, don, j'avais bien compris. Je voulais dire, boi, be reposer ? Tu b'as déjà vue be reposer ?

Bienvenue aux Nations unies. Mon interprète mental personnel se déclenche au bout de quelques secondes et je parviens à traduire son charabia : *J'ai dit, non, j'avais bien compris. Je voulais dire, moi, me reposer ? Tu m'as déjà vue me reposer ?*

Suis-je bête. Comment peut-on se reposer quand il y a sans doute des centaines de draps à repasser, une tonne de bibelots à épousseter, d'innombrables ragoûts à remuer et des dizaines et de dizaines de cannellonis à farcir.

— Ma, le monde ne va pas s'arrêter de tourner si tu t'allonges un peu pour te reposer. Il faut que tu fasses plus attention à toi.

— Bêbe chose pour toi, Baigrette.

Traduction : même chose pour toi, Maignette.

Elle m'appelle comme ça depuis qu'elle m'a vue, il y a quelques mois, en maillot de bain lors d'un pique-nique familial. Elle a été horrifiée.

C'est-à-dire qu'elle pense que je dépéris et que je suis en train de devenir un sac d'os.

C'est parce qu'elle vit dans un monde utopique où toute personne s'habillant en dessous du quarante-quatre doit faire une cure intensive de *fettucine*. Un simple trente-huit, comme c'est mon cas depuis deux ans, est un cas désespéré qui nécessite presque un gavage forcé.

— Je prends soin de moi. Ce n'est pas moi qui ai un gros rhume, je te ferais remarquer.

Elle éternue comme pour ponctuer ma remarque.

— A tes souhaits. Mon Dieu, tu as l'air vraiment mal en point.

— Don, c'est ton père qui est vraibent balade. Il s'est déjà bis au lit.

Oui, eh bien ça n'a rien d'exceptionnel. Mon père se couche environ à 9 heures tous les soirs, sachant qu'il ronfle alors déjà depuis deux heures devant la télé.

Comment se fait-il que, passé un certain âge, les gens dorment tout le temps ou alors pas du tout ?

Je regarde Jack et essaie de me le représenter avec des cheveux gris et des charentaises.

Impossible.

Vieillissons ensemble... le meilleur reste à venir... Je sais, j'y ai cru, moi aussi.

Enfin, presque.

Mais je commence à croire que ça ne fait qu'empirer, après trente ans, par exemple.

Prenez mes parents. Je les connais depuis qu'ils ont environ trente ans et je ne les ai jamais vus heureux, plein d'entrain et débordants d'amour. Ou alors j'ai oublié.

Ils sont toujours mariés, mais ils s'ennuient, ils sont fatigués et malades... Pas tout le temps malades, mais en ce moment, oui, et ça me déprime complètement.

Si Jack ne me demande pas bientôt en mariage, nous allons rater tous les bons côtés et passer directement à la case vieux, fatigués et malades. Parce que, pour ma part, le seul moment pour que *le meilleur reste à venir*, c'est... maintenant.

Ce qui veut dire que je devrais goûter chaque instant, fiançailles ou pas, au lieu de rêver à une vie future meilleure et incertaine.

Je vais passer un bon Thanksgiving. Avec Jack. Avec ou sans bague.

— Mamma, dis-je d'un ton ferme, déterminée à ne pas me laisser distraire de nouveau. Il faut que je te parle de Thanksgiving.

— Ah oui, Thanksgiving. Pourrais-tu en prendre une ou deux boîtes de pois chiches cobbe l'autre fois ? Je n'arrive pas à en trouver ici.

Des pois chiches ?

Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris, mais je suis certaine d'avoir entendu « pois chiches ».

Je sais, je ne devrais pas me laisser distraire, mais...

Bon sang, de quoi parle-t-elle ?

— Mamma... Quels pois chiches ? Et les prendre où ?

— Tu sais, la boîte rouge et verte avec la barque dessinée en gros au milieu. Ils doivent coddaitre ça à Little Italy.

— Tu veux que j'aille dans Little Italy acheter des boîtes de pois chiches avec une étiquette rouge et verte pour te les ramener en avion jusqu'à Brookside ?

Je répète le tout, pour être sûre d'avoir bien compris.

Je pense que quelqu'un a dû mettre du crack dans sa Contrex.

Jack rigole.

J'aurais bien envie de rire, moi aussi, s'il ne s'agissait pas de ma mère.

Elle répond par un « oui » franc et massif, comme si sa demande était la plus logique au monde.

— Mamma, dis-je, avec une patience d'ange pour quelqu'un qui vit dans les affres du manque de nicotine. Le problème... c'est que je ne peux pas.

— Don ? Pourquoi ?

Pourquoi ?

Oh, pour un certain nombre de raisons, à commencer par le fait que les boîtes de pois chiches sont interdites en bagage cabine, depuis les régulations de sécurité post- 11 -Septembre.

Bon, d'accord, j'invente.

Pour autant que je sache, les pois chiches sont autorisés à bord des avions.

Enfin, je n'ai pas jamais entendu parler de régulations spécifiques concernant les pois chiches. Ce serait absurde !

J'imagine bien le type de la sécurité des aéroports : « Ecoute, Georges, je crois qu'il va falloir renforcer le contrôle des pistolets, des couteaux, des ouvre-boîtes, des briquets et des boîtes de pois chiches. »

— Mamma...

J'ai plein de raisons pour ne pas lui apporter ces pois chiches par JetBlue jusqu'à Buffalo, mais je décide de ne citer que la plus importante.

— Je ne peux pas prendre les pois chiches parce que je ne pourrai pas venir pour Thanksgiving cette année.

Je sais. C'est plus fort que moi. Il a fallu que je glisse que je ne « pouvais » pas venir, pour rendre la chose, comment dire... indépendante de ma volonté.

Pourquoi ai-je fait ça ?

Je regarde Jack pour voir s'il a entendu.

Il a l'air un peu sévère.

Je crois qu'il a entendu.

— Quoi ? Pourquoi ? Tracey !

Ma mère s'emporte dans le combiné.

*Fiche-moi la paix, un peu, dis-je intérieurement à Jack. Ce n'est pas toi qui en train de ruiner les rêves de Thanksgiving de ta pauvre mère.*

C'est ça.

Pourquoi est-ce que je n'insiste pas pour que ce soit Jack qui vienne à Brookside avec moi cette année, hein ?

Parce que je ne veux pas aller à Brookside pour Thanksgiving cette année, voilà pourquoi.

Je n'en avais pas très envie avant et encore moins maintenant que je sais qu'il faudrait que je passe des pois chiches en douce à l'aéroport.

Mon Dieu, j'ai besoin d'une cigarette.

Si j'arrive à survivre à tout ça sans fumer, je vous jure que je peux survivre à tout.

— C'est ton travail ? demande ma mère. C'est pour ça que tu ne peux pas venir ?

— Non, ce n'est pas le travail, Mamma. C'est...

— Tu es enceinte.

Il me faut un instant avant de comprendre ce qu'elle vient de dire.

— Non, je ne suis pas enceinte.

Jack lève la tête vers moi.

Je lève les yeux au ciel, puis je serre les dents quand il s'éclaircit la gorge avant de murmurer quelque chose à propos de sa gorge.

— Mais si j'étais enceinte, ce qui n'est pas le cas, je le répète, quelle différence cela ferait pour Thanksgiving ?

— Tu sais... pour nous le cacher.

— Tu crois vraiment que j'irais jusqu'à vous cacher une grossesse ?

Question purement rhétorique parce que, oui, c'est ce qu'elle croit.

— Si j'étais enceinte, ce qui n'est pas le cas, je te le dirais.

Ce à quoi elle répond :

— Oui ? Eh bien, je de le souhaiterais pas.

Vous voyez ce que je voulais dire à propos de ma mère ? Elle est impossible.

— Bref, je ne suis pas enceinte, je ne suis pas coincée au travail et la raison pour laquelle je ne peux pas venir...

Je regarde Jack et corrige :

— La raison pour laquelle je ne viendrai pas, c'est que cette année, je passe Thanksgiving à New York.

Voilà. C'est fait. C'était si difficile que ça ?

Horrible, pour être honnête. Et ce n'est que le début.

— Toute seule ? demande ma mère, qui semble sur le point de s'effondrer.

Non, pas toute seule. Avec Jack.

— A deux ? Vous allez vous amuser...

Dans la famille Spadolini, tout est une question de nombre, surtout pour les fêtes.

Plus on est de fous..., ce n'est pas qu'on rie plus, mais plus il y a de gens à nourrir, plus il faut préparer à l'avance et plus vous pouvez vous faire plaindre par la suite.

J'hésite à avouer carrément à ma mère que je passerai non seulement Thanksgiving loin de ma famille, mais qu'en plus, je le passerai dans la famille de quelqu'un d'autre.

Mais je doute sincèrement d'en être physiquement capable sans cigarette, alors je lui laisse croire ce qu'elle veut. C'est ce qu'elle fait en général, de toute façon.

Finalement, et seulement quand elle est en larmes et inconsolable, je parviens à raccrocher.

Je regarde Jack.

— C'est dur, hein ? dit-il en me massant les épaules.

Avec un petit rire nerveux, je demande :

— Qu'est-ce que qui te fait dire ça ?

— Ça va, Tracey ?

— Ça va.

Je mens, tout en m'efforçant de ne pas le repousser.

Je ne suis pourtant pas en colère à cause de ma décision.

Je me demande juste si c'est une bonne idée d'infliger une telle torture à ma mère pour passer Thanksgiving avec un homme qui n'a pas vraiment l'air décidé à passer le reste de sa vie avec moi.

Même s'il n'y a aucun rapport entre les deux, bien sûr.

A moins que...

Hé ! Peut-être a-t-il l'intention de me demander en mariage pour Thanksgiving ?

Est-ce ce qu'il a prévu ?

Si c'est le cas, alors il s'y est pris comme un pied, sachant qu'il m'a laissé acheter mon billet d'avion pour Buffalo et que c'est sa mère, et non pas lui, qui a lancé l'invitation.

Maintenant que je suis prête à passer Thanksgiving avec lui, peut-être va-t-il comprendre que ce serait l'occasion rêvée.

S'il ne le fait pas avant.

— Alors, comme ça... C'est notre premier Thanksgiving ensemble ?

Le premier d'une longue série, avec un peu de chance.

Je me blottis finalement dans ses bras.

— Oui, dit Jack d'un air ravi en posant sa joue contre ma tête. Ça va être super.

Je vais appeler ma mère pour lui dire. A moins que tu veuilles le faire ?

— Non, dis-lui toi.

Je suis trop fatiguée pour parler. Même à Wilma, ma future belle-mère bien aimée.

Je me cale entre les coussins pour écouter la brève conversation entre Jack et sa mère. Peut-être aurais-je dû le faire moi-même, parce qu'il n'y a rien d'excitant dans ses : « Salut maman, elle vient... oui... oui... non... D'accord... D'accord...

oui... au revoir. »

Il raccroche avec un air satisfait.

— Alors ?

— Elle voulait savoir si tu pouvais ramener des pois chiches.

— Quoi ?

Il rigole.

Je l'assomme d'un coup de coussin.

Puis je ris aussi.

Puis Jack, que j'aime pour bien des raisons, mais particulièrement celle-ci, m'embrasse avec douceur et toute ma tension et mes frustrations s'envolent.



# Partie 3

## THANKSGIVING

9

Ne vous demandez pas pour qui sonne le carillon nuptial, les filles... parce que ce n'est pas pour moi !

Presque quatre semaines ont passé depuis que le monde entier s'est fiancé, que Mike s'est enfin fait virer, que mon Chia Pet refuse de germer et que j'ai arrêté de fumer.

Quatre atroces semaines sans tabac. Je ne suis peut-être pas près d'avoir ma promotion, ni un joli voile blanc sur la tête, mais au moins, je suis en bonne voie pour avoir de beaux poumons bien roses et passer le week-end à Providence.

D'ailleurs, c'est pour cette raison précise que mon amie Kate et moi-même avons entrepris une excursion chez Bloomingdale ce dimanche matin. Il me faut d' *adorables* — c'est l'adjectif préféré de Kate quand elle fait du shopping et elle l'emploie à toutes les sauces — vêtements pour le séjour dans un spa que Jack m'a promis, le week-end prochain. Nous partons vendredi matin, après avoir passé Thanksgiving chez sa mère, jeudi.

En tout cas, c'est pour ces *adorables* vêtements de spa que je suis là. Kate est venue parce qu'une rumeur circule parmi les jeunes femmes au foyer de la bonne société de Manhattan : il paraît que Bloomingdale organise une Journée Sourcils aujourd'hui.

Oui, une Journée Sourcils, vous avez bien lu.

Apparemment, c'est une journée où les clientes ayant un grave problème de sourcils achètent leur poids en cosmétiques, avant de s'en remettre aux mains d'un Remodeleur de Sourcils professionnel pour un Remodelage de Sourcils professionnel.

J'ai appris tout cela il y a une minute, grâce à Kate, dont les sourcils ont soi-disant bien besoin d'un remodelage... tout comme les miens, selon elle.

J'avais d'abord cru quelle parlait d'une Journée Soutif, parce qu'elle n'articule jamais et que son accent est vraiment incompréhensible par moments. Vous pouvez me croire : quand elle a commencé à m'expliquer les souffrances à la cire et à la pince à épiler qu'il me faudrait supporter au cours de la Journée Soutif, je suis restée un peu perplexe. En fait, pour tout vous dire, j'étais même carrément inquiète.

Mais non, il s'agit donc bien d'une Journée Sourcils, même si une Journée Soutif ne me ferait pas de mal.

Les quinze kilos que j'ai perdus ont réduit les fameux seins en obus de ma grand-mère, qui s'étaient matérialisés sur ma cage thoracique à la puberté, en une paire d'appendices aussi sexy qu'une balle de tennis coincée dans une chaussette. Depuis, je suis devenue une accro des Wonderbra et je pense qu'un nouveau *push-up* coquin est de rigueur avant mon escapade spa avec Jack.

Mais ça, selon Kate, peut attendre qu'elle-même ait fini ce qu'elle avait à faire chez Bloomingdale avant.

C'est typique de Kate.

J'espère que Billy ne cédera pas à ses envies de maternité avant de l'avoir inscrite à un camp d'entraînement maternel où elle apprendra les secrets des couches, des biberons et de l'abnégation. J'adore Kate, mais je l'imagine mal mettre de côté ses besoins immédiats pour s'occuper de quelqu'un d'autre, y compris la chair de sa chair.

Par exemple : à leur mariage, je l'ai entendue ordonner à sa grand-mère, une femme frêle et âgée, de ne rien manger ni boire, de peur qu'elle ne se bave dessus et salisse sa robe en lamé jaune pâle, ce qui aurait gâché les photos. Jack et moi avons été tentés de refiler en douce à Grand-mère un beignet au sucre et à la confiture de fraise, juste pour énerver Kate. Mais j'ai arrêté Jack à temps, en lui rappelant que toutes les mariées faisaient des crises d'égoïsme le jour de leur mariage.

A son tour, il m'a rappelé que Kate ne pensait qu'à elle *tous les jours*. Mais je pense qu'elle est adorable. La plupart du temps.

En premier sur notre liste : le rayon cosmétique au premier étage. Hélas, la rumeur de Kate se révèle être aussi fondée que celle prétendant que le petit sac à main noir Prada que je porte sur l'épaule est authentique.

De vous à moi : c'est une contrefaçon.

Il n'y a aucune Journée Sourcils organisée dans les allées bouillonnantes, illuminées et parfumées du rayon cosmétique, qui occupe la plus grande partie du premier étage.

Cela n'empêche pas Kate d'acheter quand même son poids en produits. C'est vrai qu'elle n'est pas normalement constituée, mais quand même...

De ses bras secs comme des baguettes, elle empile sur le comptoir d'innombrables flacons, tubes, fioles et poudriers, tout cela pour mettre en valeur son teint de pêche, sa peau crémeuse, ses pommettes saillantes, ses grands yeux et sa bouche fraîche comme une rose, comme lui répète sans fin Francesca avec son accent allemand (ou français) qui me paraît douteux.

Francesca — je ne peux m'empêcher de lire son nom, à cause de sa taille immense qui fait que son badge se trouve à hauteur de mes yeux — est la vendeuse du rayon cosmétiques. Apparemment, elle prend son travail tellement au sérieux qu'elle et ses copines chercheuses... heu, vendeuses... portent des blouses de laboratoire.

Francesca nous éclaire sur les merveilles d'une lotion hydratante dernier cri

— ce qui veut dire : en cours d'homologation — défiant les outrages du temps.

Kate, en bon Marco Polo des temps modernes, boit littéralement ses paroles.

— Fou foyez ? me dit Francesca, après avoir appliqué la lotion hydratante révolutionnaire au coin des yeux et de la bouche de Kate. Pas de rides !

Je m'apprête à lui faire remarquer qu'il n'y avait pas non plus de rides avant l'application de la lotion, mais Kate m'interrompt avec un joyeux : « J'en prends trois flacons. »

Francesca rayonne et ajoute un trio de flacons à cinquante dollars pièce à la pile de produits révolutionnaires de Kate.

— Fous aurez l'air des années plus cheune, promet-elle à Kate.

— Ça fera d'elle une jeunette de dix-huit ans, fais-je remarquer.

Ce qui ne fait rire que moi.

Après avoir empoché de quoi payer les frais d'inscription à l'université de ses enfants et rendu à Kate sa carte de fidélité bien méritée, Francesca se tourne vers moi avec une lueur digne d'un savant fou dans ses yeux bleus douloureusement maquillés.

— A fous, ma jolie, susurre-t-elle en se frottant presque les mains aux ongles manucures.

Bon, d'accord, elle ne dit pas vraiment « ma jolie ». Par contre, elle susurre.

Elle s'imagine sans doute déjà la charmante villa méditerranéenne qu'elle va pouvoir s'acheter quand elle en aura fini avec moi.

Vraiment, je vous assure.

— Foudriez-fous aussi foir fos yeux et fos pommettes jaillir de fotre fisache ?

demande-t-elle.

Non, merci. La maison des horreurs, très peu pour moi.

Cela dit, j'aimerais bien voir mes seins jaillir.

Mais avant que j'aie pu m'enfuir, destination le rayon lingerie, Francesca me demande si je me protège suffisamment des agressions extérieures.

Une phrase pareille vous fait forcément réfléchir un instant.

— J'ai une bombe anti-agression, dis-je en ouvrant mon faux sac Prada pour lui montrer l'aérosol que je porte sur moi depuis qu'une femme a été agressée dans la cage d'escalier de notre immeuble la

semaine dernière.

Ignorant la bombe, Francesca quitte son comptoir en proclamant :

— Foici ce dont fous afez besoin.

Elle me présente un flacon de lotion, posé sur la paume de sa main gauche, tandis qu'elle parcourt du doigt la longueur de l'objet, comme sur les chaînes commerciales. De mauvaise grâce, je demande :

— Qu'est-ce que c'est ?

Et qu'est-ce que c'est que cette histoire d'agressions extérieures ?

— Cet onguent contient un élixir qui protégera fotre peau délicate des dangers qui fous guettent, explique-t-elle, d'un ton de conspirateur, en jetant des petits coups d'œil méfiants à droite et à gauche.

Je suis son regard et aperçois deux clientes d'un certain âge qui m'ont l'air aussi dangereuses qu'un verre de lait.

— Les facteurs d'agression extérieure, précise-t-elle.

— Elles ?

J'observe l'une des vieilles femmes dériver avec difficulté vers un présentoir, avant que l'autre, plus vieille encore, la ramène doucement dans l'allée, un bras glissé sous le sien. C'est peut-être une couverture. Elles peuvent attaquer d'une seconde à l'autre.

Ou pas.

— Les facteurs d'agression extérieure, précise Francesca. Fous safez... les ultraviolets, les gaz d'échappement... ce chenre de chose. Fous defez être fichilante et penser à établir une ligne de défense adéquate afant de fous exposer quotidiennement à ces agressions extérieures.

Vigilante... défense... agressions... Sommes-nous en train de parler de ma peau ou de sécurité intérieure ?

— Je vais y réfléchir...

Mon excuse bateau n'a pas l'air de décourager la zélée Dr Francescastein.

Brandissant une fiole de la poche de sa blouse blanche, elle affirme d'un ton dramatique qu'elle peut me transformer en un être de grande beauté. Comme Kate.

Je m'attends plus ou moins à ce qu'elle m'entraîne jusqu'à une table de granit, tandis que des éclairs déchirent le ciel. Ou alors à ce que des électrodes et des cicatrices apparaissent sur le front de Kate.

Fous foyez comme la peau de fotre amie est lumineuse, à présent ? demande-t-elle d'un ton

diabolique.

C'est vrai, il est diabolique.

Bon, d'accord, j'exagère peut-être un peu et c'est simplement une excellente commerciale. A vrai dire, la peau de Kate est peut-être bien un peu lumineuse.

Au moins je *fois* bien quelle ne s'est pas transformée en monstre, Dieu merci.

Francesca s'empare de mon menton et siffle :

— Fous poufez defenir comme elle, si fous m'écoutez.

Diabolique, je vous dis !

Après de longs efforts, je trouve le courage de lui répondre que merci, mais non merci, et je me sauve.

Ou plutôt, j'essaye de fuir, mais Kate et sa peau lumineuse insistent pour traîner dans les rayons.

Le trajet en escalator jusqu'au rayon lingerie comprend de nombreuses pauses pour permettre à Kate d'examiner « d'adorables petits pantalons » ou «

d'adorables petits hauts ». Pendant ce temps, j'en profite pour examiner mon reflet dans divers miroirs, en me demandant si je suis vraiment aussi hideuse que Francesca a voulu me le faire croire.

J'en conclus que je ne suis peut-être pas une belle du Sud au teint de miel, mais que je suis loin d'être une créature massive à la Boris Karloff, au point d'avoir besoin de l'intervention immédiate d'un savant fou. En vérité, je n'ai aucun problème auquel un petit week-end spa ne puisse remédier.

Enfin, nous arrivons au quatrième étage. Je me dirige tout droit vers le présentoir le plus proche et choisis un Wonderbra noir avec de la dentelle et la culotte assortie en un clin d'œil.

— Tu ne veux pas que la vendeuse les ajuste sur toi ? proteste Kate, tandis que je me dirige d'un pas décidé vers la caisse.

— Non.

— Mais comment peux-tu savoir que tu as pris la bonne taille de bonnet ?

— Je le sais, c'est tout.

Ce n'est pas vrai, mais l'idée de me faire ajuster par une vendeuse me tente autant que de servir de porte-drapeau dans une parade nudiste sur Lexington Avenue.

En d'autres termes, je préfère prendre le risque que mon soutien-gorge déborde.

Après la lingerie, nous retournons au troisième étage afin que Kate puisse jeter un œil chez Bout de Chou. Là, parmi les lilliputiens, j'ai l'impression d'être de nouveau dans un cauchemar tout droit sorti de l'imagination de Marie Shelley.

Après que Kate a acheté quelques adorables ensembles taille zéro, nous reprenons l'escalator pour le deuxième : le royaume des maillots de bain. Nous sommes accueillies par une explosion étourdissante de spandex et de Lycra, dans un arc-en-ciel de couleurs et de motifs qui ne me mettront pas en valeur. Je le vois d'ici. Peu importe les kilos que j'ai perdus ces dernières années, je commence à croire que jamais je ne trouverai un maillot de bain qui me plaise.

Pourtant, je refuse d'abandonner ma quête et passe vaillamment des jupettes aux maillots une pièce, puis aux deux-pièces. Non, je ne vais pas jusqu'aux minuscules string-Bikinis. Ça ne va à personne.

Sauf à Kate, qui en achète deux avant que j'aie eu le temps de compter ses côtes.

— Je ne sais pas quand je pourrai les porter, commente-t-elle joyeusement.

Mais ils sont adorables et tu me connais : je ne peux pas résister à une bonne affaire.

Sûr. Je la connais. Et au pays merveilleux de Kate, des strings à plus de cent dollars pièce, c'est une bonne affaire.

Au pays merveilleux de Tracey, une bonne affaire vous laisse suffisamment de monnaie pour le déjeuner et le ticket de métro du retour.

Je fouille dans un autre présentoir « fin de série » de dos nus qui sont davantage dans mon budget, quand soudain, Kate m'annonce qu'elle est en pleine hypoglycémie. Elle m'appelle avec insistance, les yeux écarquillés sous ses sourcils soi-disant broussailleux, même si je ne remarque aucun poil de travers.

Elle s'appuie avec peine contre un présentoir et murmure faiblement :

— Dépêche-toi... je t'en supplie...

De toute évidence, Kate vient de décider qu'il était grand temps de nous diriger vers le sixième étage pour rejoindre le club très fermé des dames qui déjeunent chez Bloomingdale.

D'humeur rebelle, je brandis un superbe maillot rouge.

— Attends, je vais juste essayer celui-là, d'abord.

Kate penche la tête de côté, plisse ses yeux bleus et trouve la force d'articuler :

— Je ne sais pas, Tracey... Tu ne crois pas que le noir te va mieux ?

— Le rouge me va bien. C'est ma couleur porte-bonheur.

— Je portais une robe rouge quand j'ai rencontré Jack, tu te rappelles ?

— Mais ce n'est pas une robe, c'est un maillot de bain, proteste notre petite poupée en sucre, avec l'air confiant de celle à qui un string Bikini va mieux qu'à Claudia Schiffer. Je croyais que tu aimais les maillots de bain noirs.

C'était vrai... quand j'avais quinze kilos en trop.

Je ne ferai peut-être jamais une taille zéro, mais au moins j'ai abandonné mes horribles maillots de bain noirs avec une jupette plus longue que ma robe de première communion.

— Je vais essayer celui-là, dis-je avec entêtement.

— Mais, Tracey, je meurs de faim.

— Prends un Mentos.

Je lui lance un paquet et me dirige tout droit vers les cabines d'essayage.

Où je découvre que le maillot de bain rouge serait vraiment mieux en noir. Ou sur Paris Hilton.

Je ne me suis pas pesée depuis que j'ai arrêté de fumer, mais je crois que j'ai dû reprendre quelques kilos, vu les rondeurs qui réveillent des souvenirs douloureux chez moi.

— Tu ne le prends pas ? demande Kate, pleine d'espoir en me voyant sortir.

Elle s'étirole, au bord de l'inanition, contre une paroi de plexiglas.

— Non.

— Pourquoi ?

Elle se précipite derrière moi, tandis que je marche d'un pas décidé vers l'escalator.

— Trop grand.

A l'entrée du restaurant, nous attendons qu'une table se libère au milieu des autres clients, qui sont tous, soit de l'Upper East Side, soit européens, soit affreusement gays.

— Je vais prendre des pâtes, annonce Kate. J'ai une de ces envies de sucres lents

!Tu m'étonnes. Je n'ai envie que d'une seule chose : m'asseoir devant une assiette fumante de *penne* à la vodka. Mmmmm.

— Qu'est-ce que tu vas prendre, Tracey ?

— Une salade.

Je viens juste de me rappeler que même si j'ai repris du poids depuis que j'ai arrêté la cigarette, je ne le regrette pas. Des petits poumons roses, c'est tout ce qui compte. Pas une petite sauce rose à la vodka.

Nous nous asseyons enfin et je commande ma salade avec un Coca light, tandis que Kate prend des pâtes, avec une assiette de frites et un Coca. Normal. Elle ne boit jamais de light.

— Alors, comment va Jack ? demande-t-elle.

Je ne sais pas comment elle fait pour ouvrir un petit pain et le beurrer avec autant de grâce et d'élégance.

— Dis-moi, quelles sont les chances pour que vous soyez fiancés bientôt ?

— Mmm, voyons. Soit très grandes, soit inexistantes.

Je me décide à répondre :

— C'est difficile à dire. Pourquoi ?

— Parce que tu as toujours dit que tu voulais te marier en été. Et je t'ai dit que Billy et moi essayons d'avoir un bébé : je ne voudrais pas avoir l'air énorme dans ma robe de demoiselle d'honneur.

Ça, c'est du Kate tout craché : d'abord, je n'ai jamais dit que je voulais me marier en été, mais en automne. Ensuite, je ne lui ai jamais proposé d'être demoiselle d'honneur à mon futur mariage, même si elle le sera, bien sûr. Enfin, même quand on parle de mon mariage, il n'y en a que pour elle.

Il me faut un moment pour trouver une réponse cinglante.

Il me faut encore un instant pour me convaincre de ne pas la lui dire et de lui répondre poliment :

— Quand je serai fiancée, tu seras la première à le savoir. Je te le promets.

— Alors, tu penses vraiment qu'il a la bague ?

— Je crois. Enfin... sa mère ne mentirait pas. Je suis sûre qu'il attend juste le bon moment.

Ou la bonne personne.

— Ce serait super si tu pouvais le pousser un peu. Si ça se trouve, je suis déjà enceinte. J'ai des fringales de féculents et de sucre.

— Tu as toujours des fringales de féculents et de sucre. Et puis, tu viens d'essayer des Bikinis. Je t'assure que tu n'es pas enceinte.

— Je ne sais pas... On essaye sérieusement, en ce moment.



— Sérieusement ? Par rapport à quoi ? A vous envoyer en l'air comme des fous en portant des nez rouges et en vous racontant des blagues ?

— Ce n'est pas drôle, Tracey. Je suis sérieuse.

— Désolée. A quand remontent tes dernières règles ?

— Les élections.

— Tu es sûre.

— Affirmatif. Je m'en rappelle précisément, parce que Billy est resté aux quartiers de campagne des républicains très tard, alors qu'il était censé me ramener des Advil et des tortillas en rentrant à la maison et qu'il a oublié.

Maudits soient ces jeunes républicains écervelés. Impossible de compter sur eux en cas d'urgence prémenstruelle.

— C'était donc il y a environ quinze jours, Kate. Si tu es enceinte, ce ne peut être que d'un jour ou deux.

— Exactement. Et le temps que j'accouche, tu vas peut-être te marier.

S'il vous plaît, mon Dieu. Faites que ça arrive.

— Qu'est-ce qui peut bien retarder tout ça, à ton avis ?

— Jack. C'est Jack qui retarde tout ça.

— Pourquoi ne te donne-t-il pas cette bague ? Sérieusement, tu as un mariage à organiser. Tu ne peux pas attendre des semaines et des semaines.

Non, c'est vrai. J'ai un mariage à organiser. Sauf que...

— J'en ai déjà organisé une bonne partie. J'ai bien avancé en septembre, après que sa mère m'a parlé de la bague.

— Et tu ne m'as rien dit ?

— Dire quoi ?

— Que tu organisais le mariage !

— Désolée, j'ai dû oublier.

— Comment as-tu pu oublier ? Tu ne peux pas organiser un mariage toute seule.

Kate me regarde avec l'air réprobateur d'une mère qui vient de surprendre sa fille de six ans en train

de sortir la voiture de l'allée.

— Comment est la robe ?

— Blanche, évidemment, avec une traîne pas trop longue et un col festonné. Et le voile est...

— Mais non, pas ta robe à toi. Celle de la demoiselle d'honneur.

Mais bien sûr. Suis-je bête. Comment ai-je pu oublier que le monde tournait autour de son petit nombril ?

— Elle est adorable... Une robe fourreau en velours bleu marine, avec un dos nu.

— Une robe fourreau ? Je ne peux pas porter une robe fourreau si je suis enceinte. Et du velours ? En juin ?

— Qui a parlé du mois de juin ?

— Toi, Tracey. Tu as toujours voulu te marier en juin.

— Non, j'ai toujours voulu me marier en octobre.

— Je ne pense pas, non.

— Tu ne penses pas ? Fais-moi confiance, j'ai toujours voulu me marier en octobre.

Même quand j'étais persuadée que j'allais épouser Will. Si c'était arrivé, le mois d'octobre aurait été la seule note positive de l'événement. Ça et le gâteau à la citrouille avec un glaçage de crème fraîche, dont j'ai aussi toujours rêvé.

— Tu as dû changer d'avis, déclare Kate. Je me rappelle clairement d'avoir entendu dire que tu voulais te marier en juin.

— C'était toi, Kate.

— Je sais, mais toi aussi.

O.K., j'abandonne. Je ne voudrais pas briser son rêve, puisqu'elle est persuadée de croire mes paroles quand je parle ou qu'elle sait mieux que moi ce que j'ai toujours voulu dans ma vie. Bref...

— Bref, je veux me marier en octobre, pas en juin. Le troisième samedi d'octobre. Au Country Club de Shorewood, au bord de l'eau.

— C'est où ? Greenwich ? Dans le détroit de Long Island ?

Ha.

— Non, à Brookside.

Silence.

— Brookside ? Il y a la mer, là-bas ?

Ça aurait pu être drôle si je ne me sentais déjà pas grosse et ronchon.

— Non, c'est sur le lac Erié.

— Le lac Erié ?

Elle fronce le nez comme si elle venait de repérer une odeur d'égout (ou de classe moyenne), ce qui achève sa métamorphose en une parfaite dame qui déjeune à Bloomingdale, semblable à toutes celles qui déjeunent en effet autour de nous.

— Oui, le lac Erié. Ils l'ont bien nettoyé ces vingt dernières années. Au pire, nous camouflerons les détritits (louant à la surface sous des arrangements floraux.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

— Tu penses ?

— Ils peuvent te rendre la caution ? Parce que si c'est le cas, tu devrais peut-être penser à l'endroit où Billy et moi nous sommes mariés. Tu te souviens de cette superbe vue sur l'eau ?

Bien sûr que je me souviens de la vue. Je me souviens surtout que c'était dans le golfe du Mexique.

C'est peut-être superflu, mais je lui fais remarquer ;

— Ma famille vit près de Buffalo, Kate.

J'avais vu juste, car elle balaye ma remarque d'un geste de la main, comme si c'était un détail mineur.

— Ça ne veut pas dire que tu dois te marier là-bas. l'imagine qu'il peut neiger en octobre, là-bas ?

Oh oui. En mai, aussi. Même en juin, une fois.

Mais jamais en juillet. Pas que je me souviene, en tout cas.

Note personnelle : revoir cette histoire de mariage en automne.

— Alors, tu peux récupérer ta caution ? insiste Kate.

— Je n'ai pas versé de caution.

— Comment as-tu pu réserver un Club sans verser de caution ?

— Je ne l'ai pas vraiment réservé. J'ai juste décidé que c'était là que je voulais que le mariage ait lieu.

Elle me regarde comme si un rabat-joie venait de lui annoncer que les réserves mondiales de pâtes étaient épuisées.

— Ça ne suffit pas de décider, Tracey. Il te faut une réservation.

— Je vais m'en occuper... dès que Jack m'aura officiellement demandée en mariage.

— C'est ça, et le temps qu'il se décide, on va te dire que le prochain samedi d'octobre de libre est en 2018. Cela dit, le temps qu'il se décide, ce sera peut-

être bien 2018.

Hahaha. Tu peux bien rire, femme mariée avec tes cinquante kilos toute mouillée et tes fringales de pâtes.

— Tiens, dit-elle en me tendant son portable. Appelle- les maintenant.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Allô ? Je ne suis pas encore fiancée !

Mais je dis à la place :

— Je n'ai pas le numéro.

C'est la vérité.

Bon, c'est aussi vrai que je ne suis pas encore fiancée, mais pourquoi compliquer les choses ?

Kate s'empare de nouveau de son téléphone, fait le numéro des renseignements et me tend de nouveau l'appareil.

Je me retrouve donc à téléphoner au Country Club de Shorewood.

Oui bon, je sais, je n'ai aucune volonté.

Mais je ne peux pas prendre de risque avec la réservation d'une salle pour mon mariage, même si je n'ai pas encore reçu de confirmation de la part du marié lui-même. Je veux pas me retrouver à faire la réception dans la salle paroissiale de Notre-Dame-Chérie à Brookside, qui accueille généreusement les soirées loto, mais seulement en semaine. Le père Stefan et les paroissiens acceptent volontiers de pousser les tables pliantes et de les couvrir de toiles cirées pour les mariages locaux. J'en sais quelque chose, ayant moi-même assisté à un certain nombre d'entre eux, y compris celui de ma sœur.

Oui, et regardez ce que ça a donné.

Après quelques minutes d'attente, Charles, le responsable des banquets, prend mon appel. A la manière dont il me dit bonjour, je comprends que ce n'est même pas la peine d'essayer de le tutoyer un jour.

— Bonjour... je... heu... Je souhaiterais savoir si le club serait libre pour un mariage en octobre ?

Tu lui demandes sa permission pour te marier ou quoi ?

Je passe sur mon mode businesswoman et j'ajoute :

— Plus précisément, je serais intéressée par le troisième samedi d'octobre. C'est pour une réception d'environ trois cents personnes.

— Octobre prochain ?

Je l'entends tourner les pages de son calendrier.

Encouragée par l'absence totale de moquerie dans son ton, je lui confirme que, en effet, c'est bien le cas. Après tout, il aurait pu demander si je parlais d'octobre 2018...

Bon, je ne dis pas exactement « en effet, c'est bien le cas ».

En fait, je crois même que je réponds quelque chose du genre :

— Ouais.

— Oui, dit-il.

— Pardonnez-moi, je voulais dire oui.

Je me dis que Charles-le-Sérieux est encore plus pompeux que je l'avais imaginé, même s'il peut, en toute impunité, me corriger sur ma grammaire, parce que c'est lui qui a le calendrier et qu'il a donc un pouvoir absolu sur ma félicité à venir.

Silence.

Puis :

— Vous disiez ?

Ça, ce n'était pas moi.

— Hein ?

Ça, par contre, si.

Si vous avez remarqué que Charles et moi ne sommes clairement pas sur la même longueur d'onde, alors vous êtes infiniment plus perspicaces que Kate, qui siffle avec impatience :

— Alors, c'est libre ou pas ?

Je lui fais signe que je n'en ai pas la moindre idée, mais hélas, je ne l'intéresse plus du tout, parce que notre serveur s'approche, porteur de grandes nouvelles, de pâtes fraîches, d'une assiette de frites... et d'une minuscule salade servie sur une assiette de la taille d'une soucoupe.

C'est mon plat. Sans rire, il y a trois feuilles de laitue (une laitue frisée, très jolie mais sans aucun croquant) et deux (non, attendez, j'en vois trois) moitiés de tomates cerises qui se battent au milieu de l'assiette. Si vous avez bien suivi la mode des tomates ces dernières années, vous devez comme moi savoir que les tomates cerises sont encore plus petites que les cocktails.

Donc, trois moitiés de tomates cerises.

Je suis encore victime du rationnement.

Ça me met hors de moi, surtout que depuis que j'ai arrêté de fumer, des choses qui m'agaçaient seulement un peu me mettent maintenant dans un état de fureur avancée.

Enfin, quoi ! Trois moitiés de tomates cerises ? N'en mettez pas du tout, ça vaudra mieux !

Et qu'est-il arrivé à la quatrième moitié ? Un chef maladroit l'a-t-il laissée tomber par terre ?

Ou peut-être que la règle du restaurant est d'autoriser une tomate et demie par client, ni plus ni moins.

Peut-être que les gourmands qui en veulent plus savent qu'il faut demander une assiette de tomates cerises en plus. Je suis sûre que les habituées connaissent le truc. Cela dit, aucune d'entre elles n'a une tête à faire des folies en commandant un supplément de tomates cerises en accompagnement.

Non, les dames qui déjeunent chez Bloomingdale ont plus une tête à grignoter une demi-tomate cerise après une matinée éreintante passée à essayer des tailles zéro signées par des grands couturiers, avant de se déclarer repues et de repousser leur assiette *très* précautionneusement, de peur de briser net leurs petits poignets osseux.

Quant à moi, je soupire et lorgne sur l'assiette de Kate.

Bon sang, comme ses pâtes ont l'air appétissant ! Cela dit, elle aussi.

Qu'est-ce que je préfère : être mince ou manger des pâtes ? Parce que, contrairement à Kate, je ne peux pas faire les deux. C'est le cas de la plupart des gens sur cette planète.

Je préfère les pâtes. C'est certain. La beauté vous quitte, tandis que les pâtes vous restent fidèles. Au moins jusqu'au dîner, que Jack et moi ne prendrons que tard ce soir.

C'est décidé. Je vais commander des *penne* à la vodka dès que j'aurai raccroché.

Je me concentre de nouveau sur Charles, qui s'est muré dans un silence inquiétant, à moins qu'il n'ait déjà raccroché pour s'occuper de mariées plus intéressantes.

— Je suis désolée, je crois vous avoir mal compris. Vous voulez bien qu'on reprenne depuis le début ? Je cherchais à savoir si le club était disponible le troisième samedi d'octobre pour...

Charles, plus à cheval sur la grammaire que sur l'étiquette, m'interrompt :

— Il est libre.

— Vraiment ?

— Oui.

— Pour une réception de mariage avec environ trois cents personnes ?

On n'est jamais trop sûr.

— Oui, répète-t-il.

Je comprends enfin : quand il a répondu « oui » après mon « ouais », il ne voulait pas me corriger, il répondait simplement...

Oh, peu importe. Ce qui compte, c'est que le club soit libre.

— C'est libre ! dis-je à Kate.

Elle enroule rapidement ses pâtes sur sa fourchette tout en mâchant et me fait un vague sourire d'encouragement, comme si elle avait compris depuis le début.

— Je souhaiterais le réserver, s'il vous plaît.

Pour une fois que les choses se passent comme je les avais prévues...

— Très bien...

Il tourne encore quelques pages.

— Vous n'avez qu'à passer dans le courant de la semaine prochaine et...

— Oh, c'est impossible. J'habite New York. Serait-il possible de faire la réservation par téléphone ?

Charles prend soudain un ton pincé :

— C'est que... Les clients viennent généralement réserver en personne.

— Hum... mais serait-il néanmoins possible de le faire par téléphone ? Je verserai l'acompte avec ma carte de crédit.

Il est temps d'accélérer les choses, parce que je commence à avoir très faim.

— C'est possible, en effet, répond Charles, sur un ton qui indique clairement qu'il est également possible de descendre en scooter l'avenue principale de Bagdad en chantant *I Feel Pretty*.

— A combien s'élève l'acompte ?

J'ai repris mon ton de businesswoman.

Charles me répond par quelques questions supplémentaires avant de m'informer que la caution est de...

Tenez-vous bien...

Un million de dollars.

Bon, d'accord, pas exactement.

Mais ça revient au même, parce que je n'ai absolument pas la somme demandée.

Pas même dans la case « crédit total disponible » de mon relevé bancaire mensuel.

Je lève les yeux vers Kate et envisage un instant de lui demander un prêt. Mais elle risquerait d'en profiter pour s'octroyer le droit inaliénable de se mêler de tout, depuis la robe de mariée jusqu'au choix du gâteau.

Déjà qu'elle est persuadée d'avoir son mot à dire dans l'état actuel des choses. Il est hors de question que je lui facilite la tâche et que je lui apporte l'organisation de mon mariage sur une assiette de pâtes.

— Combien de temps pouvez-vous garder une réservation sans caution ?

Pas longtemps. Pas longtemps du tout.

*Sayonara*, Charlie.

Adieu, troisième samedi d'octobre.

Je raccroche et rends son téléphone à Kate.

Oh, bonjour, petite salade triste et ridicule. Kate a attaqué son assiette de frites.

— Tu vas finir tes pâtes ?

La bouche pleine, elle acquiesce. Zut.

— Je peux en avoir un peu ?



Elle finit de mâcher avant de demander :

— Tu crois que c'est raisonnable ?

Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Oui, vraiment.

Si seulement le serveur se décidait à revenir des toilettes, de Brooklyn ou de je ne sais où, je pourrais commander ma propre assiette et arrêter de mendier auprès de Kate.

— Je ne te l'aurais pas demandé, sinon.

— J'essaye juste de t'aider, Tracey.

— A quoi... ?

— Tu sais... ton régime.

— Je ne suis plus au régime.

Le regard qu'elle me lance m'informe que je ne suis pas la seule à avoir remarqué les kilos qui se sont sournoisement glissés autour de ma taille ces dernières semaines.

J'arrête immédiatement de guetter le serveur du coin de l'œil et je regarde ma salade droit dans les tomates cerises.

Je peux manger cette salade. Juste cette salade. Bien sûr que je peux le faire. Je suis habituée à me contenter de salade, depuis le temps.

Mon estomac gargouille.

C'est bien ça le problème.

Je veux plus que de la salade.

Je veux des *penne*.

Des *penne*, du pain et un corps de rêve. Et une bague de fiançailles, aussi.

Je veux tout. Tout de suite.

Tout de suite, vous entendez !

Je suis tellement absorbée par ma crise de Veruca Salt (je suis une grande fan de *Charlie et la Chocolaterie*, et alors ?), qu'il me faut un instant avant de me rendre compte que je tiens plus du pauvre Charlie Bucket, qui ne possède rien.

Rien, à part un billet d'or qui lui ouvrira la porte d'un destin fabuleux s'il s'accroche à son intégrité et croit en WillyWonka.

D'accord, qu'est-ce que cela signifie ? Jack serait-il mon Willy Wonka ?

Détient-il la clé de mon futur ?

Qu'est-il arrivé de ma bonne résolution ? Si Jack veut m'épouser, tant mieux, sinon... eh bien, ce ne sera pas la fin du monde non plus.

N'est-ce pas ce que j'avais décidé, il y a à peine quelques semaines ?

Et me voilà de nouveau à m'apitoyer sur mon sort avec délice.

Non, non et non !

— Bon, d'accord, tu n'es pas au régime, dit Kate, avec une mine résignée.

Elle pousse l'assiette de pâtes vers moi.

— Tiens, fais-toi plaisir. J'ai assez mangé de toute façon.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

En fait, maintenant, si.

J'attrape ma fourchette et j'attaque. Ah. Joie !

— A quoi pensais-tu, alors ?

— Je pensais que j'en avais assez de tous ces questionnements sur Jack et nos fiançailles. Pourquoi devrait-il décider de tout ?

Kate s'apprête à répondre, mais je suis lancée. De toute façon, je ne lui demande pas son avis, je réfléchis à voix haute.

— Pourquoi devrait-il décider de mon avenir ?

— Parce que, Tracey, c'est comme ça.

Quelle rabat-joie...

— Pourquoi ? Pourquoi devrais-je rester assise les bras croisés à attendre qu'il me demande en mariage ?

Ce qui est exactement ce que je fais, soit dit en passant. Depuis deux mois et demi.

Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Parce que c'est à l'homme de faire sa demande.

J'enroule les spaghettis autour de ma fourchette aussi vite que l'éclair avant de les enfourner avec délectation.

*Miam.* Cela vaut bien la culpabilité et la taille empâtée à laquelle je me condamne, comme conséquence immédiate.

— Réfléchis un peu. En quoi est-ce si important d'être fiancée ?

— Parce que tu veux te marier.

— Mais en ai-je vraiment envie ?

J'engloutis encore une bouchée de pâtes. Mmm.

— Ou bien je suis influencée par mon entourage, et je veux me marier pour faire comme tout le monde ? N'est-ce pas vivre avec la personne que j'aime qui compte vraiment ?

— Oui... c'est pour ça que tu dois te marier.

Kate semble perdre patience.

— Peut-être n'avons-nous justement pas besoin de nous marier.

Je parle en notre nom, Jack et moi, même si je ne peux m'empêcher d'espérer qu'il a un tout petit peu besoin de m'épouser.

— Mais si vous n'êtes pas mariés, il peut partir.

— Moi aussi ! Et puis, de toute façon, il peut partir, que nous soyons mariés ou non.

Preuve n° 1 : Vinnie l'infidèle, mon futur ex-beau-frère.

— C'est plus difficile quand on est mariés.

*C'est pathétique,* me dis-je, tout en pensant qu'elle n'a pas tort. Vinnie aurait quitté Mary Beth il y a des années s'ils n'avaient pas lié leur destin. Ou pour être plus précis, sans la menace de la pension alimentaire. Cela dit...

— Je peux vivre seule. Je le fais depuis des années. Je n'ai pas besoin d'une bague de fiançailles.

— Je croyais que tu en voulais une.

— C'est vrai. Mais si ça n'arrive pas, je ne vais pas me laisser dépérir.

D'un geste rageur, je repousse l'assiette de Kate. Je suis repue.

Et d'un coup, je me sens beaucoup, beaucoup mieux.

10

Le jour de Thanksgiving, le réveil sonne à 5 h 30 du matin, dans le froid glacé de la nuit.

Pourtant, nous n'avons ni dinde à mettre au four ni avion à prendre.

Non, le réveil sonne à 5 H 30 — au mois de juin, il pourrait faire un beau soleil à cette heure-là, mais en novembre, c'est carrément déprimant — parce que j'ai la ferme intention d'assister à la parade de Thanksgiving de Macy's en direct. Après des années passées à la regarder à la télévision, j'ai enfin la chance de la voir *pour de vrai*, alors hors de question de rater ça, avec ou sans Jack.

Sans Jack, Raphaël et moi serons obligés de nous mêler à la populace, pour conquérir un coin de trottoir quelque part entre l'immeuble du Dakota et Herald Square.

Avec Jack, en revanche, nous serons cordialement invités aux tribunes V.I.P.

dressées sur Central Park West pour la NBC et ses invités, parmi lesquels se trouvent souvent des célébrités, les familles des membres de la rédaction et des employés d'agences de pub comme Jack. Encore un de ces avantages en nature qui sont une excuse à son salaire misérable.

Demandez à n'importe quel planificateur média et je parie qu'il vous dira qu'il préférerait un chèque un peu plus conséquent à la fin du mois, plutôt que d'aller se frotter aux anciennes stars du petit écran, sous une mer de gros ballons multicolores qui s'emmêlent dans les réverbères et gâchent la vue des spectateurs.

Mais moi, j'adore les défilés.

Raphaël aussi. Enfin, c'est ce qu'il dit.

En fait, je me demande s'il ne veut pas juste garder un œil sur Donatello, qui travaille au noir depuis quelque temps comme « fragranceur » chez Macy's, afin de payer leur safari-lune de miel en Afrique. Un « fragranceur » est un être séduisant payé une somme indécente pour arpenter le rayon cosmétique en aspergeant les passants des dernières fragrances à la mode.

Il semblerait que Donatello, qui défile aujourd'hui comme Porteur de ballon officiel, soit un dragueur invétéré. Je crois que Raphaël veut s'assurer qu'il ne fait pas de l'œil aux autres porteurs. C'est bien connu : l'abeille des Cheerios gonflée à l'hélium qu'il tient au bout d'une ficelle va tous les exciter comme des fous.

Donc, Raphaël vient avec moi. Nous avons prévu de nous retrouver dans vingt minutes sur le quai de la station Grand Central.

Jack ne sait toujours pas s'il vient ou pas, même s'il s'est lavé, rasé et qu'il a enfilé un jean et un joli sweat-shirt gris. Il s'agite autour de la table, en réarrangeant des piles de trucs : journaux, magazines, la boîte du Cluedo et celle du Scattégories, auxquels nous avons joué hier soir avec Buckley et Sonja

qui étaient venus avec une bouteille de vin.

C'est moi qui ai eu l'idée des jeux de société. Pas pour éviter de rester assise à discuter de leur mariage. Il se trouve que j'adore les jeux de société. Vraiment.

Buckley et Sonja pouvaient à peine en placer une sur le sujet, entre les lancers de dés et le sablier, mais ils ont quand même réussi à annoncer qu'ils se marieraient en juillet de l'année prochaine. Maintenant qu'elle sait que Buckley n'a pas l'intention de partir, Sonja veut du temps pour organiser le « mariage parfait ». Qui aura lieu à Boston, mais sans l'hymne des Red Sox, heureusement.

Elle n'a pas arrêté de plaisanter là-dessus.

Enfin, j'imagine qu'elle plaisantait.

Le plus intéressant dans cette date éloignée, c'est que Jack et moi pourrions bien les prendre de vitesse. Même si ce n'est pas une course. Mais si c'était le cas, nous ne serions pas les derniers...

Sauf si, bien sûr, Jack continue à prendre tout son temps.

En parlant de prendre son temps...

— Alors, tu viens ou pas ? je lui demande.

Il erre sans but dans l'appartement et s'arrête près de la table où est posé mon Chia Pet. Nous l'avons rapproché de la fenêtre, après qu'il a commencé à développer un mildiou, en espérant que la lumière lui ferait du bien. A présent, des spores puantes apparaissent tous les jours dans la lumière grise de l'automne. J'ai bien envie de le jeter, mais j'ai peur de froisser Jack.

— Tu ne préférerais pas regarder le défilé ici, à la télé ? Il fait tellement gris dehors.

Jack m'indique le carré de ciel visible entre deux immeubles. La météo pour aujourd'hui : crachin et froid. Comme hier et comme demain. Ah, les joies du mois de novembre !

— Je regarde le défilé à la télé tous les ans. Je veux le voir en vrai, pour changer.

Jack ne dit rien pendant un moment, puis :

— D'accord.

— Tu viens ? C'est vrai ?

— Oui, confirme-t-il avec autant d'enthousiasme que si on venait de lui annoncer qu'il doit aller se faire arracher une dent.

Il attrape sa veste qui, bien sûr, est posée sur le dossier d'une chaise depuis lundi soir.

— Tu es sûr ?

— Affirmatif.

Gros soupir.

Je peux me tromper, mais il n'a pas l'air très emballé.

— Allez, Jack, dis-je avec la jovialité d'un G.O. C'est la Parade de Thanksgiving de Macy's !

— Je sais.

— Ça va être super !

Allleeeeeez !

— Ouais..répond Jack d'un ton sinistre.

Bref, cause toujours. Au moins, il vient avec nous. A nous les tribunes V.I.P. !

J'enfile des baskets sans prendre la peine de défaire les lacets. Je sais que ça énerve Jack, mais lui m'énerve aussi avec son manque d'enthousiasme flagrant, alors comme ça, nous sommes quittes.

— J'aimerais que tu te montres un peu plus emballé...

— J'étais emballé, la première fois que je l'ai vue, explique-t-il en enfilant sa veste en cuir.

Soudain, son visage s'éclaire, comme s'il venait d'apercevoir une lueur au fond du tunnel.

— Hé ! On ne déjeune pas ?

D'accord, ce n'est pas la nourriture qui va nous sauver. La nourriture, c'est le Mal incarné.

A cause des cinq kilos que j'ai repris en douce depuis que j'ai arrêté de fumer, d'accord ?

Les kilos sont toujours là et ils ont invité des petits copains. Là et là, partout : sur mes hanches, mes cuisses, mon ventre et même mes bras. C'est comme si chaque parcelle de moi-même, autrefois plus ou moins ferme et ionique, s'était discrètement enrobée d'une couche de gras mou.

Rien qu'une ou deux semaines de régime Atkins — ou quelques mois à la prison pour femmes d'Alderson — ne pourrait arranger, c'est certain. Mais c'est dur de ne pas me sentir découragée, surtout quand j'ouvre mon armoire chaque matin pour me rendre compte que la seule chose qui m'aille vraiment, c'est mon peignoir.

Ce matin, en plus des baskets et de trois épaisseurs d'ignobles Thermolactyl rêches et le camouflage, je porte le plus large de mes jeans « petite taille », plutôt que le plus petit de mes jeans « grande taille », cachés en haut de mon armoire. Je les avais gardés en souvenir d'une époque révolue, non parce que je pensais en avoir de nouveau besoin un jour ou l'autre. Hors de question.

Au train où vont les choses, pourtant, je ne serais pas étonnée de devoir les porter pour la soirée de Noël de la boîte, parce que je n'aurais plus rien d'autre à me mettre.

Mon Dieu, c'est tellement déprimant.

Assez déprimant pour que je me dise que c'est hors de question.

Si j'ai eu assez de volonté pour arrêter de fumer, j'en ai assez pour arrêter de manger. Reprendre les kilos que j'ai perdus serait bien pire que...

Je ne vois vraiment pas ce qui pourrait être pire. D'un point de vue objectif, j'entends. Parce que les chances que je sois enlevée par une bande de militants terroristes sont minces.

— On peut s'arrêter pour un petit sandwich omelette/ bacon/fromage en passant ? demande Jack, sans la moindre considération pour mon état critique.

Je lui colle une gifle vicieuse en pleine figure.

Enfin, mentalement.

— Quoi ? demande-t-il sans comprendre. C'est ton préféré, non ?

En fait... pas vraiment. Je peux facilement me passer d'œufs, de bacon et de fromage. Tout comme j'ai réussi à me passer, plus ou moins facilement, de toutes ces choses que j'ai bannies de mon alimentation ces dernières années.

Mais, à l'époque, j'avais encore les cigarettes pour m'aider à combattre les fringales. Rien de tel qu'une bonne bouffée toxique pour faire taire son estomac.

Sans l'échappatoire du tabac, je me retrouve à grignoter des trucs que je n'aurais jamais cru pouvoir manger un jour. Comme par exemple des plats de bûcherons, parce que je suis souvent avec Jack quand je craque et qu'il a un solide appétit.

Des hamburgers, des sandwiches, des hot dogs... des aliments bien gras qui me laissent ballonnée et léthargique. Mais si je dois encore prendre le moindre gramme et, croyez-moi je ne le fais pas exprès, au moins, ça sera à cause de choses que j'aime vraiment. Le gratin d'aubergine au parmesan, la tarte aux framboises ou les *pina colada*.

Miam, miam et miam.

— Ça fait grossir, dis-je à Jack, à propos des œufs et du bacon.

— D'accord, mais moi, j'en prends un, propose Jack. Tu es prête ?

— Tu vas manger devant mon nez, comme ça ?

— Tu peux prendre un muffin complet ou un truc comme ça.

— Mais tu sors d'où, toi ?

— Quoi ? demande-t-il, avec des yeux ronds d'homme qui n'a pas la moindre idée de l'absurdité qu'il vient de proférer.

— Tu ne sais pas que les muffins complets contiennent plus de graisses et de calories que... voyons... six Big Mac?

— Ah bon ?

*Je ne sais pas... c'est possible ?* se demande ma Tracey interne, soudain rongée par l'incertitude.

— Oui ! affirme avec force ma Tracey externe, parce que je suis sûre d'avoir lu ça quelque part et puis, de toute façon, je n'ai pas envie de pinailler sur les calories avec Jack.

En plus, qu'est-ce qu'il y connaît, lui, aux muffins complets ?

— D'ailleurs, c'est Thanksgiving.

— C'est vrai, approuve Jack. Je ne vois pas le rapport, cela dit.

— Tu sais bien... Ce n'est pas raisonnable de prendre un gros petit déjeuner le jour de Thanksgiving.

— Mais c'est une fête d'abondance, non ?

Jack me tient la porte et nous sortons.

— Absolument. Pourquoi risquer de nous couper l'appétit, dans ce cas ?

— Parce nous avons faim ? propose Jack.

— Je suis déterminée à ne manger qu'une seule fois aujourd'hui. Et ça va être bon. Je pourrai prendre tout ce dont j'ai envie, chez ta mère.

— Donc, tu dis : pas de petit déjeuner ?

— Du café. C'est tout.

— Mmm... Le problème, c'est que moi, je ne suis pas au régime. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi tu en fais un. Tu es très bien comme ça...

*Glingglinggling !* Jack marque des points à une vitesse phénoménale.

— ... donc, je ne vois pas pourquoi je devrais me priver. J'aurai de nouveau faim dans une heure, de toute façon.

— Vas-y, fais-toi plaisir, dis-je avec une mine de martyr, pour être sûre de lui gâcher son sandwich.



— Je ne peux pas manger devant toi.

— Ah oui ? Eh bien moi, je ne peux pas manger du tout.

Et vous savez quoi ? J'aimerais bien qu'il fasse preuve d'un peu plus de solidarité, là.

Surtout que, s'il n'était pas là, je serais tranquillement en train de tirer sur mes Salem light, dans un jean taille trente-huit.

J'ai arrêté de fumer seulement pour lui faire plaisir.

Bon, d'accord, c'est vrai que j'ai aussi arrêté pour moi, au début. Mais j'en suis vite revenue.

Maintenant, je suis une non-fumeuse simplement parce que Jack a décidé que je devais vivre éternellement.

Mais, finalement, je ne sais pas si ça m'intéresse tant que ça, puisqu'il n'a pas l'air décidé à m'accompagner dans cette éternité.

Au-delà des ses réticences à s'engager, je crois qu'il n'a pas envie que je fasse un cancer des poumons, alors me voilà, saine de corps mais obèse, à l'écouter parler sans fin d'œufs, de bacon et de fromage.

— D'accord, finit-il par admettre à contrecoeur. Je saute le petit déjeuner. Mais il nous faut quand même un café.

— Le café, ça va.

Nous commandons deux grands cafés au coin de la rue, tandis que Jack louche sur les pâtisseries et les sandwiches.

— Deux cafés... Il vous faudra autre chose ? demande le gentil commerçant du coin, qui ne manque jamais de nous demander des nouvelles de l'autre, quand l'un de nous vient seul.

Qui a dit que New York n'était pas une ville accueillante ?

— Non, ce sera tout, dis-je avec fermeté, en arrachant douloureusement mon regard des pâtisseries.

Oui, je sais. C'est plein de sucre, de graisses et de calories. Mais j'adore ça. Dès que j'aurai perdu quelques kilos, je m'autorise un petit plaisir.

J'ouvre un sachet d'édulcorant pour sucrer mon café et je bois deux gorgées pendant que Jack règle la note.

— Tu n'aurais pas dû en prendre un grand.

— C'est la même quantité de calories qu'un petit. Le café ne fait pas grossir.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais... si tu dois aller aux toilettes ?

Oh oh...

Je regarde notre gentil commerçant derrière son comptoir.

— Vous avez des toilettes ?

Il regarde autour de lui comme un espion sur le point d'ouvrir son manteau et livrer sa marchandise, avant de murmurer d'un ton de conspirateur :

— Chut... C'est là-bas.

Il me montre une porte juste à côté du distributeur de Fritos.

— C'est juste parce que c'est vous, hein ? Ne le dites à personne.

— Merci !

Soulagée, je tends mon café à Jack.

— Je reviens tout de suite.

— Tu dois y aller maintenant ?

— Non, mais... il y a des toilettes ici, alors autant en profiter.

C'est parfaitement logique, parce que New York n'est pas comme les autres villes. La plupart des lieux publics n'ont pas de toilettes. J'habite Manhattan depuis suffisamment longtemps pour avoir déniché quelques petits coins pour les situations d'urgence extrême (à la station Grand Central, dans le Barnes & Noble du Citicorp Building et au sous-sol de la Trump Tower) mais, la plupart du temps, il est préférable de prendre ses précautions.

Les toilettes sont étonnamment sales.

Ce n'est peut-être pas si surprenant, cela dit. Après tout, nous sommes à New York, la ville où les cafards se baladent sur les murs des établissements les plus chic.

Note personnelle : penser à changer de sandwicherie.

J'essaye de faire pipi mais, bien évidemment, c'est peine perdue. Pas en équilibre au-dessus de la lunette tachée et écaillée sur laquelle je n'ose poser les fesses.

Comment une lunette peut-elle être aussi abîmée ? Enfin, qu'est-ce qu'ils fabriquent dans ces toilettes ?

Je préfère ne pas le savoir, merci bien. Au final, ma petite visite dans l'antre de la crasse se révèle

peu fructueuse. Je n'ai plus qu'à remonter mon jean large et croiser les doigts.

Sur le chemin du métro, je me surprends à penser avec nostalgie à la maison.

Pas la maison que nous venons de quitter il y a dix minutes, mais celle que j'ai quittée il y a quelques années quand j'ai emménagé à New York.

Ma mère est probablement debout devant l'évier, en train d'éplucher et de couper cinq ou six kilos de pommes de terre.

Quand elle fait de la purée, elle compte environ cinq cents grammes par personne.

C'est à peu près ce que mangent mes frères. C'est ce que je mangeais aussi, avant de faire mon régime.

Heureusement que je ne suis pas à la maison, aujourd'hui. Je doute que Wilma fasse cinq cents grammes de purée par personne.

Cela dit, il y aura quand même la sauce, la farce et la tarte à la citrouille...

Même à petites doses, c'est mortel. Quelle idée aussi, de faire un régime au moment des fêtes !

J'espère que le week-end spa va m'aider à tenir mes bonnes résolutions.

J'y crois vraiment : je ne vais pas reprendre les quinze kilos que j'ai perdus.

Je ne vais même pas en reprendre cinq.

Oh mon Dieu, pourvu que je n'en reprenne pas cinq !

J'ai un peu le blues. Et ce n'est pas juste pour cette livre de purée bien salée, avec du vrai beurre et plein de crème fraîche.

La maison de mes parents me manque; l'odeur qui y règne le matin de Thanksgiving surtout. Je vois d'ici le vieux gril blanc, trônant à sa place d'honneur annuelle sur la paillasse en stratifié et laissant échapper des effluves savoureux. J'ai envie de voir mon père soulever le couvercle de la marmite pour goûter en douce la farce, pensant que personne ne le voit. Mes neveux aussi me manquent, quand ils traînent dans les jambes de tout le monde avec leurs petites voitures. Et maman, l'esclave officielle de la cuisine des Spadolini, avec son tablier au-dessus de son caleçon en stretch, des gouttes de sueur perlant sur son front pendant qu'elle s'active à mesurer, mélanger ou donner des ordres.

En général, ces ordres me sont destinés, puisque je suis la seule fille à ne pas être mariée. Je suis donc l'apprenti esclave de la cuisine des Spadolini. Mary Beth y échappe parce qu'elle a deux enfants et mes deux frères aussi, parce que ce sont des mâles.

Au Pays Merveilleux des Spadolini, tout ce qui touche à la nourriture est une affaire de femmes.

Ça me fait penser qu'au Pays Merveilleux de Kate, tout ce qui touche aux demandes en mariage est une affaire d'hommes.

Ma mère et Kate pourraient s'entendre comme deux sœurs, mais je suis prête à parier quelles se jaugeraient d'un seul coup d'œil et feraient semblant ne pas se voir, si jamais elles étaient amenées à se croiser par la suite.

Ma mère penserait que Kate, de toute évidence une anorexique-boulimique, est une mauvaise fréquentation pour sa fille qui maigrit à vue d'œil. Quant à Kate, elle penserait que ma mère aurait bien besoin d'un relooking d'urgence par une savante folle germanique vêtue d'une adorable blouse blanche.

— Ça va ? me demande Jack, tandis que nous attendons pour traverser la Troisième Avenue.

— Moi ? Ça va, super.

— Ta famille te manque, c'est ça ?

— Ma famille ? Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

J'essaye de glisser ma main dans la sienne, qui est dans la poche de sa veste parce qu'il fait froid et qu'il a oublié ses gants.

Immédiatement, il s'empare de ma main pour la ressortir, d'un geste si brusque qu'on dirait presque que...

Qu'il cache quelque chose dans sa poche.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je réfléchis à cent à l'heure. A-t-il quelque chose dans sa poche qu'il ne veut pas que je trouve ?

Comme... un lézard ?

Ou... Une petite boîte couverte de velours ?

— Tout va bien, dit-il.

Mais bien sûr.

Quelque chose se trame dans la poche de Jack, mes amis, j'en suis sûre.

Le simple fait d'essayer de trouver ce que c'est me plonge dans un état d'excitation qui m'occupe jusqu'à la station Grand Central.

Raphaël nous attend sur le quai de la ligne sept. Il porte une culotte courte de velours noir, des chaussettes blanches qui remontent jusqu'aux genoux et des petits souliers noirs vernis avec une

boucle.

Avec Raphaël, chaque fois que je me dis que j'ai tout vu, il s'arrange pour ça soit faux. Il me le prouve encore aujourd'hui.

— Regarde, on dirait un Pèlerin, plaisante Jack, tandis que Raphaël me serre dans ses bras.

— Mais non, Jack ! Enfin, peut-être. Mais seulement en bas.

Avec un petit sourire, Raphaël s'avance vers lui, bras ouverts. Puis, en voyant que Jack n'a pas l'air très pressé de recevoir son gros bisou, Raphaël déboutonne sa veste.

En dessous, il est...

— Tu es torse nu ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Tracey, je représente à la fois les Pèlerins et les Indiens, m'explique Raphaël.

— Tu veux dire moitié John Smith, moitié Pocahontas ?

— J'ai décidé d'être impartial. Qu'en penses-tu ?

— J'en pense que tu as bien fait de ne pas choisir de porter une redingote en haut et un cache-sexe en bas, à la place.

Raphaël claque des doigts en soupirant.

— J'aurais dû y penser...

— Tout le monde ne peut pas être aussi créatif que Tracey... ni aussi tordu.

Apparemment, il imagine déjà Raphaël en train de mettre mon idée en application, au prochain Thanksgiving. Cache-sexe compris.

—J'adore les jours fériés, pas vous ? demande Raphaël en refermant heureusement sa veste.

Un métro entre dans la station et Raphaël chante gaiement (j'ai bien dit *gaiement*) :

— C'est ce moment merveilleux...

Je me joins à lui, avec ma plus belle voix, tandis que nous nous installons dans la rame presque vide :

— Toutes les rues de la ville se parent de lumière...

—*Joie sur terre... l'enfant Dieu est né !* clame Raphaël de sa voix de ténor.

Il marmonne ensuite quelques paroles irrévérencieuses que je n'entends pas, mais que j'imagine très bien. Peu importe, je reprends de ma voix d'alto :

— Vive le vent, vive le vent, vive le vent d'hiver !

Nous nous tournons tous les deux vers Jack.

— Oui ? demande-t-il calmement.

— A toi ! explique Raphaël. Il faut chanter quelques vers d'un de tes chants de Noël préférés.

— Il n'est pas un peu tôt pour ça ?

— Il n'est jamais trop tôt pour ressentir l'esprit de Noël, Jack, réplique Raphaël en rajustant ses chaussettes, puis la boucle brillante de ses chaussures vernies.

Jack nous regarde un instant avant d'entonner :

— Mon amant me délaisse, O gai, vive la rose...

— Jack ! Tu es tellement drôle !

— Toi aussi, Raphaël, répond Jack, de bon cœur.

Je pose la main sur les genoux de Jack, en pensant que nombre de petits amis ne seraient pas aussi tolérants que lui vis-à-vis de mon extravagant ami. J'imagine d'ici la réaction de mes frères, si mes belles-sœurs se baladaient en compagnie d'homos flamboyants comme Raphaël.

Non, je ne fais pas de discrimination. Quand Raphaël ne s'appelle pas lui-même une folle, il se qualifie d'homo flamboyant. Et pas pour se rabaisser. C'est plutôt un moyen de s'envoyer des fleurs et à peu de frais.

Bref, Jack est vraiment adorable. J'ai vraiment de la chance. Tandis que le métro nous entraîne vers la parade, nous continuons à chanter et je me demande ce que Jack peut bien cacher dans sa poche. Ma vie est presque parfaite.

Deux mètres, quinze minutes et une trentaine de refrains plus tard, nous émergeons dans l'Upper East Side qui s'est transformé en un carnaval surréaliste, baigné dans un crachin gris et froid. Il y a des centaines de bus touristiques, des flics à cheval, des barricades, des touristes. Dans chaque rue avoisinante, je vois des fanfares de lycée, des toilettes portatives et des centaines de ballons.

Raphaël montre du doigt un ballon en forme de Bullwinkle le cerf qui flotte sur le dos.

— Tu crois que c'est normal qu'il soit si bas ?

— Je ne sais pas. Il a l'air un peu... comment dire...

— Flasque ? propose Raphaël. C'est bien ce que je pensais aussi.

Il met ses mains en porte-voix et crie :

— Ne t'en fais pas, mon vieux, ça arrive à tout le monde !

En temps normal, Jack aurait rajouté quelques plaisanteries du même tonneau, mais il ne dit rien. Il a l'air ailleurs et sa main est de nouveau bien calée au fond de la poche de sa veste.

Est-ce parce qu'il y cache une bague ?

Va-t-il me demander en mariage pendant la Parade de Thanksgiving de Macy'

s ?

Ou alors...

Attendez une minute ! Va-t-il me demander en mariage à la télévision nationale ? Est-ce pour ça qu'il s'est assuré d'avoir des passes V.I.P. pour la tribune de NBC ?

Pourtant, il a failli ne pas venir du tout.

Du moins, c'est ce qu'il a voulu me faire croire...

C'était peut-être une ruse habile pour que je ne me doute de rien.

Je me recoiffe rapidement.

Mes cheveux sont mouillés et emmêlés. Je les ai attachés avec une barrette ce matin après les avoir séchés, en me disant qu'avec le vent, ce n'était pas la peine que je me coiffe tout de suite.

Pourquoi n'ai-je pas au moins mis un peu de mousse ou de gel ? Ou fait un chignon ?

Un chignon ? Je me prends pour Wilma Pierrafeu ou quoi ?

Bon, d'accord, pas de chignon. Mais au moins, j'aurais eu l'air d'un adorable petit chat ébouriffé et non pas d'un chien mouillé.

Jack a l'air perdu dans ses pensées de bonheur conjugal. Ou quelque chose du genre. Il avance, tête baissée, face au vent. Il y a presque quelque chose de furtif dans son attitude.

Il va me donner la bague, c'est pour ça, j'en suis sûre. Je murmure à Raphaël :

— De quoi j'ai l'air ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Jack jette un oeil par-dessus son épaule et je lui fais mon plus beau sourire innocent, du genre : « Je ne sais pas ce que Raphaël est encore en train d'inventer. » Jack retourne à ses préoccupations de lune de miel. Enfin, je crois.

— De quoi j'ai l'air ?

Raphaël me regarde de la tête aux pieds :

— Tu veux une réponse sincère ou gentille ?

— Si l'une exclut l'autre, je ferais mieux de ne pas poser la question. Mais je veux bien la réponse honnête.

Un peu de critique constructive ne peut pas me faire de mal dans ces circonstances.

— Eh bien, tu n'as l'air de rien, Tracey. Pourquoi ?

— Passe-moi un peigne, dis-je à voix basse en ralentissant pour laisser Jack nous distancer.

— Un peigne ? répète Raphaël, comme si je venais de lui demander un salon de coiffure complet avec casque chauffant. Je n'ai pas de peigne sur moi.

— Bon, tant pis. J'avais pensé que...

— Une brosse, ça te va ?

Raphaël s'empresse d'en sortir une de la poche de sa culotte courte de Pèlerin. Il me tend aussi un miroir.

— Je t'adore, dis-je en ouvrant discrètement le miroir.

— Moi aussi, mamour.

J'essaye de me refaire une beauté, malgré le vent, la barrette dans mes cheveux et l'absence complète de maquillage. Je peux toujours rêver, mais je demande quand même à Raphaël s'il n'a pas un tube d'eye-liner caché dans sa chaussette.

— Je l'ai oublié sur la table du salon. Désolé, Tracey !

— Ce n'est pas grave. C'est mieux, maintenant ?

Il me regarde de nouveau de la tête aux pieds.

— Pas vraiment. Pourquoi ?

— Juste comme ça. Je veux juste... tu sais... être présentable.

Surtout quand je suis sur le point de me fiancer devant des millions de téléspectateurs. Je me demande si mes neveux regardent la parade chez eux. Je pourrais peut-être passer un petit coup de fil discret à Mary Beth pour la prévenir.

Mais j'ai laissé mon portable à la maison, avec ma brosse et mon maquillage.

Qu'est-ce qui m'a pris de partir ainsi les mains dans les poches, avec mes Thermolactyl et mes



baskets ?

Jack se retourne de nouveau vers moi, tandis que nous remontons le dernier bloc d'immeubles de la 79<sup>e</sup> Rue en file indienne.

— Ça va ? demande-t-il.

— Super !

— Moi aussi, dit Raphaël, deux pas derrière moi. Mais mes chaussures me font mal.

— Il faut souffrir pour être belle... et authentique.

— C'est toi qui avais raison, Tracey. J'aurais dû t'écouter. Pieds nus avec un cache-sexe aurait été bien plus confortable.

Oh, mon Dieu. Grâce à moi, nous aurons le droit au costume indécent pour Thanksgiving, l'an prochain.

A la tribune près de Central Park, où la parade doit démarrer, Jack présente une pièce d'identité et un passe V.I.P. au gorille qui fait la sécurité.

Je guette pour voir si le type lui fait un clin d'œil, mais il se contente de grogner

:— C'est bon, vous pouvez passer.

Bon, d'accord. Jack n'a pas essayé d'acheter le vigile, mais ça ne veut pas dire que le coup de la télé soit annulé.

Je suis sûre que c'est toujours prévu.

A moins qu'il ait vraiment un lézard dans sa poche.

Ce qui ne me poserait aucun problème, je tiens à le préciser. Aucun problème si je ne suis pas fiancée aujourd'hui... ou un autre jour. Je n'y penserais même pas s'il n'avait pas repoussé ma main comme ça.

Non, je serais tranquillement, *tra-la-la-la*, mariée ou célibataire, en train de profiter de la parade, *la-la-la*, je m'en fiche, la vie est belle.

Mais non, me revoilà tout excitée à l'idée que quelque chose va peut-être arriver aujourd'hui, en direct à la télé. Ou pas. Pourquoi suis-je obligée de m'infliger une torture pareille ?

Un second vigile au pied des gradins nous rappelle que, pour des raisons de sécurité, toute sortie de l'espace V.I.P. sera définitive.

Je ne peux m'empêcher de me sentir un peu anxieuse à cette nouvelle. En plus, je ne vois vraiment pas

en quoi ce serait dangereux de laisser des V.I.P. aller et venir à leur guise.

Mais nous sommes dans le New York de l'après-11-Septembre et ils doivent avoir de bonnes raisons. Même s'ils n'en avaient pas, je ne vois pas qui voudrait menacer un vigile de la stature de Hulk.

Nous nous asseyons derrière une femme et un enfant d'une dizaine d'années. Je suis sûre qu'il s'agit de la famille d'Al Roker, le Monsieur Météo de NBC.

Je pousse même Raphaël du coude pour le lui dire, mais à ce moment là, il se retourne et chantonne :

— J'ai perdu la tête...

J'arrête de traquer des célébrités, même si je suis sûre d'avoir surpris le type qui jouait Gunther dans *Friends* en train de me dévisager.

Heureusement que je l'ai ignoré, parce qu'il s'agit en fait de la moitié d'un couple de lesbiennes et elle a l'air de penser que je faisais de l'œil à sa copine. Si seulement Jack pouvait me filer cette fichue bague, pour prouver à cette fille que sa petite amie ne m'intéresse pas le moins du monde. Pas plus que le type qui jouait Gunther dans *Friends*.

Mon Dieu, si seulement je pouvais fumer.

Une cigarette ou un avenir radieux avec Jack.

Mais, pour l'instant, Jack a plutôt l'air d'un petit garçon qui assiste à sa première Parade de Thanksgiving de Macy's. Ce qui m'énerve au plus haut point, de façon surprenante, surtout quand il me demande :

— C'est super, non ? On est bien placés, non ?

Je me sens toujours un peu anxieuse d'être enfermée et je me demande ce qui se passerait si je devais faire pipi, maintenant que nous sommes dans la zone V.I.P.

Et, bien évidemment, je me rends compte tout de suite après que j'ai vraiment envie de faire pipi.

Je ne pense pas qu'ils fournissent, au sein de la zone protégée, des toilettes portatives pour les V.I.P. à la vessie grande comme un grain de raisin.

Apparemment, non.

Je le sais, parce que je viens de demander à Raphaël, qui a demandé à Jack —même si je lui avais demandé de ne pas le faire — qui, à son tour, a demandé, à contrecœur, à Hulk.

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ? je demande à Jack.

— Tu te retiens ?

— Me retenir ? Pendant longtemps ?

— Jusqu'à ce que le Père Noël soit passé ?

— C'est une blague ?

— Non. Le Père Noël est en queue de cortège. Et puis, de toute façon, je t'avais dit de prendre tes précautions quand on a acheté le café.

— J'ai essayé !

Je rêve ou c'est la conversation la plus ennuyeuse et la moins romantique que j'aie jamais eue ? J'ai du mal à croire que nous parlons de ça, alors qu'il va me demander en mariage d'une minute à l'autre. Ou pas.

— Tu veux partir pour essayer de trouver des toilettes ?

— Toute seule ?

— Je viendrais avec toi.

— Mais nous ne pourrons pas revenir si nous sortons.

— Eh bien... on rentrera.

Mais... et la demande en mariage retransmise à la télé ?

Est-ce un test ?

Peut-être pense-t-il que j'ai des soupçons et que je suis en train de le tester, lui.

— Tu sais quoi, Jack ? Laissons tomber. Ça ira.

— Bien.

Soit il me croit, soit il est soulagé de ne pas voir ses projets de fiançailles capoter, soit il se fiche éperdument de ma vessie.

Et maintenant ?

Je regarde quelques secondes les préparadons au défilé dans la rue, en essayant de me concentrer sur autre chose.

Impossible, bien sûr.

— Raphaël...

Je le trouve en train d'échanger des œillades avec un type supermignon, assis sur notre gauche.

— Il faut que je fasse pipi. Et puis, je te rappelle que tu es fiancé.

— Je sais, mais il est adorable. J'ai le droit de regarder, quand même.

— Je t'ai vu lui faire des clins d'œil.

— J'ai le droit aussi.

— Je n'en suis pas si sûre.

— Donatello et moi en avons discuté et les clins d'œil sont autorisés. C'est sans danger.

— Bien sûr.

— Tracey, tu as vraiment l'esprit mal tourné.

— Toi aussi !

— Je sais ! s'écrie-t-il avec joie. Mais tout va bien, parce que je suis amoureux de Donatello. Mes désirs fous ne sortiront pas de mon esprit.

— Oui, d'accord. Il faut que je fasse pipi.

Je ne lui demande pas de m'aider, je ne fais que partager un état de fait, afin de recevoir un peu de soutien en ces temps difficiles.

— Dis-le à Jack.

Tant pis pour le soutien.

Je remarque que Jack est fort occupé à nous tourner le dos et à faire semblant de s'intéresser à quelque chose situé à l'autre bout des gradins. Est-il en train de faire signe à un cameraman pour qu'il vienne filmer sa demande en mariage ?

Reste zen, Tracey.

En regardant un peu mieux, je m'aperçois qu'il n'y a aucune caméra en vue à cette extrémité des gradins, à moins qu'elle ne soit dissimulée dans la boîte familiale de pop-corn de cette famille de cinq enfants.

— Je lui ai dit, mais ça ne lui fait ni chaud ni froid.

Sauf s'il ne faisait que faire semblant, afin de préserver sa surprise. Dans ce cas, je lui pardonne.

Si ce n'est pas le cas, en revanche, je dois bien dire que j'ai de sérieux doutes quant à ses compétences de futur mari. Je sais bien qu'il s'agit de circonstances extraordinaires, mais je me demande ce qu'il aurait fait, dans une autre situation.

Combien de fois mon père s'est-il arrêté dans une station-service, alors que nous n'étions partis que depuis quinze minutes, pour que ma mère puisse aller faire un petit tour aux toilettes ?

Jack ferait-il la même chose pour moi ?

Je ne crois pas.

Je gigote en frissonnant. Ce serait peut-être plus facile de ne pas y penser sans cette pluie glacée qui coule sur mon visage. Et si ça déclenchait un réflexe biologique ? Comme cette bonne vieille blague d'internat, où il faut glisser la main d'un dormeur dans un bol d'eau tiède, pour qu'il fasse pipi au lit.

Ça ne m'est jamais arrivé, mais c'est juste parce que je n'ai jamais été interne.

— Viens, dit soudain Jack, en me prenant par la main.

— Où ça ?

Je me recoiffe discrètement. Le grand moment est-il enfin venu ? Je cherche les caméras du regard.

— Faire pipi, dit Jack. Ça urge, non ? Ça dépend...

Me dit-il la vérité ?

Et mon passage aux toilettes va-t-il retarder ou annuler mes fiançailles ?

Cela dit, ai-je vraiment envie de me fiancer à Jack avec la vessie pleine ?

Je regarde Jack pour essayer de lire son expression impénétrable.

Que faire, que faire... ?

Soudain, je la remarque.

Une miette.

Une miette de pain !

Par Batman, Hansel et Gretel, Jack a une miette de pain au coin des lèvres.

Tout à coup, tout devient limpide.

J'accuse !

Je le regarde, incrédule, déçue, peut-être même avec l'air dégoûté.

— Quoi ? demande-t-il innocemment.

Comme ça, ce n'était pas une bague, ni un lézard, dans sa poche.

C'était un petit pain au chocolat, acheté en douce pendant que j'essayais de ne pas poser les fesses sur la lunette des toilettes.

J'en ai la certitude. Comme hier soir, quand j'ai compris très vite que le coupable était le Colonel Moutarde, qui avait officié dans la véranda avec la clé anglaise.

Je suis dans le même état que le Bullwinkle en baudruche de tout à l'heure.

Comment ai-je pu me faire autant de films à cause d'une stupide viennoiserie ?

Mais, en réfléchissant bien, cela ne veut pas dire que ça ne nous arrivera jamais.

Ça veut juste dire que Jack avait faim.

Et que c'est un petit malin.

Je ne peux pas lui en vouloir.

Après tout, peut-être que nous allons nous fiancer plus tard, chez sa mère.

Sinon, je ne dois pas oublier que la journée est quand même positive, dans l'ensemble. Pour commencer, je n'ai pas mouillé ma culotte sur les gradins de Central Park West.

11

Wilma Candell a emménagé l'an dernier dans un appartement tout neuf, pas très loin de l'immense maison de style colonial de Bedford, où elle et son futur ex-mari ont élevé Jack et ses quatre sœurs.

Soyons clairs : l'appartement est très beau. Bien plus grand et plus lumineux que le nôtre — avec véranda, cheminée, garage et piscine, terrain de tennis et golf en copropriété. L'immeuble et les installations sont neufs et la décoration est sobre, ce qui met en valeur les magnifiques meubles d'époque et les œuvres d'art de Wilma.

Mais quand je pense au train de vie auquel elle a dû renoncer après sa séparation, je ne peux m'empêcher de la plaindre un peu. Ça doit être déprimant de passer de cinq cents mètres carrés à un espace aussi exigu (pour elle) et l'idée qu'une peinture de valeur soit accrochée sur un mur mitoyen en plâtre me met mal à l'aise.

Habillée d'une jupe droite de tweed noir, un pull de cachemire noir et un rang de perles, Wilma est l'élégance même. Elle est maquillée, parfumée et ses cheveux sont impeccables. Je pense alors à Audrey Hepburn.

Puis à ma propre mère. Ça me fait cet effet chaque fois que je vois Wilma, mais aujourd'hui, le contraste est plus flagrant que jamais. Parce que je sais qu'à cet instant même, ma mère est rouge d'épuisement et quelle porte soit un tablier, soit un pantalon en tricot taché de sauce et de graisse (parce qu'elle était trop occupée pour penser à enfiler son tablier). Elle porte toujours le même pantalon en tricot marron pour Thanksgiving. A moins qu'elle ne possède que des pantalons marron,

tous identiques.

Mais c'est ma mère et je l'adore. Impossible de faire plus maternel que Connie Spadolini. Sur le plan maternel, elle bat Wilma Candell à plate couture.

Non pas que Wilma n'aime pas ses enfants ; au contraire, elle les adore. Elle est juste plus calme et plus mesurée dans ses effusions. Elle ne se permettrait jamais de nettoyer le visage d'un enfant, et encore moins d'un adulte, avec un mouchoir imbibé de salive. Alors que ma mère l'a encore fait la dernière fois que je suis allée chez mes parents, pensant que j'avais une tache sur la joue, alors que c'était un grain de beauté.

Comme la tache refusait de partir, elle a décidé que c'était un signe précurseur de cancer de la peau et que je ferais mieux de commencer à porter des robes longues et un foulard pour combattre les effets néfastes du soleil.

Bon, d'accord, peut-être pas des robes longues et un foulard, mais des manches longues et un chapeau. Pas une casquette. Un chapeau. Je le sais, parce que quand j'ai mis la casquette de mon frère Joey pour apaiser ses craintes, elle m'a affirmé que ce ne serait pas suffisant. Je crois qu'elle voudrait que je me promène dans Manhattan avec un chapeau de voyage, avec foulard et voilette comme au siècle dernier. Elle peut toujours rêver, mais je lui ai promis de me garder du grand méchant soleil.

Wilma a le teint joliment hâlé pour un mois de novembre. Jack ma dit quelle faisait des séances d'U.V. quotidiennes pour préparer son voyage aux Caraïbes à Noël, parce qu'elle ne voulait pas avoir l'air d'un cachet d'aspirine sur la plage.

C'est bien normal, non ?

La différence entre Wilma et ma mère est criante. Je ne parviens pas à imaginer ma mère sous une lampe à U.V. Encore moins sur une plage des Caraïbes. Surtout à Noël.

Non, à Noël, il y a des dizaines et des dizaines de *cucidati* à confectionner, pour les offrir à la famille, aux amis, aux paroissiens, comme si tous n'attendaient qu'une seule chose des Spadolini cette année : une boîte de gâteaux à la figue, qui auraient pu être appétissants, s'ils n'étaient justement pas fourrés à la figue.

Ma mère en donne aux gens qui chantent des cantiques devant les maisons, en envoie par la poste à des connaissances éloignées, en glisse dans la boîte à déjeuner de mon père pour qu'il les partage avec ses collègues et en laisse même sur le pare-brise des voitures au parking du super- marché. Bon, d'accord, j'invente la fin, mais je n'exagère pas tant que ça.

Je ne comprends toujours pas qu'on puisse s'épuiser à confectionner des centaines de petits gâteaux écœurants, à partir d'une recette sicilienne centenaire impossible à suivre, pour les donner ensuite à tout le monde. Mais c'est la mission de Noël de ma mère et, Dieu lui en est témoin, elle a bien l'intention de nourrir les masses de *cucidati*, comme sa propre mère avant elle, même si elle doit en mourir. Même ma sœur Mary Beth a attrapé le virus et elle vient tous les ans mettre la main à la pâte pour aider ma mère à mélanger, étaler, fourrer et cuire l'inférieur gâteau. Elle en offre même des

boîtes à ses baby-sitters et aux maîtresses d'école de ses deux garçons, lesquelles préféreraient sans nul doute une tasse de « meilleure maîtresse du monde » en faïence blanche.

Je suis sûre que je serai celle qui rompra avec la tradition familiale, quitte à essuyer des années et des années de discours moralisateur ou des vagues de culpabilité encore plus forte que celle que je ressens maintenant.

— Entrez, vous êtes trempés ! Alors, cette parade ?

Wilma nous embrasse tous les deux.

— Nous ne sommes pas vraiment restés pour voir le défilé, dit Jack.

— Je vous comprends bien : quel temps épouvantable !

C'est vrai.

J'espère que Jack ne va se mettre à lui expliquer que nous avons été forcés de fuir les gradins V.I.P. et d'abandonner notre copain néo-pèlerin en plein flirt à cause d'un besoin urgent.

Nous avons trouvé des toilettes portatives sur Amsterdam Avenue en un clin d'œil. Après, Jack m'a proposé de rejoindre Central Park West pour regarder le défilé depuis le trottoir, mais il y avait vraiment trop de monde. Impossible d'aller plus loin que la 77 Rue Ouest. Tout ce qu'on voyait, c'était un océan de têtes, d'enfants perchés sur les épaules de leurs parents, quelques arbres au loin dans le parc et un Garfield en baudruche flottant au-dessus de la foule.

Jack n'a même pas eu à me convaincre de rentrer. J'ai eu juste le temps de préparer ma fameuse casserole de haricots verts — celle avec la crème de champignons Campbell et les petits oignons — puis nous avons pris le train pour Westchester.

— Vous êtes les premiers, nous informe Wilma, tout en me débarrassant de mon plat recouvert d'aluminium pour le porter dans la cuisine.

Nous laissons nos chaussures mouillées sur le paillason et posons le pied sur l'épaisse moquette ivoire.

Wilma ne nous a pas demandé d'enlever nos chaussures, mais je sais que c'est l'une des habitudes de la famille. C'est aussi ce qu'on faisait à la maison de Bedford. Je m'en souviens bien, parce que la première fois que j'ai rencontré Wilma, je portais une chaussette trouée et j'ai passé mon temps à essayer de la garder pliée sous mon pied, pour que mon gros orteil ne sorte pas. Maintenant, je porte toujours mes plus belles chaussettes quand je vais chez Wilma.

D'ailleurs, je porte toujours mes plus beaux habits, parce qu'il y a quelque chose chez elle qui vous incite à soigner votre tenue. J'ai enfilé un beau pull noir et remplacé mes baskets par des bottes, mais je porte toujours mon jean. Ayant eu du mal à fermer mon petit pantalon noir, j'ai préféré remettre mon jean large, sachant le festin qui nous attendait.



— A quelle heure arrivent les autres ? demande Jack en suivant sa mère dans le salon immaculé.

— Jeannie ne vient que pour le dessert... Elle et Greg vont chez les parents de Greg à Rockland pour le déjeuner, d'abord. Kathleen, Bob et les jumelles ne devraient pas tarder et ils prennent Rachel en passant.

Jack se laisse tomber sur l'antique sofa, comme si c'était notre bon vieux canapé Ikea.

— Et Emily ?

Sa mère ne fait pas la grimace et ne bronche pas, mais elle évite soigneusement son regard (et le mien) pour répondre :

— Emily ne vient pas.

— Ah bon ? Pourquoi ?

C'est Jack qui pose la question, bien sûr. Je ne dis rien, parce que je n'ai pas très envie de me mêler de leurs problèmes familiaux devant sa mère. Peut-être le ferais-je si j'étais sa femme. Ou sa future femme.

Mais c'est un statut que je désespère d'atteindre avant la fin de la journée, parce que Jack a l'air bien trop détendu pour quelqu'un qui a l'intention de demander sa petite amie en mariage.

Il prend une poignée de cacahuètes dans un bol en cristal posé sur la table en marbre du salon et demande de nouveau :

— Pourquoi Emily ne vient-elle pas ?

— Parce qu'elle a de la peine pour ton père et qu'elle va déjeuner avec lui à la place.

— A son appartement ? C'est lui qui cuisine ?

— Je n'en sais rien.

— Quand a-t-elle décidé ça ? continue Jack, sans la moindre considération pour le cœur brisé de sa mère.

Enfin, j'imagine qu'elle a le cœur brisé. Si j'étais elle et qu'un de mes enfants m'avait lâchée pour Thanksgiving, j'aurais le cœur brisé. Cela dit, j'ai moi-même lâché ma mère.

Je me demande si, à l'instant même, elle n'est pas en train de lever les bras au ciel, dans un geste d'impuissance, en discutant de mon cas avec une de mes belles-sœurs.

— Parce que je lui ai parlé hier soir, poursuit Jack en se servant une seconde fois, et elle m'a dit quelle venait. Elle a dit qu'elle amenait deux tartes à la citrouille d'une grande boulangerie de Brooklyn.

— Alors, elle a dû se décider ce matin, j'imagine.

— Et les tartes ?

— C'est tout ce qui t'inquiète, on dirait, réplique sèchement Wilma.

— Tu n'es pas obligée d'être sarcastique, maman.

— Enfin, Jack ! Qu'est-ce que ça veut dire, ce « Et les tartes » ? Tu crois que je me soucie du sort des tartes ?

Jack ne dit rien. Je me sens obligée de combler ce silence pesant qui s'installe.

— Ne vous inquiétez pas pour les tartes, Wilma. De toute façon, je suis au régime.

Je ne sais pas pourquoi j'ai tenu à partager cette information cruciale.

Comme si les tartes n'avaient été prévues que pour moi !

Pourtant, j'adore la tarte à la citrouille. J'aime tellement ça que l'idée même de ne pas en manger pour Thanksgiving me fait regretter ma famille.

Ma mère prépare toujours de la tarte à la citrouille pour le dessert, à Thanksgiving. Elle en fait même six, d'ailleurs. Avec une véritable citrouille fraîche, pas en conserve. Et elle en sert des grosses tranches avec de la vraie crème fouettée, qu'elle fait elle-même avec son vieux batteur mécanique qui éclabousse ses cheveux, son visage, les murs et le plan de travail.

Elle découpe la tarte dans la cuisine, mais apporte toujours la crème fouettée sur la table, dans un grand saladier jaune en terre, le même tous les ans.

Elle en possède aussi un plus grand, dans lequel elle met les patates douces confites. Je n'aime pas ça, mais ça me rend triste d'y penser.

A moins que ce soit la faim.

Après tout, je n'ai rien mangé depuis la pizza d'hier soir avec Buckley et Sonja. J'aurais bien englouti une dinde rôtie avec la barde et un quart de tarte au potiron garnie de crème fouettée en guise de dessert.

Ou alors, une cigarette pour éloigner cette sensation cuisante de faim, parce qu'être en manque à la fois de nicotine et de nourriture suffirait à faire basculer dans la folie toute personne normalement constituée et saine d'esprit.

Oui, je suis normalement constituée et saine d'esprit, merci.

Pendant ce temps, Jack, qui a non seulement mangé un petit pain au chocolat, mais aussi de la pizza froide et quelques cuillerées de beurre de cacahuète avant de quitter la maison, continue de se

goinfrer de cacahuètes, comme s'il venait de remporter l'épreuve finale de Koh-Lanta.

— Vous croyez que les supermarchés sont ouverts aujourd'hui, Tracey ? Parce qu'on pourrait aller chercher des tartes surgelées...

Apparemment, Wilma a perçu le drame personnel que l'absence de tarte à la citrouille vient de provoquer en moi.

— Ne vous en faites pas, Wilma. Nous nous passerons très bien de tartes.

C'était un peu présomptueux de ma part, vous ne trouvez pas ? Pourquoi est-ce que je me sens obligée de jouer les porte-parole pour toute la famille Candell, alors que, techniquement, je n'en fais pas partie ? Ça me dépasse. Qui suis-je pour affirmer qu'un dîner de Thanksgiving sans tarte à la citrouille convient à tout le monde ?

Pourtant, Wilma n'a pas l'air choqué. Peut-être croit-elle que j'emploie un « nous » de majesté.

— Voulez-vous un verre de vin ? demande-t-elle.

Je crois qu'elle s'adresse à nous deux, alors je prends bien soin de ne pas répondre à la place de Jack. Je ne voudrais pas qu'elle me prenne pour le genre de belle-fille envahissante qui dirige la vie de son fils.

Je m'attends à ce que Jack accepte avec plaisir, pour se mettre en appétit, mais il se contente de refuser d'un signe de tête.

— Et vous, Tracey ?

— Non, merci, dis-je à contrecœur.

Un verre de vin à jeun pourrait bien me pousser à faire une déclaration d'amour à Jack devant le clan Candell au grand complet. Ou pire : je pourrais bien me retrouver à pleurer sur l'épaule de sa mère dans la cuisine parce qu'il ne m'a toujours pas offert la bague.

— Un cocktail, alors ? insiste Wilma.

Sa question se perd dans le grondement féroce de mon estomac, que j'essaye habilement de couvrir en changeant rapidement de position sur le sofa. Hélas, cela ne sert pas à grand-chose et mon estomac continue sa sourde plainte gastrique.

— Je peux vous faire une vodka-tonic, poursuit Wilma, avec le détachement de l'hôtesse parfaite. Ou un rhum-Coca ?

J'ai plus envie d'un Bloody Mary bien épicé, avec plein de sel de céleri et des olives. Un vrai repas complet !

Mais non, Wilma ne me le propose pas et j'ai trop peur de passer pour une goinfre affamée en le lui demandant.

— Merci, Wilma, ça ira. Je peux vous aider dans la cuisine ?

— Non, c'est gentil, répond-elle avec un sourire. Merci, Tracey.

Je souris à mon tour. Et tout à coup, un doute m'assaille.

A propos de cuisine...

Je sens une odeur de peinture, de Lysol, de fleurs. Je sens même l'odeur des cacahuètes dans le bol.

Mais ne devrais-je pas aussi sentir les effluves délicieux d'une dinde en train de rôtir ?

Sans parler de la sauce en train de mijoter sur le fourneau, des pommes de terre en train de bouillir pour la purée, de la sauge parfumant délicatement la farce...

Je jette un coup d'œil inquiet vers Jack, me demandant s'il pense la même chose que moi.

— Le match ne commence pas avant quatre heures, répond-il.

Bon, soit la télépathie ne fait pas partie de ses nombreux talents, soit la seule chose qui l'intéresse, c'est un ballon ovale et des buts.

— Vous êtes sûre de ne pas avoir besoin d'aide dans la cuisine, Wilma ? dis-je, bien décidée à éclaircir le mystère des effluves inexistantes.

— Non, merci, répond-elle encore, en me regardant bizarrement.

— Vraiment ? demande Tracey Spadolini, l'intrépide assistante de Sherlock Holmes.

— Heu... oui.

Bon, d'accord, je ferais un très mauvais détective, malgré ma victoire écrasante dans l'affaire du Colonel Moutarde dans la véranda avec la clé anglaise d'hier soir. Mais je ne peux quand même pas demander de but en blanc à la mère de Jack pourquoi elle n'a pas encore commencé à préparer à le repas ?

Peut-être que si.

Peut-être que les Candell ne savent pas qu'il faut six heures pour faire rôtir une dinde. Il faut absolument que quelqu'un les avertisse avant qu'il ne soit trop tard.

C'est un travail pour Tracey Spadolini, apprentie Sherlock Holmes et esclave de cuisine.

— Hum...

C'est toujours une bonne entrée en matière.

— Oui ? demande Wilma.

Jack s'arrête gentiment de mâcher et se penche légèrement en avant, comme s'il avait senti une note de provocation dans l'air pur de l'appartement, Je toussote.

— Je me demandais juste... Etes-vous bien sûre d'avoir le temps de... heu... faire cuire tout ce qu'il faut ? A temps, je veux dire ? Pour le... heu... le repas ?

— Oh, fait Wilma, en balayant mes craintes d'un geste, tandis que Jack se remet à mâchonner. J'ai tout préparé hier. Il n'y a plus qu'à réchauffer.

Réchauffer ?

Un repas de Thanksgiving ? Dinde, sauce, farce, purée... réchauffés ? Comme de vulgaires restes ?

Cette fois-ci, je regrette franchement de ne pas être chez moi.

— Je cuisine toujours la veille, m'informe joyeusement Wilma. C'est tellement plus simple comme ça !

*Plus simple ?* Oui, le fast-food aussi. Allez ! Si on allait carrément tous au *drive-in* pour commander des *nuggets* de dinde et des frites ?

Je parviens juste à articuler :

— Comme c'est malin de votre part !

Enfin, c'est ce que je veux dire, mais tout ce qui sort c'est un genre de grognement incertain.

Mais l'insouciant duo mère-fils est déjà passé à des questions plus cruciales.

Quand Wilma fait allusion à des minichamallows pour les patates douces en boîte, mon cœur s'arrête. Les chamallows, c'est pour le chocolat chaud et les patates douces ne sont pas censées être en conserve. Il faut les sortir soi-même de la terre nourricière, les brosser et les peler.

Bon, d'accord, elles peuvent venir du supermarché du coin, pour être brossées et pelées.

Le but de Thanksgiving, c'est de s'épuiser à la tâche dans une cuisine surchauffée, non ? Ou bien je me trompe ?

Apparemment, je me trompe. Apparemment, Wilma Candell préfère s'épuiser au club de gym, pour ensuite passer la journée de Thanksgiving à pianoter sur son micro-ondes, en prenant bien garde de ne pas se briser un ongle.

C'est...

C'est...

C'est une mascarade ! Ma mère se retournerait dans sa tombe si elle apprenait une chose pareille. Enfin, si elle était morte. Mais vous me comprenez.

Moi aussi, d'ailleurs.

Je parie que la sauce et la farce seront des préparations toutes prêtes achetées au supermarché.

Connie Spadolini, elle, fait tout elle-même, au cas où j'aurais oublié de vous le préciser. Bref.

J'adresse un sourire rassurant à ma future belle-mère, pour lui prouver que les conserves transgéniques, je trouve ça épatant.

Elle me rend mon sourire, pour me montrer que... que quoi ?

A propos de quoi veut-elle me rassurer ?

Qui sait ? Mais son sourire se veut rassurant, c'est sûr. Et il y a quelque chose de complice dans son regard. J'en mettrais ma main au feu.

Hum. Essaye-t-elle de me dire que les conserves trans- géniques ne sont pas le clou de la journée ? Que Jack a prévu des fiançailles surprises pour moi ?

Oh mon Dieu, faites que ce soit ça !

Avant que j'aie pu essayer d'en savoir plus, les deux sœurs de Jack, son beau-frère et ses deux nièces jumelles font bruyamment irruption dans l'appartement.

Je connais bien Rachel, parce quelle appelle souvent et qu'elle vient de temps en temps en ville avec son petit ami, mais je n'ai rencontré Kathleen et Bob qu'une ou deux fois.

Ce qui m'a suffi pour comprendre qu'ils étaient aussi englués en banlieue que ma famille à Brookside. Pour Kathleen, une jolie brune, et Bob, un B.C.B.G. à lunettes, le monde tourne autour de leurs deux filles de quatre ans, leur maison

—qu'ils sont en permanence en train de transformer — leurs deux voitures —deux SUV — et leurs voisins que personne ne connaît, mais dont ils persistent à parler comme si nous les avions vus hier... et que nous nous intéressions à leur sort.

— Désolée pour le retard ! lance Kathleen, en posant son jean taille trente-quatre sur le sofa comme si elle était épuisée.

De toute évidence, elle a passé la journée à faire de la randonnée en montagne.

Oups, pardon, j'avais oublié de qui je parlais. Je parie qu'elle a fait la grasse matinée et qu'elle a pris un long bain moussant ensuite.

— Rodney et Sue sont passés à la maison, explique-t-elle. Ils avaient un besoin urgent d'une poêle.

Oh oui, voilà qui explique très bien leur retard d'une heure.

Je souris vaguement, puis je me sens obligée de demander, pour combler le silence qui suit :

— Qui sont Rodney et Sue ?

— Ils vivent dans la maison de style Tudor avec les trois lucarnes, précise Bob.

Il doit penser que lors de ma seule et unique visite chez eux, l'an dernier, j'ai étudié de près l'architecture du quartier.

— Ah oui, je vois. La belle maison en stuc, je m'en souviens.

C'est faux, mais je me dis que je ne risque pas grand-chose, parce que toutes les maisons Tudor sont en stuc. Non ?

Apparemment pas. Certaines sont en briques. C'est le cas de celle de Rodney et Sue.

— Non, tu confonds avec celle de Kevin et Doreen, m'informe Kathleen. Celle-ci est en stuc avec un toit d'ardoise rouge récemment refait. C'est eux qui ont eu ce problème de mousse dont nous vous avons parlé.

Quand ça ? En août dernier, au dernier barbecue familial ?

Et... cette mousse ? D'abord, parle-t-elle du végétal envahissant ou d'un dessert au chocolat ? Je préfère ne pas prendre le risque de me renseigner et acquiesce d'un air entendu. Kevin et Doreen. La mousse (?). Maison en stuc, nouveau toit d'ardoises.

— Oh!

Bob se tape le front comme s'il venait de se rappeler quelque chose d'important. Comme par exemple, une bouteille de vodka Grey Goose qu'il aurait apportée et qu'il serait grand temps d'entamer pour le concours de shots.

— J'allais oublier ! Devinez quoi ? Chris a enfin obtenu sa promotion.

— Il était temps ! dis-je triomphalement.

Ce qui appelle la question cruciale de savoir qui est Chris et pourquoi cela a pris si longtemps pour qu'il/elle ait cette promotion.

Et d'abord, pourquoi suis-je la seule à participer à cette conversation ennuyeuse, bon sang ?

Rachel est en plein aparté avec sa mère (elles chuchotent), Jack voue une admiration inquiétante au bol de cacahuètes et les jumelles, Ashley et Olivia, s'activent à quatre pattes pour remettre de l'ordre

dans les chaussures alignées près de la porte d'entrée.

Oui, Ashley et Olivia. Pas Ashley et Mary Kate, ni Terry et Kerry, ni même Olga et Olivia.

Ashley et Olivia.

Devinez qui est la plus mignonne ?

Non, vraiment, devinez.

Exactement. Olivia la maigrichonne, boucles mornes et dents un peu en avant, est condamnée à vivre dans l'ombre de son adorable sœur, dotée d'un adorable prénom, qui sera sans doute une reine de beauté, chantera dans un groupe de rock et aura un petit ami avant même d'avoir atteint la puberté.

Ashley et Olivia. C'est tragique. Oh, Kathleen et Bob, qu'est-ce qui a bien pu vous prendre à la maternité ?

Jack affirme, dans un souci de justice, que chacune des jumelles porte le nom d'un être cher à leur famille. Sans doute une arrière-grand-tante rachitique et une starlette pétillante.

Souci d'équité, mon œil !

Malheureusement, aucune des deux fillettes n'est particulièrement adorable, malgré mes efforts répétés pour développer un faible pour Olivia.

Je décide d'ailleurs d'arrêter sur-le-champ, car je viens de la surprendre en train d'ouvrir la porte pour jeter une de mes bottes en cuir sous la pluie, avant de refermer discrètement la porte en s'assurant que personne ne l'a vue.

Personne, sauf moi.

Mais avant que je puisse cafter, Bob appelle les filles pour qu'elles viennent réciter un poème de Thanksgiving de leur cru.

« La dinde, c'est bon, la purée, j'adore ça et les Pèlerins ont découvert l'Amérique ». Quelque chose comme ça.

J'applaudis mollement, tandis que le reste de la famille se déchaîne dans une *standing ovation* et que Bob siffle dans ses doigts. C'est un peu exagéré, après une si piètre performance.

Qui a dit que la poésie devait rimer, me demanderez-vous ? D'accord, mais quand même.

Bref.

Le fond du problème, c'est que, soudain, mes neveux et leur nez qui coule me manquent plus que jamais.



— C'était comment la parade, Tracey ? demande Rachel, quand le public en délire s'est apaisé.

Je m'apprête à répondre, mais Bob annonce :

— Rodney et Sue y sont allés. Ils étaient à Herald Square. C'est pour ça qu'ils étaient si en retard pour préparer le repas.

Ce qui aurait pu inciter Wilma à aller réchauffer sa dinde, mais pensez-vous !

Elle ne trouve rien de mieux à dire que :

— Les filles, avez-vous un autre poème à nous réciter ? Ou peut-être une chanson de Thanksgiving ?

Je vous jure que j'ai envie de l'étrangler, ainsi que l'affreux duo sans talent.

A moins que je ne dévore le reste du bol de cacahuètes. Je meurs de faim et tout le monde s'en fiche !

Même Jack. Il est bien trop occupé à faire des sourires à ses nièces qui nous gratifient d'une chansonnette complètement fautive avec des paroles terriblement mièvrées.

— C'était merveilleux, roucoule leur grand-mère, gâteuse. Je n'avais jamais entendu une aussi jolie version de *Douce Nuit*.

J'attends que quelqu'un explique à cette pauvre Wilma que ce n'était pas *Douce Nuit*, mais apparemment, il s'agissait bien de ça.

Si ça continue, Bob va sortir un diapason de sa poche pour poursuivre le concert : peut-être une reprise édifiante de *Tous ensemble en ce jour*, suivi de plusieurs couplets de *Au-delà de la rivière et de la forêt*.

Soudain, je réalise que si Jack se décide un jour à me demander en mariage et que j'accepte — ce que j'ai bien l'intention de faire, rassurez-vous—je serai alors condamnée à passer encore de nombreux Thanksgiving avec ces gens.

Mes enfants auront un oncle qui les abreuvera d'histoires assommantes, peuplées d'inconnus tondant leur gazon deux fois par semaine, une grand-mère dont l'ustensile de cuisine le plus précieux est un ouvre-boîte et un duo de cousines dépareillées filant tout droit vers des années de psychothérapie intensive.

Il y a de quoi vous faire hésiter... mais pas plus d'une seconde.

Parce qu'à ce moment-là, Jack me regarde et me fait un grand sourire ravi.

Je fonds.

Il est peut-être nul en télépathie, mais pas moi. Je sais exactement ce qui se passe dans sa tête : Eh oui, pense-t-il, c'est ma famille ! Ils sont un peu tarés, mais je les adore tous... et, plus important

encore, je t'adore toi, pour les supporter sans te plaindre, même après le coup de la botte sous la pluie.

Attendez.

Il n'est pas au courant pour la botte.

S'il savait, il m'aimerait encore plus.

Note personnelle : penser à raconter le coup de la botte à Jack au plus vite.

Je lui souris aussi, pour lui dire : Ne t'inquiète pas, je suis vraiment contente que nous passions notre premier Thanksgiving ensemble. Le premier d'une longue liste. Et si nous le faisons chez nous l'an prochain ?

Jack hoche la tête et je sais qu'il me comprend.

Puis il se penche vers moi pour murmurer :

— Je vais aller regarder la fin du match de Détroit dans l'autre pièce. Tu viens ?

Bon, d'accord, il ne me comprend peut-être pas si bien que ça.

Mais après tout, pourquoi pas ? Et s'il avait non seulement très bien compris, mais qu'il était en plus prêt pour l'heure de vérité tant attendue ?

Je me pose la question pendant quelques secondes : essaie-t-il de m'attirer à l'écart, afin de pouvoir me donner la bague en privé ?

Je le regarde et déchanté rapidement.

Aucune trace de romantisme dans ses yeux. Ça lui ferait simplement vraiment plaisir que je vienne regarder le football avec lui.

Finalement, ce n'est pas si grave. Peut-être que, pour le moment, tout ce dont j'ai besoin, c'est de regarder le football avec Jack.

Demain est un autre jour. Demain, tout peut arriver. Tout, sauf une nouvelle performance des deux sœurs St. James.

Pour l'instant, le match de Détroit nous attend.

En suivant Jack vers la chambre d'amis, qui sert aussi de salon télé à Wilma, je fais un détour rapide par la porte d'entrée pour récupérer ma botte. Je suis accueillie par une rafale de vent glacé.

Je repose ma botte sur le paillason en me demandant combien de temps elle va mettre pour sécher. Puis je glisse un œil vengeur vers les affreuses petites baskets vert clair d'Olivia (devinez qui a eu

les roses ?) Je suis un moment tentée d'en glisser une dans la cuvette des toilettes.

Mais je me reprends. Après tout, je serai un jour tante Tracey.

Est-ce que j'y crois vraiment ?

Oui. Au fond de moi-même, j'y crois.

Un jour.

Et moi, Tracey Spadolini, Apprentie Sherlock Holmes/ Esclave de cuisine/Future tante de Ashley et Olivia, je jure devant vous que, lorsque viendra enfin ce jour, il n'y aura pas de petites demoiselles d'honneur à mon mariage.

Ça vous apprendra, espèces de voleuses de bottes, me dis-je en rejoignant mon bien-aimé.

Je m'arrête sur le pas de la porte.

Jack a posé un genou à terre.

Serait-ce vrai ?

Serait-ce maintenant ?

Ah non.

— Ah, la voilà, marmonne Jack en sortant la télécommande de dessous le canapé. Ma mère s'endort devant le télé-achat et la télécommande lui tombe toujours des mains. Ça fait des années quelle fait ça. Hé ! Que se passe-t-il ?

— Rien.

C'est un mensonge et je me jure de ne plus jamais me faire ce genre de frayeur.

La vie serait tellement plus facile si je ne savais pas qu'il a cette bague.

Cela dit, même si je ne le savais pas, serais-je quand même en train d'attendre des fiançailles qui ne viendront peut-être jamais ?

Au moins, comme ça, je sais que je n'attends pas en vain. Je sais qu'au bout du tunnel m'attendent des fiançailles et un mariage.

— Je suis tellement content que tu sois là, murmure Jack en m'attirant vers lui, tandis que nous nous installons dans le canapé.

— Oui, moi aussi.

Soudain, je suis submergée par une vague inattendue d'émotion. De l'amour pur.

C'est bien. Vraiment, vraiment bien. Jack et moi, je veux dire. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Nous deux, c'est pour la vie et je n'ai pas besoin de bague, ni de promesse pour comprendre cela.

Il m'embrasse puis s'écarte et remarque mes yeux baignés de larmes.

— Hé ! s'écrie-t-il, inquiet, en essuyant une larme sur ma joue. Que se passe-t-il ?

— Rien, dis-je de nouveau.

Mais, cette fois-ci, ce n'est pas un mensonge.

12

Peut-on rêver plus bel endroit pour des fiançailles qu'un romantique centre de spa sur la côte de la Nouvelle-Angleterre ?

Franchement, je ne pense pas. Mais vous devriez peut-être poser la question à Jack, parce qu'il n'a pas l'air d'accord.

Ça fait plus de vingt-quatre heures que nous sommes au centre Two Hearts et, sans vouloir être pessimiste, je ne crois pas qu'il ait l'intention de se décider ce week-end.

Ma révélation de Thanksgiving a malheureusement été de courte durée.

Je suis de nouveau en train de me torturer l'esprit pour savoir quand il va faire sa demande et surtout, pourquoi il ne l'a pas encore faite. Plusieurs occasions se sont déjà présentées, non ?

Bon sang, mais qu'est-ce qu'il attend ? Noël ? La Saint-Sylvestre ? Ou bien, Dieu m'en préserve, le printemps ?

Ne voit-il pas que nos chances de célébrer notre mariage en automne se réduisent à vue d'œil ? Oui, je suis toujours bien décidée à me marier en octobre.

S'il me demande en mariage avant la fin du week-end, il sera encore temps de tout organiser. Mais franchement, je n'y crois pas, malgré le cadre romantique de ce week-end.

Attention, ne vous méprenez pas : je suis très contente d'être là. C'est juste que...

Eh bien, assise sur le lit, vêtue d'un vieux survêtement, je regarde Jack fouiller dans sa valise, à la recherche de quelque chose à mettre pour le cours de réflexologie et je me demande : c'est tout ? C'est ça, le spa ?

Une chambre vieillot, sans télé, avec vue sur le parking. Une nourriture frugale, mais saine, qui me fait regretter de ne pas avoir emporté quelques Fritos en douce. Des séminaires réguliers, avec des titres du genre : « Libérez votre âme. Qui suis-je et pourquoi suis-je ici ? »

Tout ce que j'ai réussi à savoir en sortant de celui-là, c'est que je m'appelle Tracey Spadolini et que

je suis ici parce que c'est ma récompense pour avoir arrêté de fumer. Quant à Jack, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il a pu en tirer, vu qu'il ne fumait pas avant. Pourtant, j'ai vu d'autres couples acquiescer avec sérieux aux paroles de Shalaylah, l'institutrice. Ils semblaient tous touchés par une sorte de grâce spirituelle qui nous a échappé à tous les deux.

J'en conclus qu'ils doivent tous être mariés et que c'est pour ça que nous ne pouvons pas comprendre. Notre âme est coincée dans les limbes spirituels parce que l'un de nous deux est allergique au mariage.

Ce n'est peut-être pas le seul problème.

Je commence à me demander si je suis vraiment faite pour la vie en spa. Je crois que j'avais dû me représenter un week-end de plaisirs, voire de décadence.

Je n'avais pas envisagé une avalanche d'activités non-stop, plus adaptées à des yogis New Age et souples qu'à une fumeuse repentie à la brioche naissante et à l'appétit féroce.

Je ne veux pas décevoir Jack, pourtant. Ce week-end doit lui coûter une petite fortune... qui aurait été mieux dépensée dans un rapide aller-retour imbibé de rhum aux Caraïbes, si vous voulez mon avis. Bref, il est important que je profite de chaque instant.

Non pas que Jack se doute de quoi que ce soit. Je suis devenue une excellente actrice, croyez-moi. Hier soir, j'ai feint l'extase suprême pendant une séance de massage aux pierres chaudes. Les méthodes de torture primitives, c'était de la gnognotte en comparaison. Ce matin, j'ai accompli un tour de force après un masque à la paraffine qui m'a laissée avec l'épiderme du visage à vif.

— Un jean, ça va ? demande Jack en me montrant le pantalon qu'il portait hier dans le train.

— Je ne sais pas... ça n'allait pas pour le yoga, ce matin.

Il a été obligé de retourner rapidement à la chambre pour enfiler un survêtement. Ça lui a permis d'échapper à dix minutes de contorsions défiant les lois de la gravité.

Pas étonnant qu'il ne grimace pas de douleur en se penchant sur sa valise.

— Oui, mais c'était du yoga. Maintenant, c'est la réflexologie.

C'est ça, fais le malin. Comme si tu savais ce que c'était.

Je n'en ai pas la moindre idée non plus, d'ailleurs. Mais au moins, si quelqu'un me demande de me rouler en boule sur le sol — ce qui est arrivé déjà plusieurs fois depuis hier — je serai prête.

— Je vais mettre un short, conclut Jack en sortant un truc vert en coton de sa valise. Il faudra peut-être avoir les jambes nues.

Ah bon ? Oh-oh. J'aurais peut-être dû me raser les jambes. J'avais trop de courbatures ce matin sous la douche pour attraper le rasoir. Alors, me plier en deux pour atteindre les poils de mes jambes, n'y

pensez même pas.

— Tu devrais peut-être mettre un short, aussi, me conseille Jack, en enfilant le sien sans le moindre signe de douleur.

Quel frimeur.

— Je n'ai pas emporté de short.

— Pourquoi ?

Parce que j'en n'ai plus aucun à ma taille, pour commencer.

— J'ai oublié d'en prendre un.

Mais bien sûr.

— Tu veux aller en acheter un à la boutique de l'accueil ? me propose-t-il, après avoir jeté un œil au survêtement que je porte depuis hier, par pure provocation vis-à-vis des hordes de minettes en caleçon stretch noir qui fréquentent le centre.

— Non, merci. Ça ira très bien pour la réflexologie...

Je consulte rapidement le programme de la journée.

— ... et la balade au coucher du soleil sur la plage.

Je vous l'ai dit : ces gens sont des sadiques dont le seul but est de vous faire courir toute la journée.

Au moins, une balade, je sais ce que c'est. Pas de surprise de ce côté-là.

Ensuite, ce sera le dîner. Pas de surprise de ce côté non plus. Hier soir, nous étions bien loin du repas moyen traditionnel, qui comporte en général une viande, des féculents, des légumes et, bien sûr, un dessert crémeux et délicieux.

Les quatre types d'aliments que j'ai pu reconnaître au spa étaient les germes, les graines, les légumineuses et les légumes verts. Tous sans goût, évidemment, mais tous très nourrissants et excellents pour l'âme et le corps. J'imagine que mes intestins doivent être aussi propres qu'un sou neuf...

Et dire qu'il y a quelques jours à peine, je me plaignais d'une tragique pénurie de tomates cerises. J'avais tellement faim ce matin au réveil que j'aurais pu ronger l'écorce d'un arbre. Cela dit, ne désespérons pas : ce pourrait bien être le plat principal de ce soir.

Hélas, le petit déjeuner s'est révélé maigre, chaud, grumeleux et non identifié. J'ai vidé mon bol en entier, me retenant pour ne pas lécher le fond et me lancer dans une imitation d'Oliver Twist à briser le cœur.

S'il vous plaît, m'sieur, je peux en avoir encore ?

Non ! Espèce de New-Yorkaise gloutonne ! Et tu n'auras pas non plus de caféine ! Na !

Je ne plaisante pas, les filles. Pas de café à Two Hearts. Résultat : j'ai la migraine, malgré les Advil que j'ingurgite à la chaîne. Au point où j'en suis, je tuerais père et mère pour un triple *macchiato* caramel, suivi d'un expresso bien tassé pour faire descendre le tout.

Bon sang, je tuerais même pour un pilon de la dinde caoutchouteuse de Wilma, baignant dans une sauce tiède en conserve. *Miam miam miam*.

Mais pour l'instant, je dois me contenter d'un mal de tête carabiné, d'un ventre vide et d'un mystérieux cours de réflexologie.

En route !

Ça peut vous sembler guilleret et plein d'entrain mais, croyez-moi, je n'ai pas du tout envie de chanter.

En chemin, on arrive à se perdre deux fois dans les couloirs du centre.

Le spa est situé dans un ancien hôtel de style 1900, perché sur le bord d'une falaise rocheuse, non loin des célèbres grandes demeures de Newport. C'est ici que les classes bourgeoises venaient en villégiature, dans le temps. Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis. Les murs sont couverts d'un papier peint à fleurs, les pièces communes sont chichement éclairées et il y a une odeur diffuse de renfermé qui me rappelle un livre que j'avais oublié sous la pluie, il y a vingt-cinq ans.

Mais je ne me plains pas.

Hier, j'ai trouvé l'endroit absolument charmant et même l'odeur de renfermé m'a paru agréable.

En fait, je crois que l'endroit pourrait retrouver beaucoup de son charme, si un chariot de café et de pâtisseries apparaissait soudain au détour du prochain couloir.

Naturellement, rien de tel ne se produit.

Nous parvenons enfin à la salle de réflexologie, située dans les entrailles de l'annexe — un terme pompeux pour un bloc de béton barbouillé à la va-vite.

Nous sommes accueillis par Zena et Ted, qui n'ont pas l'air décidé à franchir le cap de la trentaine et dont les muscles faciaux sont étrangement figés. Je parie que ces deux-là sont des adeptes du Botox. Je pense d'ailleurs aussi qu'ils ont connu l'âge d'or des pantalons patte d'eph'. Les yeux de Zena brillent d'une sagesse antique et je soupçonne qu'ils seraient cernés de rides, sans les miracles de l'esthétique moderne.

— Enlevez vos chaussures, vos chaussettes, et venez vous installer sur les tables, nous propose Ted.

Jack et moi nous regardons. Enlever nos chaussures et nos chaussettes ?

Avons-nous atterri par erreur dans le cours de pédicure ?

Ou alors sur le plateau d'un film porno, me dis-je avec appréhension lorsque Ted baisse la lumière, met une musique douce et nous invite à nous allonger pour laisser les sensations nous envahir. Je m'attends presque à les voir, lui et Zena, se déshabiller avant de se mettre en action.

Mais non, nous sommes dans le bon cours et l'effeuillage se limite aux pieds.

Au final, la réflexologie consiste à se faire masser les pieds. Zena et Ted viennent appuyer à divers points de nos extrémités, dans le but avoué de réduire notre stress et de faire naître une énergie nouvelle dans notre corps. En tout cas, c'est que je lis sur l'un des panneaux que j'aperçois depuis mon perchoir.

J'en ai à peine lu la moitié quand Zena commence son traitement. A l'instant même où je sens ses doigts froids sur la plante de mon pied droit, je suis prise d'une crise de fou rire. Elle enlève ses mains et me regarde, perplexe.

— Désolée. Je suis très chatouilleuse.

— Ce n'est pas grave, répond-elle en restant de marbre.

Elle n'a pas dû avoir beaucoup de crises de fou rire, ces soixante dernières années.

— Essayons encore, propose-t-elle.

Elle recommence.

Cette fois-ci, je manque de tomber de la table tellement je ris.

Jack, qui reste stoïque tandis que Ted lui pétrit les talons, se tourne vers moi, inquiet :

— Ça va, Tracey ?

— Oui, dis-je, d'une voix étranglée.

Zena soupire et attend que je me reprenne. Je m'allonge de nouveau, puis elle presse son index à la base de mon rikiki, qui est apparemment en lien direct avec mon centre du rire.

Aaaahhhh ! Cette fois-ci, je bondis de la table.

Dès que j'ai pu arrêter de rire et que j'ai retrouvé ma voix, j'affirme :

— Je ne peux pas. C'est physiquement impossible.

— Allez, Tracey, m'encourage Jack, comme si j'étais parfaitement capable de détacher les



terminaisons nerveuses de ma plante de pied. Bien sûr que tu peux le faire. Arrête de faire l'andouille.

Regard noir.

— Je ne fais pas l'andouille, je ris. C'est plus fort que moi.

— Essaie de te concentrer, dit-il en fermant les yeux, comme si le pouce de Ted venait de toucher un point particulièrement voluptueux.

— Je crois que je vais aller faire une sieste, dis-je à Zena en lui tendant un gros pourboire qu'elle empoche sans un mot. Merci beaucoup.

Je récupère mes chaussettes et mes chaussures.

— Tu pars ? demande soudain Jack.

— Oui, je te retrouve à la chambre.

— Attends, je viens avec toi, dit-il en s'asseyant.

— Non, reste. Profite de ton... heu... massage de pieds.

— Non, vraiment, je viens avec toi.

Il descend de la table.

— Tu n'es pas obligé !

Je préférerais qu'il reste. Si je pars seule, je pourrais arpenter chaque étage, à la recherche d'un distributeur. Ils doivent bien en avoir un quelque part, pour les membres du personnel qui ont besoin de leur dose quotidienne de chips ou de chocolat.

On peut toujours rêver, je sais.

Malheureusement pour moi, Jack tend déjà un pourboire à Ted et enfle ses chaussettes.

Une minute plus tard, nous marchons en direction de notre chambre.

— Tu aurais pu rester. Ça ne m'aurait vraiment pas dérangée.

— Non, je ne voulais pas que tu retournes là-haut toute seule, répond-il rapidement.

Trop rapidement. Je lui lance un regard en coin. Hum.

— Allez, va. Tu ne me feras pas croire que c'était vraiment agréable de te faire tripoter la plante des pieds par ce type.

Il hésite. Aha!

— Non, admet-il enfin. C'était assez nul, pour tout te dire.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? Pourquoi es-tu resté là à faire croire que c'était l'extase pendant que je faisais mon petit numéro d'hyène hystérique ?

— Ce n'était pas du tout l'extase, crois-moi. Ça ne me chatouillait pas, ça me faisait plutôt mal, au contraire. Je crois que je n'ai pas vraiment compris le but de la manoeuvre.

— Un peu comme pour le yoga...

Je sais de quoi je parle, j'ai dû endurer deux leçons à faire semblant de copier les postures, tout en consultant ma montre.

Ce que je fais de nouveau, pour m'apercevoir qu'il nous reste moins d'une heure avant de commencer la balade au coucher du soleil. Ou pas.

— Tu veux sécher la balade, aussi ?

— Pour faire quoi, à la place ?

Domage qu'il n'y ait pas de télé, me dis-je pour la cent millième fois depuis que nous sommes arrivés.

— Dormir ? Ou faire livrer des cafés et des cheeseburgers ? Ou les deux ?

Jack rit.

— Je ne plaisante pas.

— Vraiment ?

— J'ai désespérément besoin de caféine et j'ai envie de quelque chose qui cale l'estomac.

— J'imagine que cela exclut les germes et les graines ?

— Sauf si on est un rongeur.

— Je dois avouer que j'ai faim, moi aussi.

— Domage que nous n'ayons pas de voiture pour faire le tour et trouver un McDonald.

Jack réfléchit une minute.

— Que dirais-tu d'un petit compromis ?

— Tu veux dire voler une voiture et trouver un KFC ? Au pire, un chili à emporter et un Sunday

vanille me conviendraient aussi.

Jack me fait un grand sourire.

— Non, je pensais que nous pourrions faire le mur pour faire une longue balade sur la plage. Juste nous deux.

— C'est beau ce que tu dis. Tu sais parler aux femmes, toi.

Jack m'éblouit encore de son sourire ravageur et, pour la première fois de la journée, j'ai le cœur léger.

Nous attrapons une veste avant de nous diriger discrètement vers la sortie, un peu comme deux adolescents en cavale. Mon estomac me rappelle soudain qu'il reste encore un problème à régler.

Peut-être pourrons-nous faire de la pêche à pied sur la plage abandonnée.

Coquillages et crustacés.

Vous croyez que les eaux côtières de Rhodes Island sont polluées ?

Je sais.

Mais au point où j'en suis, je m'en fiche un peu. Quelques toxines n'ont jamais tué personne.

Bon, d'accord, j'ai peut-être tort sur ce point-là, mais c'est plus fort que moi. La faim obscurcit mon jugement.

Nous traversons la cour déserte pour emprunter un escalier de bois qui descend vers une plage de galets au pied de la falaise. Le ciel est gris et bas au-dessus des flots et l'air est saturé d'embruns.

En regardant autour de moi, je ne peux m'empêcher de penser que ce serait l'endroit rêvé pour un meurtre...

Ou une demande en mariage.

Mais j'ai promis de ne pas nourrir de faux espoirs et je me contente de marcher, main dans la main avec Jack, sur le sable mouillé.

— C'est vraiment superbe, dis-je en regardant une mouette planer au-dessus des vagues. Merci de m'avoir emmenée ici.

Jack me serre la main.

— Je croyais que tu détestais.

— J'hésite.

— Pas tout.

— C'est vrai ? Qu'est-ce que tu as aimé ?

— Maintenant. Et...

Je ne vois vraiment pas quoi dire d'autre, alors je répète avec conviction :

— J'aime bien maintenant.

Jack sourit.

— Tu parles d'une grande récompense. J'aurais du t'emmener à la campagne en bed & breakfast.

— Ou aux Caraïbes ?

Il rigole.

— Ou aux Caraïbes, si tu veux. Je ne savais pas que tu voulais y aller.

— Ça serait super, non ?

— Sans doute. Ma sœur est allée à Anguilla pour sa lune de miel.

— Kathleen ?

— Non, Jeannie. Elle n'en finissait plus de parler de la nourriture et de la beauté des lieux. Je devrais lui demander le nom de leur hôtel.

Vraiment ? Pourquoi devrait-il lui demander ? A-t-il l'intention de m'y emmener pour *notre* lune de miel ?

— Oui, renseigne-toi, dis-je, en tentant de refréner les battements de mon cœur qui s'emballe.

— Je lui demanderai quand je la verrai à Noël.

Les battements s'arrêtent net.

Noël.

Ça a été le principal sujet de conversation hier soir au moment du dessert qui, en l'absence de tarte à la citrouille, s'est tristement résumé à de la glace et des petits gâteaux secs.

Je sais depuis longtemps que les Candell passent toujours Noël ensemble à Aspen, où le père de Jack a un chalet. Au départ, c'était une maison de famille, mais c'est lui qui l'a récupérée après le divorce.

J'ai vu plein de photos et entendu d'innombrables histoires de ces Noëls, qui semblent toujours avoir un petit côté Kennedy : tout le monde skie, même les jumelles, et ils portent tous des combinaisons à

trois cents dollars, des lunettes d'aviateur et des bandeaux qui font très tendance sur les pistes ensoleillées du Colorado.

Lorsque le sujet de Noël a été mis sur le tapis jeudi soir, Wilma a semblé très excitée à l'idée d'aller aux Caraïbes avec sa copine divorcée, pendant que le reste de la famille s'envolerait pour les Rocheuses avec papa.

Si vous voulez mon avis, elle avait l'air aussi contente de ce voyage que moi à l'idée de passer Noël à Brookside.

— Tu veux dire que tu ne viendras pas avec nous ? a demandé Rachel, tellement choquée et déçue que j'ai d'abord cru qu'elle s'adressait à sa mère.

— Moi ? Non. Je vais chez mes parents à Noël. Ils seraient vraiment tristes si je ne venais pas, surtout après avoir raté Thanksgiving.

Tout le monde a semblé accepter cette réponse, y compris Jack.

Après tout, nous n'avions pas discuté de nos projets pour Noël.

Mais à présent, tandis que nous marchons sur la plage romantique, mais caillouteuse, Jack a l'air un peu triste.

— Tu es sûre que tu ne peux pas venir à Aspen avec nous ?

— A Noël ? Impossible. Je dois aller voir mes parents.

— Tu es vraiment sûre ?

— Certaine.

— Ça me rend malheureux de penser que nous n'allons pas passer les fêtes ensemble.

Et moi donc.

Si seulement...

— Il y a peut-être une solution, m'entends-je dire impulsivement.

Le visage de Jack s'illumine aussitôt.

— Tu veux dire que tu viendrais ?

— Non, mais tu peux venir à Brookside, toi !

Comment ai-je pu ne pas y penser avant ?

Peut-être parce que, je m'en rends compte un peu tard, mon invitation est une très, très mauvaise idée.

Bien sûr, Jack est déjà venu à Brookside...

Mais jamais pour Noël.

Si les Noëls de Jack à Aspen sont un remake de la vie des Kennedy, mes Noëls à Brookside sont... eh bien, mélangez les *Sopranos* avec *Plus Belle la Vie* et vous aurez une vague idée.

Ai-je vraiment envie de faire subir ça à ce pauvre Jack, gentil comme il est ?

Imaginez un peu : des dizaines de cousins, d'oncles éloignés, de tantes au troisième degré, certains avec des convictions bien affirmées, d'autres avec un mauvais rhume. Certains parleront trop fort et poseront beaucoup trop de questions, tandis que d'autres ne décrocheront pas un mot, parce vous ou quelqu'un d'autre dans la maison les avez insultés l'année précédente. La plupart d'entre eux vont sans doute embrasser tout le monde en arrivant et en repartant, même s'ils sont censés ne plus vous parler ou s'ils ne vous ont jamais vu.

Comme par exemple un petit ami de New York en visite. Pour finir, ils arriveront tous les bras chargés de cadeaux inutiles, qui seront ouverts un par un, dans un rituel immuable qui se poursuivra jusqu'aux petites heures du jour.

Ajoutez quelques traditions bizarres, beaucoup de nourriture, une insupportable moiteur, au moins un enfant qui vomit, des poils de chat...

Et puis, il y a aussi la neige. Incessante et portée par le vent. Des mètres de neige tombés pendant la nuit, que Jack se verra dans l'obligation de pelleter, à la demande de mon père.

— Tu es sérieuse ? demande Jack.

Je feins l'incompréhension.

— Sérieuse pour quoi ?

— Tu veux que je vienne à Brookside pour Noël ?

— Oh oui, bien sûr !

Je soupçonne fortement que ma nomination aux Oscars est aussi compromise que ma leçon de réflexologie, à en juger par la tête de Jack.

— Tu n'as pas l'air très emballé.

— Non, je le suis ! C'est juste que... ton père compte probablement sur toi pour Aspen.

— Qu'il aille se faire voir, marmonne Jack. Regarde ce qu'il a fait à ma mère. Je me fiche de ce qu'il pense.

Boooooon, d'accord. Je crois pouvoir affirmer avec quelque certitude qu'il n'a pas encore digéré le

divorce.

— Je préfère largement passer Noël avec toi et ta famille à Brookside.

Et vous savez quoi ? Je veux bien le croire.

Bon, c'est vrai qu'il ne sait pas où il met les pieds, le pauvre.

Mais quand même...

— Super !

Je ne peux d'ailleurs m'empêcher de noter que les chances de me fiancer pendant les vacances sont bien meilleures si Jack vient à Brookside, que si nous passons Noël chacun à un bout du continent.

En fait...

C'est peut-être pour ça qu'il a l'air aussi content de ce soudain changement de plan.

Regardez-le. Peut-être est-il en train de comploter pour glisser une bague de fiançailles dans mes souliers.

— C'est mes sœurs qui vont faire la tête, dit Jack, d'un ton presque joyeux.

A moins qu'il ne cherche simplement à se venger.

Soupir.

Tant pis.

Il est trop tard pour revenir sur ma proposition, maintenant.

Brookside n'a plus qu'à bien se tenir.

# Partie 4

## NOEL

13

— Il l'a peut-être vendue pour acheter de la drogue, Tracey.

Ça, bien sûr, c'est Raphaël. A propos de la bague que Jack ne m'a toujours pas offerte.

— Mgrrhph.

Ça, c'est moi. A propos de la supposition stupide de Raphaël.

— Tracey ! s'indigne-t-il, en agitant ses cheveux fraîchement décolorés en blond. Ce n'est pas très gentil de ta part de dire une chose pareille.

— Je peux en dire autant de toi. Jack ne prend pas de drogue.

— Ça, tu n'en sais rien. Attends, viens par ici.

Il me tire par le bras hors du flot de piétons qui arpentent Saint Mark's Place, pour examiner un étal de lunettes de soleil.

— Je suis sûre que Jack ne prend pas de drogue. Toi, en revanche, c'est moins certain.

— Si j'ai l'air de planer, c'est parce que je suis fou amoureux.

— Oh, arrête, je t'en prie.

Raphaël abandonne un instant une paire de lunettes léopard pour poser la main sur mon bras.

— Je sais à quel point c'est dur pour toi. La jalousie est une réaction naturelle, dans ta situation. Je suis désolé. Je te promets d'essayer de ne pas parler de Donatello plus que nécessaire.

— Ne t'inquiète pas. Je ne suis pas vraiment jalouse.

Non, simplement malade de l'entendre radoter sur leur mariage prévu le jour de la Saint-Valentin et de leur lune de miel en safari, après quoi ils vivront heureux jusqu'à la fin de leurs jours, bla bla bla...

— Bien sûr que non, dit-il gentiment. Alors, crois-tu que Donatello me trouvera encore plus irrésistible avec la paire léopard ou la zèbre pour le Kenya ?

Il essaye une paire, puis l'autre.



Je fais semblant d'hésiter, tandis qu'une crise de paranoïa aiguë s'empare de moi (merci Raphaël !) : serait-il possible que Jack prenne de la drogue ?

Mais non, bien sûr que non.

Et moi, je suis une idiote d'avoir simplement parlé de nos fiançailles inexistantes à cet oiseau de malheur de Raphaël. Comme si je n'avais pas encore compris qu'il n'avait rien de positif à dire sur le sujet ?

Il n'arrête pas de me répéter que Jack a le beurre, l'argent du beurre et le sourire de la crémière. La crémière, c'est moi.

— Un jour ou l'autre, Jack va changer de crèmerie, Tracey. Tu verras.

— Et ça veut dire quoi, tout ça ?

Cruelle erreur que de lui demander des explications. Parce que Raphaël utilise ses propres mots. Enfin, propres... C'est une façon de parler.

Note personnelle : ne surtout pas reparler de Jack et de la mystérieuse bague de fiançailles invisible pendant le reste de la soirée.

Le seul problème, c'est que c'est à peu près la seule chose qui m'intéresse en ce moment. Tout le reste, le travail, l'argent, les divers épisodes de la vie de ma famille, la folie des fêtes, me laisse indifférente.

Je suis sûre que je me sentirais mieux si je pouvais au moins tenter ma chance pour cet avancement chez Blair Barnett. Mais le poste de Mike est toujours vacant et, même si son (ou sa) remplaçant(e) est déjà parmi nous, chacun sait qu'il ne se passera rien pendant la période des fêtes. Tout le monde se contente de compter les jours jusqu'à Noël, date à laquelle l'agence, comme la plupart des agences à New York, fermera jusqu'au début du mois de janvier.

Bilan : je n'ai pas grand-chose à faire pour m'occuper au bureau... à part l'inévitable Flocon secret annuel.

Pourtant, je ne manque pas d'occupations, à la maison. Je suis même débordée, avec tout ce rangement à faire, ces cadeaux à emballer, ces bagages à faire...

Je regarde le ciel de décembre, où ne brille aucune étoile, en me disant que je n'aurais jamais dû accepter de venir faire des courses de Noël avec Raphaël.

J'aurais dû rester à la maison pour faire du ménage. Notre appartement est en bazar et, pour couronner le tout, notre table pliante n'a plus de pied depuis que je me suis cognée dedans ce matin. Je l'ai laissée en plan par terre, parce que j'étais en retard pour aller au travail. Il faudra que Jack mette de la pâte à bois ou quelque chose de ce genre pour la réparer en rentrant.

Quand je pense que je pourrais être chez moi à emballer des montagnes de cadeaux ou à faire mes

valises pour Brookside.

Nous ne partons que dans deux jours. Ce qui nous laisse du temps. Du temps pour écumer mes tiroirs et ma penderie à la recherche d'un ou deux trucs qui m'aillent encore.

Non, je n'ai pas encore perdu le poids que j'ai repris, après avoir arrêté de fumer.

Je crois même avoir en repris encore un peu depuis Thanksgiving, mais je n'ai pas l'intention de monter sur une balance pour savoir combien. Qui a envie de se peser en décembre, en pleine saison des chocolats, marrons glacés et autres excès ? Mieux vaut attendre un froid matin de janvier, quand il n'y aura plus que des vieilles papillotes et des restes de bûche bons à jeter.

— Tracey !

— Les léopard, dis-je à Raphaël qui s'impatiente.

— Motif, Tracey ?

— Parce qu'elles vont mieux avec ta nouvelle couleur fauve.

— Tu crois ?

J'acquiesce avec conviction.

— Oh, Tracey, je ne sais pas...

Raphaël tente de se mirer dans la surface réfléchissante de la paire de lunettes zèbre.

— Tu ne crois pas que ça fait trop gay ?

— Si, mais depuis quand cela t'inquiète ?

— Je n'ai pas envie d'avoir l'air gay ! proteste Raphaël, qui porte pourtant un manteau vintage en tweed sur un ensemble de pirate qu'il a fait confectionner par un de ses amis designer.

Oui, un ensemble de pirate.

Je suis prête à parier que Raphaël est le premier flibustier à arpenter les rues du Lower Manhattan depuis trois cents ans.

Il est passé au platine (ou « fauve », comme il persiste à le dire) voilà quelques jours, sous prétexte que « les hommes préfèrent les blondes ». Autrement dit, il a surpris Donatello en train d'échanger quelques paroles mielleuses avec un postier bien bâti aux cheveux dorés, alors qu'ils allaient poster leurs invitations pour le mariage. Si ça, ce n'est pas de la paranoïa.

— Je crois que tu as raison, dit enfin Raphaël. Les léopard vont beaucoup mieux avec mes cheveux et tant pis si ça fait gay.

— Tu les prends, alors ?

— Non ! dit-il joyeusement, en reposant les deux paires sur l'étal. Elles ne me plaisent pas vraiment.

— Parce qu'elles font trop gay ?

— Parce quelles me serrent les tempes. C'est reparti ?

Je vous jure que faire des courses de Noël avec ce capricieux de Raphaël est presque aussi fatigant qu'avec cette enfant gâtée de Kate. Ce que j'ai fait le week-end dernier. J'ai acheté un seul cadeau (une paire de gants pour mon Flocon annuel au bureau), avant de passer le reste de temps à regarder Kate essayer une ligne complète d'adorables vêtements de maternité.

Non, elle n'est pas encore enceinte.

Elle ne faisait que regarder...

La seule personne avec qui je peux vraiment faire du shopping, c'est Jack, mais il est en voyage d'affaires à Toledo pendant deux jours. Et puis, de toute façon, je suis censée lui acheter un cadeau, chose impossible à faire s'il est avec moi.

Chose impossible tout court, d'ailleurs.

Pour l'instant, en tout cas.

Parce que toutes les idées que j'ai eues n'allaient pas.

Une belle écharpe ?

Ridicule, surtout s'il m'offre une bague de fiançailles à Noël.

Une belle Rolex ?

Trop gros, surtout s'il ne m'offre *pas* de bague de fiançailles à Noël.

Vous voyez le problème ?

J'abandonne une pile de pulls sur un étal un peu plus loin dans la rue, après que Raphaël a décrété que c'était du « sous-cachemire ». Je soupire :

— Si seulement je savais s'il allait me demander en mariage ou pas...

Raphaël s'arrête net :

— Ai-je bien entendu, Tracey ?

D'accord, je n'ai apparemment pas compris la leçon. Et me revoilà condamnée à écouter le petit sermon moralisateur de Raphaël :

— Tu veux mon avis, Tracey ? La réponse est non. Il ne va pas te demander en mariage.

— Pourquoi pas ?

— S'il a soi-disant la bague depuis août, pourquoi ne te l'a-t-il pas encore offerte

?— Parce qu'il l'a vendue pour s'acheter de la drogue, tu te rappelles ?

— Tracey, c'est horrible ! Tu es sûre ?

— Non, je ne crois pas. Je t'ai déjà dit qu'il ne prenait pas de drogue.

— Alors, peut-être qu'il sort avec quelqu'un d'autre et que c'est à elle qu'il va donner la bague.

Un autre soir, ou après une dure journée de travail, cette suggestion aurait suffi à me faire réfléchir un instant, mais pas ce soir. Pas après l'épisode torride de ce matin, avant que Jack parte pour l'aéroport. Rien de tel qu'un bon gros câlin pour rassurer une fille avant de partir en voyage.

— Non. Impossible.

— Alors, peut-être qu'il l'a jetée dans la mer, comme la vieille dame à la fin de Titanic.

Il y a tellement de choses qui ne vont pas dans ce scénario que je ne sais par où commencer. Je fais le tri.

— Pour autant que je sache, Jack n'a pas pris le bateau depuis au moins deux ans.

— Alors, peut-être la-t-il jetée dans l'East River, Tracey. Y avais-tu seulement pensé ?

— Non, Raphaël, en effet.

— Tu devrais.

Je sens que je vais le regretter, mais...

— Pourquoi jetterait-il un diamant dans l'East River, Raphaël ?

— Pour détruire le dernier vestige du mariage raté de ses parents, explique-t-il d'un ton dramatique, avant de s'écrier : Oh, strass et paillettes, me voici !

Il s'est arrêté pour faire des mamours à un turban turquoise à paillettes, avant de le poser sur sa chevelure jaune... pardon, dorée.

— Tracey, n'est-ce pas adorable ?

— C'est... c'est très scintillant.

— De quoi ai-je l'air ?

— Tu ressembles au sultan d'Oman, pour être honnête.

— Tu dis ça comme si c'était mal.

— Enlève ce turban, Raphaël.

— Mais il est adorable, Tracey ! Et tellement chic !

Il jette un œil à l'étiquette du prix :

— En plus, c'est une affaire !

— Alors, achète-le.

— Tu crois ?

— Oui.

— Eh bien moi, je crois que tu devrais en prendre un pour Jack, Tracey. Tu l'imagines avec ça ?

Raphaël ferme les yeux et glousse, trouvant sans doute l'idée hilarante.

— Non. A part peut-être pour Halloween.

Raphaël ouvre brusquement les yeux, visiblement intéressé.

— Est-ce que Jack se déguise en femme fatale pour Halloween ?

— Non. Je sais que tu vas être surpris, mais Jack s'habille rarement en femme, fatale ou non.

— C'est bien dommage.

— Ben voyons.

Raphaël retire le turban, s'éloigne, puis revient précipitamment pour le remettre sur sa tête.

— Je ne peux pas ! Je l'adore trop !

— Achète-le, alors !

Le ton de ma voix le calme un peu et il réfléchit.

— J'hésite... Je n'aime pas faire des achats sur un coup de tête.

En fait, c'est tout le contraire. Il ne fait que ça.

— Tu vois, Raphaël, je pense que personne n'achète un turban turquoise à paillettes autrement que sur un coup de tête.

— C'est vrai. Mais... quand pourrais-je le porter ?

— Au travail ? Pour jouer ?

Je commence à en avoir par-dessus le turban, moi.

— C'est très polyvalent, c'est sûr, minaude-t-il en se regardant dans une glace.

J'hésite... Tu ne trouves pas que ça fait un peu trop... prétentieux ?

Ce n'est pas le terme que j'aurais choisi, mais...

— Si, mais ce n'est pas forcément négatif.

— J'en prends deux ! annonce-t-il en sortant une liasse de billets de vingt dollars de sa poche.

Il en compte six et devient l'heureux propriétaire d'une paire de turbans bleu turquoise à paillettes.

— Vous pouvez me faire un paquet-cadeau ? demande-t il ensuite au vendeur, imperturbable sous ses dreadlocks.

— Nan...

— Vous êtes sûr ? insiste Raphaël, un peu déçu.

— Ouais...

— Bon. Vous pouvez me faire une ristourne de dix dollars, alors ? Sur chacun ?

Le vendeur n'a pas l'air de trouver ça drôle.

A vrai dire, il a même l'air de très mauvais poil.

— Allez viens, Raphaël. Il ne fait pas de paquet-cadeau, on s'en va.

Je dois bien avouer que je ne tiens pas trop à finir la soirée sur une altercation entre Dreadlocks Man et notre petit consommateur mécontent, qui semble avoir oublié qu'il n'était pas au rayon accessoires de chez Bergdorf Goodman.

— Je mets le mien pour rentrer, décide Raphaël, en sortant son turban du sac en plastique que le vendeur lui a donné.

Tandis que nous nous éloignons, il grogne par-dessus son épaule :

— Et j'imagine que je vais devoir acheter une boîte et du papier cadeau pour celui de Donatello...

Dreadlocks Man a empoché son argent avant de se murer de nouveau dans son silence imperturbable.

Voilà, c'est le problème quand on fait ses courses sur la Saint Mark s Place et pas dans un grand magasin chic. Impossible de repartir avec un sac portant un nom prestigieux, ou une boîte d'emballage et encore moins un magnifique papier-cadeau, comme ils en font chez Bergdorf.

Si je trouve un cadeau pour Jack par ici, il faudra que je l'emballe moi-même.

Cela dit, c'est l'endroit rêvé pour faire de bonnes affaires. Bien qu'un turban turquoise à paillettes à cinquante-sept dollars n'en soit pas une, si vous voulez mon avis.

— C'est le cadeau de Donatello, alors ?

— Tracey ! C'est juste un petit cadeau pour mettre sous le sapin, voyons.

— Oh, bien sûr.

Suis-je bête, parfois.

— Alors, que lui as-tu acheté d'autre ?

On ne sait jamais, ça pourrait me donner des idées pour Jack. Raphaël s'arrête de marcher, pose une main sur son cœur et chante à tue-tête :

— Cinq anneaux d'or !

Je reconnais la chanson et j'enchaîne immédiatement à pleine voix :

— Quatre oiseaux chanteurs, trois petites poules, deu-eux tourterelles et un moineauuuu perché dans un poirier !

Je reprends mon souffle, avant de dire :

— A ton tour.

— Tracey ! Il ne s'agit pas d'un jeu cette fois-ci. C'est vraiment ce que je vais lui offrir.

Il me faut un moment pour arrêter de chercher les paroles du second couplet du *Bon Roi Wenceslas* et demander, incrédule :

— Tu as acheté cinq anneaux d'or pour Donatello ?

— Comme dans la chanson, oui !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est dans la chanson, justement ! Tu sais bien : *Au cinquième jour de...*

— Je sais, je sais. Alors, tu vas lui acheter les autres trucs aussi ?

— Quels autres trucs ? demande-t-il sans comprendre.

Je soupire.

— Quatre oiseaux chanteurs, trois petites poules, deux tourterelles et un moineau.

— Pour quoi faire ? demande Raphaël, comme si c'était la chose la plus stupide qu'il ait jamais entendue.

— Parce que c'est dans la chanson ! Tu sais, comme un cadeau à thème. Tu lui as pris cinq anneaux d'or...

— Oui ? Et alors ?

Il n'a toujours pas l'air de comprendre.

— Mais tu ne lui as pas acheté le reste ?

— Non. Juste les cinq anneaux. Que ferait-il des autres trucs ?

— Oh, je n'en sais rien...

Que fera-t-il des cinq anneaux d'or, bon sang !

Même en réfléchissant bien, je ne vois toujours pas ce qu'un homme peut faire de toute cette ferraille.

Mais je ne suis vraiment pas obligée de demander.

Non, vraiment pas. Dites-moi de laisser tomber.

Vite, arrêtez-moi !

Trop tard.

Horriifiée, je m'entends demander :

— C'est pour les cinq doigts de sa main ?

On ne sait jamais, après tout. C'est peut-être la dernière mode gay.

— Non, chuchote Raphaël, d'un air coquin. Il y en a un pour chaque annulaire, un pour le petit doigt de chaque pied et un très gros pour...

— Laisse tomber ! Je préfère ne pas savoir.

Apparemment, lui pense que c'est nécessaire.

Du coup, je passe les minutes qui suivent à essayer de chasser de mon esprit quelques images



malheureuses.

— Ooh, j'ai bien chaud à la tête, maintenant, commente Raphaël, quand nous attendons le feu vert pour traverser. Tu sais quoi, Tracey. Je crois que je vais lui offrir son turban en avance, comme ça il pourra le porter sur les pistes le week-end prochain. Ça ira très bien avec nos nouvelles combinaisons.

— Quoi ? Tu va skier ? Depuis quand ?

— Depuis que Donatello et moi avons loué un manoir dans le Vermont pour les vacances. Je ne te l'avais pas dit ? Tracey, je suis sûr de te l'avoir dit.

— Non, tu m'avais dit que tu passais les vacances à Omaha dans la famille de Donatello.

Oui, le futur mari de Raphaël est du Nebraska. Apparemment, c'était un solide garçon élevé au grain avant de venir à New York pour faire fortune en tant que serveur/fragranceur chez Macy's.

A vrai dire, pour le plus grand plaisir de Raphaël, Donatello porte encore à l'occasion une salopette en jean sans chemise. Ce qui, comme vous pouvez bien l'imaginer, passe beaucoup plus inaperçu sur Christopher Street, en plein quartier gay, que dans un métro plein d'ouvriers du bâtiment maussades rentrant chez eux après une dure journée de labeur.

Malheureusement, Donatello l'a appris à ses dépens.

Après treize points de suture et une plainte déposée au commissariat.

— Eh bien, nous devons passer Noël à Omaha, mais c'était il y a longtemps.

Avant que la famille de Donatello ne le renie.

— Ils ont découvert qu'il était gay ? dis-je en me rappelant que la future belle-famille de Raphaël est encore plus catholique et italienne que la mienne.

— Non, il ne peut pas leur parler de ça ! s'écrie Raphaël, en me regardant comme si j'étais devenue complètement folle.

— Mais... Tu ne crois pas qu'ils vont se douter de quelque chose quand ils seront invités au mariage ?

— Ils ne sont pas invités au mariage, Tracey ! Pas la famille, juste les amis.

C'est un mariage secret. N'est-ce pas terriblement romantique ?

— Raphaël, tu as fait publier une annonce dans le New York Times.

— Sa famille ne lit que le *Omaha World-Herald*, répond-il avec dédain.

— Quand même... Comment comptes-tu garder le secret pour une réception de trois cents personnes avec un orchestre de douze musiciens ?

— Onze musiciens.

— Quoi ? Le joueur de bongos nu ne peut plus venir ?

— Il a toujours été question de onze musiciens, mais le joueur de bongos nu n'est pas une mauvaise idée.

Raphaël sort de sa poche un calepin qu'il emporte partout avec lui depuis qu'il s'est fiancé et gribouille quelques mots.

— Alors, pourquoi Donatello s'est-il fait renier ?

— Il a manqué la soirée de départ à la retraite de sa grand-tante pour aller à la première de la pièce de Jones. Non mais, je rêve...

Vous voyez ? Qu'est-ce que je disais ? Dans la famille Spadolini, on ne renie pas pour si peu. Par politesse, je demande :

— Alors... Qu'a fait sa grand-tante ?

— Elle lui a envoyé une photo de famille dans un cadre brisé. Et elle a aussi dessiné une barbichette et des cornes sur Donatello.

Ah ! la vengeance. Dans la plus pure tradition des vieilles dames italiennes.

— Et qu'est-ce qu'elle faisait comme travail ?

Je ne sais pas pourquoi je demande ça, alors que je m'en fiche. Au point où j'en suis...

— Elle était dame de cantine, Tracey !

— Et alors ? Il n'y a rien de mal à ça. Une de mes tantes est dame de cantine aussi. Ne sois pas si snob.

— C'est plus fort que moi. Je suis snob. Et ces gens du Nebraska n'ont aucun sens des priorités culturelles. Enfin quoi, l'un des meilleurs amis de Donatello décroche le premier rôle dans *Curious George* et il est censé rater pour sa grand-tante ?

Priorités culturelles ?

— Je croyais que Jones était ton ami, de toute façon.

— Allô ? Nous allons nous marier, Tracey. Pour toujours. Donc, nous avons les mêmes amis à partir de ce jour !

Je me demande si c'est valable pour Nellie, la copine cleptomane de Donatello.

Si elle fait maintenant partie des amis intimes de Raphaël, je garderai mes distances la prochaine fois. A la dernière soirée à laquelle elle était invitée, quelqu'un a perdu son portefeuille. -

*Curious George* ? Tu veux dire le livre pour enfants avec l'histoire du singe ?

Je n'ai pas tellement envie de m'attarder sur le sujet des fiançailles et de leurs conséquences, par peur de n'avoir rien à dire sur le sujet. Merci Jack !

— Tu en connais un autre, Tracey ?

— C'était snob et cynique, ça. Comment suis-je censée savoir que *Curious George* avait été monté à Broadway ?

— Parce que je te l'ai dit. Et ce n'est pas Broadway, c'est du super off. Et puis ce n'est pas une pièce, c'est une comédie musicale. Jones est danseur, tu te rappelles ?

Je feins l'illumination.

— Ah oui ! J'irais peut-être le voir, alors.

— La dernière a eu lieu le mois dernier, soupire Raphaël, Tu te rappelles ?

— J'ai dû oublier.

— Evidemment, s'écrie-t-il, exaspéré. Tout ce qui t'intéresse, c'est toi, Jack et vos improbables fiançailles. Le reste, tu t'en fiches.

Hé ! Si ça, ce n'était pas de l'hypocrisie, alors moi, je ne suis pas en manque de nicotine.

— Excuse-moi de ne pas être aussi culturellement éclairée que toi, dis-je d'un air pincé. Mais j'ai d'autres soucis en tête, en ce moment. Des choses plus importantes que *Curious George, la comédie musicale*.

Il marmonne quelque chose que je ne saisis pas, mais je suis prête à parier qu'il s'agit encore d'une de ces accusations non fondées de narcissisme.

Tout à coup, j'en ai assez. Je n'ai vraiment pas besoin de tout ce cirque ce soir.

— Tu sais quoi ? Ça suffit pour ce soir, Raphaël. Je rentre.

Je suis prête à tourner les talons pour rejoindre la bouche de métro sur Astor Place.

— Tracey ! s'écrie-t-il en me passant un bras autour des épaules. Je suis désolé.

C'était méchant. Tu me pardonnes ?

Je réfléchis.

— Vraiment, je ne voulais pas être aussi vache. C'est juste la préparation du mariage et les vacances qui me rendent nerveux.

— Et vache.

— Et vache, c'est vrai. Mais, c'est le lot de toutes les futures mariées, non ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je n'ai jamais connu ça, n'oublie pas. En plus, à t'écouter, ça ne m'arrivera jamais.

— Oh, Tracey... Je ne voulais pas dire ça.

— Oh si.

— Bon, d'accord mais... je suis désolé. Je retire ce que j'ai dit.

— Vraiment ?

Je le scrute attentivement.

— Parole de scout, jure-t-il, en levant deux doigts.

— Oh, arrête ton char, Raphaël. Tu n'as jamais été scout.

— Dieu merci, non, répond-il, avec dédain.

Il reprend aussitôt son ton contrit :

— Vraiment, Tracey, ça me briserait le cœur que tu sois fâchée contre moi.

On dirait qu'il va verser une larme.

Quel comédien !

— C'est bon, Raphaël.

— Tu me pardonnes ?

— Je crois.

Je jette un regard douloureux à deux étudiants qui passent en fumant de merveilleuses cigarettes.

Oui, même après deux mois d'abstinence, je suis toujours aussi accro. Enfin, presque.

Mais je dois reconnaître que je suis de moins en moins souvent en manque. Je ne me réveille plus le matin avec l'envie irrésistible de m'en griller une. Et l'autre matin, quand j'avais la gueule de bois

après l'arbre de Noël du bureau et que j'ai respiré une bouffée des menthols d'Yvonne, j'ai cru que j'allais vomir.

C'est plutôt bon signe.

Par contre, je me suis sentie obligée de boire comme un trou à cette soirée, ce qui n'est pas terrible. Vous vous rappelez sans doute que Jack et moi nous sommes rencontrés à cette soirée de Blair Barnett, il y a deux ans. Ce qui veut dire que cette soirée était aussi plus ou moins notre anniversaire.

Plus, en ce qui me concerne.

Moins, en ce qui concerne Jack.

Je lui avais acheté une petite carte, comme l'an dernier. Et j'ai dû, une fois de plus, lui expliquer ce que c'était. Il aurait pu s'en souvenir cette fois-ci. Il aurait pu comprendre que la soirée de Noël et notre rencontre ne faisaient qu'un et que l'événement méritait bien une carte... voire un petit cadeau.

Comme une bague, par exemple.

L'a-t-il fait ?

Vous connaissez déjà la réponse.

M'a-t-il seulement offert une carte ?

Si vous pensez que non, vous remportez le gros lot.

Et pas de lot de consolation pour la grande perdante...

Cela dit, j'espère que l'éloignement l'aura rendu fou d'amour et qu'il rentrera de Toledo avec une envie irrésistible de m'épouser.

Raphaël et moi continuons notre shopping pendant une heure encore sur Saint Mark's Place et Raphaël en profite pour me faire une série de suggestions de cadeaux pour Jack plus inadaptes les uns que les autres : un kit pour brasser sa propre bière, un hamac, un iguane.

— Un vrai iguane ?

— Non, empaillé... Vivant, bien sûr ! Il faut tout t'expliquer, Tracey.

Choisissant mes mots avec soin pour éviter que le futur marié ne se transforme une fois de plus en Godzilla, je dis :

— Le problème, c'est que je crains que Jack ne soit pas la personne idéale pour un iguane.

— Qu'est-ce que tu en sais ? A-t-il déjà clairement spécifié qu'il ne voulait pas d'iguane ?

— Non, mais...

— Sans vouloir te vexer, Tracey, tu viens de dépasser ton quota sur toi et Jack.

A mon tour : Que vais-je offrir à Donatello ?

— Je croyais que tu lui avais déjà acheté cinq anneaux d'or.

— Oui, mais je cherche quelque chose d'autre. Tu sais, un truc vraiment inédit.

Si cinq anneaux d'or (surtout le dernier) ne suffisent pas...

Mais je joue le jeu et lui fais quelques propositions, qu'il rejette immédiatement.

Un iguane vivant. Un guide de développement personnel pour les homosexuels de famille catholique et italienne. Un T-shirt imprimé *I love Curious George*.

Non, non et non.

— Et une inscription au club de Saveurs du Monde ?

— Tracey ! Il est monogame, à présent, voyons !

Il me faut un moment pour comprendre sa blague, mais je ris de bon cœur.

— Quoi ? demande Raphaël, vexé.

Ce n'était peut-être pas une blague, finalement...

— Oh, Tracey, tu parlais du vrai Saveurs du Monde ?

— Heu... je n'en connais pas d'autre... Et je ne veux même pas savoir à quoi tu pensais !

— Il y a cette boîte que Terry, un de mes amis drag-queen, a ouverte...

— J'ai dit que je ne voulais pas savoir, Raphaël.

— Je sais, Tracey, mais j'allais te le raconter, de toute façon.

Ce qu'il s'empresse de faire.

Je coupe le son pour essayer de me concentrer sur un cadeau pour Jack.

Je peux jouer la carte sécurité et lui offrir un pull, mais c'est ce que j'ai fait l'an dernier. C'est un bon cadeau pour un petit ami, cela dit. Un pull, un ou deux C.D. et un livre. C'est parfait.

Sauf s'il m'offre la bague.

Mais dans ce cas, suis-je quand même obligée de répondre par un cadeau aussi extravagant ? Une bague de fiançailles a, avant tout, une valeur sentimentale, pas financière, n'est-ce pas ?

Sauf si on s'appelle Kate — elle n'a pas hésité à faire estimer son solitaire le lendemain de ses fiançailles.

Naturellement, elle pense que je devrais offrir une Rolex à Jack.

C'est parce qu'elle peut se le permettre. C'est d'ailleurs ce qu'elle a acheté à Billy, le Noël où ils se sont fiancés. Avec l'argent de papa, bien sûr.

L'argent du mien me permettrait à peine d'acheter une Timex, mais là n'est pas le problème.

C'est vrai que j'ai une carte de crédit.

Non, elle n'est pas bloquée : j'ai encore quelques milliers de dollars de crédit dessus.

Après mûre réflexion, je crois que je vais en rester au pull, aux C.D. et aux livres. J'ajouterai peut-être un Chia Pet pour la forme, parce qu'il n'y a plus rien à tirer de celui que Jack m'a offert. J'attends toujours qu'il remarque la moisissure et suggère de le jeter, mais en vain.

Je n'arrive pas à me résoudre à le jeter à la poubelle.

Alors il reste là, dans le salon comme un symbole déprimant de notre relation.

Bon, d'accord, peut-être pas comme un symbole de notre relation, mais il fait vraiment peine à voir.

Et puis, c'est dégoûtant.

— Il neige ? demande joyeusement Raphaël en levant le nez.

Je regarde le halo d'un lampadaire et aperçois quelques flocons qui tourbillonnent.

— Oui, il neige.

— Oh, Tracey, c'est merveilleux, tu ne trouves pas ?

En fait, pas vraiment.

Nous sommes quand même bien loin d'un décor de sucre glace à la Dickens. Ce sont juste quelques maigres flocons, juste de quoi nous donner encore plus froid et aplatir notre brushing.

Enfin, le mien, en tout cas.

Raphaël a mis tellement de gel sur ses boucles dorées qu'il faudrait un rouleau compresseur pour les aplatir.

— Oh, j'en ai avalé un, Tracey ! s'émerveille Raphaël.

— J'espère pour toi que c'en était vraiment un, dis-je en jetant un regard méfiant vers les fenêtres d'un immeuble délabré.

— Tracey ! Quelle rabat-joie tu fais !

— Désolée, c'est parce que j'ai froid.

Je remonte le col de mon vieux manteau bleu cobalt, qui a l'avantage de revenir à la mode tous les deux ans, et je glisse mes mains gelées dans mes poches.

Pour l'instant, mon manteau n'est pas du tout tendance, mais le seul autre manteau correct que je possède (un long manteau en laine que j'ai depuis cinq ans) est au pressing. Avec les costumes de Jack, que j'avais promis d'aller chercher hier, avant son départ. Oups.

Note personnelle : penser à passer au pressing demain en sortant du travail, avant le retour de Jack.

— Tu aurais vraiment dû acheter un turban. C'est festif et tellement chaud.

— J'aimerais mieux acheter un billet d'avion pour Anguilla.

Mais au fait...

— Je préférerais même acheter deux billets pour Anguilla !

— Oh, Tracey, c'est tellement gentil de ta part ! s'écrie Raphaël en me serrant dans ses bras. Mais si je prends encore un jour de congé avant le safari, je vais finir femme au foyer.

— Pas pour toi et moi, Raphaël. Des billets pour Jack et moi... Tu sais bien que c'est tout ce qui m'intéresse !

— Chacun son truc, murmure Raphaël d'un air absent, en essayant d'apercevoir son reflet dans une vitrine.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Je vais lui offrir un séjour aux Caraïbes comme cadeau de Noël !

Voilà la solution idéale. Un cadeau qui dure... rien que pour nous deux.

En plus, s'il ne me demande pas en mariage à Noël, il aura un cadre romantique à souhait pour le faire plus tard.

Mais pas trop tard quand même.

Janvier serait bien. C'est vraiment la date limite si nous voulons nous marier en octobre.

Et puis, s'il me demande en mariage à Noël, le voyage servira aussi à fêter nos fiançailles.



Je sais ce que vous pensez : que Jack avait probablement déjà choisi de m'emmener à Anguilla pour notre lune de miel.

Je suis d'accord avec vous.

Mais de cette façon, je ne prends aucun risque. Je me débarrasse des Caraïbes tout de suite, comme ça, nous pourrons aller en Europe ou dans le Pacifique Sud pour notre lune de miel.

Vous voyez ? Tout se met naturellement en place.

— Combien coûte un séjour d'une semaine tout compris à Anguilla, à ton avis ?

Grave erreur. Je n'aurais jamais dû poser la question à Raphaël.

— Plus que ce que tu gagnes en un mois, s'empresse-t-il de répondre.

J'ai compris. Je réfléchis.

— Et un long week-end ?

— Plus que ce que tu gagnes en un mois.

— Et en demi-pension ?

Raphaël soupire.

— En toute franchise, Tracey, si tu dois payer le moindre banana kiss, je ne vois pas l'intérêt du voyage.

Je sens que je vais regretter ma question, mais tant pis :

— Qu'est-ce que c'est qu'un banana kiss ?

— Un tiers de crème de banane, un tiers de crème de coco et un tiers de crème fraîche. De la glace pilée, une boule de glace à la vanille et tu mixes le tout jusqu'à obtenir un mélange onctueux.

Quel soulagement ! Il s'agit juste d'un cocktail... Avec Raphaël, on ne sait jamais.

C'est vrai, imaginez les dérives possibles d'un banana kiss dans le petit monde scabreux de Raphaël.

— Alors, comme ça, ils font des Banana Kiss à Anguilla ?

— Ils en font partout aux Caraïbes. Tu devrais aller ailleurs, Tracey. La Jamaïque, par exemple, c'est moins cher.

— Je ne veux pas du moins cher. Je veux de l'exotisme et du chic. Comme Anguilla.

— J'ai beau ne jamais avoir vu la moindre photo d'Anguilla, je trouve que le nom respire l'exotisme

et le chic. D'ailleurs, la sœur de Jack nous l'a recommandé.

— Ce n'est pas dans tes moyens.

— Si, si je le paye à crédit.

— Ce n'est pas une bonne idée, dit sombrement Raphaël D'ailleurs, l'endroit est peut-être maudit.

Allô ? J'ai raté une marche ?

— Qu'est-ce qui est peut-être maudit ?

— Anguilla !

— L'île entière ?

— Brad et Jen y sont allés et regarde ce qui leur est arrivé...

— Quoi ?

Je ne peux m'empêcher de lui poser la question. Raphaël est très doué pour ménager ses effets.

— Ils se sont séparés avant même de prendre l'avion du retour.

— Il n'y avait plus de place côte à côte ?

— Non, ils ont rompu.

Raphaël me regarde comme si j'étais la dernière des cruches.

— Ah... Brad et Jen qui ?

— Mais tu sors d'où ? Pitt et Aniston, bien sûr !

— Bon sang, Raphaël, je croyais que tu parlais de gens que nous connaissons.

— C'est le cas. Je les connais. Brad, en tout cas. Je t'ai raconté que je l'avais rencontré au printemps dernier pendant la semaine des défilés, non ?

— Tu m'as dit que tu lui avais mis la main aux fesses en le croisant dans la rue et qu'il t'avait menacé d'appeler la police.

— C'est ça. Pendant la semaine des défilés.

Si vous voyez le moindre rapport entre tout ça et mes vacances avec Jack, faites-moi signe.

Oh mon Dieu ! C'est reparti.

Raphaël aurait-il raison ?

Suis-je obsédée par moi-même, Jack et notre futur mariage ?

En pleine crise de paranoïa, je repense à ces dernières heures...

Puis à ces derniers jours...

Puis à ces derniers mois...

Serait-ce possible ?

Non, je ne suis pas devenue une de ces carriéristes dont le but inavoué dans la vie est d'avoir une bague de fiançailles au doigt et de marquer d'une croix rouge la date de son mariage sur un agenda !

C'est en tout cas ce que je clamais haut et fort en octobre, quand j'ai appris les fiançailles de Raphaël. Mais les choses ont changé, depuis.

Vous savez, je me fais vraiment peur.

Je suis devenue...

Une furie du mariage ?

Réfléchissons calmement...

Comme je l'ai dit tout à l'heure, il n'y a rien d'autre qui compte vraiment ces derniers temps.

Je dois voir au-delà de mon petit dilemme personnel.

Je dois m'intéresser à d'autres choses. Aux problèmes mondiaux. A la politique.

Même aux potins *people* de Raphaël.

Je dois être insupportable.

Si j'étais une amie digne de ce nom, je devrais sans doute interroger Raphaël sur ses espoirs, ses craintes, si s rêves...

Sauf que je les connais déjà tous... ou la plupart, en tout cas. Quant aux autres, je préfère ne pas les connaître. Faites-moi confiance, je sais de quoi je parle.

Quand même...

— Raphaël... ?

Je jure solennellement qu'à partir de maintenant, je vais faire des efforts pour m'intéresser à autre chose.

— Oui, Tracey.

Mais je ne trouve rien à dire. Rien qui ne concerne pas Jack et moi.

Finalement, je soupire :

— Rentrons.

— Mais... et les courses de Noël ?

— Je les finirai sur Internet. Ou à Brookside.

— Je croyais qu'il n'y avait qu'un Wal-Mart là-bas.

— A t'entendre, on dirait que c'est nul.

Il éclate de rire et glisse son bras sous le mien.

— Tu aimes bien faire des affaires, hein ?

— Toi aussi.

— Oui, mais pas chez Wal-Mart. Quelle paire nous faisons, Tracey !

Il me dépose un gros baiser sur la joue.

— Je suis heureux que tu sois mon témoin.

— Moi aussi, dis-je, émue.

Puis il ajoute avec pessimisme :

— J'espère juste pouvoir faire la même chose pour toi un jour.

C'est une épreuve de Dieu, me dis-je.

— Parle-moi de tes espoirs, de tes peurs, de tes rêves, Raphaël.

Sans ciller, il réplique :

— Eh bien, la nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais dans la Sélection du Mois de Saveurs du Monde...

Bon, d'accord. Je coupe le son. Je me demande avec lassitude si la vie redeviendrait normale si Jack me demandait enfin en mariage. *Le soir du réveillon, peut-être*, me dis-je, pleine d'espoir, en écoutant à peine Raphaël qui continue à me régaler avec une histoire tout droit sortie d'un film porno gay. Ou alors, le jour de Noël... Ou la Saint-Sylvestre... Ou le jour de l'an...

La seule envie irrésistible que Jack a eue en rentrant de Toledo, c'est d'aller aux toilettes. Ils ont eu de la neige dans l'Ohio, si bien que l'avion a été retardé, puis il a bu trop de café pendant le vol et s'est retrouvé coincé dans des embouteillages sur le chemin de la maison.

— C'est vraiment, vraiment nul, me console Brenda, assise sur le siège avant du taxi qui nous emmène vers le West Side pour un très long déjeuner.

Toute la direction est à une réception de Noël avec des clients cet après-midi, alors pas la peine de se presser pour rentrer.

Coincée à l'arrière entre Yvonne et Latisha, je soupire :

— Oui, c'est la période qui veut ça. Que veux-tu que je te dise ? Je suis sûre que notre vol pour Buffalo va avoir du retard, ce soir. Et regarde-moi cette circulation...

Je montre l'embouteillage monstre autour de nous sur la 49e Ouest, à cause de la présence de hordes de touristes ébahis et de banlieusards cernés d'enfants venus faire du lèche-vitrines et admirer le Radio City Music Hall, le sapin du Rockefeller Center et la cathédrale Saint-Patrick.

Toutes les rues de la ville se parent de lumière... et d'autres scènes moins agréables se déroulent, me dis-je en apercevant un clochard qui crache sur le trottoir devant Saks.

— Non, je ne parlais pas de Jack et des embouteillages, s'époumone Brenda, pour couvrir le bruit des Klaxon.

Le feu passe au vert et notre chauffeur se précipite vers le carrefour, manquant de peu un policier et une famille nombreuse. Je m'accroche à mon siège.

— De quoi parles-tu, alors ?

— Allô, Tracey ? Réveille-toi !

Ça, c'est Latisha.

— Elle veut dire que c'est nul qu'il ne soit pas tombé genoux en rentrant, comme ça tu aurais pu commencer à organiser votre mariage dès que tu aurais posé le pied à Buffalo.

— Je suis bien d'accord, les filles.

Ça, évidemment, c'est Yvonne.

— Je suis sûre que Jack va me donner la bague à Noël. Et puis, comme nous restons quelques jours, j'aurai le temps de voir le curé et réserver la salle de réception.

— Mais tu vas devoir visiter des salles, goûter des plats, écouter l'orchestre... Ça ne va pas du tout. Comment comptes-tu faire tout ça en quelques jours ?

— Crois-moi, Brenda, il n'y a pas tellement le choix à Brookside. Je sais déjà ce que je veux. C'est juste une question de date.

Faites que ce soit en octobre... Faites que ce soit en octobre...

— Si seulement il se décidait, dit Brenda. Je commence à en avoir assez.

C'est elle qui dit ça ?

Si mes amies sont à ce point énervées, imaginez un peu l'état dans lequel je suis.

Le taxi s'arrête enfin devant Tequila Murray's, le nouveau restaurant Tex-Mex.

Vous vous souvenez sans doute que c'est dans leur restaurant de l'East Village que Jack et moi avons passé notre premier et mémorable rendez-vous...

Souvenirs, souvenirs... Ils proposaient un *happy hour* sur tous les cocktails ce soir-là. Jack était en retard et j'étais à jeun pour pouvoir frimer encore plus dans ma petite robe noire. Un peu après son arrivée, j'étais déjà malade à cause des margaritas que j'avais ingurgités en l'attendant.

J'en frissonne encore d'horreur.

Je me demande même comment nous avons fait pour ne pas en rester là.

Je ne comprends pas non plus pourquoi j'adore toujours Tequila Murray's. Sauf leur *happy hour*.

Note personnelle : ne pas commander plus d'un margarita, même si ça descend tout seul.

P.S. : attention au régime !

Nous nous extirpons du taxi pour entrer dans le restaurant.

Aujourd'hui, nous fêtons les vacances. En ce qui me concerne, elles commencent ce soir, parce que l'agence ferme jusqu'au début du mois de janvier et que Jack et moi nous envolons pour Buffalo.

Nous fêtons aussi la promotion de Latisha.

Etant du genre jalouse, j'aimerais bien être aussi en train de fêter ma propre promotion au poste de rédacteur junior.

Malheureusement, ça ne risque pas d'arriver tout de suite, parce qu'ils sont en train de recruter quelqu'un pour remplacer Mike.

D'ailleurs, celui-ci n'a pas retrouvé de travail et semble avoir beaucoup de temps libre. Il m'envoie trois ou quatre e-mails par jour : des blagues vieilles comme le monde, des alertes de virus, des pétitions, des instructions pour faire suivre un e-mail pour que Bill Gates m'envoie ensuite un million de dollars... Ce genre de choses.

Il n'arrête pas de nous appeler, Jack et moi, pour que nous dînions ensemble.

La première fois, nous avons accepté, jusqu'à ce que nous comprenions qu'il voulait dire nous quatre : moi, Jack, Mike et la vipère qu'il a épousée. Depuis, nous nous creusons les méninges à la recherche d'excuses nouvelles pour repousser le dîner chaque fois qu'il en reparle.

Nous sommes toutes les quatre assises autour d'une jolie table ronde, à côté d'un groupe d'hommes d'affaires très séduisants qui nous jettent un simple coup d'oeil. Je ne peux m'empêcher de penser que si je faisais cinq — d'accord, huit

— kilos de moins, ils ne seraient pas retournés si vite à leurs *fajitas*.

Raison de plus pour ne pas faire d'entorse à mon régime. Je n'ai pas vraiment besoin de me faire mater par des hommes d'affaires mignons chez Tequila Murray's, mais quand même...

— Si Jack ne te donne pas la pierre à Noël, largue-le.

Encore un petit conseil avisé et gratuit d'Yvonne, qu'elle me sert sans avertissement, après avoir commandé un double Martini. J'aimerais bien qu'on change de sujet.

— Il a peut-être prévu de le faire le soir de la Saint- Sylvestre... Vous n'avez pas oublié qu'on réveillonnait ensemble, cette année ? Peut-être va-t-il me demander en mariage, avec tous mes amis comme témoins ?

— C'est ce qu'à fait Derek, commente Latisha. Au réveillon du nouvel an. A minuit pile. Mais nous n'étions que tous les deux.

— C'était la première fois ? demande Brenda.

— Non, la quatrième.

— C'est la fois où tu as accepté, non ? dis-je, pour essayer de m'y retrouver dans leur série de demandes en mariage.

— Non, j'ai dit oui la cinquième fois.

— C'était la fois où il t'a fait la surprise de t'offrir deux billets pour l'entraînement des Yankees ? demande Brenda.

— Exact, soupire Latisha. Il lui en a fallu du temps pour trouver le chemin de mon cœur...

— J'aimerais bien que Jack trouve le chemin du mien, dis-je, alors que le serveur arrive avec nos apéritifs. Je suis beaucoup moins compliquée que toi, Latisha. J'ai juste besoin d'entendre cinq petits mots.

— *J'ai gagné le gros lot ?* se moque gentiment Yvonne.

— Non : veux-tu être ma femme ?

— Tu devrais peut-être refuser, s'il te le demande, suggère Latisha. Juste pour le faire mariner un peu.

— Tu plaisantes ? s'exclame Brenda. Elle ne peut pas refuser après avoir attendu si longtemps. Et si Jack changeait d'avis, après ?

— Et s'il avait déjà changé d'avis ? demande Yvonne d'un air maussade.

Nous lui faisons toutes les gros yeux.

— Non, mais regardez bien, poursuit Yvonne. Il faut être un peu idiot pour traîner aussi longtemps. Ils sont ensemble depuis deux ans et il est censé avoir la bague depuis quatre mois.

Je m'agite sur ma chaise. Que puis-je répondre à ça ?

Personne d'autre que moi n'a le droit de traiter Jack d'idiot ?

— Comment allez-vous aujourd'hui, mesdames ? demande le serveur, avant de répondre lui-même à sa question. Tout le monde a la pêche ? Parfait.

Je sirote mon margarita glacé d'un air boudeur, prêtant à peine l'oreille aux propositions du jour qu'il débite à toute vitesse... jusqu'à ce qu'il parle de *chimichanga* au bœuf.

Je pensais prendre une salade, mais au diable le régime ! C'est Noël, après tout.

Je commande le *chimichanga* au bœuf.

— Petit ou grand ? demande le serveur, qui s'appelle Sal et ressemble à mes trois frères mélangés, ce qui me donne un peu le bourdon.

Heureusement que je les vois ce soir. Mais revenons à nos moutons...

Petit ou grand ? Je déteste ce genre de question. J'ai toujours envie de demander ce qu'ils entendent par petit, mais je crains de passer pour un goinfre.

Bon, c'est Noël, oui ou non ?

— Grand.

Quoi, vous pensiez vraiment que j'allais demander le *petit* et risquer de me retrouver avec un truc servi dans une soucoupe, comme ma salade chez Bloomingdale ?

Surtout que je n'ai rien mangé depuis la pizza que j'ai partagée hier avec Jack.

Je suis tellement affamée que je commande aussi une *quesadilla* en entrée, avant d'accepter de



partager aussi le *nachos* au poulet de Brenda.

— Voulez-vous de la crème et du *guacamole* avec votre *quesadilla* ? demande le serveur, après coup.

Tu parles, Sal.

Sal tente une dernière fois de me sauver en précisant :

— Il y a un supplément.

Vas-y, mon gars, apporte le tout. On ne m'appelle pas l'Affamée pour rien.

Bon, d'accord, on ne m'appelle jamais comme ça. Pas encore.

— Double portion de *salsa*, aussi ? continue Sal sur sa lancée.

J'hésite.

— Sans supplément, précise-t-il gentiment... ou sadiquement.

— Oui, je veux bien.

Après tout, puisque c'est gratuit. Et puis, la *salsa* ne fait pas grossir.

Le reste, par contre...

Dès que Sal s'est éloigné vers les cuisines pour avertir le chef de se mettre au travail tout de suite pour le repas de l'Affamée, je gémiss :

— Oh mon Dieu ! Qu'est-ce que je viens de faire ? Je suis censée être au régime.

— C'est Noël, répond Latisha.

— Dans six jours seulement. Si je continue comme ça, il n'y aura plus de place pour Jack sous le gui.

— Je crois que tu peux encore changer ta commande, Tracey, propose gentiment Brenda.

Je ne devrais pas lui lancer un regard noir.

— J'ai vraiment envie de ce *chimichanga* ! La *quesadilla* et le *nachos*, aussi.

Il ne manquerait plus qu'elle me propose d'annuler mon entrée ou la moitié de la sienne.

— N'est-ce pas ce dont nous rêvons toutes ? demande Yvonne, ancienne danseuse de music-hall au Radio City Hall qui a réussi à garder sa ligne de jeune fille jusqu'à un âge avancé.

Techniquement, elle ne devrait pas prendre part à cette discussion, puisqu'elle devient quasiment

invisible quand elle se tient de profil.

— Reste en dehors de tout ça, Barbie, gronde Latisha.

— Ouais, ajoute Brenda.

Notre amie malingre fait la moue.

— Je sauterai le repas de ce soir, c'est décidé. Nous prenons l'avion tout à l'heure et il sera trop tard pour dîner quand nous arriverons.

Mais bien sûr ! Même moi je n'y crois pas. Quand j'ai appelé ma mère ce matin, elle faisait des lasagnes, un grand plat de gratin d'aubergines au parmesan et quelques pizzas.

— Vous aurez faim en arrivant, a-t-elle expliqué.

En gros, rien de tel qu'un bon repas pour combler le petit creux de minuit.

Sauf que ça ne se fait pas, de ce côté-ci de l'Hudson. Mais à la maison, des petits plats mitonnés apparaissent dans la cuisine comme par magie, à toute heure du jour et de la nuit.

Nos commandes tardent à arriver. En attendant, nous discutons de l'augmentation de Latisha, des aventures extra-conjugales supposées de la chef d'Yvonne et des angoisses de Brenda, qui craint d'avoir été inscrite sur la liste noire des jeunes mamans et de ne plus être prise au sérieux.

Je n'oserais jamais lui dire qu'elle a raison, ni même qu'elle n'a jamais été prise au sérieux.

Mais au final, quelle importance ? Brenda est une épouse et une mère dans l'âme. Nous savons toutes que, dès que Paulie passera sergent au NYPD, elle troquera ses Nike et son *New York Post* de femme active pour une paire de chaussons et un petit ours brun.

— Et toi, Tracey ? demande Latisha. As-tu parlé à Carol de ton envie de passer rédacteur junior ?

— Pas récemment... Mais elle ne peut rien pour moi tant qu'ils n'auront pas trouvé de remplaçant pour Mike, alors...

— Alors, en attendant, tu as prévu de rester assise à le tourner les pouces, c'est ça ? demande Yvonne.

— Quand je ne fais pas le boulot de Mike.

— Alors, demande son poste.

— Quoi ? Je viens de te dire que je ne pouvais rien espérer avant d'avoir un nouveau chef.

— Pourquoi ce ne serait pas *toi* le nouveau chef ?

— Elle a raison, intervient Latisha, en prenant la conversation en cours de route.

Tu devrais postuler pour le job de Mike. Pourquoi n'en as-tu pas parlé à Carole ?

— Parce que Mike est cadre, Latisha.

— *Etait* cadre, précise Brenda. Et tu viens de dire toi même que tu fais son boulot depuis qu'il est parti.

— Je suis deux niveaux en dessous dans la hiérarchie et je n'ai même pas été assistante.

— Ils pourraient peut-être déclasser le poste de Mike pour te laisser le prendre, suggère Latisha. Ça ne coûte rien de demander.

Elle a raison. Pourquoi n'y ai-je pas pensé moi-même ?

Parce que j'ai été trop occupée à penser à Jack et à notre futur mariage.

Si seulement il pouvait me demander en mariage, je pourrais me concentrer sur d'autres choses. Comme ma carrière, par exemple.

C'est bon, calmez-vous : je sais bien que c'est une mauvaise excuse.

Je pourrais tout aussi facilement oublier toute cette histoire de mariage pour me concentrer sur le reste.

Enfin, pas aussi facilement que ça.

En fait, c'est presque impossible pour moi de penser à autre chose en ce moment, parce que plus rien ne semble avoir d'importance. Y compris le travail.

Je sais, c'est triste. Mais enfin, est-ce donc si mal que d'avoir envie de se marier ? Je suis amoureuse. Je veux passer le reste de mes jours avec Jack.

Tant que ce point ne sera pas réglé, je ne vois pas comment je pourrais me concentrer sur autre chose.

— Le moment est mal choisi pour demander une promotion. Des gens se font licencier à tour de bras autour de nous.

— C'est exactement pour cette raison que tu as de bonnes chances d'avoir le poste de Mike, me dit Brenda. Ils auront une personne compétente, déjà formée et qu'il n'auront pas besoin de payer comme un cadre.

— Pourquoi devrais-je faire un travail de cadre pour un salaire moindre, alors ?

— Parce que c'est ce que tu fais déjà, rétorque Yvonne.

Oh. Bon.

Je ne dirais pas non à une augmentation. Nous pourrions alors acheter de nouveaux meubles. Ou louer un appartement plus grand. Et je pourrais peut-être rembourser mon crédit, qui est sur le point d'exploser. J'aperçois le serveur qui se dirige vers nous, les bras chargés de plats et je lance :

— J'y réfléchirai pendant les vacances.

Avec un peu de chance, les choses vont bientôt rentrer dans l'ordre, mes angoisses de mariage se seront envolées quand je reprendrai le travail en janvier.

Quelques heures plus tard, tandis que Jack et moi passons les contrôles de sécurité à l'aéroport, je me demande tout naturellement s'il ne cache pas une bague de fiançailles dans la poche de son veston.

Je ne crois pas qu'il l'aurait mise dans les bagages que nous venons juste d'enregistrer, parce que son sac ne ferme pas et qu'il n'a pas eu l'air très inquiet en voyant l'employé le jeter sans ménagement sur le tapis roulant.

— J'espère que tu ne m'as pas acheté de porcelaine pour Noël.

— Hein ?

— Tu sais... si tu m'avais acheté de la porcelaine et qu'elle était dans ce sac, elle serait en miettes.

— Oh, d'accord. Non, ne t'inquiète pas.

— J'avais compris.

— Tu voulais de la porcelaine ? demande-t-il, soudain vaguement mal à l'aise.

— Non!

J'ai répondu avec tellement d'empressement que Jack ne m'offrira sans doute jamais de service en porcelaine.

J'adore la porcelaine. Vraiment. Même si je n'en possède pas. Mais j'aimerais bien en avoir un jour. Comme toutes les femmes, passé un certain âge.

Oui, j'ai vingt-cinq ans.

C'est ce certain âge où les pensées d'une femme se détournent automatiquement des avantages des articles fonctionnels pour se concentrer sur le raffinement éternel de la porcelaine. En fait, j'ai déjà choisi une collection dans Modem Bride. Comme ça, quand il faudra déposer une liste, nous aurons une longueur d'avance.

Mais, comme nous le savons tous, ce que je veux comme cadeau à Noël, ce n'est pas un service complet Royal Doulton avec motif de roses à l'ancienne. Ni même deux.

Tandis que Jack vide ses poches dans le petit récipient en plastique que le type de la sécurité lui tend, je prends discrètement note de tout, en me demandant s'il cache mon cadeau sur lui.

Clés.

Portefeuille.

Téléphone portable.

Paquet de chewing-gums.

Morceau de papier.

Morceau de papier ?

Je jette un œil par-dessus son épaule. Il y a quelque chose de griffonné dessus.

On dirait un numéro de téléphone.

En me tordant bien le cou, j'arrive à voir qu'il s'agit bien d'un numéro de téléphone. Avec un indicatif en 718.

Brooklyn. Ou le Queens.

Maintenant, bien sûr, je ne peux m'empêcher de penser que...

Peut-être qu'il sort avec quelqu'un d'autre et que c'est à *elle* qu'il va offrir la bague.

Merci, Raphaël. Pourquoi a-t-il fallu qu'il mette ça sur le tapis l'autre soir ?

Maintenant, je suis complètement parano.

Enfin, non. Pas complètement.

Un peu, quand même. Assez, en tout cas, pour demander à Jack d'un ton détaché

:— Qu'est-ce que c'est ?

Sauf que je rate mon ton détaché et me retrouve à l'accuser d'une voix un peu hystérique.

— Quoi ? demande Jack, sans même se retourner.

Il pose ses bottines sur le tapis roulant et se dirige vers le détecteur de métaux.

Ma question se perd dans le bruit de l'alarme qui se déclenche instantanément.

Tous les espoirs sont permis. Une bague ornée d'un diamant déclencherait l'alarme, j'en suis sûre.

Tout comme la boucle de sa ceinture...

— Suivant ! crie l'agent, sans même se rendre compte qu'il vient de réduire mon avenir en miettes.

Bon, d'accord. Jack n'a pas de bague dans sa poche.

Mais il a le numéro de téléphone de quelqu'un.

Ce n'est jamais bon signe. J'ai appris ça au temps de Willy l'Infidèle. Je ne l'avais pourtant jamais surpris avec le numéro d'Esme dans sa poche, mais c'est sans doute parce que je n'avais jamais pensé à regarder. J'étais naïve et innocente, à l'époque (un peu niaise, aussi), et je n'aurais jamais osé...

— Suivant ! crie de nouveau le garde, en me faisant un signe impatient.

Oups. J'étais tellement occupée à m'inquiéter de la maîtresse secrète de Jack, qui vit à Brooklyn ou dans le Queens, que j'ai oublié d'enlever mes chaussures et de vider mes poches. Maintenant, toute la queue derrière moi marmonne d'un air mécontent, tandis que je défais mes bottes et sors de mes poches mes clés, mon portefeuille, mon téléphone et un paquet de chewing-gum.

Mais aucun morceau de papier avec un numéro de téléphone griffonné dessus.

Je n'ai pas d'amant secret à Brooklyn. Ni dans le Queens. Ni nulle part ailleurs.

Non, mesdames et messieurs, jamais je n'oserais...

Ma montre déclenche l'alarme. Oups...

— Venez par ici, aboie le garde, indifférent à mon charmant sourire.

Je m'approche de lui, en lançant des regards implorant à Jack qui se baisse pour enfiler ses bottines.

Me trompe-t-il ? Est-ce pour cela que nous ne sommes pas fiancés ?

Il se redresse pendant que je passe à la fouille. Puis, il me sourit et je fonds. Il est tellement mignon... Et puis, il m'aime.

— Prête ? demande-t-il, quand j'ai remis toutes mes affaires dans mes poches et que j'ai de nouveau mes bottes aux pieds.

— Prête.

Main dans la main, nous nous dirigeons vers les portes d'embarquement.

L'aéroport est tellement bondé qu'il est impossible de se déplacer rapidement.

Mais nous avons le temps. Tout va pour le mieux dans le monde merveilleux de Tracey.

Jusqu'à ce que Jack me lâche brusquement la main.

Pourquoi a-t-il fait ça ?

Pourtant, nous pourrions sans problème marcher côte à côte dans la foule.

A-t-il aperçu sa maîtresse secrète dans la foule ?

Bon, ta paranoïa devient ridicule, Tracey.

J'attrape la main de Jack et la serre.

Il serre aussi la mienne, mais la relâche aussitôt.

Bon, d'accord, se tenir la main n'est plus autant son truc qu'au début de notre relation. Ou qu'il y a deux minutes.

Ça ne veut pas dire qu'il me trompe.

Raphaël, je te maudis !

Bien sûr que Jack ne me trompe pas. Il doit y avoir une explication très simple à ce numéro de téléphone griffonné sur un bout de papier.

Peut-être...

Bon, d'accord, c'est peut-être le numéro du bijoutier de Sheepside Bay qui doit sertir ma bague. Peut-être que c'est, disons, un petit vieillard autrichien qui a désespérément tenté de finir la bague pour Noël. Il a eu des problèmes d'arthrite et ses pauvres mains endolories ne sont plus ce qu'elles étaient. Jack doit peut-

être l'appeler pour qu'il envoie la bague par FedEx à temps chez mes parents.

— Tu viens ? demande Jack, par-dessus son épaule.

— Oui.

— Quel cirque, ici.

Je tente de nouveau d'attraper sa main, mais hélas, celle-ci est emportée par la foule (soupon dramatique) et disparaît à jamais.

Est-ce un signe ?

Qui sait ?

Je commence à croire que j'ai autant de chance de me fiancer avant la fin de l'année (ou un jour, tout simplement) que de trouver ce petit vieillard autrichien aux mains rongées par l'arthrite dans Brooklyn.

Jack n'avait pas de bague dans sa poche, donc, à moins qu'il ne l'ait mise dans ses bagages partis en soute (ce qu'il n'aurait pas fait, car tout le monde sait qu'il ne faut pas enregistrer d'objets de valeur), tout ce que j'aurais pour Noël, c'est...

Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Pas une bague. Ni de la porcelaine.

A-t-il seulement un cadeau pour moi caché dans son sac ?

Bien que je n'aie pas de cadeau pour lui caché dans le mien.

En revanche, j'ai le faux certificat que j'ai fait sur mon ordinateur, annonçant qu'il est l'heureux gagnant d'un week-end tout compris à Anguilla, en janvier.

Nous descendrons au Sea Plantation, un hôtel côtier que j'ai trouvé hier sur Tripadvisor.com. Ça avait l'air pas mal sur les photos et c'était bien plus abordable que la plupart des hôtels sur place.

Oui, les avis des clients étaient bien un peu ambigus : certains étaient tellement élogieux que c'était évident que celui ou celle qui les avait écrits devait être de la famille du propriétaire, tandis que d'autres étaient si négatifs que l'auteur devait sans doute avoir une revanche personnelle à assouvir.

Au moins, aucun des commentaires n'a parlé de punaises ni de cafards dans les chambres. Je peux supporter un vol retardé, des employés d'hôtel un peu mous et même des serviettes de toilette usées jusqu'à la corde. Mais pas des cafards.

Donc, j'ai un certificat fait main (avec une police fantaisie rouge et vert, s'il vous plaît) pour un merveilleux week-end sans cafard dans une station balnéaire des Caraïbes. Je ne pourrais d'ailleurs pas le lui offrir devant ma mère, parce que celle-ci me désapprouverait. Elle me faisait déjà une crise au collège quand j'appelais des garçons... Alors vous imaginez bien ce quelle pourrait dire si j'en invitais un en vacances.

Même si je ne suis plus au collège et que Jack n'est plus un ado.

Mais je perds instantanément dix ans quand je vois ma mère.

Je retrouve Jack près de notre porte d'embarquement, dans la salle bondée. Il

n'y a aucun siège libre et nous avons à peine la place de rester debout.

— Embarquement dans cinq minutes, m'informe Jack.

— Tant mieux.

Il est temps de prendre un Xanax, prescrit par le Dr Trixie Schwartzenbaum l'an dernier, en cas de situation de crise d'angoisse potentielle comme celle-ci.



C'est-à-dire : prendre l'avion et non pas découvrir que mon petit ami est amoureux d'une autre.

Le temps de prendre la navette jusqu'à la piste, je me soucie comme d'une cerise du numéro de téléphone dans la poche de Jack. L'avion pourrait même s'écraser sur les Catskills que cela ne me ferait ni chaud ni froid.

C'est merveilleux le Xanax, non ?

Tout comme mes petites pilules roses, quand on y pense. Je devrais peut-être prendre rendez-vous avec cette bonne vieille Trixie, que je n'ai pas vue depuis des mois, et reprendre des médicaments. Même si je n'ai plus de réelle crise d'angoisse, mais ça avait un effet magique sur ma ligne.

Jack et moi louons une voiture à l'aéroport, après un atterrissage difficile à Buffalo, où la neige tombe à gros flocons.

— C'est merveilleux, non ? dis-je, en contemplant sereinement le blanc tapis entre deux coups furieux d'essuie-glaces.

— Je ne vois pas comment nous allons pouvoir faire cinquante kilomètres dans cette neige. Et de nuit, en plus.

— C'est soixante-cinq kilomètres et tout va très bien se passer.

Il ne dit rien, assis au volant de la voiture toujours garée, une main agrippée au levier de vitesse.

— Veux-tu que je conduise ? J'ai l'habitude.

— Non, j'ai l'habitude, aussi. Je vais à Aspen tous les ans, n'oublie pas.

— Aspen n'est pas Buffalo, Jack. C'est différent, ici. C'est à cause du lac.

Vraiment, ça ne m'embête pas de conduire.

— Ça ira, répond-il sèchement, en passant la marche arrière.

Ce qui aurait été parfait pour sortir en marche arrière de notre emplacement. S'il n'y avait pas eu un mur.

— Tu crois que j'ai abîmé le pare-choc ? demande Jack, en repassant la première.

— Mais non, je suis sûre que c'est bon, dis-je, en priant pour qu'il ait opté pour le complément d'assurance.

J'étais en train de récupérer les bagages quand il a rempli les papiers pour la location. J'espérais avoir le temps de fouiller un peu dans son sac avant qu'il revienne.

Apparemment, personne n'était assez fou pour louer une voiture à Buffalo un soir de tempête de neige,

si bien qu'il est revenu à temps pour récupérer son sac lui-même.

Note personnelle : se lever très tôt demain pour faire l'inventaire du sac de Jack.

Rappel : arrêter de fouiner et d'être obsédée par cette bague.

Il nous faut deux heures et demie pour parcourir les soixante-cinq kilomètres de voie rapide jusqu'à Brookside. Jack suit les feux arrière d'un semi-remorque devant nous, mais il a parfois du mal à les apercevoir, même si nous ne sommes qu'à une quinzaine de mètres derrière lui.

Il y a quelques moments épiques où je suis tentée de me rebeller ou, du moins, de m'emparer du volant. Mais je parviens à me contrôler (et à repousser une crise d'angoisse, en prime). Mais c'est sans doute seulement parce que les effets du Xanax se font encore sentir.

Pourtant, chaque fois que j'entends Jack inspirer brusquement ou que je sens les pneus de la voiture commencer à patiner, je me force à rester assise en silence.

Je finis par me demander s'il ne regrette pas d'être venu avec moi à Brookside. Il préférerait sans doute faire route vers Aspen avec le reste du clan Kennedy, à l'heure qu'il est.

Je veux dire, les Candell.

Pourquoi ne l'ai-je pas laissé partir ?

Si tu aimes quelqu'un, laisse-le libre. S'il revient vers toi, son cœur t'appartient.

S'il préfère passer Noël à Aspen, tu ne peux pas vraiment lui en vouloir.

Quand nous atteignons le péage de Brookside, Jack pousse un profond soupir, avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire.

— Je suis crevé. Vivement qu'on aille au lit.

Au lit ? Croit-il vraiment qu'il va arriver chez mes parents pour aller se coucher directement ? Je jette un œil à l'horloge sur le tableau de bord : il n'est que 10 h 30. Il ne sait pas ce qui l'attend, le pauvre.

Pourquoi a-t-il fallu que j'insiste pour lui faire subir un Noël chez les Spadolini, avant d'avoir pu régler cette histoire de fiançailles ?

S'il veut toujours m'épouser après cette semaine, je saurai qu'il m'aime vraiment.

Et dans le cas contraire, je saurai pourquoi il me quitte.

Nous arrivons enfin dans la rue de mes parents, où chaque maison est décorée avec une couronne illuminée sur la porte ou d'élégantes lumières blanches dans les buissons, ou une simple bougie blanche à la fenêtre.

Toutes les maisons, sauf une.

— Eh bien, tes parents ne font pas les choses à moitié, on dirait, commente Jack, en s'engageant dans l'allée fraîchement déblayée.

Cela prouve qu'au moins un de mes frères est là parce que, comme je vous l'ai dit, mon père ne déblaie plus la neige. Jack ne se doute de rien, mais ce travail lui pend au nez, dès demain au lever du soleil.

Même si le soleil ne se lève jamais sur Brookside à cette période de l'année.

De gros nuages lourds de neige sont au menu tous les jours.

— Qu'est-ce que ça veut dire : « Mes parents ne font pas les choses à moitié » ?

Je fais semblant de ne pas avoir remarqué les milliers d'ampoules colorées clignotantes qui pendent de chaque branche et chevron, les guirlandes brillantes accrochées entre les poteaux et les piliers... et une discrète nouveauté cette année : un énorme Père Noël en baudruche ancré sur la pelouse qui flotte au gré des bourrasques de neige en provenance du lac Erie.

— Regarde leur maison : c'est une hymne glorieuse à l'enfant Jésus à elle toute seule, explique Jack, en coupant le moteur et en coupant aussi court à mes derniers espoirs de tolérance de sa part vis-à-vis de la famille Spadolini.

— Mais c'est bien, s'empresse-t-il d'ajouter.

Il est adorable.

— Si tu aimes l'extérieur, tu vas adorer l'intérieur...

— Alors allons-y, dit-il dans un souffle de buée. Qu'est-ce qu'il fait froid, par ici !

— Je t'avais prévenu, dis-je en frissonnant dans mon petit manteau.

— Tu n'es pas assez couverte. Tes lèvres sont bleues. Il te faut un chapeau.

— Je ne porte jamais de chapeau.

— Ou une capuche.

— Ça va, dis-je en claquant des dents.

Il insiste pour porter mon sac en plus du sien, me laissant ainsi les bras libres pour embrasser le raz de marée familial qui nous accueille à la porte.

Il est presque 11 heures et nous sommes en semaine, pourtant toute la famille Spadolini est venue nous accueillir.

Cette foule comprend : Pa et Mamma ; mon frère aîné Danny et Michaela, sa femme qui est de nouveau enceinte, leurs deux garçons de deux et quatre ans, Kelsey et Danny Jr. ; mon frère préféré Joey, son adorable femme Sara et Joey Jr., leur bébé de dix-huit mois, qui dort ; mon frère cool Frankie et sa femme Katie, une rouquine mignonne avec des taches de rousseur ; et bien sûr, mon unique sœur Mary Beth, qui ressemble chaque jour un peu plus à ma mère et qui est venue avec ses deux garçons, Nini et Vince Jr., qui malheureusement ressemblent chaque jour un peu plus à leur père volage.

Ma mère me serre à m'étouffer dans ses bras, en me répétant encore et encore à quel point elle était inquiète de nous savoir sur la route.

— Il neige tellement fort, dehors, explique-t-elle à tout le monde, une main posée sur son ample et sans doute palpitante poitrine, que j'ai eu peur qu'il vous arrive quelque chose à tous les deux.

— Tout va bien, mamma, c'est Jack qui a conduit, dis-je fièrement, pour qu'elle soit encore plus folle de lui.

Elle n'approuve peut-être pas notre situation maritale, ni le fait que ses parents soient divorcés et qu'il ne soit ni italien, ni catholique, ni de Brookside, mais heureusement, rien de tout cela ne l'empêche d'être complètement gaga de lui. Il l'a conquise dès le début grâce à son appétit vorace et ses compliments sans fin sur sa cuisine.

— Merci de prendre bien soin de notre fille, Jack, dit mon père, en lui serrant la main.

Je devrais sans doute relever que sa phrase implique que leur fille n'est pas capable de prendre soin d'elle-même, mais je ne fais pas de commentaires. Pour l'instant, en tout cas. Je suis tellement contente qu'ils accueillent Jack avec chaleur, comme s'il s'agissait de l'un d'eux.

Bon, ils se sont bien un peu méfiés de lui, au début, mais ils se sont calmés quand ils l'ont rencontré. Ma mère a vite cessé de le traiter de coureur de jupon sans vergogne pour lui envoyer des pizzas maison par FedEx.

En le voyant saluer tout le monde, appeler tout le monde par son nom, même les enfants, avec une accolade pour chacun, je vous jure que je retombe amoureuse pour l'énième fois.

Qui d'autre entrerait dans cette maison de fous et se jetterait de son plein gré dans la mêlée ?

— Jack, voulez-vous un verre de soda ? demande ma mère, en le regardant comme si elle allait le manger.

— Du soda ? intervient Danny. Mamma, donne-lui une bière. J'en prendrai une aussi.

Ma mère me regarde.

— J'en veux bien une aussi, dis-je, avant de m'apercevoir que ce n'était pas ce qu'elle me demandait.

En fait, elle ne me demandait rien du tout, elle me donnait simplement un ordre silencieux : va

chercher de la bière pour les hommes.

Bon, d'accord, elle ne dit jamais « les hommes », comme ça. Mais c'est le seul pas vers la modernité quelle ait accepté de faire.

Heureusement, ma belle-sœur Katie, Apprentie Esclave de cuisine, vient à mon secours :

— Allez vous asseoir, j'amène des bières pour tout le monde.

— Même pour moi ? demande Vince Jr.

— Non, toi, tu auras du soda, répond-elle en lui ébouriffant les cheveux.

— Non, de l'eau, intervient Mary Beth. Il a déjà bu trois canettes de Pepsi. Je ne vais jamais pouvoir le mettre au lit.

Tandis que tout le monde se dirige vers la salle à manger, je demande :

— Il ne devrait pas déjà y être, d'ailleurs ?

Cette salle à manger est le centre de la maison. C'est là que se sont passés tous les événements marquants de la famille. En réfléchissant bien, ce ne serait pas un mauvais décor pour une demande en mariage.

— Il n'y a pas école demain, tante Tracey ! s'écrie Nino, tellement fier de rappeler qu'il est en maternelle. C'est les vacances !

Je ne réponds pas, trop occupée à trouver un plan pour attirer Jack dans la salle à manger avec une bague. Mais Jack enchaîne :

— Tu vois, Nino, le problème, c'est que si tu ne vas pas te coucher tôt ce soir, tu vas te coucher tard demain soir et peut-être le soir d'après... Et si tu es encore debout, peut-être que le Père Noël ne passera pas !

A présent, toute la famille regarde mon Jack avec adoration, parce que dans cette famille, celui qui aime la cuisine de ma mère, les enfants et Noël est définitivement adopté.

Ce qui explique sans doute pourquoi Will ne l'avait jamais été. Il n'aimait aucun des trois. Surtout pas Noël. En fait, il passe encore les fêtes tout seul à New York, soi-disant par choix pour peaufiner son monologue pour son audition de janvier.

Je pense qu'il n'a pas dû obtenir ce rôle qui lui allait comme un gant. J'ai voulu lui poser la question les dernières fois qu'il a appelé (ce qu'il fait toujours de temps en temps), mais il était trop occupé à monopoliser la conversation pour me laisser en placer une.

Même si je me fiche complètement de ses débuts dans le cinéma.

Ou de sa petite personne.

J'essaie de l'imaginer en vacances avec moi à Brookside, à dormir dans l'ancienne chambre de mes frères et admirer l'arbre de Noël et la crèche lumineuse fabriqués par ma mère.

Impossible. Cela n'aurait jamais marché, même si ma mère avait accepté de préparer des repas strictement macrobiotiques et mettre des draps hypoallergéniques sur le lit de Danny.

Jack, lui, complimente copieusement Connie Spadolini sur son arbre bancal, sa crèche version Las Vegas et sa toile cirée, usée mais fleurie, qui couvre toute la table de la salle à manger. Et ma mère en rosit de plaisir.

Toutes les rallonges de la table ont été mises, comme d'habitude. Pas seulement parce que nous allons recevoir un monde fou pendant ces vacances, mais parce que ma mère nourrit un monde fou tous les jours. Impossible de savoir qui va débarquer, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

D'ailleurs, à peine sommes-nous assis que la porte s'ouvre et que deux de mes cousines entrent, « sur leur trente et un », comme aime le dire mon père. A Brookside, cela signifie un jean griffé avec des talons aiguilles, un décolleté bien garni et un large trait d'eye-liner.

— Jack, voici Toni et Donna.

Tout le monde se pousse pour leur faire de la place.

— C'est toi qui as un super boulot à New York City, demande Donna, assez pompette après leur « soirée filles » avant de se jeter sur Jack pour une accolade d'ours, au lieu de prendre la main qu'il lui tendait poliment.

— Oui, enfin, ça n'a vraiment rien d'exceptionnel..., corrige Jack en s'extrayant des seins de Donna pour me regarder d'un air embarrassé.

Il n'est peut-être pas une star à New York, mais...

— Crois-moi, dis-je avec un grand sourire. C'est vrai.

A Brookside, si !

— Alors, quand est-ce que vous vous mariez tous les deux ? demande Toni, en attrapant un *cucidati* dans l'assiette pleine qui trône sur la table.

Tout le monde se tourne vers Jack. Moi y compris.

En temps normal, j'essaierais de rentrer sous terre mais, au point où j'en suis, j'ai envie d'embrasser ma cousine pour l'avoir ainsi mis au pied du mur. Il est grand temps pour lui de répondre de ses actes devant quelqu'un... ou de son inaction, plutôt.

Jack ne semble pas gêné pour autant. Non, ce petit malin se contente de s'écrier :

— Hé, mais on dirait les fameux gâteaux à la figue dont Tracey me parle sans arrêt ! Ils ont l'air délicieux.

Et il se sert de *cucidati*, se mettant ainsi dans la poche la femme qui deviendra peut-être sa belle-mère. Ou pas.

Quant aux autres, il sont soudain très intéressés par le plateau de boissons que Katie vient d'apporter. Personne n'a l'air de s'inquiéter que nous ne soyons pas encore fiancés, ni que Jack n'ait pas répondu à la question de Toni.

Peut-être que je devrais faire comme eux. Je devrais essayer de me détendre et de savourer mes vacances.

Après tout, tous ceux que j'aime sont réunis dans cette pièce... Cela n'arrive pas si souvent. Je ferais mieux d'en profiter tant que ça dure.

De toute façon, l'an prochain à la même date, je serai mariée. Je le sais.

En fait, l'an prochain à la même date...

— Quelqu'un a faim ? demande ma mère. J'ai des lasagnes, du gratin d'aubergine au parmesan et des pizzas au four.

Je jubile en pensant que, l'an prochain à la même date, ce serait peut-être une petite brioche que j'aurais au four. Un petit Jack Jr.

Ou pas, me dis-je, en voyant ma belle-sœur Michaela virer au vert et filer directement aux toilettes à la simple mention des lasagnes.

Pourquoi se presser de faire des enfants ? Se fiancer est déjà un bon départ. Le reste suivra un jour ou l'autre.

Jack me regarde et me sourit.

Je n'ose même pas prétendre qu'il puisse lire dans mes pensées, mais je lui souris aussi.

Puis, il articule en silence : *Je t'aime...*

Peut-être que si, finalement.

15

Moi qui rêvais d'un Noël sous la neige, je suis gâtée ! Le dernier bulletin météo annonce un froid mordant et soixante centimètres de neige pour aujourd'hui, la veille de Noël, et encore vingt centimètres supplémentaires pour demain. Hourra !

Je rêve aussi de la robe de mariée blanche comme la neige, du voile blanc et de la paire de souliers

en satin blanc avec les perles que j'ai vus dans le magazine de mariage que j'ai acheté ce matin, sous prétexte d'aller chercher les journaux de New York.

Impossible de trouver ces derniers à Brookside, au cas où vous vous le demanderiez. On trouve le *Buffalo News* et le *Cleveland Plain Dealer*, mais pas le *Times* ni le *Post* ni le *Daily News*.

— Alors, tu vas te marier bientôt, Tracey ? m'a demandé Al, le vieux propriétaire de l'épicerie du coin, qui vend tout et n'importe quoi.

Sauf les journaux de New York.

— Oui, bientôt.

D'abord, il ne pouvait pas voir ma main gauche à cause de mes gants et je me suis dit que je n'avais aucun compte à lui rendre, même s'il me connaît depuis que je suis née (il vit à quelques rues de chez mes parents et fréquente la même église).

Mais à Brookside, tout le monde vit à quelques rues de chez mes parents et fréquente la même église. Ça ne veut pas dire que je dois les tenir au courant de mes projets de mariage. Cela dit, le jour où j'en aurai vraiment, je mourrai sans doute d'envie de les partager avec tout le monde.

Même si j'ai plus de chance d'avoir de la neige qu'une robe blanche à Noël, j'ai lu le magazine de A à Z en rentrant à la maison. J'ai dû me cacher dans la salle de bains, afin d'échapper à la corvée de patates pour le petit déjeuner.

Oui, ma mère prépare des pommes de terre sautées pour le petit déjeuner.

Avec des œufs au plat, du bacon frit et des toasts de pain blanc beurrés. Un petit déjeuner traditionnel chez les Spadolini.

Ça vous surprend toujours que j'aie eu des problèmes de poids toute ma vie ?

Je n'ose mettre les pieds dans la cuisine que lorsque ma sœur, qui est passée nous voir, m'appelle dans l'escalier.

En bas, je trouve mon père assis pendant que Mary Beth lui verse son café et que ma mère remplit son assiette.

— Où est Jack ? demande-t-il, pour me faire comprendre qu'il est temps que je m'active pour servir mon homme.

— Il dort encore.

— C'est tout ce shopping que vous avez fait hier, dit ma mère avec compassion.

Ça a dû le fatiguer.



— Vous avez fait du shopping ? demande Mary Beth, intéressée. Où ça ?

— Ils sont allés au Wal-Mart, répond ma mère à ma place.

Ici, on dit « aller au Wal-Mart ». C'est une spécificité du coin.

— Ça fatiguerait n'importe qui, conclut mon père en enfournant une bouchée d'œuf. Pas étonnant qu'il soit encore au lit. Connie, ces œufs manquent de sel.

Si j'avais osé traîner au lit jusqu'à 9 heures, on m'aurait traitée de paresseuse.

Ou alors, on aurait pris ma température de force, parce qu'on ne reste pas couché le matin chez les Spadolini, sauf si on est malade.

J'ai souvent fait passer mes gueules de bois pour des virus, quand j'étais ado.

Mais Jack n'a pas la gueule de bois, à moins qu'il ne tienne pas bien le lait.

C'est tout ce qu'il a bu hier soir, pour faire descendre une dizaine de *cucidati* que ma mère lui a servis avant d'aller au lit.

Nous sommes allés au cinéma hier soir et il m'a serré la main pendant une scène d'amour torride. Quand nous sommes rentrés, j'espérais pouvoir me glisser dans sa chambre pour tourner notre propre scène d'amour torride, mais Connie nous attendait dans sa robe de chambre en flanelle.

— Voulez-vous grignoter quelque chose avant de vous coucher ? a-t-elle demandé.

Quand elle en a eu fini avec lui, il ne pensait plus qu'à aller dormir dans l'ancienne chambre de mon frère, à l'autre bout du couloir. Petit détail : nous dormons dans des chambres séparées quand nous allons chez mes parents.

Hé oui ! Mais bon, nous nous rattrapons bien quand nous sommes chez nous. Et puis, de toute façon, ce n'est pas facile pour moi d'être sexy, et encore moins désinhibée, dans la maison de mes parents. Surtout que je porte une des chemises de nuit de ma mère, depuis que j'ai renversé des lasagnes sur mon pyjama.

Mais je suis chez mes parents pour les vacances, alors autant en profiter.

D'ailleurs, je dois admettre que c'est plutôt agréable de se retrouver tous les quatre dans la cuisine ce matin. Un antique album de Noël de Ray Conniff— un vinyle, bien sûr — passe dans la pièce voisine et, par la fenêtre au-dessus de l'évier, je vois la neige tomber à gros flocons.

Je demande à Mary Beth :

— Où sont les garçons ?

— Chez Vinnie, répond-elle d'un air renfrogné.

— Oh... Et comment vont les choses de ce côté ?

Je parle du divorce, qui apparemment prend des siècles dans l'Etat de New York.

— Ne m'en parle pas.

— Désolée, je ne le ferai plus.

Sauf que je viens de le faire et qu'elle a envie de tout me raconter. Son visage rond, normalement adorable et ouvert, se pince dans une grimace d'amertume, comme chaque fois qu'elle parle de son futur ex-mari volage.

Pour commencer, elle m'informe qu'il a des mois de retard dans le paiement de la pension alimentaire que lui a imposée le juge, mais qu'il vient d'acheter des bijoux hors de prix à sa nouvelle petite amie.

— Comment le sais-tu ?

— C'est Nino qui me l'a dit. Vinnie a emmené les garçons avec lui pour faire ses courses de Noël pour elle.

Je siffle d'admiration.

— Oui. C'est ce qu'on appelle une saine activité pour renforcer les liens père-fils.

Je ne peux m'empêcher d'avoir de la peine pour elle. Qu'a-t-elle pu faire pour mériter ça ?

Bon, d'accord, pour commencer, elle a fait la bêtise d'épouser Vinnie.

Je sais que je suis mal placée pour dire ça, mais n'importe qui aurait flairé le truc à des kilomètres, même avant leur mariage. Ou plus tard, quand Vinnie a été surpris avec une autre, alors que Mary Beth était en train d'accoucher.

Mais ma sœur a toujours été folle amoureuse de lui, malgré tout. Il s'est excusé des centaines de fois de l'avoir trompée et elle l'a laissé revenir des centaines de fois. C'était sur les conseils de ma mère et du père Stefan, qui l'ont tous les deux convaincue que les liens du mariage étaient sacrés et qu'ils devaient être préservés à n'importe quel prix, surtout quand il y avait de jeunes enfants innocents dans l'affaire.

— En plus, poursuit Mary Beth, Vinnie revendique toujours la garde partagée.

— Hum.

— Ne t'inquiète pas. Je le traînerai devant les tribunaux, s'il le faut. Et il ne peut pas gagner.

Je regarde ma mère qui est debout près des fourneaux. Elle pousse un gros soupir et hausse tristement les épaules. Je sais qu'elle a encouragé Mary Beth à sortir son mariage de l'ornière pour le bien des enfants, mais au point où en sont les choses, elle doit enfin comprendre que c'est mieux pour ma sœur

d'être divorcée. Même si ça veut dire quelle ne peut plus recevoir la communion, ce qui pour ma mère est tragique.

— C'est toi qui as les garçons ce soir ?

— Nom de Dieu, oui.

— Mary Beth, intervient mon père qui n'aime pas entendre jurer sous son toit, avant de houspiller ma mère : *Bella* ! Le sel ! Allez !

Dans notre maison, on peut donner un ordre, mais il faut toujours le faire précéder d'un petit nom doux.

— Ça vient, ça vient, pas de panique.

Ma mère pose devant moi une assiette assez pleine pour nourrir une famille de cinq personnes pendant une semaine.

— Tiens, ma chérie et je veux que tu manges tout, tu entends ?

Je la regarde retourner docilement chercher la salière et la tendre à mon père. Il grogne un remerciement.

Je retourne à mon assiette.

— Je... heu... je n'ai pas faim, mamma.

Non, je suis affamée.

Mais pas parce que je n'ai pas mangé. Au contraire. Hier soir, pendant que Jack s'empiffrait de *cucidati* et de lait, j'ai englouti une belle part de lasagnes. Plus je mange, plus j'ai l'impression d'avoir faim.

Mary Beth lève le nez de sa propre montagne d'œufs.

— Tu es encore au régime, c'est ça ?

— Mais non, dis-je, espérant échapper à une leçon de morale sur la stupidité des régimes.

J'attrape ma fourchette.

— Tant mieux, dit ma mère. Tu sembles enfin avoir un peu plus que la peau sur les os.

Je repose ma fourchette. C'est déprimant. On me prend pour un cochon de lait à engraisser ou quoi ?

Je commence à pinailler sur mon assiette, pendant que tous trois dévorent leurs œufs. Dans la pièce d'à côté, le disque se bloque sur une rayure et se met en boucle.

— *Bella*, le disque est rayé ! lance mon père, parce que tout le monde sait que ma mère est sourde et que lui n'a pas de jambes.

Ma mère soupire et repousse sa chaise.

— Assieds-toi et mange, *mamma*, dis-je, contente de pouvoir fuir la table.

— Non, toi, tu manges, ordonne-t-elle. J'y vais.

Pendant qu'elle est dans l'autre pièce, mon père me demande :

— Ça manque de sel. C'est pour ça que tu ne manges pas ?

— Non, ça va.

— Ça manque de sel, je te dis.

Il fait glisser la salière dans ma direction.

En quarante ans, ta mère n'a pas encore compris qu'il fallait mettre plus de sel sur les œufs.

— Je crois que c'est assez salé, dit *Mary Beth*, tandis que le disque fait un bond en avant.

— Tu es bien comme ta mère, tu ne penses qu'à la diététique, accuse mon père.

Je manque de m'étouffer dans ma tasse de café. Ma mère et *Mary Beth*, s'inquiéter de diététique ? Elles qui ne jurent que par la cuisine au saindoux ?

*Mary Beth* décide de changer de sujet :

— Alors, qu'est-ce que tu vas offrir à Jack pour Noël, *Tracey* ?

De mieux en mieux.

— Je lui offre un... heu... un bon, dis-je, alors que ma mère rentre dans la cuisine.

— A qui offres-tu un bon ? demande-t-elle.

— A Jack.

— Un bon pour quoi ? Un livre ? demande mon père, qui a reçu un bon d'achat dans la librairie de *Brookside* pour la fête des pères, l'an dernier.

Même s'il ne met jamais les pieds dans une librairie. Mais j'étais à court d'idées et j'ai pensé qu'il pourrait s'acheter des C.D. ou des D.V.D., si les livres ne lui disaient rien.

Je crains que rien de tout cela ne l'ait intéressé, parce que j'ai vu le bon et la carte prendre la poussière sur sa table de nuit, lorsque je suis allée emprunter une chemise de nuit à ma mère.

— Non, pas pour un livre. C'est... c'est pour autre chose.

— Oh, je vois..., dit Mary Beth, d'un air coquin.

— Ah bon ?

Je suis sûre que non. La lueur dans ses yeux n'a rien de caribéen. C'est une lueur interdite aux moins de dix-huit ans.

— Quoi ? demande ma mère. Qu'est-ce que tu vois ?

— Rien, mamma, répond Mary Beth avec un sourire entendu.

Elle ne comprend rien du tout.

— Mary Beth...

Mon père m'interrompt d'une voix exaspérée :

— De quoi parlez-vous, enfin ? Pourquoi ne m'explique-t-on jamais rien ?

Ma mère le fait taire d'une voix sèche :

— Ce sont des histoires de femmes, voilà tout !

Puis elle se tourne vers moi et demande de nouveau :

— Alors, il est pour quoi, ce bon ?

— En tout cas, ce n'est pas ce que pense Mary Beth, dis-je en désignant du menton mon obsédée de sœur.

— C'est ça..., répond Mary Beth, avec un clin d'œil.

Evidemment, mes deux parents la voient faire.

Mon père lève les bras au ciel en signe d'impuissance et ma mère avale sa gorgée de jus d'orange avant de faire de même. Soudain, elle penche la tête et me regarde.

— Oh!

— Qu'est-ce qu'il se passe, mamma ? Un torticolis ?

— Ton bon...c'est pour quelque chose de... romantique? demande-t-elle, mal à l'aise.

— Romantique ? On peut dire ça.

— Tracey ! s'écrie-t-elle en me donnant une tape sur le bras. Je n'aurais jamais cru une de mes filles

capables d'offrir des bons pour des choses cochonnes !

— Des choses cochonnes ? répète mon père, incrédule. Quoi?

J'imagine ce qui se passe dans leur tête. Si je n'étais pas aussi atterrée, je serais tentée de rire en m'imaginant cachée dans une imprimerie clandestine à fabriquer des bons pour des services en chambre illégaux.

Mais je parviens seulement à me cacher le visage dans les mains. Je voudrais être à des kilomètres de là. N'importe où. New York, Aspen ou même la salle de réflexologie de Two Hearts, en Nouvelle-Angleterre. N'importe où, mais pas ici.

Pourquoi faut-il que la moindre des conversations avec mes parents se transforme immanquablement en interrogatoire ?

— Tracey, qu'est-ce qui t'a pris ? cherche à savoir ma mère. Ce n'est pas comme ça que je t'ai élevée.

— Mamma, je n'offre pas à Jack un bon à caractère sexuel, d'accord ?

Je lance un regard noir à Mary Beth, qui n'a même pas la politesse d'avoir l'air désolé.

— Ah bon ?

— Non, mamma.

Jack n'a pas besoin de payer pour ça.

Mais je me retiens de dire une chose pareille. Ma mère a l'air de se calmer un peu, jusqu'à ce que je me sente obligée d'ajouter :

— C'est un bon pour un week-end aux Caraïbes.

Silence.

— Tu emmènes Jack en week-end aux Caraïbes ?

— Oui.

Elle n'a pas l'air ravi. Il est clair qu'à ses yeux, mon cadeau de Noël est à peine plus décent que de distribuer des faveurs sexuelles.

— Je crois vraiment que tu ne devrais pas faire des choses pareilles, m'informe-t-elle.

Surprise, surprise ! A croire que je fais ça tous les jours. Je m'imagine faire du porte-à-porte avec mes bons à la main : « Bonjour, je m'appelle Tracey Spadolini et j'aimerais vous emmener avec moi pour un week-end de folie sexuelle dans les îles. »

— Vous n'êtes même pas mariés, Tracey, me dit ma mère, au cas où je l'aurais oublié.

— Mamma, voyons, intervient enfin Mary Beth. Ils vivent ensemble.

— Inutile de le rappeler.

Ça, c'était mon père, qui a remis le nez dans ses œufs, après avoir rajouté une nouvelle dose de sel.

— Si vous étiez mariés, tout serait différent, Tracey.

— Ah oui ? Sans blague, mamma. Merci du renseignement.

— Les gens mariés peuvent voyager quand ils veulent, poursuit-elle, et personne n'y voit d'inconvénient.

— Jack et moi avons voyagé ensemble jusqu'ici.

— C'est différent.

— Ah bon ?

— Vous n'êtes pas à l'étranger.

Je ne vois pas le rapport, nom de... !

Ah, la bonne vieille logique de Connie Spadolini. Ça m'avait manqué.

— Je ne suis pas sûre de te suivre, mamma.

— Prendre l'avion pour venir à Buffalo est une chose.

— Partir ensemble en vacances à l'étranger en est une autre.

Vous savez, il fut un temps où je pensais que ma mère était la sagesse même.

Alors, ou j'ai changé, ou son infinie sagesse est devenue un tas de bêtises sans nom.

— Mais nous vivons *ensemble*. Quelle différence ça fait si nous partons en vacances *ensemble* ?

— Elle veut que tu te maries, interrompt mon père, entre deux bouchées.

D'accord ?

Je regarde ma mère, qui hausse les épaules.

— Je crains ne pas comprendre le rapport avec mon cadeau de Noël...

Ni en quoi ça les regarde, d'ailleurs.

— Je pense que Jack est quelqu'un de bien, Tracey, répond-elle simplement.

J'aimerais juste que vous soyez au moins fiancés.

Pour une fois, nous sommes d'accord sur quelque chose.

Même Mary Beth se met au diapason :

— Tu penses sans doute que vivre ensemble suffit, Tracey...

Qui ? Moi ?

— ... Mais crois-moi, c'est faux.

— Je te crois, Mary Beth.

Ce que j'ai peine à croire, c'est qu'ils soient tous assis là, à penser que mon avenir conjugal dépend de ma seule volonté.

J'ai envie de leur crier : « C'est à Jack qu'il faut en parler ! »

Mais devinez qui apparaît dans l'encadrement de la porte ?

Bon, d'accord, dans cette maison, on ne sait jamais qui peut débouler la pièce.

Ça pourrait être n'importe quel membre de la famille, des amis de passage ou des dames de l'église.

Alors je ne vous demanderai pas de deviner qui a pointé le bout de son nez au moment opportun. Je vais vous le dire : notre cher petit célibataire endurci en personne, les yeux encore tout gonflés de sommeil.

Sourires instantanés autour de la table. Enfin, pas moi. Je lui en veux de m'avoir fait subir cette discussion avec ma famille. Bon sang, pourquoi ne me donne-t-il tout simplement pas la bague ? Comme ça, tout le monde serait content.

— Asseyez-vous, Jack. Je vais vous faire des œufs.

Ma mère se précipite vers ses fourneaux.

— Tracey, verse-lui son café.

Je plonge le nez dans mes pommes de terres sautées, parce que Dieu sait que j'ai besoin d'un peu de réconfort.

— Jack peut se servir son café tout seul, mamma.

— Tracey ! C'est un invité ! s'écrie-t-elle, mais je sais qu'elle veut dire : *c'est un homme*.



Et je vois bien, au regard qu'elle me lance, qu'elle comprend soudain pourquoi Jack ne m'a pas encore demandée en mariage. C'est parce que je ne suis pas son esclave personnelle.

— Ne vous inquiétez pas, Connie, répond Jack. Je m'en occupe.

Il ouvre un placard pour prendre une tasse et se dirige vers la cafetière. Non seulement, il s'en occupe tout seul, mais en plus, il reverse du café à tout le monde, y compris ma mère.

— Oh, Jack, il ne fallait pas, dit-elle, comme s'il venait de lui faire le plus extravagant des cadeaux.

— Pas de problème.

Il s'assoit et examine la montagne de nourriture dans son assiette.

— Si je continue à manger comme ça, il va falloir que je réserve deux sièges dans l'avion du retour.

Tout le monde éclate de rire en chœur. Tout le monde, sauf moi. Je suis trop occupée à essayer de ne pas manger tout ce que ma mère m'a servi, avant d'aller me resservir.

Mais, bien entendu, c'est ce qui arrive.

Le stress me fait manger, et être avec ma famille, surtout à Noël, est toujours une source de stress intense.

Après le petit déjeuner, Mary Beth va « au Wal-Mart » pour faire quelques dernières courses. Jack sort courageusement affronter le mauvais temps pour débayer l'allée, ce qui enthousiasme mon père au plus haut point.

Quant à moi, je suis enrôlée de force dans la cuisine, pour décortiquer deux kilos de crevettes pour les traditionnels sept plats maigres de Noël. En nettoyant les horribles trucs noirs et gluants sur chaque crevette, je maudis celui qui inventé cette tradition en Italie.

— Pourquoi faut-il qu'il y ait sept plats, mamma ?

Ma mère lève le nez des filets de cabillaud qu'elle trempe dans de l'œuf et de la chapelure.

— Pour les sept sacrements. Le baptême, la confirmation, la réconciliation...

— Je connais mes sacrements, mamma.

Je sais aussi que le mariage en est un.

Mais bien sûr, elle insiste pour les énumérer tous, pour prouver qu'elle s'y connaît en religion.

Au lieu d'applaudir, je commente d'une voix blanche :

— Heureusement qu'il y en a sept. Si jamais le mariage ne fonctionne pas avec Jack, je pourrai

toujours rentrer dans les ordres.

— Tracey ! On ne plaisante pas avec les sacrements.

— Je ne plaisantais pas, mamma. Qui sait si je ne vais pas avoir la vocation un jour ? Nous n'avons pas eu de nonne dans la famille depuis Mary Ann.

C'était la cousine germaine de ma grand-mère et, d'après ce que j'ai pu entendre, ce n'était pas une rigolote. Selon la légende familiale, le gaz hilarant qu'on lui avait fait inhaler avant l'extraction d'une dent ne l'avait même pas déridée.

En parlant de ça, ma mère me fait les gros yeux.

— Ne deviens pas nonne, Tracey.

— Ah non ?

— Non, il faut te marier et avoir des bébés.

Elle a raison, mais je ne peux m'empêcher d'ajouter :

— Mamma, n'importe qui peut se marier et avoir des bébés. Moi, je veux devenir rédactrice dans la publicité et remporter un Addy Award.

Ce qui n'est pas faux. Mais je veux aussi me marier et avoir des bébés, un jour.

A votre avis, qui rentre au beau milieu de ma déclaration féministe ? Jack, bien sûr.

Il sourit de toutes ses dents et je ne sais pas si c'est parce qu'il pense avoir échappé à toutes ces affaires de mariage ou si c'est parce qu'il a enfin fini de déblayer de la neige, par un froid polaire.

En tout cas, il accepte la tasse de chocolat chaud que ma mère lui propose et celle-ci se précipite dans son cellier à la cave pour prendre des carreaux de chocolat amer à faire fondre.

Quoi, vous ne croyez quand même pas que ma mère utilise du chocolat instantané ?

— Alors, comment ça va ? me demande Jack en déposant un baiser sur ma joue.

J'arrache à main nue les intestins d'une nouvelle crevette et je réponds, les mâchoires serrées :

— Super.

— Ta mère te tape sur les nerfs ?

— Comment as-tu deviné ?

— C'est toujours stressant, les fêtes. Laisse-toi juste porter. Et puis, tu ne devrais pas parler de ton travail avec elle.

— Mon travail ?

— Tu disais que tu voulais remporter un Addy. Elle ne sait probablement même pas ce que c'est.

— Je suis sûre qu'elle peut comprendre. Et puis, de toutes façons, nous ne parlions pas de ça.

— Non?

— Pas vraiment.

Comme ma mère revient avec le chocolat, je n'ai pas le temps d'expliquer à Jack que nous parlions de mon avenir avec lui.

Même si cela n'a plus vraiment d'importance. C'est à lui de décider s'il me donne la bague dans les prochaines vingt-quatre heures. Ce n'est plus de mon ressort.

Jack s'assoit à la table de la cuisine pour bavarder avec ma mère, pendant que celle-ci frit les filets panés. Mon moral remonte un peu : Jack est tellement adorable. Surtout quand il propose d'aller offrir plusieurs boîtes de biscuits aux voisins, avec un bonnet de Père Noël sur la tête, pour décharger un peu ma mère. Rien que ça.

— Il est fou de toi, commente ma mère en le regardant descendre l'allée, les boîtes sous le bras et le bonnet sur la tête.

— Je ne sais pas... J'étais justement en train de me dire qu'il était fou de toi, plutôt.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Ça doit être l'esprit de Noël, car le reste de la journée se passe dans un joyeux mélange de cuisine, de paquets cadeaux et de ménage.

Puis je me retrouve à siroter un punch bien mérité — fait maison, bien sûr, et servi dans les bols de ma mère — tandis que les premiers invités arrivent. Pas juste mes frères et ma sœur, mais une dizaine de tantes, oncles et cousins.

— Tracey, vas-tu manger de ma saucisse, cette année ? demande Cosmo, mon vieil oncle gaga, en évoquant le drame des graines de fenouil d'un précédent Noël.

— Dès que j'ai fini mon punch, dis-je, avant de lui présenter Jack.

— Vous aimez la saucisse, Jack ? lui demande aussitôt Cosmo.

— J'adore la saucisse, répond Jack.

— C'est ce que vous croyez. Vous n'avez jamais mangé de saucisse. Je vais vous apprendre ce qu'est une vraie saucisse.

Jack me lance un regard désespéré. Mais c'est trop tard : mon oncle Cosmo l'entraîne déjà vers la cuisine, me laissant seule avec mes cousins adolescents Aldo et Bud, dont le vrai nom est Lorenzo. Je

note les *baggy*, la casquette portée à l'envers et les chaînes en or.

— Comment ça va l'école, les gars ?

— Yo, ça craint, répond Aldo.

Le hip-hop a enfin atteint Brookside.

— Tu veux dire que c'est dangereux ?

Je demande juste ça pour l'embêter, mais les deux frères se contentent de me regarder avec des yeux ronds. Ils doivent se prendre pour des caïds.

— Hein ? demande l'un.

— Je t'ai demandé des nouvelles de l'école et tu m'as dit que...

— Laisse tomber, coupe l'autre.

Un ange passe. Bien déterminée à leur prouver que je suis quelqu'un de cool —si c'est encore le mot qu'on utilise aujourd'hui — je m'acharne :

— Alors, Bud ? J'adore ton jean, il est « channé ».

Mon compliment est accueilli par un regard vide.

— Géant, quoi. Je l'aime bien...

— C'est ça, dit Bud en se tournant vers son frère. Viens, on va chercher des guimauves.

Sur ces mots, ils s'éloignent, à la recherche de Dieu sait quoi. Mais je serais tentée de parier qu'il ne s'agit pas de bonbons.

— Comment ça se passe ? demande Jack, émergeant soudain de la cuisine pour me souffler une bonne haleine de fenouil et d'ail au visage.

— Je parlais avec mes cousins. Enfin, j'essayais, en tout cas. Tu vas voir qu'un jour, ces jeunes vont inventer le charleston.

Jack rigole.

— Mon Dieu que je me sens vieille, Jack !

Vieille et grosse.

— Ah oui ? Va traîner avec ton oncle Cosmo, alors. Il vient de me décrire en détail ses problèmes de colon.

— Je ne savais pas qu'il avait des problèmes de colon. Comment va-t-il ?

— Ça va, quand son cerveau ne lui sort pas par en bas.

— Oh, mon Dieu ! Il a vraiment dit ça ?

— Mot pour mot.

— Je suis désolée.

— Ce n'est pas ta faute.

— C'est quand même ma famille.

— Et alors ? Tu as vu la mienne ?

Je pense à Bob, Ashley et à Olivia.

— Oui, mais nous ne la voyons qu'à petite dose. Avec ma famille, il faut supporter pendant une semaine complète de rencontrer toute personne ayant une vague goutte de sang Spadolini dans les veines.

— Tu sais, je n'ai pas une grande famille. Depuis que mes grands-parents sont morts, nous avons perdu le contact avec les autres.

C'est quelque chose que j'ai du mal à imaginer. C'est même un peu triste, d'une certaine façon.

Cela dit, je trouverai sans doute ça moins triste la semaine prochaine, quand il faudra établir la liste des invités pour le mariage. La semaine prochaine ou plus tard.

Moins il y aura d'invités dans la famille Candell, moins je serai obligée de laisser des amis ou des collègues sur le carreau, à cause de la centaine de Spadolini — au bas mot — qu'il va falloir inviter.

— Salut, Tracey !

C'est ma cousine Joannie, dont j'ai raté la première communion il y a quelques années, ce qui m'a presque valu d'être reniée.

— Salut, Joannie. Tu te souviens de Jack, mon petit ami ?

— Bien sûr ! Salut Jack !

Elle lui fait un grand sourire, révélant ainsi un appareil dentaire étincelant, garni d'un amas blanchâtre d'origine inconnue en plein milieu.

— Content de te revoir, Joannie. Quelqu'un veut encore du punch ?

— Moi, j'en veux bien, lance Joannie.

Jack me regarde.

— Il n'y a pas du rhum, dedans ?

— Si...

— Mais c'est toi qui l'as proposé ! proteste Joannie.

— Tu ne veux pas un soda plutôt ?

— Un Pepsi light, alors.

Joannie le regarde s'éloigner avec l'air douloureux que j'ai dû moi aussi avoir quand j'étais une ado potelée avec un appareil dentaire et que je regardais les petits amis de mes cousines plus âgées.

— Il est tellement mignon !

— Merci.

*Merci ? Suis-je donc responsable de la belle gueule de Jack ?*

En fait, quand quelqu'un complimente votre petit ami, il vous complimente par procuration. C'est un peu comme si ma cousine disait : « Félicitations ! Tu t'es dégotté un sacré beau gosse ! »

J'ai raison, non ? Bon, d'accord, peut-être pas. Mais Joannie pense que Jack est mignon et moi aussi, et nous le regardons toutes les deux d'un air rêveur, tandis qu'il remplit des verres de punch à l'autre bout de la pièce.

— Vous allez vous marier ? demande Joannie.

— Un jour ou l'autre, oui.

C'est la réponse parfaite. Vague, mais affirmative et absolument véridique.

Je crois que c'est ce que je vais répondre à partir de maintenant, quand les gens me poseront la question.

Avec un peu de chance, dans quelques heures, j'aurai une bague de fiançailles au doigt et une date inscrite sur mon agenda, si bien que ce genre de question empoisonnante s'envolera comme par magie. Mais pour l'instant, il faut faire avec.

— Je pourrais être ta demoiselle d'honneur ? demande immédiatement Joannie.

— Oh... je ne sais pas. Je n'ai pas vraiment pensé à ça, pas encore.

Bon, d'accord, j'avoue que, non seulement j'y ai déjà pensé, mais en plus, j'ai déjà fait ma petite liste : Mary Beth, Sara ma belle-sœur, Rachel, la sœur de Jack, Raphaël, Kate, Brenda, Latisha et Yvonne.

J'ai aussi prévu de les vêtir d'une très flatteuse robe fourreau en velours bleu marine et un smoking assorti pour Raphaël, bien sûr.

Juste dans ma tête. Mais, à l'instant même où Jack me tendra son caillou brillant, mes plans méticuleux prendront immédiatement forme.

— Eh bien, quand tu y réfléchiras, pense à moi, dit gentiment Joannie.

Je suis soudain saisie d'un doute.

Une neuvième demoiselle d'honneur ne serait-elle pas de rigueur ?

Mais pas de fillettes pour les fleurs. Hors de question.

— J'ai tellement hâte de me marier !

Ça, c'était Joannie, bien sûr.

Même si, je vous l'accorde, il aurait pu s'agir de moi.

— Je sais exactement ce que je porterai. As-tu vu les photos de la robe de Britney ?

— Britney ?

— Spears.

— Oh. Heu... non, je ne crois pas. Je croyais qu'elle s'était enfuie avec son fiancé ?

— Non, je veux dire quand elle a épousé Kevin. Ils ont fait un mariage surprise, tu te rappelles ?

— Vaguement.

— Hé ! Toi et Jack devriez organiser un mariage surprise ! s'écrie-t-elle soudain. Ça serait tellement cool !

— Un mariage surprise ?

— Mais si, voyons. Tu invites des gens pour une fête normale, sauf que, quand ils arrivent, vous criez : « Surprise ! On se marie ! Les stars le font tout le temps. »

— Ça a l'air super. Sauf que je ne suis pas une star.

— Mais tu n'es pas obligée d'être une star pour organiser un mariage surprise.

Hum. Je me demande si c'est possible d'organiser un mariage surprise sans être officiellement fiancée et de faire aussi la surprise au marié.

Je pense à la soirée du nouvel an que Jack et moi organisons chez nous la semaine prochaine. Peut-

être que...

— Un punch et un Pepsi pour ces dames, annonce Jack, en se faufilant vers nous, sans se douter que derrière mon sourire anodin, se trame peut-être un mariage surprise.

— Merci, Jack, dit Joannie, avant de boire une gorgée. Tu es sûr que c'est du light ?

— Tu voulais du light ?

— Ben ouais, répond-elle, en le gratifiant d'un regard méprisant dont seules les gamines de douze ans ont le secret.

— Je ne crois pas que tu devrais boire du soda light, Joannie, dis-je, même si c'est vrai qu'elle devient un peu potelée. C'est plein de produits chimiques.

— Et alors ? Le Pepsi normal est plein de sucre.

Et elle tourne les talons.

— Moi qui croyait me mettre ta cousine dans la poche, c'est raté, déplore Jack.

— Oh non, elle pense que tu es très mignon.

— C'est vrai ? demande-t-il, avec un grand sourire.

— Oui, mais elle pense aussi que Britney Spears est le bon goût personnifié, alors...

— Hé ! Regarde, voilà ta grand-mère.

Je me retourne pour apercevoir la célèbre poitrine de grand-mère, avant même d'avoir une chance d'apercevoir son visage.

— *Dolce mia !* s'exclame-t-elle, en m'enveloppant dans ladite poitrine et me serrant aussi fort qu'une grand-mère italienne peut le faire.

Puis elle se recule un peu pour me regarder et annonce :

— Tu es bellissima.

— Merci, grand-mère. Toi aussi.

Elle tapote son brushing auburn, qu'elle fait aussi faire chez Magique Coiffure, mais deux fois par semaine.

— Oh, je n'en suis pas si sûre, minaude-t-elle.

*Oh, ça va, grand-mère ! Nous savons très bien toutes les deux que tu es splendide. Et sensuelle, par-dessus le marché. Si elle avait vingt ans de moins, les gens la soupçonneraient d'avoir des*



implants.

Mais non, grand-mère incarne le naturel. Je sais aussi que, sans le solide soutien-gorge qu'elle porte certainement sous son sous-pull rouge moulant, les seins de grand-mère risqueraient de se coincer dans la ceinture de son pantalon.

Je tire Jack par la manche.

— Grand-mère, tu te souviens de mon petit ami Jack ?

— Bien sûr que oui !

C'est parce que Jack n'avait pas tari d'éloges sur sa coiffure et sa tenue, la dernière fois qu'il l'a vue.

La beauté est à ma grand-mère ce que le talent de cuisinière est à ma mère. Si vous ne manquez pas de les remarquer, vous vous faites des amies pour la vie.

Grand-mère nous parle de ses dernières courses — au Wal-Mart, bien sûr. En plus de nouveaux moules à muffins, d'un quintal de farine en promotion et de ses médicaments pour la tension, elle a acheté un nouveau rouge à lèvres appelé Rouge de Noël.

— C'est celui que je porte en ce moment, explique-t-elle, en plissant la bouche pour nous montrer. Ça vous plaît ?

Jack et moi lui assurons que oui.

Soudain, elle montre du doigt une boule de plastique verte pendue au plafond en s'écriant :

— Regardez qui est sous le gui !

Une seconde, je crois qu'elle veut en profiter pour coller un baiser Rouge de Noël à mon petit ami. Ce qui me donne la chair de poule. Grand-mère, qui se sent un peu seule depuis la mort de grand-père, aurait-elle des vues sur mon homme ?

Puis elle me fait un clin d'œil et je me rends compte qu'elle est une vraie romantique.

— Je vous laisse tous les deux, murmure-t-elle avec un sourire.

Nous nous retrouvons ainsi aussi seuls que possible dans une maison envahie par cinquante personnes.

Jack m'attire contre lui.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Je prends garde à ne pas renverser la dernière gorgée de mon punch.

— Je t'embrasse. Nous sommes sous le gui.

— Ah oui. D'accord.

Je m'attends à un chaste bisou, mais il m'entraîne dans un véritable baiser de cinéma qui me laisse pantelante, chancelante et parfumée au fenouil. Je suis obligée de poser ma tasse pour passer les bras autour de son cou, en regrettant qu'il doive dormir dans une autre chambre. Je lui chuchote :

— J'ai une idée : pourquoi ne viendrais-tu pas me rendre une petite visite cette nuit ?

— Impossible, chuchote-t-il à son tour.

— Pourquoi pas ?

— Le plancher craque. J'ai essayé hier soir.

— C'est vrai ?

Et moi qui le croyais abruti de *cucidati*.

— J'ai essayé, mais avant que je puisse atteindre la moitié du couloir, ta mère a passé la tête par la porte de sa chambre pour me demander si j'avais encore un petit creux.

— Oh mon Dieu ! Elle est impossible.

— J'imagine quelle ne me laisserait pas partager ton lit à baldaquin, au lieu de me laisser tout seul au bout du couloir.

— Pas tant que nous ne serons pas mariés.

Je vous jure que ça m'a échappé !

Je m'attends à une grimace ou une remarque sarcastique de la part de Jack.

Mais il se contente de hausser les épaules avec ce que je pense être un petit sourire.

Vous me trouverez sans doute un peu trop optimiste, mais je pense que ce sourire signifie : *Tu pourrais bien te retrouver fiancée avant la fin des vacances.*

Non, sérieusement. Vous pouvez y aller : c'est peut-être vrai que je me fais des films.

Quelques heures plus tard, après avoir assisté à la messe de minuit et mangé encore une fois, je me retrouve enfin seule avec Jack.

Mes parents sont partis se coucher, nous laissant involontairement seuls, Jack et moi, aux premières heures du jour, pour partager le moment de vérité tant attendu : l'ouverture des cadeaux.

L'unique lumière dans le salon provient des loupottes sur l'arbre de Noël et Perry Cosmo chantonne

en sourdine.

— Quelle heure est-il ? demande Jack en bâillant, tandis que nous nous asseyons, adossés au canapé, au pied de l'arbre.

— Presque 3 heures, je crois.

Je pose la tête sur son épaule, en m'efforçant de chasser la fatigue. Je n'ai pas envie de passer mon temps à bâiller pendant le moment le plus excitant de ma vie.

— Si tard que ça ? Vraiment ? On ne dirait pas.

— C'est parce qu'il est à peine minuit passé à Aspen.

— Si tu savais à quel point je suis content de ne pas y être, dit-il en me serrant contre lui.

— A ce point ?

— Plus encore.

Il se penche pour me donner un baiser.

— Je préfère largement être ici avec toi.

— Vraiment ? Malgré tout ce chaos ?

— J'adore le chaos, affirme-t-il.

Ça promet. Assez pour m'épouser ? ai-je envie de demander.

Mais, à la place, je lance :

— Prêt pour ton cadeau ?

— Et toi ? réplique-t-il.

— Oui, mais... tu ne veux pas que je commence par le tien ?

— Non, toi d'abord. J'ai hâte que tu voies ce que c'est.

C'est encourageant. A la réflexion, il n'insisterait pas pour que j'ouvre son cadeau en premier si c'était une bague.

Mais il n'a pas particulièrement l'air de s'inquiéter de l'ordre de distribution, alors...

Ce n'est pas très bon signe, je sais. Pour retarder un peu le moment, je demande

:— Tu veux encore un peu de vin ou des chips au vinaigre ?

Parce que, soudain, j'ai une peur bleue.

Et si c'était maintenant ?

Je ne suis pas très sûre de vouloir savoir, au final.

— Au vinaigre ? répète Jack.

— J'adore ça. Pas toi ?

— Pas particulièrement. Et je ne t'ai jamais vue en manger de ta vie.

— C'est mon petit plaisir coupable.

— Vraiment...

Il me regarde longuement ; comme s'il se demandait ce qu'il ignorait encore de moi. Je me demande si je ne viens pas de tout gâcher. Il est peut-être en train de remettre entièrement notre relation en cause.

Et tu as peut-être atteint le summum de la paranoïa, Tracey.

— Je crois que si je mange encore le moindre truc, je vais exploser, dis finalement Jack. Laisse-moi juste te donner ton cadeau.

Il est déjà en train de farfouiller parmi les paquets sous le sapin, ce qui veut dire que mon cadeau était planqué là depuis le début, pratiquement sous mon nez.

Mais comment a-t-il fait pour le mettre ici ? L'avait-il caché dans son bagage en soute ? Avait-il un complice dans la maison, afin de le faire livrer à l'avance ?

J'en doute. Mes parents ne seraient pas capables de garder ce genre de secret.

Jack a dû emporter le cadeau avec lui.

— Bon sang, mais où est-il ? marmonne-t-il, en fouillant à plat ventre sous le sapin.

— J'espère qu'il n'a pas disparu, dis-je, en me demandant pourquoi je n'ai pas pensé à aller fouiner sous le sapin, à la recherche d'un paquet de petite taille avec mon nom écrit dessus.

J'ai dû penser qu'il serait plus discret, c'est tout. J'ai dû penser que personne ne mettrait de cadeau de valeur au pied d'un sapin de Noël aussi fréquenté.

C'est probablement pour ça qu'il ne s'agit pas d'un cadeau personnel ou de valeur... Alors, ne t'emballe pas.

Comme si ce n'était pas déjà fait.

— Je n'ai jamais vu autant de cadeaux, commente Jack d'une voix étouffée depuis sa tanière.

Il y a des dizaines de cadeaux emballés sous le sapin. Sachant que nous en avons déjà échangé des dizaines tout à l'heure avec les membres éloignés de la famille.

De fait, je suis devenue l'heureuse propriétaire d'un flacon de parfum de supermarché (hum), d'un C.D. de Garth Brook (jamais entendu parler), d'un abonnement d'un an au magazine *La ménagère moderne* et de plusieurs pulls en polyester, taille M (trop petit).

Certains de mes oncles et tantes ont également acheté des cadeaux pour Jack.

Il a, lui aussi, une nouvelle collection de pulls en polyester, tous taille M (trop petits aussi).

Note personnelle : passer au Wal-Mart à une heure creuse pour me faire rembourser les pulls.

Pendant ce temps, Jack est toujours à la recherche de son cadeau perdu.

J'espère que c'est parce que le paquet est minuscule qu'il s'est perdu dans la masse, mais je commence à avoir de sérieux doutes.

— Pourquoi n'ouvrirais-tu pas le tien en premier ?

L'enveloppe contenant son bon est dans la poche arrière de mon pantalon.

— Je l'ai ! s'écrit Jack, en sortant à reculons avec un... énorme paquet.

Pas énorme comme un nouveau four, par exemple. Ni comme une nouvelle machine à expresso, non plus.

Mais assez énorme pour ne pas contenir une bague de fiançailles, à moins qu'il ne m'ait offert le diamant Hope.

A moins que...

Vous croyez qu'il aurait pu mettre la petite boîte dans une boîte plus grosse, puis encore dans une autre encore plus grosse et ainsi de suite ?

Non. Moi non plus.

Bon, eh bien, on dirait bien que je ne vais pas me fiancer à Noël, alors.

Je me console en me disant que ça veut simplement dire que Jack a décidé que Noël était une date trop évidente pour une demande en mariage et que ce ne serait pas une surprise.

C'est ça, il veut me faire la surprise.

— Tiens, c'est pour toi, dit-il, tout excité en me tendant ce qui n'est pas une bague de fiançailles.

La bonne nouvelle, c'est que la forme du paquet écarte la possibilité d'un Chia Pet, sauf si celui-ci est

particulièrement large, rectangulaire et qu'il mesure plus de dix centimètres de haut.

— Allez, vas-y, ouvre !

Je déchire le papier, bien évidemment vert et rouge avec des sapins de Noël, des couronnes et du houx dessus.

En dessous, j'aperçois une boîte portant l'inscription L.L.Bean.

— L.L.Bean, dis-je, parce qu'il faut bien que je dise quelque chose.

— J'espère que ça va te plaire, répond-il avec un grand sourire.

— Je suis sûre que oui...

J'espère que ce n'est pas un de ces pulls en laine qui grattent. Kate m'en a acheté un il y a quelques années et je ne l'ai jamais mis.

Mais si c'est ce que Jack m'a acheté, je le porterai tout le temps. Pour la même raison que j'arrose ce stupide Chia Pet tous les jours, alors même que je sais que c'est sans espoir. C'est le geste qui compte.

A l'intérieur de la boîte, sous une couche de papier de soie, se trouve...

— Une parka de guide de montagne en Gore-Tex ! m'explique Jack surexcité.

Ah oui.

Et elle est orange vif ou bien...

— « Or des montagnes », comme le dit si bien Jack. J'espère qu'elle te va.

Elle me va, en effet.

Je parade joyeusement devant lui, tout en me demandant ce qui a bien pu lui passer par la tête. Enfin, quoi...

Je ne suis même pas guide de montagne !

Veut-il que je devienne guide de montagne ? Essaie-t-il de me faire comprendre que nous devrions déménager à la montagne pour commencer une nouvelle vie ?

— Regarde le système de couches, me conseille Jack.

Je veux bien, mais je ne sais même pas ce que c'est, ni où chercher. Mais je fais semblant de regarder, en passant ma main sur la doublure.

— Remonte la capuche, ajoute-t-il, sur le ton docte d'un vendeur de voiture.

L'ergonomie est fantastique, tu ne trouves pas ?

Avant que je puisse le faire, il relève la capuche.

— En plus, il y a de grandes poches sur la poitrine pour mettre tout ton matériel, tu vois ?

L'espace d'un bref instant, je suis convaincue qu'il va sortir une bague de la poche en question. Mais celle-ci est vide, prête à recevoir tout le matériel que je vais trimballer... heu... à Manhattan.

— Elle te va ?

— C'est parfait.

— Tant mieux. J'ai deviné juste, alors.

— Tu as pris quoi comme taille ?

— C'est un « L ».

Il a donc deviné que j'étais large. De mieux en mieux.

Mais il est tellement sincère, attentionné et gentil que je ne peux être déçue. En fait, je ne le suis vraiment pas. Enfin, pas vraiment.

Au moins, ce n'est pas un Chia Pet.

Je feins l'enthousiasme et m'écrie :

— C'est vraiment un beau manteau !

Parce que c'est la vérité. Du moins, pour un guide de montagne.

— Toi qui as toujours tellement froid, répond-il en m'attirant contre lui. Et tu n'es jamais assez couverte, alors je voulais que tu aies chaud, pour une fois.

Ça, c'est vraiment adorable. Je lui souris.

Et je continue, même quand il me caresse la tête à travers la capuche, ce qui me donne l'impression d'être un saint-bernard avec mon petit tonneau de rhum autour du cou.

— C'est vraiment très chaud comme manteau, dis-je, parce que Jack a l'air d'attendre des commentaires supplémentaires.

C'est vrai qu'il est chaud. Vraiment chaud.

En fait, je commence même à suer abondamment, alors j'enlève ma nouvelle parka — je vous ai dit qu'elle était orange vif ? — et je la remets proprement dans sa boîte.

— Merci, dis-je encore à Jack, en soufflant un peu d'air frais sur mon front transpirant. C'est vraiment un beau manteau.

Je suis sûre que je le mettrai. Au moins ici, à Brookside.

Je peux dire sans crainte qu'il me sera un peu plus difficile de me fondre dans la foule à Manhattan, où le cachemire noir est de rigueur cet hiver.

Je suis content que ça te plaise. J'étais obligé de trouver quelque chose qui puisse être commandé et expédié directement chez tes parents.

Il n'était pas vraiment obligé. Il aurait pu...

Oh, bref.

— Ta mère était dans le coup, m'informe Jack.

Oh, la petite peste !

— Elle a reçu le paquet il y a deux semaines. Je suis étonné quelle ait gardé le secret.

Oui, eh bien, les mères adorent garder des secrets sans intérêt. Par contre, dès qu'il s'agit de bagues de fiançailles, ça se complique.

— A mon tour, annonce Jack avec impatience.

D'accord, voilà le problème.

Je sais que ma parka a dû lui coûter une petite fortune. Au moins trois cents dollars, avec la livraison.

Et personne n'a dit que les dépenses de Noël devaient être égales. En fait, j'étais tout à fait prête à lui offrir son week-end aux Caraïbes, même en sachant qu'il ne m'offrirait peut-être pas un cadeau qui se compte en carats.

Mais je me sens soudain un peu penaude avec mon cadeau.

Vous ne trouvez pas que c'est un peu... excessif?

Jack attend.

Je réfléchis à toute vitesse.

Je peux peut-être prendre le risque de choisir un cadeau au hasard sous le sapin ?

Ça peut marcher, si j'arrive à enlever l'étiquette avec le nom, sans que Jack s'en aperçoive... et si je la remplace par une étiquette du style « Pour Jack, de la part de Tracey »... et si je parviens à



m'assurer que le cadeau est, par exemple, de l'after-shave.

Bon, d'accord, ça ne peut pas marcher.

Je n'ai plus qu'à prendre le bon dans la poche arrière de mon pantalon et lui donner.

— Tiens, c'est pour toi, dis-je sans cérémonie en lui tendant l'enveloppe.

— C'est une lettre ?

Une lettre ? Pourquoi lui écrirais-je une lettre ?

— Ouvre et tu verras, dis-je, en essayant de dissimuler mon agacement.

C'est juste que tout ne s'est pas vraiment passé comme je l'avais prévu.

Jack déchire l'enveloppe et se débrouille pour déchirer le bon en deux en même temps.

Dépitée, je le regarde recoller les morceaux et lire.

Puis, il lève les yeux vers moi, estomaqué.

— C'est une blague ?

Hum, voilà une issue inespérée.

J'hésite à la prendre. Je pourrais très bien répondre que oui, c'était bien une blague. Elle est pas énorme, celle-là ?

*ha ha ha...*

Je pourrais lui dire que son vrai cadeau ne va pas tarder...

Mais quand ? Et quoi ?

— Tracey ? Ce n'est pas une blague ?

— Non, dis-je finalement. Non, c'est sérieux.

Bien malgré moi.

— Tu m'offres... un week-end aux Caraïbes ? Je lui fais un pauvre sourire.

— Oh mon Dieu !

— Oh mon Dieu ! dis-je à mon tour, en voyant que Jack a les yeux pleins de larmes.

Est-il en train de pleurer parce qu'il pense que sa parka de guide de montagne fait grise mine en

comparaison ? Même s'il n'y a rien de gris dans cette parka...

Je n'arrive pas à y croire. Honnêtement, moi non plus.

— Je t'aime ! s'écrie-t-il en me prenant dans ses bras. C'est le plus beau cadeau de la terre entière.

A ces mots, mes regrets et mes inquiétudes s'évanouissent. Il m'aime, je l'ai rendu heureux. Ce n'est pas ça, le but de Noël ?

— Je suis tellement contente que ça te plaise.

— Comment cela pourrait-il ne pas me plaire ? Quand partons-nous ?

— Le mois prochain. Ce n'est pas l'hôtel le plus chic du monde, mais...

Il m'interrompt avant que j'aie pu placer mon « au moins, il n'y a pas de cafards

».

— Je suis sûr que ce sera le paradis, affirme Jack, avant de m'embrasser.

Puis, main dans la main, nous nous glissons à l'étage.

Et finalement, le plus beau cadeau de tous, ce sont les ronflements sonores de mes parents, qui nous permettent de nous faufiler tous les deux devant leur porte pour gagner mon lit à baldaquin.

# Partie 5

## ANGUILLA

16

Nous décollons de l'aéroport JFK par une belle matinée de la mi-janvier. Le ciel, d'un bleu éblouissant, sans le moindre nuage, se reflète sur le bleu plus profond de l'Atlantique et l'air est vif, sans être mordant.

C'est le genre de miracle qui arrive une fois au cours de l'hiver, avec un peu de chance. Le genre de journée où vous avez envie de sortir pour prendre l'air, en sachant très bien que, le lendemain, les gros nuages gris, la neige et la pluie seront de retour pour voiler le ciel de la ville jusqu'au printemps.

Mais ça ne m'embête pas de rater un jour pareil à New York, parce que nous sommes en route pour le paradis, où le soleil brille plus haut, le ciel est encore plus bleu, la mer est chaude et turquoise et où il fait bien trente degrés de plus.

Enfin, c'est ce que je croyais, en tout cas.

Grâce à mon cher Xanax, je ne m'inquiète pas particulièrement quand nous traversons une importante masse nuageuse qui provoque des turbulences de plus en plus violentes au fur et à mesure que nous descendons. En fait, pour une fois, c'est moi qui lis tranquillement *Glamour* pendant que Jack est en train de manger son accoudoir en sursautant à chaque trou d'air.

— Ça va s'arrêter d'une minute à l'autre, dis-je pour le rassurer. Dès que nous serons au-dessus des Caraïbes.

— On ne devrait pas déjà y être ?

— Je ne pense pas : regarde le temps.

Au bout d'une nouvelle demi-heure, je dois bien admettre que nous devons enfin survoler les Caraïbes, ce qui signifie que si l'avion s'écrase, je vais mourir engloutie dans la belle mer turquoise mentionnée plus haut.

Si seulement nous pouvions atteindre Anguilla, où le soleil brille tous les jours.

De toute façon, soit le Xanax a cessé de faire effet quand le pilote nous informe que nous entamons notre descente sur l'île, soit c'est le pire atterrissage en pleine tempête que j'aie jamais vécu de ma vie.

Je serre la main de Jack aussi fort que lui serre la mienne, en essayant de ne pas m'hyper ventiler. Je tente de me rappeler ce que je fais un vendredi matin à bord d'un avion ballotté dans un ciel noir

comme un four, alors que je pourrais être tranquillement en train de saisir des rapports débilés au bureau.

Même si la vie à New York n'a pas été une partie de plaisir ces dernières semaines. A notre retour de Buffalo, Jack et moi avons attrapé une gastro, juste à temps pour passer le nouvel an à grelotter de fièvre et à filer à tour de rôle aux toilettes en courant. Nous avons été obligés d'annuler notre soirée, ce qui a ouvert la liste des déceptions de ce début d'année.

Pour commencer, après ces vacances, je suis complètement fauchée, comme d'habitude. Ensuite, je n'ai toujours pas trouvé le courage — bon, d'accord, la motivation — de parler à Carol de ma promotion au poste de Mike. Enfin, je n'ai toujours pas perdu le poids que j'avais pris.

Et pas besoin d'ajouter que Jack et moi ne sommes toujours pas fiancés.

J'espère toujours qu'il profitera de cette escapade dans les îles pour me demander enfin en mariage, mais mon optimisme disparaît à vue d'œil. D'autant qu'il y a de fortes chances que nous n'arrivions pas vivants à Anguilla.

— J'ai peur ! dis-je, au bord d'une crise d'angoisse, tandis que l'avion s'agite dans tous les sens.

— Ça va aller, me rassure Jack, qui pourrait bien avoir besoin bientôt d'un de ces petits sacs en papier. C'est juste quelques turbulences. Je suis sûr que dès que nous serons sortis des nuages pour atterrir, ça va se calmer.

Le train d'atterrissage touche le tarmac une seconde plus tard (alléluia !), mais curieusement, nous sommes toujours dans les nuages.

— Tu ne m'avais pas dit qu'il ne pleuvait jamais à Anguilla ? s'étonne Jack en regardant par le hublot.

Non, il n'y a aucune accusation dans sa voix, mais je ne peux m'empêcher de me sentir vexée.

— Non, j'ai dit qu'il n'y avait jamais de tornades.

C'est ça, non ? En tout cas, c'est ce que j'ai lu dans le guide sur les Caraïbes.

Cela dit, ce n'était peut-être pas Anguilla. Aruba, non ?

— Mais ce n'est pas la saison des tornades, de toute façon, fait remarquer Jack.

*J'ai failli y croire, pourtant,* me dis-je, en regardant le ciel.

Oh, allez. Je suis sûre que ça va se dégager le temps que nous arrivions à l'hôtel et nous pourrons ensuite aller nous prélasser sur la plage, en sirotant ces banana kiss dont je rêve depuis si longtemps.

La file pour la douane est interminable. Je ne peux m'empêcher de remarquer que Jack ne déclare aucune bague ornée d'un diamant, mais ce n'est pas vraiment un produit d'importation, alors je suis obligée d'en conclure qu'elle peut très bien être dans son sac.

Nous nous retrouvons enfin sur une petite route tortueuse, dans un tacot à mi-chemin entre le bus et le minivan.

Nous arrivons dans un quartier qui n'a pas l'air d'être la banlieue chic de l'île et notre véhicule s'arrête devant un bâtiment à trois étages en stuc violet. Le chauffeur nous fait un grand sourire et se lance dans une déclaration qui semble de la plus haute importance.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? me demande discrètement Jack, qui a l'air de croire que je parle couramment le dialecte local.

— Comment veux-tu que je le sache... ?

Le chauffeur répète de nouveau sa phrase, avec un peu plus d'emphase. Puis il nous fait signe de sortir du taxi.

Peut-être travaille-t-il aussi comme ambulancier et vient-il de recevoir un appel urgent qui l'empêche de nous emmener jusqu'à notre destination.

Le seul problème avec cette théorie, c'est que j'aurais remarqué quelque chose s'il avait reçu un appel en urgence, parce que j'ai eu les yeux rivés sur lui pendant tout le trajet, de peur qu'il nous envoie dans le décor.

A ma grande stupéfaction, j'aperçois sur le bâtiment violet un panneau annonçant : Sea Plantation.

— Oh. Je crois que nous sommes arrivés.

Hésitant à sortir de la soi-disant navette pour me retrouver sous le déluge, je contemple un moment l'édifice de stuc violet. C'est bizarre, il ne ressemble pas du tout aux photos que j'ai vues sur le Net. Ça n'a pas non plus l'air d'une plantation et je ne peux ni voir ni sentir la mer.

— Etes-vous sûr que c'est le bon hôtel ?

Le chauffeur semble se lancer dans une confirmation enthousiaste de mon hypothèse, mais ce pourrait tout aussi bien être une bordée d'injures, pour autant que je sache.

Quelques minutes plus tard, Jack et moi déboulons à la réception avec nos bagages trempés.

Enfin... il s'agit plus d'une petite pièce rectangulaire, avec un bureau en métal planté en plein milieu.

La femme qui nous accueille a les ongles noirs et l'amabilité d'une porte de prison.

— Je peux vous mettre au rez-de-chaussée, dans une chambre avec deux lits doubles, nous informe-t-elle, après avoir consulté son écran d'un air blasé.

— Nous avons réservé un *kingsize*.

— Nous n'avons pas de *king size*. Toutes les chambres ont deux lits doubles.

— Mais nous n'en avons besoin que d'un seul...

— Ne vous servez pas de l'autre.

— C'est ce que nous avons l'intention de faire.

Non mais !

— Et... heu... Nous devons avoir vue sur la mer.

— Toutes les chambres ont vue sur la mer, répond-elle avec un accent des îles qui pourrait être charmant si cette femme n'était pas aussi glaciale.

— Même au rez-de-chaussée ?

C'est difficile à croire. Même s'il est quasiment impossible de voir l'océan depuis la plage aujourd'hui, parce que l'île a disparu dans les nuages. Mais quelque chose me dit que notre hôtesse nous raconte des salades.

— Voici votre clé, ajoute-t-elle en nous tendant... une clé.

Une bonne vieille clé en métal que n'importe quel psychopathe peut faire refaire pour assouvir ses instincts meurtriers, avant de la rendre à la fin de son séjour.

Je regarde Jack, en me demandant s'il a vu l'émission sur NBC l'autre soir.

— Prête ? demande-t-il, en s'emparant de nos sacs pour gagner notre chambre.

— Non ! Ce n'est pas vraiment très sûr de dormir dans une chambre avec ce genre de clé.

La femme derrière son bureau feint d'ignorer mes chuchotements.

— Hum, excusez-moi. Vous n'auriez pas une chambre avec une clé électronique

? Elle ne lève même pas la tête. Je l'appelle, un peu énervée :

— Excusez-moi !

— Tracey, viens. Ça ira.

— Est-ce le seul genre de clé que vous ayez ?

J'insiste, en partie parce que son attitude me tape sur les nerfs et en partie parce que j'espère qu'elle nous a collés dans l'ancienne partie de l'hôtel, alors qu'elle aurait tout aussi bien pu nous loger dans la nouvelle, celle avec les lits *king size*, les clés électroniques et des codes modifiés après chaque client.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demande-t-elle enfin. Il n'y a qu'une porte et c'est la clé pour

l'ouvrir.

Il est clair quelle estime avoir fait son travail et que la sécurité de l'hôtel est le cadet de ses soucis.

— Je sais, mais...

— Tracey, viens...

Bon, laissons tomber.

Mais j'ai bien l'intention de barricader la porte avec ce stupide lit double qui ne sert à rien, avant d'aller me coucher ce soir.

Malgré l'allée couverte bordée d'arbres tropicaux, nous sommes de nouveau trempés. Ça me rappelle vaguement les photos que j'avais vues sur leur site, mais le jardin avait plus l'air luxuriant que mal entretenu. C'est peut-être à cause de ce ciel de plomb. Je demande à Jack :

— Tu crois que ça va se dégager et que nous pourrons aller à la plage ?

Puis, une feuille de palmier trempée me gifle le visage et je me tais.

— A la plage ? Je ne pense pas, mais ce n'est pas grave.

Ah bon ? Je croyais que nous attendions avec impatience de pouvoir enfouir nos pieds dans le sable et faire trempette dans les paisibles eaux tropicales.

Enfin, moi, en tout cas, j'étais impatiente.

— C'est ici, annonce Jack en glissant la clé dans la serrure.

J'arrive juste à temps pour apercevoir quelque chose s'enfuir par la porte ouverte.

Naturellement, je crie :

— Un cafard !

Je croyais qu'il n'y avait pas de cafard dans cet hôtel. Seigneur, aidez-nous.

— Un cafard ? Tracey, ce n'était pas un insecte. C'était aussi gros qu'un écureuil.

— Oh, mon Dieu ! Un écureuil !

Jack se moque de moi :

— C'était un iguane.

Comme si c'était mieux qu'un écureuil ou un insecte de la taille d'un écureuil.

— Nous sommes dans les îles, me rappelle-t-il. Tout est différent, ici.

Ah oui ? Sans blague. Nous avons peut-être des cafards à New York, mais au moins nos reptiles ne se baladent pas à leur guise dans les rues. Ils restent bien sagement à leur place, au zoo du Bronx.

Vous savez quoi ? Je commence à croire que Jack et moi ne sommes pas vraiment sur la même longueur d'onde.

Pas pour ces vacances, en tout cas.

Et peut-être aussi dans la vie, en général.

Comment puis-je vivre avec quelqu'un pour qui il est normal de partager sa chambre, non seulement avec un éventuel psychopathe, mais aussi avec un dinosaure miniature ?

Jack me regarde.

Je vois bien qu'il pense que j'en fais un peu trop. C'est peut-être vrai, mais c'est plus fort que moi. Les choses ne se passent pas du tout comme je l'espérais. Et je ne parle pas seulement de ces vacances.

— Ça va ? demande-t-il gentiment. Tu as l'air vraiment contrariée.

— Mais je suis contrariée ! C'est horrible !

Je suis au bord des larmes.

— Ça va aller, tu vas voir. Allez, quoi ! On vient à peine d'arriver.

Il parle des vacances. Pas de notre relation. Il pense que notre relation est au beau fixe.

C'est ce que je pensais moi aussi, *avant*.

A présent, je pense que quelque chose ne va pas. Chez moi, en tout cas.

Pourquoi n'avancions-nous pas comme tous les autres ? Pourquoi hésite-t-il à s'engager ?

Je pourrais comprendre s'il n'avait pas de bague ou qu'il n'avait pas les moyens d'en acheter une avec son salaire.

Mais il a déjà franchi cette étape. Qu'est-ce qui l'empêche de passer à la suite ?

Jack ouvre la porte en grand.

— Allez, viens. Entre et change-toi. Tu te sentiras tout de suite mieux dans des vêtements secs.

J'en doute, mais je n'ai pas vraiment d'autre choix.

C'est peut-être juste ces vacances qui ne vont pas.



Après la déprime des fêtes, je voulais vraiment que ce week-end soit parfait...

même si Jack n'en profite pas pour me demander en mariage.

Note personnelle : profiter de l'instant présent. Arrêter d'analyser tout ce qui se passe.

A ma grande surprise, la chambre est comme toutes les chambres d'hôtel standard : couvre-lit en synthétique à motif floral, œuvres d'art génériques accrochées aux murs, salle de bains carrelée, cafetière. Je ne m'attendais pas au Ritz — plutôt à une tanière malpropre — mais ce n'est pas si mal... tant qu'il n'y a pas d'iguane dans la baignoire. J'envoie Jack vérifier et j'attends qu'il m'assure que la voie est libre, pour me mettre à l'aise et allumer la climatisation au maximum. Une fois mon sac vidé dans une petite commode (ce qui me prend moins de soixante secondes), je demande :

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Je n'ai apporté que quelques shorts, des T-shirts qui me vont encore et un vieux maillot de bain, qui ne me va sans doute plus, mais que je n'ai pas eu le courage d'essayer à la maison.

Jack m'a dit d'emporter en plus une petite robe, au cas où nous voudrions sortir dîner. Ce que j'aurais fait si j'en possédais une. J'ai dû la remplacer par un vieux pantalon en lin et un adorable petit haut noir, sans manche, qui me boudiné les bras, mais je n'avais pas vraiment le choix.

Jack m'a aussi conseillé de prendre un pull, parce que j'ai toujours froid. J'ai refusé, juste pour le contredire. Et pour prouver que le temps à Anguilla est toujours beau et chaud, à cette période de l'année.

A présent, je regrette de ne pas avoir un manteau avec capuche. Non, pas ma parka de Noël, même si sa couleur est assez tropicale. Un beau ciré serait l'idéal.

Domage que je n'en possède pas.

— Tu crois qu'ils ont un bar où nous pourrions boire un cocktail ? demande Jack en jetant son sac, sans le vider, au fond d'une penderie étonnamment vaste.

— Je ne pense pas... Ce n'est pas vraiment un complexe hôtelier. C'est juste un hôtel en bord de mer.

— Normalement, ces établissements ont un bar dans le hall d'entrée.

— C'est bien là le problème, Jack. Je crois que nous aurions eu du mal à rater un minibar coincé à la réception, s'il y en avait eu un.

Jack rigole.

— Sortons faire un tour. Je suis sûr que nous trouverons un bar pour siroter une ou deux *pinas coladas*, en attendant la fin de la tempête.

Et c'est exactement ce que nous faisons... sauf que nous buvons des banana kiss et plus que deux

chacun. Et que la tempête ne passe pas.

Quelques heures plus tard, nous sommes toujours perchés sur des tabourets dans un bar au bord de la plage, qui s'appelle curieusement le Chien Mouillé.

Un type très bronzé en chemise hawaïenne joue de la guitare en chantant des chansons country. Quand nous sommes arrivés, je me rappelle avoir trouvé qu'il chantait faux, mais maintenant, il me semble que c'est pas mal.

C'est peut-être l'alcool.

Peu importe. Tout ce que je sais, c'est que je m'amuse comme une folle à beugler les paroles des chansons avec mes deux nouveaux amis Gregory et Daniel, un couple d'homosexuels du New Jersey — qui ont tous les deux la cinquantaine, les cheveux blond platine, moustaches et débardeurs assortis.

— Je vous adore, les gars ! leur dis-je avec chaleur, tandis que le guitariste fait une pause pour sortir sous la pluie fumer un truc qui n'a pas l'air d'une cigarette traditionnelle.

Je me contenterais bien d'une bonne vieille cigarette.

Je sais, je sais... en plus, j'ai de moins en moins envie de fumer depuis quelques semaines, sauf quand je prends un verre. Ou quatre.

En voyant le guitariste faire des ronds de fumée par la fenêtre, j'envisage un instant de me faufiler dehors pour quémander une cigarette... à quelqu'un d'autre que lui, parce que je ne veux que du bon vieux tabac.

La seule chose qui m'arrête, c'est qu'on n'est jamais trop prudent, par ici. Une cigarette d'apparence anodine peut être parfumée avec des trucs louches que les dealers essaient de refiler aux innocents touristes.

Quoi ? Ça peut arriver ! Je crois avoir vu quelque chose à ce sujet à la télé, l'autre soir.

Sérieusement.

— On t'adore aussi ! s'écrie Gregory. Ma chérie, tu es vraiment chou.

— Oh ! J'ai une idée ! J'ai une idée ! Nous devrions demander *Buvons et faisons l'amour* au guitariste quand il reviendra.

Ça, c'était Daniel, qui en tombe de son tabouret. Soit il a bu trop de café, soit il est un peu hyperactif.

— Oui ou alors, on pourrait tout simplement boire et faire l'amour ! propose Gregory, ce qui nous fait tous hurler de rire.

Tous, sauf Jack, qui fait la grimace.

— Hé ! Vous savez quoi ? dis-je, principalement à l'adresse de Daniel et Gregory. J'ai une idée ! On devrait se revoir à Manhattan quand on sera rentrés !

Jack me donne un coup de pied sous le bar.

Je lui lance un regard noir. C'est quoi, son problème ? C'est vrai que Daniel et Gregory ne sont pas les gars les plus virils qui soient. Raphaël paraîtrait presque plus viril, à côté, mais je les aime bien.

— Ça serait génial ! Vous êtes libres en février ?

— En fait, nous avons un mariage, en février, intervient Jack.

— Il dure un mois, votre mariage ? demande Daniel, et nous éclatons tous les trois de rire.

Jack n'a pas l'air de trouver ça drôle. Je crois qu'il ne boit pas assez.

— Hep ! Barman ! Une autre tournée par ici, avec une dose supplémentaire de rhum pour mon ami Jack !

Aucune réponse de la part du barman ronchon, qui est peut-être de la même famille que notre réceptionniste à l'hôtel.

— Ça va, répond Jack en indiquant nos verres encore pleins. Je n'ai pas besoin d'un autre verre et toi non plus, d'ailleurs.

— Mais c'est les vacances, espèce de rabat-joie. C'est la fête !

— Nous sommes dans un bar, Tracey.

— Et alors ?

Nos deux amis éclatent de nouveau de rire.

Jack soupire. Je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête, mais je suis sûre que ça ne lui a pas plu de se faire traiter de rabat-joie.

C'est la vie, mon joli.

Je ne vais pas le laisser gâcher un si beau... heu... jour de pluie.

Je me tourne vers Gregory et Daniel pour reprendre la conversation là où nous l'avions laissée.

— Donc, je disais que c'était un mariage gay...

— C'est quand ?

— Le jour de la Saint-Valentin.

— Oh mon Dieu ! Comme c'est romantique ! s'exclame Gregory.

— Vous devriez venir.

Je ne sais pas pourquoi je dis ça. Ça m'a l'air d'être une bonne idée sur le moment.

Ce qui n'est pas l'avis de Jack.

— Tracey ! intervient-il d'une voix sévère, en me redonnant un coup de pied.

— Jack ! dis-je, en lui rendant son coup.

— Ils ne connaissent même pas Raphaël.

— Allez Jack, tu crois vraiment que ça poserait le moindre problème à Raphaël ?

— Raphaël, c'est la future mariée rougissante ? demande Daniel avec un clin d'œil.

— Oui.

Et je leur raconte toute l'histoire entre Raphaël et Donatello, pendant que Jack me lance des regards agacés. Au bout d'un moment, il s'excuse pour aller aux toilettes et Gregory en profite pour demander :

— Qu'est-ce qu'il a ? Il a un balai de coincé quelque part ?

— On pourrait aller vérifier..., enchaîne aussitôt Daniel.

Oh là là.

— Daniel ! s'exclame Gregory. Je t'interdis de faire une chose pareille.

— C'est vrai, arrête, dis-je. Jack est vraiment un type bien. C'est juste le décalage horaire.

— Je n'en suis pas si sûr, répond Daniel d'une petite voix moqueuse. Je pense qu'il a un léger problème avec les homos...

— Jack ? Oh non, il n'est pas homophobe.

— Et moi, ma chérie, je te dis que quand je lui ai effleuré le bras tout à l'heure, il a failli renverser son tabouret.

— Il a peut-être cru que c'était un iguane...

Et j'éclate de rire toute seule, même si, quelque part au fond de moi, une petite voix me dit que ce n'est pas drôle du tout. Hum ! Je suis peut-être plus soûle que je pensais.

Mais c'est tellement agréable d'être joyeuse et insouciante, pour une fois, que je me laisse aller.

Jusqu'à ce que Daniel dise :

— Peut-être que nous interférons avec ses projets et qu'il voudrait être seul avec toi.

Hum ! Je n'avais pas vu ça sous cet angle. Notre petite réunion informelle avec ce couple bizarre n'est peut-être pas la façon la plus romantique de passer la soirée, en effet.

Si Jack a envie tellement envie d'être seul avec moi, pourquoi ne m'a-t-il pas encore demandée en mariage ?

Je leur explique l'histoire de Wilma et de la bague et ils compatissent copieusement.

Quand Jack revient, ils le regardent de travers en sirotant les verres que j'ai commandés pendant son absence, pour le faire enrager.

Notre guitariste est aussi de retour, le regard un peu vague. Il se lance dans une reprise de *Brown-Eyed Girl*, à la demande de Gregory pour Daniel. Nos deux amis se lèvent pour danser et je me retrouve seule avec Jack.

— J'aimerais bien que tu te détendes un peu...

— Je suis détendu.

Je ricane dans mon délicieux cocktail.

— Tu es aussi détendu que... que...

— Que le slip moulant de Gregory ? propose Jack.

— Ce n'est pas un slip, dis-je en rigolant. Regarde, c'est un short.

J'indique la minuscule piste de danse où se trémoussent nos deux phénomènes.

— Oui, eh bien, s'il lève encore la jambe comme ça, son banana kiss va sortir par la jambe gauche.

Notre fou rire semble refermer toutes les plaies.

— Viens, dit Jack, en me prenant par la main pour m'aider à descendre du tabouret. Il se fait tard. Rentrons à l'hôtel nous changer et puis allons dîner dans un bon restaurant.

— D'accord, mais je veux dire au revoir à Gregory et Daniel.

Je m'avance vers la piste de danse et me retrouve immédiatement embarquée dans une danse endiablée, pendant que Jack nous observe sur le côté.

— Vas-y, ma belle ! hurle Gregory, en me faisant tourbillonner sur moi-même, avant de m'envoyer dans les bras de Daniel.

— You-hou ! crie Daniel. Vas-y, chérie ! Le do-si-do, maintenant !

Hein ? J'essaie de me souvenir des pas de danse que j'ai appris quand j'étais à l'école. J'ai un peu la tête qui tourne.

Trop tard.

Daniel m'a déjà relâchée, pour se mettre à tourner autour de moi, bras croisés sur la poitrine en agitant la tête comme une poule.

Je jette un regard à Jack, qui a aussi les bras croisés, mais qui ne danse pas du tout.

Il me semble qu'il pourrait se mettre à taper du pied d'une seconde à l'autre. Je réussis enfin à placer :

— Les gars, je dois y aller ! On se verra à la plage !

— Quand ça ? demande Gregory.

— Où ça ? demande Daniel.

— Demain midi, derrière le Sea Plantation. C'est au bout de la route.

— Super, crie Gregory. Et après nous irons manger quelque part tous les quatre.

Super !

Jack va me tuer...

Il me fait des grands gestes pour que je me dépêche, bon sang.

— Bye-bye, Tracey, bye-bye, Jack !

— Ravi de vous avoir rencontrés, répond Jack, avec un sourire crispé. C'était...

pittoresque.

Il pleut toujours un peu dehors et l'air est si saturé d'eau que mes cheveux et mes vêtements sont moites.

Maintenant qu'il y a moins de bruit, je me rends compte que je suis vraiment soûle. Je crois que j'aurais mieux fait d'accepter le plateau-repas qu'ils nous ont servi à bord de l'avion. Malgré les turbulences, Jack a mangé le sien, puis le mien. Pas étonnant que les cocktails ne lui fassent pas autant d'effet.

J'aurais bien mangé le mien, si je n'avais pas vu le type assis trois rangs devant moi engloutir son repas, pour le rendre aussitôt dans son petit sac en papier.

— C'était marrant, non ?

Ma voix sonne bien plus fort que je l'aurais voulu. J'espère que je ne bafouille pas.

— Assez. Ces types étaient un peu trop pour moi.

— Un peu trop ? Gregory et Daniel ?

— Tracey..., commence Jack, avant de se rendre compte que je me moque de lui.

— Ils étaient marrants, quand même.

— J'aurais préféré être seul avec toi.

— Vraiment ?

C'est adorable. Pas étonnant qu'il ait été aussi grognon.

— Eh bien, nous allons passer la soirée rien que tous les deux.

— Je vais d'abord prendre une douche, dit-il, en ouvrant la porte de notre chambre. Ensuite, j'irais chercher un restaurant pour ce soir.

Nous sommes accueillis par une bouffée d'air conditionné bien frais.

— Ça me paraît une bonne idée.

Le seul problème, c'est le décalage horaire. Je m'assois sur le lit en attendant que Jack ait fini de prendre sa douche, puis je m'allonge parce que je suis un peu fatiguée et je finis par m'endormir.

Jack me réveille pendant qu'il s'habille et je lui promets de me lever, mais quand il part à la recherche d'un restaurant, je me rendors aussitôt.

Ou plutôt, je sombre dans l'inconscience, parce que quand Jack revient me réveiller en me parlant de ce restaurant de fruits de mer qu'il a trouvé près du front de mer et de la table qu'il a réservée pour dans quinze minutes, je n'arrive même pas à émerger.

— Tu préfères rester ici ce soir ? demande-t-il, déçu.

Je suis tellement endormie que je me contente d'acquiescer, avant de reperdre connaissance.

Je me réveille à 3 heures du matin. La climatisation fonctionne à plein régime et la chambre est glaciale. Jack ronfle comme un ange à côté de moi dans le lit et il a tiré tout le couvre-lit, comme il le fait avec la couette à la maison.

Je me bats un instant pour récupérer un pan de la couverture et essaie de me rendormir.

Puis je bidouille la télécommande de la climatisation, pour m'apercevoir qu'elle est déjà au minimum. Après une petite exploration, je m'aperçois que les fenêtres sont hermétiquement closes et

que je ne peux donc pas les ouvrir. Je ne peux pas non plus éteindre la clim, parce que la pièce va devenir une fournaise en un clin d'œil.

Grelottante, je décide de m'envelopper dans le couvre-lit du lit d'à côté.

Malheureusement, celui-ci sent la sueur.

Beurk.

Et maintenant ?

Dommmage que je n'aie pas écouté Jack et emmené un pull.

Lui a dû en prendre un, par contre.

Je vais jusqu'à la penderie, j'allume la loupote et referme la porte derrière moi pour pouvoir fouiller sans le réveiller.

Je dois d'abord soulever une pile de T-shirts et de shorts avant de trouver son sweat-shirt à capuche Old Navy. Quand je le déplie pour l'enfiler, quelque chose de dur et lourd glisse et vient s'écraser sur mon pied nu.

Je me mords la lèvre pour ne pas hurler de douleur.

Je baisse les yeux et comprends de quoi il s'agit.

Et je me mords encore la lèvre, pour ne pas hurler de joie.

C'est une boîte. Pour une bague.

Oui, messieurs dames.

Pas une boîte en velours, comme je me l'étais souvent imaginée, mais une boîte quand même. En skaï.

Vu la façon dont les choses se sont passées dernièrement, je m'attends plus ou moins à ce quelle soit vide.

Mais quand j'ouvre la boîte, je trouve une magnifique bague avec un diamant étincelant. L'émotion me submerge.

— Oh mon Dieu !

C'est un diamant marquise, serti d'or blanc, avec plusieurs baguettes de chaque côté. C'est exactement le genre de bague que j'aurais choisie moi-même, s'il m'avait laissé le choix... mais c'était inutile, parce qu'il me connaît.

Je n'ai plus le moindre de doute : nous sommes faits l'un pour l'autre.



Je m'apprête à sortir la bague de son présentoir satiné pour l'essayer, mais je me rends compte que ce serait tricher.

Je veux que Jack soit le premier à me glisser cette bague au doigt.

Maintenant que je sais qu'elle est là, je n'ai plus qu'à la remettre dans le sac et à attendre qu'il me l'offre.

Mais la boîte était-elle enroulée dans son sweat-shirt ou pas ?

Elle était peut-être simplement posée dessus, coincée entre les T-shirts et le sweat...

Je remets le sweat et la boîte dans le sac de différentes façons, en essayant de comprendre comment il avait pu la ranger.

Une minute, pourquoi suis-je en train de me stresser ? Ce n'est pas comme s'il avait piégé le sac, en espérant me surprendre.

Cela dit, peut-être que si.

C'est ce que je ferais, en tout cas, si j'étais lui et que je me connaissais bien.

Finalement, j'abandonne et me contente de glisser la bague entre les plis du sweat. Avec un peu de chance, il l'a rangée au hasard et n'aura pas le moindre soupçon. S'il me pose des questions, je lui dirai juste que j'avais froid et que je suis allée chercher un pull.

Sauf qu'il me demandera pourquoi je ne l'ai pas mis.

Et si je l'enfile, il saura que j'ai fouillé dans son sac. C'est un cercle vicieux. Il n'y a pas d'autre solution que de refermer le sac, la lumière et la penderie et d'aller me recoucher.

Evidemment, pas moyen de dormir.

Je reste bien éveillée, à me demander quand Jack va me faire sa demande.

Est-ce pour cela qu'il est parti chercher un restaurant, tout à l'heure ? Était-il à la recherche du cadre idéal ?

J'ai sans doute fichu en l'air sa soirée romantique avec ma sieste d'ivrogne.

Note personnelle : ne plus boire un seul verre pendant le reste du week-end.

Non, il trouverait ça louche.

Note personnelle : ne boire qu'un seul et unique banana kiss par jour pendant le week-end.

Ce problème résolu, je passe au suivant : comment nous débarrasser de Gregory et Daniel ?

Pourquoi a-t-il fallu que je leur donne rendez-vous à la plage demain midi ?

Étaient-ils si géniaux que ça ?

Il est fort possible que leur génie soit en grande partie le fruit de mon ivresse.

Après tout cet alcool, j'aurais bien pu demander à Dianne, la femme de Mike, d'être mon témoin.

Si elle avait été là.

Et si j'étais déjà fiancée. Oh, et puis zut. Il va peut-être pleuvoir.

Ou peut-être que Gregory et Daniel ne vont pas venir.

Le lendemain, non seulement il ne pleut pas, mais en plus, Gregory et Daniel sont au rendez-vous, tous deux vêtus de slips de bain moulants, d'un chapeau de paille et de lunettes de soleil roses. Ils ont aussi chacun un trait d'écran solaire de couleur sur le nez. Ils sont bien évidemment torse nu et pas aussi bronzés que j'aurais cru. Je peux voir leur ventre blanc et un peu mou, même de loin.

— Dis-moi que c'est une blague, peste Jack en les voyant s'avancer vers nous sur la plage. Baisse la tête, Tracey. Peut-être ne nous verront-ils pas.

Je fais semblant de baisser la tête, n'ayant pas le cœur de lui avouer que c'est moi qui ai arrangé le rendez-vous.

En quelques secondes, les deux amis fondent sur nous et nous embrassent, avant de s'installer sous un énorme parasol rose à pois orange.

— Daniel, tu t'occupes de moi ? demande Gregory, en étendant sa serviette pour se coucher à plat ventre.

Daniel attrape un tube de crème solaire et se met à masser le dos blanc et acnéique de Gregory.

Je me tourne vers Jack qui, malgré ses lunettes noires, a l'air horrifié. Surtout quand Gregory se met à ronronner de façon dégoûtante, en réponse au massage de Daniel.

— Je déteste les marques de bronzage, explique Gregory.

Je me demande bien a) comment il peut s'attendre à avoir des marques de bronzage avec l'indice 60 qu'il vient de mettre et b) où il peut bien craindre avoir une marque de bronzage en portant un string.

— Moi aussi, ajoute Daniel. C'est vraiment dommage que le nudisme soit interdit à Anguilla.

Je murmure quelque chose du genre :

— Oui, quel dommage.

— C'est bête, marmonne Jack.

Nous passons ensuite le reste de l'après-midi à écouter Gregory et Daniel parler sans fin de leurs amis dans le New-Jersey, leurs trois chiens, leur appartement qu'ils sont en train de redécorer et leur travail. L'un d'eux est secrétaire dans une agence de voyage et le second est assistant vétérinaire. Tous les deux ont des emplois tout à fait respectables, mais on pourrait croire qu'ils travaillent à la NASA à les entendre raconter les extraordinaires aventures qui leur arrivent au travail.

Pendant cette épreuve, je suis plusieurs fois tentée de faire signe au vendeur ambulant pour acheter à boire, malgré ma gueule de bois. Mais je me suis promis de rester lucide afin de ne pas gâcher mes fiançailles.

Qui risquent de ne pas arriver, à cause de moi et ma grande bouche.

Quand le soleil commence à se coucher, Jack demande enfin :

— On rentre ?

Je m'apprête à lui répondre que oui, quand Daniel me devance et annonce :

— Nous avons réservé une table ce soir dans un restaurant super, près de la plage.

Jack sourit poliment en secouant le sable de nos serviettes.

— C'est chouette. Amusez-vous bien.

— Mais tu viens avec nous, chéri ! proteste Gregory. Tracey ! Tu ne lui as pas parlé du dîner ?

Jack me regarde avec des yeux ronds, pendant que je fais l'étonnée :

— Dîner ? Quel dîner ?

Comme si j'étais tellement soûle hier soir que je n'ai aucun souvenir de quoi que ce soit, encore moins d'un projet de dîner que je suis censée avoir lancé.

— Vous savez, j'ai réservé pour quatre, à 20 heures, explique joyeusement Gregory. Ça n'a pas été facile, j'ai dû donner un bon gros pourboire à cet adorable serveur.

— Il aurait sans doute préféré un bon gros...

— Daniel ! s'offusque faussement Gregory. Vilaine fille!

Ils éclatent grassement de rire tous les deux.

Jack me regarde.

Je ne peux toujours pas voir ses yeux, derrière ses lunettes noires, mais...

Ça vaut peut-être mieux.

Jack ne dit pas un mot sur le chemin du retour.

Mauvais signe. Je n'ose pas dire un mot non plus.

Je n'arrête pas de penser à la bague dans son sac. Quand avait-il prévu de me la donner ?

Hier soir, sans doute.

Mais quand ce plan a échoué, il a dû décider que ce soir serait le grand soir.

— On peut peut-être dire qu'on est malades et annuler le dîner, dis-je, pleine d'espoir, quand nous entrons dans notre chambre climatisée.

— Et leur poser un lapin ? Ça serait grossier, non ?

— Non, nous pouvons les appeler pour leur dire que nous ne pouvons pas venir.

— Les appeler où ça ?

— Eh bien... à leur hôtel.

Je me rends soudain compte que je ne me rappelle plus lequel c'est.

— Quel nom ils ont dit, déjà ?

— Je ne sais pas, répond Jack.

— Mais ils l'ont dit hier soir et l'ont répété encore aujourd'hui.

Je pose mon sac de plage plein de sable sur le tapis et j'enlève mes claquettes.

— Qu'est-ce que c'était déjà ? Le quelque chose-Plage, je crois...

— Tracey, je n'en ai aucune idée. Et, de toute façon, ça serait grossier de leur poser un lapin, alors que c'est toi qui as organisé ce dîner, tu ne crois pas ?

— Je n'ai pas organisé ce dîner, Jack ! Ils ont pris une réservation.

— Apparemment, c'est toi qui en as eu l'idée.

— Je ne crois pas. Je n'aurais jamais fait une chose pareille.

— Pourquoi pas ? Enfin, Tracey : tu les as invités au mariage de Raphaël !

Pourquoi ne les aurais-tu pas invités à dîner ?

— Je ne me souviens pas avoir fait ça, dis-je, en mentant effrontément malgré moi.

J'ai vraiment fait n'importe quoi et je veux à tout prix arranger les choses.

— Peut-être que tu étais tellement bourrée que tu as oublié, propose Jack d'une voix sèche.

— Je n'étais pas bourrée ! Je m'amusais juste un peu !

Mensonges, mensonges, mensonges. Un gros tas de mensonges. Je n'arrive pas à les retenir.

— Tracey, tu t'es effondrée en rentrant, s'emporte-t-il en jetant la clé sur la commode.

— Je suis allée me coucher. Il y a une grande différence entre ça et s'effondrer.

— Je suis bien d'accord avec ça et je te dis que tu t'es effondrée. Crois-moi, je sais de quoi je parle : j'ai essayé de te réveiller plusieurs fois.

— Et alors ? Même si j'ai trop bu, c'est ce qu'on est censé faire en vacances, non

? Boire des cocktails, danser et s'amuser ?

— Bien sûr. Tout va bien. Laissons tomber.

Mais tout ne va pas bien. Il est furieux parce que j'ai fichu ses projets en l'air hier soir. Je ne peux pas lui en vouloir, mais je ne peux rien lui dire : je ne suis pas censée être au courant.

Maintenant, j'ai bien peur que nous soyons obligés d'aller dîner avec Gregory et Daniel.

— Jack, il y a encore demain soir.

— Oui, possible.

— Allez, ne sois pas fâché, s'il te plaît. Essayons de nous amuser et demain soir, nous dînerons aux chandelles, juste tous les deux. J'irai faire du shopping pour m'acheter une robe, comme ça nous pourrions aller dans un beau restaurant.

Nous pourrions regarder le soleil se coucher en buvant du champagne...

Je n'essaye pas de décider à sa place, rassurez-vous.

Je suis sûre qu'il a déjà tout prévu. Je suis sûre qu'il sait exactement comment il va s'y prendre pour me demander en mariage, maintenant que c'est imminent.

Oh, mon Dieu ! C'est vraiment imminent ! Je vais me fiancer !

Je me demande combien ça coûterait d'appeler la salle de Shorewood d'ici, pour réserver. Une fortune, sans doute. Mais je n'ai pas un instant à perdre si je veux cette salle en octobre.

Il va être temps de chercher ma robe. Et de perdre au moins cinq kilos. J'aurais une excellente motivation.

Au restaurant, je suis tentée de prendre les huîtres grillées en entrée, mais je choisis l'assiette de six huîtres classiques à la place. Les pâtes à la crème ont l'air délicieux, mais j'opte plutôt pour le poisson grillé. Et au lieu de boire des *pinas coladas* alcoolisées et sucrées, comme Jack et les deux autres, je demande un verre de vin blanc sec.

Comme partout sur l'île, les serveurs prennent leur temps et le repas s'écoule lentement. La conversation est agréable et Jack semble finalement s'être un peu détendu vis-à-vis de Gregory et Daniel.

Il est presque minuit quand nous finissons notre dessert : un délicieux gâteau à l'ananas et à la noix de coco accompagné de crème fouettée pour les gars et une bonne vieille coupe de fruits frais pour moi.

— Voulez-vous aller boire un dernier verre ? propose Daniel, quand nous sortons dans l'air frais de la nuit.

A la façon dont Jack me regarde, je vois qu'il n'a pas du tout envie.

— En fait, je suis crevée, dis-je honnêtement.

Gregory boude un peu.

— Et pour demain ?

Vous savez, je me demande vraiment depuis quand nous sommes devenus un quatuor encore plus inséparable qu'Abba. J'ai dû dire quelque chose qu'il ne fallait pas.

Note personnelle : à l'avenir, ne pas déclarer son amour à des inconnus au bout d'une demi-heure.

— On verra bien, répond Jack.

— Dans ce cas, je vais vous donner mon numéro de portable, comme ça nous pourrons nous retrouver pour dîner encore, dit Gregory en sortant une carte de visite.

Il griffonne quelque chose au dos et la tend à Jack.

— Voilà. Et vous, c'est quoi ?

— Oh, Tracey n'a pas de téléphone portable et le mien ne reçoit pas ici, répond Jack, avec aisance. On vous appelle si on est libre, d'accord ?

Tout le monde s'embrasse et nous repartons enfin chacun de notre côté. Jack et moi regagnons notre hôtel par la plage déserte.

— Bon, ce n'était pas si terrible que ça, si ?

— Non, c'était pas mal, admet-il. Mais demain soir, c'est juste toi et moi.

— Oui, chef, dis-je en glissant ma main dans la sienne.

Il sourit et me retient pour m'embrasser au clair de lune, dans le doux clapotis des vagues qui viennent mourir sur le sable fin de la plage.

Ah, le paradis. Enfin.

Dans vingt-quatre heures, me dis-je avec satisfaction, j'aurai une merveilleuse bague au doigt et les paroles éloquentes de Jack résonneront encore dans ma tête.

17

— Et ensuite ? demande Kate, ébahie, au-dessus de la fourchette de pâtes qu'elle s'apprête à engloutir.

Nous sommes dans le restaurant depuis vingt minutes et il m'a fallu tout ce temps pour détourner la conversation des drames quotidiens de Kate vers ma propre tragédie caribéenne, maintenant vieille d'une semaine, mais toujours aussi douloureuse.

— Eh bien, Jack a fini par contacter le consulat des Etats-Unis pour demander une hospitalisation d'urgence, dis-je en triturant ma nourriture du bout de ma fourchette.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils nous ont envoyés dans cet hôpital bondé, où nous avons attendu pendant des heures. Le docteur a dit que j'étais sérieusement déshydratée et on m'a fait une perfusion.

— Oh, mon Dieu.

— Je sais. Et puis, j'ai dû passer la nuit en observation là-bas et nous avons raté notre vol retour.

— Oh là là.

— Je sais. C'était horrible.

— En tout cas, tu dois rebondir. Il y a des choses plus graves dans la vie, alors vois le bon côté des choses.

C'est Kate qui me dit ça. Elle qui a été hospitalisée à cause d'une écharde.

— Quel bon côté ? Kate, j'ai été gravement malade et j'ai gâché ce qui devait être la soirée la plus importante de ma vie.

— Oui, bon d'accord. Mais tu as pu passer une journée supplémentaire à Anguilla.

— Kate, j'étais tellement malade que je n'avais qu'une seule chose en tête : rentrer chez moi. Et quand nous avons enfin pu partir, tous les vols étaient pleins et nous avons dû faire trois escales, dont une à Denver.

— C'est très bien, Denver.

— Oui, mais ce n'est pas vraiment sur le chemin, tu ne crois pas ?

Je sens qu'elle va bientôt m'assurer que les Rocheuses sont vraiment adorables en cette saison.

— Peut-être, marmonne-t-elle, en attrapant le bol de parmesan pour en remettre sur ses pâtes. Et les deux gars que vous aviez rencontrés ?

— Gregory et Daniel ? Eh bien, quoi ?

— Viennent-ils au mariage de Raphaël ?

— Non, c'est de l'histoire ancienne. Jack a malencontreusement jeté leur numéro avant de quitter Anguilla.

— Malencontreusement ? ricane Kate. Billy n'aurait jamais accepté la carte, lui.

Alors, qu'a dit le médecin à ton sujet, au final ?

— Intoxication alimentaire. Que voulais-tu que ce soit ? Sans doute les huîtres que j'avais mangées la veille.

Kate s'arrête brusquement de mâcher.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle grimace un peu.

— Oh, mon Dieu.

— Quoi ?

— Rien que de penser à des huîtres...

— Ça va ?

— Excuse-moi, Tracey...

Elle bondit de la table et traverse le restaurant en courant pour s'enfermer dans les toilettes.

Pendant ce temps, je joue avec ma nourriture en repensant à mes mésaventures caribéennes.

C'est tout moi : à deux doigts de me fiancer avec Jack, il a fallu que je gâche tout avec quarante-huit



heures de festival digestif.

Si je n'avais pas mangé ces fichues huîtres — à moins que ce soit ce fichu poisson — je serais fiancée à l'heure qu'il est.

Mais non. Au lieu de passer tranquillement le vol du retour — *les vols* du retour, plutôt — à faire des projets pour le mariage, j'ai préféré faire des allers-retours en urgence aux toilettes, pour évacuer les derniers soubresauts de mon intoxication alimentaire.

Aujourd'hui encore, une semaine plus tard, je me sens toujours un peu faible et barbouillée.

La bonne nouvelle, c'est que j'ai perdu cinq kilos sans le moindre effort. Ce qui veut dire que je suis prête pour aller acheter ma robe de mariée !

Enfin, dès que Jack me donnera la bague.

Ce n'est plus qu'une question de jours, maintenant.

Je guette le moment où il me proposera un petit dîner aux chandelles. Ou même juste une petite balade au clair de lune le long de l'East River. N'importe quoi plutôt que de le voir rentrer tous les soirs tard du bureau, pour s'effondrer devant la télé et s'endormir au bout de quelques minutes.

Je sais que c'est la période des prévisions au bureau et qu'il a beaucoup de travail. Mais quand même...

Ça prend cinq minutes de faire une demande en mariage !

Bon, d'accord, ça prend des heures s'il fait les choses correctement.

J'ai remarqué qu'il passait de plus en plus de temps à regarder le foot, ces derniers temps.

Kate est un peu verdâtre quand elle vient se rasseoir.

— Mon Dieu, quelle horreur ! soupire-t-elle, en repoussant son assiette.

— C'est peut-être une intoxication alimentaire, dis-je avec compassion. A moins que ce ne soit un de ces virus qui traînent...

— Non, je crois que je suis vraiment enceinte.

— Kate, ça fait des mois que tu es persuadée d'être vraiment enceinte tous les jours.

— Mais, cette fois-ci, je sens que c'est vraiment vrai,

— Tracey. Je crois que je viens juste d'avoir des nausées matinales.

— Kate, c'est déjà l'après-midi.

— J'ai dormi jusqu'à 11 h 30. C'est encore le matin, pour moi. Et j'ai des envies de pâtes.

— Comme d'habitude, Kate, dis-je avec impatience, désireuse de revenir à mon histoire déchirante de fiançailles ratées.

— Non, c'est différent. J'ai mangé trois bols de Smacks au petit déjeuner.

Je consulte ma montre : il est un peu plus d'une heure.

— Tu t'es levée à onze heures trente et tu as réussi à avaler un petit déjeuner avant de venir ?

— Tu vois ce que je veux dire ? Je te parie que je mange pour deux.

— Ça ne veut pas forcément dire que tu es enceinte.

Je sais de quoi je parle : j'ai mangé pour deux presque tout l'automne et une bonne partie de l'hiver.

A présent, je mange à peine assez pour une. Mais je ne me plains pas, même si j'ai hâte de retrouver la forme.

Nous passons le reste du repas à nous demander si Jack va me demander en mariage ce week-end ou le suivant, si Kate est véritablement enceinte cette fois-ci, et à critiquer les horribles robes que nous devons porter pour le mariage de Raphaël dans moins de trois semaines.

Je prends mon temps pour parcourir les trois blocs qui me séparent du bureau, car l'air frais me fait du bien : j'ai l'estomac encore un peu retourné, à cause de la description détaillée que Kate m'a faite du contenu de son estomac juste avant de nous séparer.

C'est une belle journée de janvier. Le temps n'est pas au beau fixe, mais au moins, il n'y a ni neige, ni pluie.

Je n'arrive pas à croire que je n'ai passé qu'une journée sur la plage au cours de mon séjour aux Caraïbes. Une journée à la plage et zéro demande en mariage.

Quel échec !

Au bureau, Latisha m'attend.

— Tracey, chuchote-t-elle d'un air de conspirateur. J'ai entendu dire qu'ils allaient proposer le poste de Mike à quelqu'un.

— Vraiment ? Eh bien, il était temps.

Je m'assois à mon bureau et ouvre un tiroir, à la recherche de la boîte de Rennie que je garde là, au cas où.

— Crois-moi, ce n'est pas une bonne nouvelle. J'ai rencontré la nana quand elle est venue pour

l'entretien. C'est une peste de la pire espèce.

— Comment peux-tu dire ça, alors que tu ne l'as vue qu'une seule fois en passant ?

— J'ai du flair pour ce genre de choses, affirme Latisha. Ecoute, il faut que tu ailles voir Carol avant qu'il ne soit trop tard pour la convaincre de te laisser une chance.

— Latisha, ce qu'il me faudrait maintenant, c'est une bonne sieste.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je suis toujours un peu patraque.

Dans mon tiroir, je découvre un bloc de Post-It neuf et un paquet entier de stylos. Je devrais fouiller plus souvent dans mes tiroirs.

— C'est toujours ton intoxication alimentaire ? Mais c'était il y a une semaine !

— J'étais vraiment malade, tu sais.

— Eh bien, ressaisis-toi, ma fille, et bouge-toi un peu. Moi, ça me rend malade de te voir tourner autour du pot comme ça.

J'abandonne un instant ma chasse aux Rennie, étonnée par la dureté de son ton.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Enfin, Tracey ! Regarde-toi : il est grand temps que tu arrêtes d'attendre que les choses arrivent toutes seules et que tu prennes ta vie en mains !

— C'est ce que je fais.

Mais je me rends bien compte que ce n'est pas vrai.

Latisha a raison. Je tourne en rond depuis des mois. Des années, peut-être.

Et je ne parle pas seulement du travail. Après avoir rencontré Jack, l'homme de ma vie, je crois que j'ai un peu relâché la bride, en pensant que j'avais tout ce dont je pouvais rêver. Qu'il était tout ce dont j'avais besoin.

Bon, d'accord, j'ai complètement relâché la bride.

En y réfléchissant bien, j'ai peut-être même passé les deux dernières années à vivre au jour le jour, en attendant que des choses m'arrivent, sans chercher à provoquer quoi que ce soit.

Qu'est-il arrivé à la Tracey qui prend sa vie en main ? Celle qui a passé un été entier à maigrir et à se débarrasser d'un poids mort appelé Will et d'un boss tyrannique ?

Je me suis encore pitoyablement fourrée dans une impasse, sans même m'en rendre compte.

Et je ne parle pas juste de Jack ou des fiançailles que j'attends depuis des mois.

Je parle de voir plus loin que ce poste de coordinatrice. Je parle de vivre dans un appartement plus grand, avec des vrais meubles et de partir en vacances dans de vrais hôtels.

Tu n'es pas si minable que ça. Tu as arrêté de fumer. Tu as même réussi à perdre le poids que tu avais repris en arrêtant.

Oui, la cigarette était un véritable triomphe, mais la perte de poids n'est qu'un coup de chance. Je ne fais plus jamais de sport et je mange n'importe comment, la plupart du temps.

Pour couronner le tout, ça fait cinq mois que je suis persuadée qu'une fois que Jack m'aura demandée en mariage, tout ira mieux. Comme ça, juste en claquant des doigts.

Vous savez quoi ? Je pense que ça ne se passera jamais comme ça. Je ne crois pas que mes fiançailles avec Jack vont arranger quoi que ce soit dans ma vie. En fait, ça me permettra juste de pouvoir mettre en action mes projets pour le mariage.

Une bague de fiançailles ne fera jamais de moi une rédactrice junior, ni une coordinatrice. Ça ne fera jamais fondre la cellulite de mes cuisses, ma famille n'en sera pas plus ouverte d'esprit et ça ne repoussera pas les murs de notre appartement.

Plus important que tout, ça ne fera pas disparaître, comme par magie, les problèmes quotidiens que Jack et moi rencontrons. Je commence à croire qu'il ne sera jamais le genre de type à préférer un cours de danse de salon à un bon match de foot.

Bon, j'avoue que la danse de salon, ça n'est pas vraiment mon truc non plus...

mais vous voyez ce que je veux dire.

Nous aurons toujours des désaccords. Rien ne sera jamais parfait.

Jamais. Ce sera bien, peut-être même très bien. Mais pas parfait. Ça ne sera peut-être même jamais bien, si je n'écoute pas le conseil de Latisha et que je ne me bouge pas les fesses.

Maintenant, tout de suite. J'ai l'impression de sortir d'un long rêve.

— Tu as raison, dis-je à Latisha.

— Bien sûr que j'ai raison.

Je me demande comment j'ai fait pour ne pas me rendre compte de tout ça avant.

— Je crois qu'il est temps d'agir.

— J'aime t'entendre parler comme ça, Tracey.

Oui, mais pour faire quoi ?

Je réfléchis une seconde et je demande à Latisha :

— Carol est là ?

Elle me fait un grand sourire.

— Aux dernières nouvelles, elle était dans son bureau avec un café.

Une fois dans le couloir, je me dis que je devrais au moins préparer un peu ce que je vais lui dire, mais j'ai peur de perdre toute volonté.

Sa porte est entrouverte et elle est assise à son bureau, en train de manger un sandwich.

— Carol ?

Elle lève les yeux et sourit. C'est une petite brune au visage rond, avec une coupe au carré dont les mèches retombent en douceur, comme si elle utilisait une brosse soufflante. Ce qui est peut-être le cas.

— Tracey, que puis-je faire pour vous ?

C'est le genre de femme à dire des trucs bidons du genre « Que puis-je faire pour toi ? » ou « Oh, zut ! » ou « avant que le diable ait mis ses bottes ».

Je crois qu'elle a grandi dans le Midwest. En tout cas, elle irait très bien dans le décor. Je n'ai rien contre les gens du Midwest. C'est juste que des gens un peu rustiques comme Carol seraient bien mieux loin des requins de Manhattan et devraient laisser la place à une de ces blondes glaciales prêtes à tuer père et mère pour réussir.

— Vous avez une minute, Carol ? Enfin, un peu plus, peut-être...

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va très bien... Enfin, non. Tout ne va pas très bien.

J'essaie de déglutir, mais j'ai une boule énorme dans la gorge.

Ne pleure pas, Tracey. Quoi que tu fasses, ne te mets pas à pleurer.

Pleurer au bureau, c'est la pire chose au monde.

— Que se passe-t-il ? demande Carol d'un air inquiet.

Je m'éclaircis la voix.

— Je voulais vous parler du poste vacant de coordinateur.

— Oui ? Asseyez-vous.

— Je me demandais si, euh...si vous pouviez étudier ma candidature. Pour ce poste.

Je m'interromps pour prendre une profonde respiration qui me rend tout mon professionnalisme.

— J'aimerais vraiment que ma candidature soit étudiée. Je sais que je n'ai pas officiellement l'expérience nécessaire, en tant qu'assistante, mais je sais aussi que je suis capable de faire ce travail.

Carole croise les mains sous son menton et me regarde.

Je ne sais pas ce qu'elle pense. Elle ne m'ordonne pas de sortir d'ici, mais ne m'invite pas non plus à continuer.

Je poursuis. Je lui parle du travail que j'ai accompli en l'absence de Mike. Je suis tentée de lui parler de tout ce que j'ai réalisé *à la place* de Mike, quand il était encore là, mais je n'ai pas envie d'égratigner mon ancien chef.

De toute façon, Carol sait très bien qu'il n'en fichait pas une ici. C'est elle qui l'a viré, après tout.

Alors, je me vends. Comme une vraie pro. Mais quand je commence à évoquer la possibilité de déclasser le poste, elle m'interrompt.

Je sais qu'elle va me dire que merci, mais non merci.

En fait, j'ai déjà commencé à me lever de ma chaise, prête à sortir discrètement, la tête basse.

Puis Carol me dit :

— Vous êtes une employée de valeur, ici, Tracey. Il faudra que j'en parle avec Ron...

C'est le chef du département.

— ... mais, je ne suis pas opposée à l'idée. Pas du tout. A vrai dire, je pense que c'est une très bonne idée.

— Vous n'êtes pas opposée à... ?

Je veux être bien sûre que nous parlons de la même chose, ici.

— Je ne suis pas opposée à l'idée de vous laisser votre chance au poste de coordinatrice.

— Vraiment ?

Oh, mon Dieu, on aurait dit une voix de souris ! Je lui fais mon plus beau sourire professionnel et

baisse la voix d'une octave :

— Ce serait très bien.

— Vous avez vraiment fait du bon travail ces derniers mois et je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas reprendre les choses là où Mike les a laissées.

Ah oui ?

Non seulement elle n'est pas opposée à ma candidature, mais en plus, elle n'envisage même pas de déclasser mon poste.

Elle va m'appuyer !

Bon, ce n'est pas un poste de rédacteur. Un jour, j'aimerais bien devenir rédactrice.

Mais... un cadre gagne plus. Beaucoup plus !

Carol m'informe quelle me tiendra au courant demain, mettant ainsi fin à l'entretien. Après l'avoir remerciée — j'espère que je n'en ai pas trop fait, d'ailleurs — je la laisse finir son sandwich. Je pars à la recherche de Latisha et des autres, afin qu'elles puissent me gratifier d'une bonne dose de « Je te l'avais bien dit ».

Il va falloir que j'attende : les bureaux sont vides. Mes copines ont dû descendre fumer une cigarette.

Je compose le numéro du poste de Jack, en espérant que c'est lui qui va répondre, pour une fois. Il est en plein programme prévisionnel et, quand il est dans son bureau, c'est rarement lui qui décroche.

— Jack Candell.

Aujourd'hui, tout est possible.

— Jack ? Tu ne devineras jamais quoi ?

— Quoi ?

— Non, devine !

— Donne-moi un indice, dit-il précipitamment, ce qui me fait comprendre qu'il est très occupé.

Je décide de faire vite et lui annonce la nouvelle.

— Tracey ! C'est merveilleux ! Je suis très fier de toi !

— Ce n'est pas sûr, encore... mais ça me semble bien parti. J'aurais la réponse demain, sans doute. On va pouvoir fêter ça ce week-end !

Entre autres choses, me dis-je, pleine d'espoir, avant de me rappeler à l'ordre : une promotion est

déjà une raison bien suffisante pour faire la fête.

— Ce week-end ? Hum... Ça ne va pas être possible, Tracey.

— Pourquoi ?

— Je suis en plein programme prévisionnel. Je vais sans doute devoir travailler tout le week-end.

Mon moral retombe à zéro.

— Tout le week-end ?

— Sans doute. Tu sais comment cette période est dure...

Il a raison. Je le sais. Il pourra s'estimer chanceux s'il arrive à rentrer prendre une douche et se raser d'ici lundi.

— Ecoute, dit-il précipitamment. Quand tout ça sera bouclé, je t'emmènerai fêter ta promotion. D'accord ?

— D'accord.

— Dans le restaurant de ton choix.

— D'accord, dis-je de nouveau, en m'efforçant de ne pas paraître déçue. Je te laisse, je sais que tu es très pris.

Il ne me contredit pas.

Je reste assise un moment, le regard dans le vide, puis le téléphone sonne.

— Tracey Candell, dis-je, en espérant que Jack ait enfin trouvé quelques minutes pour bavarder.

Silence.

— Allô ?

— Tu t'es mariée ?

Je reconnais la voix de Will.

— Quoi ?

— Tu as dit Tracey Candell.

— Ah bon ?

Mon Dieu, il a raison !



Moi qui prétends ne pas penser qu'à ça. Dieu merci, c'est Will et non pas Jack.

— Tracey, comment as-tu pu te marier et ne pas m'inviter ? demande froidement Will.

J'hésite un bref instant à le laisser croire que je suis vraiment Tracey Candell.

Après tout, Jack a la bague. Tôt ou tard, ce sera la vérité.

Puis je me souviens que je suis une adulte responsable et que les adultes responsables ne mentent pas. Même à des ex envahissants.

— C'était un lapsus. J'étais au téléphone avec Jack il y a une minute et je devais encore avoir son nom en tête.

— Oh.

Il n'a pas du tout l'air convaincu.

— Bref, je voulais te parler de mon voyage à Belize.

— Tu es allé à Belize ? Quand ?

— Le troisième week-end de janvier. C'était magnifique. J'ai fait de la plongée pendant...

— Vraiment ? Jack et moi sommes allés à Anguilla ce week-end-là et c'était magnifique aussi.

Silence. Will n'a pas l'habitude de partager la conversation.

— Tu as fait de la plongée ? demande-t-il enfin.

Je meurs d'envie de lui mentir, mais je n'ose pas. Si je commence, je vais finir par lui dire que Jack et moi nous sommes mariés en secret.

— Nous avons fait tellement de choses que nous n'avons pas eu le temps de faire de la plongée.

— Ah oui ? Moi, j'en ai fait et c'était incroyable. J'ai vu de merveilleuses...

— As-tu dansé ?

De nouveau, il semble pris de court.

— Danser ? Non, mais je...

— Nous, nous sommes allés danser à Anguilla.

Et je lui raconte tout. Enfin, non. Pas tout. Dans ma version, Gregory et Daniel étaient bien plus virils et hétéros et je passe sous silence la scène du do-si-do. A m'entendre, c'était comme dans *Pulp Fiction*, avec moi dans le rôle d'Uma Thurman et les deux types qui se battaient pour le rôle de John

Travolta.

Will reste silencieux, comme s'il ne savait trop quoi faire de ce flot d'informations.

Grosse panique dans le petit monde de Will, les amis.

Têtu et narcissique, il retente sa chance :

— A Belize, la nourriture était incroyable.

— A Anguilla aussi. J'ai mangé des huîtres à tomber.

C'est le cas de le dire, je sais... Ce n'est donc pas vraiment un mensonge.

Techniquement parlant.

Je dois bien avouer que c'est la meilleure conversation que j'ai jamais eue avec Will. Sans doute parce que, pour une fois, je prends activement part au débat.

Je m'amuse tellement que, quand il raccroche — trop tôt à mon goût, parce que je n'ai pas eu le temps de lui parler de ma promotion, mais Will n'en pouvait déjà plus — j'hésite presque à appeler ma mère, juste pour lui dire bonjour.

J'ai attendu d'être rentrée pour lui parler de mon intoxication alimentaire, mais maintenant, elle me fait une crise de panique rétroactive. Elle me laisse des messages plusieurs fois par jour, juste pour s'assurer que je ne suis pas à l'article de la mort.

Finalement, je décide qu'il est plus sage de ne pas l'appeler.

Ma volonté nouvellement retrouvée en est encore à ses balbutiements. La dernière chose que j'ai envie d'entendre, c'est une leçon de morale de Connie Spadolini sur les dangers des voyages à l'étranger.

De toute façon, j'entends les filles revenir de leur pause. Je vais à leur rencontre dans le couloir, leur fais signe d'entrer dans mon bureau et ferme la porte derrière elles.

— J'ai une grande nouvelle, dis-je tout excitée.

— Tu es enceinte ? demande Yvonne, qui semble jouer sur le même terrain que Connie.

— Pourquoi est-ce que les gens demandent tous ça en premier ?

— Parce que les bébés, c'est vraiment super, explique Brenda.

Nous la regardons toutes de travers.

Sans vouloir vexer Brenda, la prunelle de ses yeux semble passer le plus clair de son temps à dormir,

se salir ou brailler. Même si c'est tout à fait normal pour un bébé...

— Non, je ne suis pas enceinte. Mais maintenant, ma nouvelle va tomber à plat.

— Tu es fiancée ! s'écrie encore notre petit prodige de la vie domestique, en m'attrapant la main à la recherche d'une bague.

— Non, dis-je, en me libérant de son emprise. Allez, les filles. Un effort.

— Oh, je sais ! s'écrie Latisha avec un grand sourire. Viens par ici, ma grande.

Elle ouvre grand les bras et me serre presque aussi fort que ma grand-mère.

Presque.

— Tu as obtenu le poste d'assistante, c'est ça ?

— Non...

Je fais durer le plaisir. Le sourire de Latisha s'éteint.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Je ne peux plus me retenir plus longtemps :

— Ce n'est pas le poste d'assistante que j'ai obtenu, mais celui de coordinatrice !

Enfin, ce n'est pas encore officiel, mais Carol m'a plus ou moins dit que c'était O.K.

Leur réaction ne me déçoit pas.

Nous nous mettons toutes les quatre à danser en rond en poussant des cris. J'ai de la chance. Mes copines me soutiennent depuis mon premier jour chez Blair Barnett. Elles seront mes demoiselles d'honneur si... non, *quand* je passerai devant l'autel avec Jack. Ce sont mes amies pour la vie.

— Il faut aller fêter ça ce week-end ! s'écrie Brenda. Je vais demander à Paulie de garder le bébé. C'est son tour.

— Je vais réserver une table au Tex Mex ! propose Latisha. A 9 heures, samedi ?

— Parfait, répond Yvonne. On s'habille chic, d'accord ?

J'ai les larmes aux yeux.

— Vous êtes les meilleures, les filles.

Et à ce moment précis, je me sens vraiment comblée.

La boucle est bouclée.

# Partie 6

## LA SAINT-VALENTIN

18

Jack et moi nous retrouvons à un autre mariage qui n'est pas le nôtre et, une fois de plus, je me suis fait une coiffure superbe et je porte une robe rouge. Tout comme au mariage de Mike et de Dianne, l'an dernier.

Mais, cette fois-ci, je ne l'ai pas choisie. Je parle de la robe. C'est une véritable robe de soirée : décolleté froncé de velours rouge et brocart noir. J'ai l'impression d'être l'héroïne d'un roman d'Anne Rice (ou une pensionnaire de maison close). Mais ce n'est pas si mal, maintenant que j'ai retrouvé mon poids de forme, grâce à l'intoxication alimentaire, trois semaines de Weight Watchers et de marche forcée entre le bureau et la maison tous les soirs.

Mais quand même, ce n'est pas le genre de robe que j'aurais choisie, même pour un bal masqué. D'abord, elle frise l'indécence. Mes seins ont plusieurs fois tenté une sortie du décolleté plongeant du bustier. Cela dit, seul Jack et quelques amies lesbiennes de Raphaël l'ont remarqué. Les autres invités sont soit gays, soit marié à Kate.

Et Billy préférerait mourir plutôt que de regarder le décolleté d'une autre femme. Kate, vêtue de la même robe, mais avec un décolleté presque invisible, ne le supporterait pas.

Complications vestimentaires mises à part, c'est le mariage de Raphaël et je suis très heureuse pour lui.

J'adore toujours autant les mariages. Jack, en revanche, n'en est toujours pas fan. Sinon, nous serions déjà en train d'organiser le nôtre.

Hélas, les seules prévisions qu'il fait en ce moment sont celle de son programme de travail.

Mais je suis assez prise moi-même au boulot. J'ai obtenu le poste de coordinatrice, avec une grosse augmentation et le bureau avec fenêtre de Mike.

C'est drôle : si peu de choses ont véritablement changé, mais la différence est énorme.

Il y a quelques jours, on m'a apporté une boîte de cartes de visite à mon nom.

Tracey Spadolini, Coordinatrice Projet, Blair Barnett Publicité.

J'en ai immédiatement envoyé une à Will, avec une carte de Saint-Valentin.

Non, normalement je n'envoie pas de carte de Saint-Valentin à Will. J'avais seulement besoin d'une excuse pour transmettre la preuve physique de mon irrésistible ascension sociale à quelqu'un qui m'a toujours prise pour une incapable.

Je sais bien ce que vous êtes en train de penser. Mais la carte n'avait rien de romantique ni de personnel : c'était juste une carte de chez Shoebox qui m'a fait rire, mais qui ne fera sans doute pas rire Will, vu que nous n'avons jamais eu le même sens de l'humour.

Jack et moi avons le même, mais je ne lui ai pas acheté une carte rigolote.

J'ai acheté la plus romantique et la plus personnelle que j'ai pu trouver : il y avait inscrit « A l'homme que j'aime » et j'ai pleuré devant tout le monde pendant que je la lisais, chez Hallmark.

Je lui ai aussi acheté un beau pull en solde chez Bloomingdale, parce que mon augmentation n'est pas encore effective. Mais aussi parce que j'ai décidé de ne plus prendre de risque pour mes cadeaux.

Je ne lui ai pas encore donné la carte ni le pull. Nous étions si en retard pour le mariage que je n'ai pas eu le temps.

Bon, d'accord, ce n'est pas vrai.

J'étais prête en avance pour le mariage, mais je ne voulais pas lui offrir mes cadeaux de Saint-Valentin sans rien recevoir en retour. Je me suis dit que j'attendrai que Jack soit prêt à me donner le mien.

Non, je ne m'attends pas à recevoir une bague.

Des fiançailles le jour de la Saint-Valentin, c'est tellement cliché. S'il ne l'a pas fait à Noël, il ne va certainement pas le faire maintenant.

Enfin, je ne crois pas. Mais peut-être que je me trompe.

Qui sait ? De toute façon, je m'en fiche.

Enfin, non, je ne m'en fiche pas. Mais, comme je vous l'ai dit, j'ai d'autres choses en tête. J'ai été si occupée au bureau et aussi à préparer l'enterrement de vie de jeune fille de Raphaël ou les répétitions pour son mariage, que je n'ai pas eu le temps de penser à tout ça.

Si ça doit arriver, tant mieux. Sinon...

Oh, et puis zut ! J'ai envie que ça arrive !

Mais, aujourd'hui, je ne veux pas y penser. Aujourd'hui, c'est le grand jour de Raphaël et Donatello.

Le loft qu'ils ont loué pour leur grande réception, décoré de dizaines de bougies blanches et de roses rouges, est rempli d'invités sirotant du Champagne, assis sur des chaises alignées devant un *chuppah* recouvert de lierre.

Non, Raphaël et Donatello ne se sont pas convertis au judaïsme. Ils ont vu le *chuppah* dans le catalogue du traiteur et ont trouvé ça « génial ». C'est aussi ce qu'ils ont dit à propos de la majorette qu'ils ont engagée pour divertir les invités pendant que l'orchestre fera une pause. Ils ont également eu

l'idée « géniale » de prendre Mon Chou, le caniche *toy* de Donatello comme garçon d'honneur.

En gros, ce mariage est un joyeux mélange depuis le début.

Tandis que le pianiste entame la *Marche Nuptiale* et que la femme pasteur de Dieu seul sait quelle paroisse prend place en souriant sous le *chuppah*, j'ajuste la cravate de Raphaël.

— Tracey, comment je suis ?

— Tu es resplendissant.

C'est vrai qu'il est beau dans son smoking blanc immaculé.

— Où est Kate ? demande-t-il, inquiet. Elle était là il y a une minute.

— Elle est partie vomir. Elle va revenir d'un instant à l'autre.

— Quelle horreur, ces nausées, soupire Raphaël. Je me demande combien de temps ça va durer.

— Sans doute neuf mois, connaissant Kate.

Eh oui, notre petite fleur en sucre est enceinte. Pour de bon, cette fois. Le docteur a dit que c'était prévu pour la fin du mois de septembre, ce qui veut dire qu'elle en est au tout début du premier trimestre. Mais elle a déjà des nausées, des envies — principalement de pâtes et de bonbons multicolores — et elle porte des vêtements de maternité depuis deux semaines. Même si elle n'a pas pris un gramme, mais elle les trouve tellement adorables.

— Tracey, est-ce que j'ai des morceaux d'ourson entre les dents ? demande Raphaël, qui a englouti la moitié du paquet d'oursons en gélatine que Kate avait caché dans son sac.

Il me montre ses quenottes pour inspection.

— En fait, oui, dis-je, en enlevant un morceau rouge coincé entre ses incisives.

— Merci, Tracey. Je te promets de faire la même chose pour toi quand tu te marieras.

— Je sais, Raphaël, mais j'essaierai de penser à ne pas manger d'oursons avant.

— C'était plus fort que moi, j'étais nerveux, Tracey. Je suis nerveux. C'est tellement important.

Je lui attrape la main et la serre très fort.

— Es-tu bien sûr d'être prêt ?

— Oui, j'aime Donatello, dit-il, en regardant avec adoration son compagnon vêtu d'un smoking noir qui, en compagnie de Mon Chou, a pris place de l'autre côté de l'allée. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

Il me regarde et sourit.

— Nous allons nous marier...

Et ils sont unis par les liens du mariage, par les pouvoirs qui sont conférés au révérend Sally Hingleman. Certainement pas conférés par l'Etat de New York, mais tous ceux qui croient à cette cérémonie.

Debout près de Kate, qui ressemble à une allégorie de Noël avec sa robe rouge et son visage tirant sur le vert, j'écoute l'échange des traditionnels serments, avec un petit frisson.

Acceptez-vous de prendre cet homme pour époux... Oui.

Et vous, acceptez-vous de prendre cet homme pour époux... Oui.

Pendant que Raphaël et Donatello jurent de s'aimer pour le meilleur et pour le pire, dans le bonheur ou l'adversité, dans la santé et la maladie, je ne peux m'empêcher de tourner un peu la tête vers Jack, pour voir s'il pense la même chose que moi.

Oui, nous nous sommes déjà aimés pour le meilleur et pour le pire, dans le bonheur et l'adversité, la santé et la maladie.

Oui, nous nous acceptons mutuellement pour époux !

Jack me sourit et hoche imperceptiblement la tête.

Il sait.

Les yeux pleins de larmes, je regarde Raphaël et Donatello échanger leurs alliances d'une main tremblante.

Puis, ils s'embrassent et Raphaël écrase un verre sous son pied — encore un détail amusant rapporté de la cérémonie juive — et nous crions tous « Mazel Tov ! » Enfin, tous, sauf Kate, qui s'est une fois de plus enfuie vers les toilettes.

Je me fraye un chemin jusqu'à Jack. Il est assis près de Billy, le mari de Kate, avec qui il n'a absolument rien en commun. Ils conversent de tout et de rien — de la Bourse, peut-être, ou de la paternité future de Billy.

Tout ce que j'entends, c'est Billy qui dit :

— Oui, encore quelques mois et ça va rapporter gros.

— N'était-ce pas une magnifique cérémonie ? dis-je en m'asseyant près d'eux.

— Vraiment belle, répond Jack.



Je glisse ma main dans la sienne et il me la serre de façon rassurante.

Billy, qui n'a jamais été un grand défenseur des droits des homosexuels, se contente de hausser les épaules en demandant où est Kate.

— Devine...

— Encore ? Elle vomit ses tripes depuis ce matin. Tu sais, Jack, toute cette affaire de mari et de paternité, ce n'est vraiment pas aussi génial qu'on le dit.

Mais vas-y, Billy ! Continue ! Tu n'as qu'à lui acheter un aller simple pour la Patagonie, pendant que tu y es !

Il faut que j'intervienne :

— Je ne sais pas... Mes frères sont tous mariés et ont des enfants et ils trouvent ça génial. Pas vrai, Jack ?

— Je ne sais pas si le mot « génial » convient, commence Jack, sans doute prêt à raconter les mésaventures de Danny, qui a passé quatre heures à assembler des minuscules bouts de plastique, pour essayer de construire ce qui aurait dû être le château magique de Barbie et ses copines.

— Oh, regarde, un plateau de petits-fours au bacon, dis-je pour le court-circuiter, en faisant de grands gestes au serveur.

La réception se poursuit dans la joie et la bonne humeur. Les mariés ouvrent le bal sur *Je sais ce qui plaît aux garçons*, puis nous avons le droit à quatre heures de techno, pour finir en apothéose avec une version improvisée du *Lion est mort ce soir*, en hommage au safari-lune de miel de Raphaël et Donatello.

Je danse en file indienne en chantant en chœur « wimboe wimboe wimboe »

à tue-tête, quand soudain Jack, que je n'ai pas vu depuis une bonne heure et demie, me tire par la manche.

— On y va ? hurle-t-il, par-dessus la musique.

— Pas maintenant, dis-je, sans perdre le rythme. C'est la dernière danse. Je veux voir Raphaël jeter son bouquet.

— D'accord, répond-il de mauvaise grâce. Tu veux que j'aille chercher un taxi ?

Ça risque d'être difficile d'en trouver un.

Comme je ne dis rien, il ajoute :

— Laisse tomber... J'attendrai. Amuse-toi.

Grâce à lui, je n'ai plus envie de pousser le moindre « wimboe ».

Je finis quand même la chanson, puis m'aligne sagement avec une horde de célibataires — autant de filles que de garçons, d'ailleurs — au pied de l'escalier en métal, du haut duquel Raphaël s'apprête à lancer son bouquet.

— Je veux vraiment l'avoir ! s'écrie Cristoforo, un ami de Raphaël qui est coiffeur, tandis que nous prenons nos marques. Je suis plus que prêt à emmener Jason devant l'autel.

Je ne veux pas lui faire remarquer que le Jason en question n'est pas parmi la foule qui se presse pour le bouquet et qu'il a passé la soirée à draguer Jones, celui de *Curious George, la comédie musicale*.

— Dans tes rêves, chéri, l'informe un petit homme, que Cristoforo dépasse d'au moins une tête. Il est pour moi, cette fois-ci. Mon petit ami et moi nous marions en avril.

— Il va falloir apprendre à voler, mon petit, lance méchamment un troisième type aux traits délicats, ouvrant ainsi une véritable guerre verbale.

Pendant que les insultes fusent, je me dis que c'est agréable pour une fois de ne pas se retrouver dans une foule de candidates angoissées qui ont mis tous leurs espoirs dans ce bouquet. C'est vrai, quoi : qui a envie d'étaler son statut de célibataire devant une salle pleine de couples en rivalisant pour être la prochaine mariée dans une masca- rade archaïque et embarrassante ? Bon, d'accord, j'avoue : moi ! J'adore ce genre de traditions ringardes.

Au mariage de Mike et Kate, il y avait moi, la grand- mère trois fois divorcée de Dianne et la nièce de douze ans de Mike.

C'est la nièce qui l'a eu, sans le vouloir vraiment, malgré un coup de coude vicieux de la grand-mère.

— Prêtes, mesdemoiselles ? demande Raphaël avec un petit sourire, perché sur son escalier.

— Prêtes ! répondons-nous tous en chœur.

Je cherche Jack du regard. Il est debout au bord de la piste de danse, mais il ne me regarde pas. Il consulte sans cesse sa montre.

Il déteste vraiment les mariages.

Mais tant pis pour lui, parce que j'ai bien l'intention d'en profiter jusqu'au bout.

Le bouquet vole dans les airs.

Notre ami aux traits fins semble avoir des ailes, parce qu'en un clin d'œil, il s'empare du bouquet et l'agite en clamant :

— Je l'ai ! Je l'ai !

— Désolée, Tracey, me dit Raphaël, en descendant les escaliers pour me serrer dans ses bras. Je te jure que c'est toi que je visais.

— Ce n'est pas grave, mon chou. Amuse-toi bien pendant ta lune de miel.

— C'est promis. Et toi, promets-moi de ne pas oublier mes plantes et de vérifier que j'enregistre bien la dernière saison de *Desperate Housewives* tous les jours.

— C'est promis. Tu es une mariée magnifique.

Une main sur sa joue, où une barbe nouvelle commence à pousser, je lui pose un gros baiser sonore sur le front pour lui dire au revoir.

C'est l'heure des adieux.

Je me dirige vers Jack, qui se met presque à courir vers la porte.

Dehors, il regarde d'un bout à l'autre de Moore Street, tandis qu'un crachin se met à tomber sur cette morne matinée de février.

— Aucun taxi. Je savais que j'aurais dû venir plus tôt.

— Tu crois vraiment que la rue grouillait de taxis il y a cinq minutes ?

Je saute par-dessus une flaque pour ne pas mouiller mes souliers vernis. Je me rends soudain compte que mes pieds me font vraiment mal. Comment ai-je pu danser toute la soirée avec ça aux pieds ? J'arrive à peine à marcher...

— Nous devrions aller sur la Sixième Avenue, décide Jack. Nous aurons plus de chances, par là-bas.

Je retiens un gémissement, même s'il a raison. Mais chaque pas est une souffrance et je vais devoir en faire au moins cent pour atteindre la Sixième Avenue.

Nous marchons en silence. Ou plutôt, Jack avance, perdu dans ses pensées, tandis que je boitille, perdue dans un océan de douleur.

Vous voyez ces types qui vendent des parapluies à chaque coin de rue quand il pleut ?

Eh bien, je crois qu'ils ne travaillent pas le jour de la Saint-Valentin.

Parce que Tribeca et Soho grouillent de gens de toutes sortes, mais il n'y a pas le moindre vendeur de parapluie, malgré ce mauvais temps. Il y a plein de piétons qui attendent pour traverser la rue et plein de taxis qui filent sur l'avenue, mais quand nous arrivons, ils sont tous pris ou en fin de service.

Nous nous approchons du bord du trottoir, sous la pluie glaciale, pour attendre d'autres taxis. Je danse d'un pied sur l'autre. Jack me regarde.

— Ça va ?

— Je suis trempée.

— Moi aussi.

— Mes chaussures me font mal.

Na. C'est moi qui gagne.

— Oh, elles n'ont pas l'air très confortable. Et puis, tu as beaucoup dansé, ce qui ne doit rien arranger.

— C'était un mariage. C'est normal de danser.

— J'ai dansé, moi aussi ! proteste-t-il.

— Une seule fois. Et c'était un slow.

— Tu croyais vraiment que je l'allais me jeter sur la piste pour faire le YMCA avec toi et cette horde de types tous vêtus comme les Village People ?

— Ils ne se sont habillés comme ça que pour cette chanson. En plus, tu fais toujours le YMCA au Yankee Stadium.

— C'est différent.

— Je ne vois pas pourquoi.

— C'est un stade, pas un mariage.

Mes pieds me rendent de plus en plus irritable. Je me sens donc obligée d'ajouter :

— Ecoute, je sais bien que tu détestes les mariages, Jack. Mais, rassure-toi, c'est fini, alors tu peux arrêter de faire la tête.

— Je ne fais pas la tête, dit-il, en haussant un peu le ton. C'est toi qui fais la tête.

Il n'a pas tort. Mais comment ne pas faire la tête quand on a une demi-bombe de laque qui dégouline sur la tête ?

— En plus, reprend Jack, en guettant les taxis, qui a dit que je détestais les mariages ?

— Toi.

— Quand ça ? Je n'ai jamais...

— Tu te souviens du mariage de Mike ? Notre-Dame- de-la-Misère-Eternelle ?

— Oh, ça, répond-il avec un geste las. Je détestais ce mariage en particulier.

Surtout la mariée, en fait.

— Hé ! En voilà un !

Jack lève le bras pour lui faire signe mais, trop tard, il est passé. Je gémiss de rage :

— C'est pas vrai...

— Je suis sûr qu'il va y en avoir un autre tout de suite.

Oui, c'est ça. Il faut que je le ramène sur le sujet du mariage.

— Donc, tu disais quoi ?

Jack me regarde sans comprendre.

— A propos des mariages...

— Oh, oui. Je ne déteste vraiment pas ça. Pas tous, en tout cas. Il y en a que j'aime bien.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Ce n'est pas vrai. Tu es toujours en train de te plaindre quand on est invité.

Il éclate de rire.

— C'est vrai, j'avoue que je connais de meilleures façons de passer un samedi.

Et là, je bafouille :

— Ce serait peut-être différent si c'était le tien.

Je n'ai aucune excuse pour cette remarque. Je n'ai bu que quelques gorgées de Champagne pendant la réception et mes pieds endoloris ne peuvent suffire à expliquer comment j'ai pu laisser une phrase pareille m'échapper.

Mais c'est trop tard pour revenir dessus, alors j'attends que Jack me dise de ne pas m'inquiéter à propos de ça.

Mais ce il hausse les épaules et dit :

— Va savoir...

Lui, en tout cas, il n'en sait rien. Et moi non plus, d'ailleurs. Bon sang !

Ça suffit. J'en ai ras le bol de le voir éviter le sujet, alors que je sais fichrement bien qu'il a une bague qu'il refuse de me donner pour Dieu seul sait quelle raison.

Ce n'est peut-être pas à cause des huîtres.

Ce n'est peut-être pas parce qu'il ne voulait pas me l'offrir le jour de Noël, pour ne pas faire trop cliché.

C'est peut-être tout simplement parce qu'il ne veut plus ou parce que...

Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Il attend que le ciel lui tombe sur la tête ou quoi ?

Honnêtement, je ne sais pas ce qu'il attend et je m'en fiche.

Tout ce que je sais, c'est que j'en ai marre d'attendre sans rien faire.

Alors je vais aller dans son camp chercher la balle qu'il refuse de renvoyer.

Je le regarde à travers le rideau de pluie qui tombe entre nous.

— Je ne te crois pas, Jack.

— Quoi ? demande-t-il, étonné.

— Je crois que tu n'as pas la moindre intention de te marier un jour. Avec moi.

Voilà. C'est dit. Il n'y a plus qu'à attendre pour voir ce qu'il va répondre à ça.

Bon, que peut-il répondre à ça ?

Et moi, qu'est-ce que je voudrais qu'il réponde ?

Je ne m'attends pas vraiment à ce qu'il tombe à genoux devant moi, là dans le caniveau qui déborde, pour sortir la petite boîte blanche de la poche de sa veste.

Non, je ne m'attends à rien de ce genre.

C'est pourquoi, quand il pose un genou à terre dans le caniveau qui déborde et sort la petite boîte blanche de la poche de sa veste, je manque de me casser la figure.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu fais ?

— A ton avis ?

— Tu me demandes en mariage ?

— Tu as toujours été si vive d'esprit, Tracey.

Il ouvre la boîte. Le diamant que j'avais vu dans la penderie à Anguilla brille gentiment dans son écrin.

Mais ce n'est pas comme ça que ça doit se passer !

Pas ici, dans le caniveau, dans West Broadway !

Je dois être en train de rêver.

— Tracey, je t'aime, crie Jack pour couvrir les bruits de la rue, les klaxons, les voitures, les sirènes, les métros qui vibrent sous nos pieds, etc.

— Oh mon Dieu, dis-je en fermant les yeux.

Quand je les ouvre de nouveau, il est toujours là et me demande :

— Tracey, veux-tu m'épouser ?

Donc, je ne rêve pas.

— Alors ? demande-t-il, tandis qu'un autre taxi en service et libre passe en trombe à côté de nous.

— Tu as gardé cette bague avec toi toute la journée ?

— Tracey, j'ai cette bague sur moi depuis presque deux mois et j'attends le bon moment.

— Et ça...

J'indique la rue, les voitures, les passants, ses pieds dans le caniveau qui déborde.

— C'est *ça* le bon moment ?

— Je ne voyais pas ça comme ça, admet-il. Puis j'ai compris qu'il n'y aurait jamais de moment parfait. Rien n'est jamais parfait.

— Non, c'est vrai. Rien n'est jamais parfait.

Je sens des larmes monter et je tourne mon visage vers le ciel pour les laver.

— Je t'aime, dit de nouveau Jack. Je veux t'épouser, Tracey. Ça fait quatre mois que j'y pense. Je voulais te le demander à Thanksgiving ou à Noël, mais Hans a mis tellement de temps à faire cette bague, à cause de son opération du poignet...

— Hans ?

Mon cœur bat un peu plus vite.

— C'est le bijoutier que m'a conseillé ma sœur. Il m'a dit de l'appeler vers Noël pour savoir si c'était

prêt. Comme ça, j'aurais pu te la donner pour le nouvel an.

Mais ce n'était toujours pas fini...

— Il s'appelle vraiment Hans ?

— Oui.

— Il est autrichien ?

— Allemand, je crois. Pourquoi ?

— Il vit dans Sheppshead Bay ?

— Non, vers Flushing. Pourquoi ?

Je pleure et je ris en même temps.

Un jour, j'ai vraiment cru que j'avais autant de chance d'épouser Jack que de trouver un vieux bijoutier autrichien, souffrant d'arthrite et vivant dans Sheepshead Bay, à Brooklyn.

Alors que le bijoutier était allemand, vivait dans le Queens et souffrait d'une affection du poignet.

Et que Jack vient juste de me demander en mariage.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? demande Jack, depuis son caniveau.

— Je t'expliquerai un jour.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Parce que j'ai quelque chose d'autre à te dire avant.

— Vraiment ? Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il avec un grand sourire.

— C'est oui. Ouiouiouiouiouioui et oui !

Oui.

Jack se relève et me prend dans ses bras pour me soulever et me faire tournoyer dans les airs avant de m'embrasser.

La seule chose qui pourrait rendre ce moment vraiment parfait, serait qu'une limousine avec un chauffeur, du Champagne et des serviettes chaudes viennent se garer devant nous.

Oui, avec Hans au volant. Je laisse échapper un petit rire.

J'embrasse Jack de nouveau. Jack qui a la bague dans sa poche depuis des semaines et attend le



moment parfait pour me l'offrir.

Je repense à ces derniers mois passés à attendre qu'il me demande en mariage d'une seconde à l'autre.

Au final, la vie est pleine de moments. Aucun n'est parfait ; tous sont fugaces, mais seuls certains sont mémorables.

Parfois, il faut juste savoir en saisir un au passage pour qu'il vous appartienne.

— Donne-moi ta main, Tracey, dit doucement Jack.

Oui ! Les yeux pleins de larmes, je le regarde glisser la merveilleuse bague à mon annulaire.

Je veux lui dire qu'elle me plaît beaucoup et à quel point je l'aime, lui, mais je suis trop émue pour articuler le moindre mot.

— C'était celle de ma mère, m'explique Jack, tandis que nous l'admirons tous les deux. La pierre, je veux dire. Il y a une ou deux petites inclusions, mais Hans dit qu'on ne les voit que de près, à la loupe.

Je retrouve enfin ma voix :

— Rien n'est parfait, Jack. Surtout vu de près, à la loupe.

— Oui, tu as raison.

Et il m'embrasse de nouveau.

J'aimerais vraiment que cette limousine arrive ou même juste un taxi.

Ou alors, nous pourrions nous éloigner, blottis l'un contre l'autre, vers un coucher de soleil.

Mais le soleil ne brille pas, il n'y a aucun taxi en vue et je crois que j'ai une ampoule au pied.

Alors, nous rentrons en métro, mon fiancé et moi (mon fiancé !), main dans la main. Et vous savez quoi ?

Parfois, les choses sont vraiment parfaites, malgré tout.

# Partie 7

## OCTOBRE

### *Épilogue*

Jack et moi vivons heureux jusqu'à la fin de nos jours, comme vous pouvez vous en douter. Et le mariage d'automne tant attendu ? Eh bien, c'est une autre histoire...

# Document Outline

- ??
  - ??